ÉTUDES DIPLOMATIQUES

LA PREMIÈRE LUTTE DE FRÉDÉRIC II ET MARIE-THÉRÈSE D'APRÈS DES DOCUMENS NOUVEAUX.

VII[1].

PAIX DE BRESLAU. — FRÉDÉRIC ABANDONNE LA FRANCE.

Belle-Isle, repartant pour Francfort avant de se rendre à son nouveau poste, ne manqua pas, dans l'orgueil du triomphe, de donner connaissance à Frédéric des dispositions qu'il se vantait d'avoir provoquées et qu'il croyait faites pour lui être agréables. Seulement il est douteux que le roi, recevant cet avis au moment où il quittait lui-même la Moravie un peu déconfit, y trouvât une consolation suffisante de son mécompte et même un sujet de satisfaction sans mélange.

Jamais, au contraire, son humeur n'avait été plus noire que dans les jours qui suivirent sa rentrée dans ses quartiers de Bohême. Valori, bien qu'accoutumé à ses caprices, était effrayé de son état d'esprit, et avec moins de finesse que d'habitude, il attribuait cette disposition, subitement devenue farouche, au remords qu'un prince devait éprouver d'avoir imposé sans profit à son armée et à des populations innocentes les souffrances d'une campagne conduite avec une rigueur impitoyable. « Son regard, écrivait l'ambassadeur ému à Belle-Isle, est celui d'un réprouvé... Je vis alors, disait-il

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre et du 1er décembre 1881, du 1er et du 15 janvier, du 1er février et du 1er mars 1882.

encore longtemps après dans ses *Mémoires*, ce que peut sur une âme la conscience timorée. L'état du roi était affreux. Tous ses propos étaient durs, son rire forcé et sardonique et ses plaisanteries pleines d'amertume. Tout l'importunait; tout allumait les soupçons dans cette âme bourrelée. Que n'ai-je point eu à en souffrir (1)! » Valori faisait trop d'honneur à la conscience de Frédéric, qui, ce jour-là pas plus qu'aucun autre, ne lui causa beaucoup de tourmens. La preuve que le scrupule n'était pour rien dans son trouble, je la trouverais à défaut d'autre dans une petite anecdote que le même Valori prend également soin de nous raconter. On s'indignait, sous la tente royale, de quelques déprédations exercées en Bohême par l'armée saxonne. « Que dites-vous de ces gens-là? s'écria Frédéric toujours en colère; je n'ai jamais pu parvenir à les faire piller en Moravie, quelque chose que je leur aie dit sur cela, et les voilà qui pillent ici, dans un pays qu'ils devraient ménager! »

La vraie cause de son irritation, c'était, d'abord le dépit d'avoir échoué dans une tentative dont il avait fait beaucoup de bruit, puis la prévision d'une nouvelle campagne que l'approche de l'été allait rendre nécessaire, et qui s'annonçait dans des conditions beaucoup plus pénibles pour les alliés et, pour lui-même, beaucoup moins fructueuses que celles de l'année précédente. D'une part, en effet, l'esprit et la tenue des troupes autrichiennes se ressentaient du succès qu'elles venaient de remporter. Leur confiance était relevée par l'honneur d'avoir fait, en deux mois de temps, capituler des Français et reculer Frédéric. Le grand-duc, satisfait d'avoir pris à ce triomphe une part apparente, cédait à son frère, le prince Charles de Lorraine, un commandement dont, sans l'avouer, Marie-Thérèse commençait à craindre qu'il ne fût décidément incapable. On espérait beaucoup à Vienne, peut-être trop, des talens du nouveau général, dont l'extérieur agréable, la tournure élégante et les manières polies contrastaient avec l'air hautain et embarrassé du grand-duc. L'armée dont il prenait la direction était dans une excellente position. Avec le corps principal il faisait face, sur la frontière de la Moravie et de la Bohême, aux Prussiens campés à Chrudim. A sa gauche, une importante division placée sous les ordres du prince Lobkowitz et appuyée sur une chaîne de places fortes, continuait à barrer à l'armée française le chemin direct de Prague vers la Haute-Autriche. Les Autrichiens, au contraire, avaient leurs communications libres de tous les côtés, aussi bien avec Vienne et le Bas-Danube qu'avec Khevenhüller, toujours maître de la Bavière.

Mais cet avantage militaire, dont Frédéric pouvait espérer que

(1) *Mémoires* inédits de Belle-Isle. — Valori, *Mémoires*, t. I, p. 154. — Valori à Amelot, 30 avril 1741. (*Correspondance de Prusse*. — Ministère des affaires étrangères.)

son génie aurait raison, n'était rien auprès de celui qu'assurait à Marie-Thérèse la révolution opérée par deux événemens longtemps attendus et enfin réalisés, et qui altéraient à son profit toute la balance des forces en Europe. A Londres, de nouvelles élections parlementaires amenaient un changement de cabinet. Walpole était réduit à se retirer devant une majorité opposante, et le principal grief allégué contre lui était la mollesse du concours qu'il avait prêté à l'Autriche en péril, aussi bien que sa connivence plus ou moins suspecte dans la neutralité observée et le vote émis à Francfort par le roi-électeur de Hanovre. Carteret, son successeur, arrivait au pouvoir avec le mandat impérieux de faire prendre à la politique anglaise une part plus active dans le conflit engagé sur le continent. Après avoir fait renouveler et accroître le subside accordé par le parlement à Marie-Thérèse, il s'empressait de mettre à sa disposition les douze mille hommes qu'on lui avait promis, mais qu'elle attendait encore. Il envoyait en outre à La Haye un ambassadeur extraordinaire pour solliciter des états-généraux de Hollande un effort pareil. Là, d'ailleurs, aussi bien qu'en Angleterre, le spectre de l'ambition française surexcitait les esprits en même temps que nos premiers revers donnaient le courage de le braver.

Au même moment, à l'autre extrémité de l'Europe, la cour de Turin se décidait enfin, après un an de préparatifs et d'hésitation, à sortir de son attitude énigmatique. Elle prenait parti, sinon pour les droits de Marie-Thérèse, au moins contre les prétentions d'Élisabeth Farnèse. Le concours de l'Espagne, offert avec tant d'empressement à Munich, tournait ainsi au désavantage de ceux qui l'avaient accepté sans réflexion. Car, à peine un corps d'armée espagnol, débarqué sur les côtes de Toscane dans les derniers jours de décembre, eut-il touché le sol italien que Charles-Emmanuel déclarait que, ses droits étant au moins égaux à ceux des infans, il ne pouvait tolérer un nouvel établissement de la maison de Bourbon en Italie. Par un traité rédigé avec art, il s'engagea envers l'Autriche à défendre le Milanais contre l'invasion espagnole, sauf à réserver pour l'avenir l'examen de ses propres droits et toutes les questions litigieuses. Marie-Thérèse, assurée par là d'être protégée en Italie sans coup férir, pouvait rappeler à elle toutes les troupes qu'elle aurait dû, sans cet appui, consacrer à la garde de ses provinces ultramontaines. C'était même grâce à la confiance que lui donnait une négociation déjà commencée qu'elle avait pu renforcer à temps l'armée de Khevenhüller par des régimens venus d'Italie. Ces auxiliaires, inespérés du côté de l'ouest et du midi, remplaçaient largement pour elle ce qu'elle avait perdu à Pétersbourg.

La conséquence de ce double revirement était en effet d'étendre d'un bout de l'Europe à l'autre le champ de la lutte, jusque-là res-

treinte à l'Allemagne et de lui faire prendre les proportions d'une guerre générale. Dès que la France et l'Angleterre étaient aux prises, les Pays-Bas, l'Allemagne méridionale et la Haute-Italie allaient devenir le théâtre des combats. On se battrait tout à la fois sur le Danube, sur le Rhin, sur la Meuse et sur le Pô. Frédéric se verrait ce jour-là menacé et dans les possessions rhénanes auxquelles il n'avait pas renoncé et peut-être dans son patrimoine de Brandebourg, ouvert du côté du Hanovre aux armées anglaises. C'étaient sur ces divers points de l'horizon de nouveaux périls à courir et de nouveaux efforts à faire. Une politique même moins égoïste que celle dont il professait les maximes se serait inquiétée de cette situation, car il faut bien convenir que ce surcroît de peine en perspective ne correspondait, pour la Prusse et son souverain, à aucun surcroît de profit en espérance. A la manière dont il avait lui-même consenti à répartir les intérêts des puissances alliées et d'après le lot assigné à chacune, Frédéric n'avait personnellement rien à attendre des futurs combats. La Silésie était pleinement soumise et même elle avait été un instant moralement cédée par Marie-Thérèse; le sang prussien ne devait donc plus couler que pour assurer la conquête de la Moravie, promise à la Saxe, et la possession de la Bohême, disputée à la Bavière. Au jeu toujours aléatoire du champ de bataille, Frédéric n'avait plus pour son propre compte aucun gain à attendre.

Et cependant, tel que nous le connaissons, cette nécessité d'affronter pour le profit d'autrui des périls stériles, ce n'était pas là encore ce qui lui semblait le plus dur à supporter : une autre pensée, une autre crainte lui causaient une révolte intérieure qu'il ne pouvait dompter. Aucun de ses alliés ne lui tenait fortement au cœur, mais de la Saxe et de la Bavière redoutant peu de chose, il prenait aussi peu de souci. Sa véritable préoccupation, c'était la France. Or, du moment où la guerre, sortant des frontières d'Allemagne, devenait européenne, le premier rôle, sur le théâtre ainsi étendu, passait incontestablement à la France. Comme c'était la grandeur de la France, presque son existence, qui était en jeu, c'était aussi sa suprématie qui pouvait sortir de la victoire. Frédéric sentait que, par ce seul fait, il descendait au rang d'un simple auxiliaire : il n'était plus en quelque sorte que l'un des facteurs d'une opération dont le produit appartiendrait à une puissance qu'il n'avait jamais moins aimée que depuis qu'il combattait à côté d'elle. En un mot, au lieu d'employer les armes françaises à son service comme il avait toujours tendu et, jusque-là, réussi à le faire, c'était la France qui allait se servir et peut-être, à la dernière heure, se jouer de lui.

Cette terreur d'être d'abord l'instrument et finalement la dupe de la politique française semble, à partir de ce moment, hanter vérita-

blement son esprit, et on en trouve la trace à cette date à toutes les pages de sa correspondance. Il y perd en vérité par momens le sens pratique qui était sa qualité principale. Ses soupçons continuels, qui auparavant avaient l'air de simples prétextes, s'exprimant maintenant dans des confidences intimes avec ses ministres, prennent un caractère de sincérité. Jugeant les autres par lui-même, il croit à tout moment démêler à Versailles quelqu'un de ces desseins profonds dont lui seul était capable, servi par quelqu'un de ces artifices dont il était coutumier. Tout l'alarme : la présence d'un envoyé saxon à Paris recèle l'arrière-pensée de changer à son détriment les conditions du traité de partage ; les efforts du ministre français à Saint-Pétersbourg pour réconcilier la Russie et la Suède sont les préliminaires d'une coalition formée dans le Nord pour le prendre un jour à revers ; un propos du cardinal de Tencin au pape, destiné à rassurer le pontife sur les conséquences de la conquête de la Silésie par un prince protestant, est une atteinte portée d'avance à la soumission de cette province ; un Français, établi en Toscane, qui vient à Vienne pour ses affaires, est le porteur d'une proposition de paix clandestine. Il n'y a pas jusqu'à l'augmentation des troupes françaises, tant de fois sollicitée par lui, qui ne lui paraisse, à certains jours, passer la mesure et présenter une apparence menaçante. Sur des indices de cette importance, il ordonne à son ministre à Paris, Chambrier, de sonder avec soin (*genau sondiren*) ce que le cardinal a dans le cœur, et Chambrier exécute ses instructions avec tant de zèle que le cardinal, impatienté par cet espionnage, finit par s'en offenser et que le roi est obligé de modérer lui-même l'ardeur inquisitive de son envoyé et de lui recommander de ne « *pas se montrer* (ostensiblement du moins) *si furet.* » Fleury avait sujet réellement de se plaindre, car en lui supposant tant d'intrigue au service de tant d'ambition, on lui faisait plus et moins d'honneur qu'il ne méritait. Aujourd'hui que toutes les archives sont ouvertes, rien n'est curieux comme de comparer la jalousie inquiète des dépêches prussiennes avec l'inquiétude d'un tout autre genre qui se montre à toutes les lignes de celles du ministre français ; un seul sentiment y règne : la crainte de mécontenter un allié suspect, mais nécessaire, et une soumission humble et épeurée à ses moindres caprices (1).

Encore si Frédéric eût été seul à éprouver cette irritation contre la France et l'alliance française, peut-être serait-il venu à bout de se calmer lui-même et de prendre patience. Mais la même impres-

(1) *Pol. Corr.*, t. II, p. 13, 23, 15. — Droysen, t. I, p. 382, 385, 386. — Vincent à Amelot, 17 février, 1er mars 1741. (*Correspondance de Vienne.* — Ministère des affaires étrangères.)

sion, et plus vive encore, était répandue, nous le savons (il en avait de bonne heure averti Valori) à sa cour et dans son entourage; autour de lui on était tout, Anglais, Russe, Autrichien même, excepté Français. La guerre commencée à contre-cœur devenait à chaque pas et après chaque incident plus à charge. C'était même pour plaire à ses officiers qu'il se livrait, contre nos maréchaux et nos soldats, à des invectives que lui-même ne pouvait trouver justifiées. Mais depuis l'éclat de la déroute des Français à Linz, cette consolation en paroles n'était plus suffisante. L'orgueil national, le patriotisme germanique, ces sentimens qui se cherchaient et s'ignoraient encore eux-mêmes, mais qui se révélaient par de vagues instincts, étaient flattés d'avoir vu fuir les étendards fleurdelysés devant des soldats qui parlaient allemand. On murmurait dans les rangs prussiens de ne pouvoir exprimer cette satisfaction tout haut : on portait envie à Khevenhüller. Pour peu qu'une pareille épreuve fût encore renouvelée, Marie-Thérèse allait devenir l'héroïne dont le nom parlerait à toutes les imaginations, même de ceux qui marchaient au combat contre elle. Et au même moment, dans toutes les villes de Hollande, dans beaucoup de petits états d'Allemagne, les chaires protestantes retentissaient d'invectives lancées par des prédicans, fils de religionnaires réfugiés, contre l'héritier de Louis XIV, l'Antéchrist et le soutien du démon, le nouveau Xerxès, oppresseur des libertés de la république chrétienne. Le très peu catholique Frédéric entendait en frémissant les échos de ces imprécations, dont quelques éclats l'atteignaient. Il se sentait avec un malaise croissant engagé à faux dans une lutte désormais sans issue contre des passions qu'il partageait peut-être et dont, en tout cas, il mesurait assez la force pour désirer de s'en ménager l'appui. Ajoutez enfin à tous ces motifs d'impatience et de découragement un autre, pris dans des considérations moins élevées, mais qui n'était pas moins puissant sur son esprit. L'argent commençait à lui manquer, les épargnes de son père étaient presque entièrement consommées, et c'était le moment que le nouvel empereur, à bout de ressources, choisissait pour lui demander, sous forme de subside ou d'emprunt, une importante aide pécuniaire.

Telles étaient, à n'en pas douter, les raisons véritables du trouble étrange que Valori apercevait avec surprise sur ce visage assombri dans lequel l'habitude aurait dû lui apprendre à lire. De cette impatience au désir de se débarrasser d'une alliance importune il n'y avait évidemment qu'un pas. Si Frédéric tardait encore à le franchir, s'il hésitait à revenir à la pensée, tant de fois déjà caressée par lui, de traiter directement de la paix avec la souveraine allemande, c'est qu'il était retenu par la mauvaise honte de courir après des négociateurs si récemment congédiés. Il craignait de rencontrer

des visages incrédules quand il offrirait de nouveau une parole dont il s'était si lestement dégagé. Il supposait aussi, et non sans fondement, que la reine, encouragée par ses derniers succès, se montrerait maintenant plus difficile sur les conditions d'un accommodement. Ce partage de sentimens excitait chez lui un débat intérieur dont il éprouva le besoin (peut-être dans une nuit d'insomnie) de tracer le résumé par écrit. C'est ici, en effet, que se place une pièce curieuse, sans date et sans signature, que la *Correspondance politique* nous fait connaître et que, de la part de tout autre, on appellerait un examen de conscience.

Ce document se divise en deux parties dont la première est intitulée : *Exposé des raisons que je puis avoir pour rester dans l'alliance de la France*, et la seconde : *Exposé des raisons que je puis avoir de faire une paix avec la reine de Hongrie*. C'est le pour et le contre mis en regard; toute l'âme de l'écrivain s'y révèle. Sous le premier chef, au nombre des motifs qui militent pour le maintien de l'alliance française, il veut bien placer (et même au premier rang) une considération tirée de l'honneur et de la morale. « Il est mal, dit-il, de violer sa parole sans raison, et jusqu'à présent je n'ai pas lieu de me plaindre de la France, ni de mes alliés (l'aveu est précieux et bon à retenir). L'on se fait la réputation d'homme changeant et léger, si l'on n'exécute point un projet qu'on a fait, et que l'on passe souvent d'un parti à l'autre. » Suivent des réflexions plus intéressées, comme celle-ci par exemple, à savoir : qu'une victoire nouvelle remportée sur les Autrichiens placerait la Prusse au premier rang dans l'empire et que son roi aurait alors *toute l'autorité de l'empereur, dont l'électeur de Bavière n'aurait que l'embarras*; et cette autre : que la reine de Hongrie (si on traitait avec elle) regretterait toujours les provinces qu'elle aurait cédées et travaillerait à les reprendre, et l'on n'aurait jamais ainsi qu'une *paix plâtrée*.

Mais c'est sous l'autre rubrique, celle où sont énoncés les avantages possibles d'une paix séparée, que percent les véritables sentimens. Viennent d'abord les récriminations habituelles contre les lenteurs, les hésitations, les fausses manœuvres des généraux français, et l'impossibilité de faire campagne avec eux plus longtemps sans partager les conséquences de leurs fautes. Puis en travaillant pour l'empereur et le roi de Pologne, ce sont des voisins qu'on agrandit et qui peuvent payer d'ingratitude. Mais, écoutez le trait final : « L'heureuse fin de cette guerre rendrait la France arbitre de l'univers. » Voilà le mot décisif, voilà le dernier chiffre de l'addition qui clôt la balance, qui solde le bilan (1).

La délibération intérieure ainsi résumée porta ses fruits, et Frédéric

(1) *Pol. Corr.*, t. II, p. 98-99.

se forma aisément une conviction dans le sens où la passion l'entraînait déjà. Presque en même temps d'ailleurs, lui arrivaient de Londres des ouvertures pressantes, faites par le nouveau secrétaire britannique au ministre prussien dans cette capitale. La conséquence fut que, le 22 mars, Podewils recevait l'ordre d'engager lord Hyndfort à se rendre de nouveau, soit à Olmütz, soit à Breslau, pour y traiter cette fois, non d'une trêve et d'une espérance de négociation, mais d'une paix définitive sur la base des conditions suivantes : la Basse-Silésie serait cédée à peu près dans les mêmes limites qui avaient été indiquées dans le protocole de Klein-Schnellendorf, mais avec l'addition d'un cercle et d'une seigneurie de Bohême, Königgratz et Pardubitz. (Notez que ces territoires étaient à ce moment même occupés par les alliés et cédés à la Bavière par un traité de partage que Frédéric venait de signer trois mois à peine auparavant.) En compensation, à la vérité, la reine de Hongrie devait prendre en termes généraux l'engagement de donner aux alliés du roi une *satisfaction raisonnable,* et d'accepter la médiation des puissances maritimes pour la conclusion d'un traité de paix où toutes les puissances seraient comprises. En aggravant ainsi les conditions qu'il avait obtenues à Klein-Schnellendorf dans des circonstances plus favorables, Frédéric ne pouvait avoir qu'une pensée, c'était de laisser une marge plus étendue à la négociation. S'il commençait par demander plus, c'était pour obtenir autant. Il n'en déclara pas moins à Podewils que ces propositions constituaient un ultimatum dont il n'y avait rien à rabattre (1).

A son grand déplaisir, Hyndfort ne parut mettre aucun empressement à répondre à l'invitation. Trop peu de temps s'était écoulé depuis que l'envoyé anglais avait été pris pour dupe, et il se souciait peu de s'exposer à jouer une seconde fois le même rôle. Il savait d'ailleurs que le même sentiment ne pouvait manquer d'exister, et plus vif encore, chez Marie-Thérèse, et il ne voyait dans les propositions du roi rien qui fût de nature à le dissiper. Le premier éclat de la colère féminine n'était pas commode à essuyer ; le vieux Robinson en avait fait l'épreuve et Hyndfort, en bon collègue, ne se pressait pas de l'y soumettre de nouveau. Il retarda donc son voyage sous divers prétextes, et la première quinzaine d'avril était déjà écoulée que la date de sa venue n'était pas encore fixée. L'impatience de Frédéric croissait pourtant d'heure en heure. L'été approchait : Belle-Isle annonçait son arrivée et d'un jour à l'autre, il pouvait tomber à l'improviste dans le camp prussien ; il fallait savoir

(1) *Pol. Corr.*, t. II, p. 84-85. — Je ne sais pourquoi, dans la *Correspondance*, ces instructions sont placées avant le document sans date que j'ai analysé. Le bon sens indique que la délibération dut précéder la décision.

quel accueil lui faire. Le malheureux Podewils, qui n'en pouvait mais, recevait lettres sur lettres pour le presser de mettre les fers au feu. « Plus j'y pense, écrivait le roi, le 31 mars, et plus je vois qu'il me faut à tout prix une prompte paix. » — Puis, quelques jours après : « Comme je suis extrêmement intrigué de voir clair dans les circonstances présentes pour régler mes mesures là-dessus, je vous prie de retourner Hyndfort de tous les côtés pour voir ce que l'on peut se permettre et jusqu'où je pourrais pousser ma bisque. N'épargnez rien en courriers pour m'en informer, et faites usage de toute votre éloquence pour lui persuader de nous faire avoir notre morceau, et cela au plus vite : quinze jours plus tôt ou plus tard font beaucoup dans la situation où je suis, et il faut que je sache à quoi m'en tenir avant que Belle-Isle arrive. » Témoin de cet état d'agitation, le secrétaire intime du roi, un nommé Eichel, écrivait aussi confidentiellement au même Podewils : « Sa Majesté royale est dans la plus grande attente pour savoir où vous en êtes, et comme Votre Excellence connaît la vivacité de notre gracieux maître et que quand une affaire est languissante et traîne (*languissant tractiret oder trainiret wird*), il peut adopter avec la même vivacité un plan différent, surtout quand un homme aussi insinuant que Belle-Isle va venir avec ses cajoleries et promesses, je désire aussi vivement, dans mon petit particulier, que l'affaire en question soit bientôt réglée (1). »

Hyndfort arriva enfin à Breslau, le 17 avril, et Podewils se hâta d'entrer en conversation. Mais l'entretien n'avança guère les affaires; l'Anglais était froid, boutonné, ironique; chacune de ses paroles et le ton même de sa voix semblait faire entendre qu'il voyait bien qu'on voulait le jouer et qu'il n'était pas d'humeur cette fois à se laisser prendre. D'ailleurs, ses pleins pouvoirs, dit-il, étaient périmés, et il ignorait les intentions de la reine, n'ayant eu avec elle aucune relation depuis l'issue malheureuse des derniers pourparlers. Cette réserve était peu vraisemblable et on vit bien qu'il en savait plus qu'il n'en disait, à la manière décisive dont il s'exprima sur chacune des conditions de l'ultimatum proposé. Il ne fit grâce à aucune; jamais, suivant lui, la reine, qui s'était prêtée à regret à la mutilation de la Silésie, ne consentirait à laisser entamer la Bohême. Que signifiait de plus cette satisfaction *raisonnable* à assurer aux alliés du roi, dont on ne déterminait ni la nature, ni l'étendue? Où la trouver, cette satisfaction, sinon dans de nouveaux sacrifices à imposer aux possessions autrichiennes? Qui serait chargé d'apprécier si elle était *raisonnable?* Une clause si élastique ne pouvait être qu'un moyen tout préparé pour se dégager une fois encore à volonté des paroles données.

(1) *Pol. Corr.*, t. II, p. 98, 116-117.

Podewils, piqué et déconcerté, essaya de se justifier et de récriminer, sans mettre pourtant d'amertume dans sa réplique. Il laissa même clairement entendre que la clause stipulée en faveur des alliés du roi n'était qu'une manière polie de leur donner congé, et qu'il ne fallait pas la prendre au sérieux. Mais où la conversation s'aigrit subitement, ce fut quand Hyndfort ajouta comme une chose toute naturelle et qui allait de soi que, si la reine se décidait à céder de si belles provinces, elle comptait bien qu'en retour le roi ne se contenterait pas de rester les bras croisés, et l'aiderait par une assistance effective à reconquérir le reste de ce qu'elle avait perdu. C'était dire très clairement que, les paroles étant sans valeur, il fallait y joindre les actes. On voulait mettre du sang entre Frédéric et ses alliés de la veille, pour être sûr qu'il ne leur tendrait pas de nouveau, le lendemain, par derrière, la main qu'il leur retirait. Le ministre prussien se leva alors tout en colère : « Mylord, dit-il, si la reine a laissé entrer une pareille idée dans sa tête, il est inutile que nous causions plus longtemps. Le roi ne va pas se mettre en guerre pour elle avec l'empereur, la France et le roi de Pologne. Guerre pour guerre, il aimera mieux poursuivre avec énergie la présente qui, avec l'aide de Dieu, pourra être terminée heureusement dans cette campagne (1). »

Informé le soir par courrier du tour que prenait ce premier entretien, Frédéric, sans blâmer la vivacité de son représentant, prit pourtant l'injure avec plus de calme. Non assurément qu'il eût la plus légère envie de se mettre en campagne pour Marie-Thérèse, mais il se rendait justice, et l'honneur étant rarement plus délicat que la conscience, il ne s'offensait ni même ne s'étonnait beaucoup qu'on se défiât de lui et qu'on n'acceptât ses promesses que sous caution. Avant de se fâcher, il voulut essayer si, au gage compromettant qu'on lui demandait il ne pourrait pas substituer quelque sûreté moins onéreuse, qui pût paraître équivalente. « J'ai cru apercevoir, répondit-il à Podewils, qu'un des inconvéniens principaux de la paix à faire, c'est le soupçon dans lequel est la cour de Vienne que nous en userions après la paix comme après le protocole de Schnellendorf... Il faut mettre aux Anglais et aux Autrichiens l'esprit en repos sur ce que nous romprions nos engagemens, leur faire sentir la différence d'un traité et d'un pourparler, et leur dire naturellement que nous comprenons bien qu'ils ne veulent notre assistance que pour être certains de nous et que nous ne changerons pas d'avis à la première occasion; que, pour l'article de

(1) Grünhagen, t. I, p. 217-218. — Cet écrivain rapporte l'entretien de Podewils et d'Hyndfort plus au long que ne l'ont fait ni Droysen ni Coxe, d'après les dépêches anglaises consultées par lui au *Record Office* de Londres.

l'assistance, je le rejette absolument, mais que je ne rejette pas tel expédient qu'il paraîtrait bon à Hyndfort de proposer pour tranquilliser la cour de Vienne. Voyez ce que Hyndfort vous dira. » Il indiqua lui-même d'avance plusieurs modes d'accommodement. Il pourrait, par exemple, ne laisser dans les provinces cédées que des troupes insuffisantes pour les garder, de sorte que la reine serait en mesure d'y faire rentrer les siennes si on ne lui tenait pas parole. Il offrait aussi de souscrire, aussitôt après la paix, un traité d'alliance défensif avec les puissances maritimes, principalement dirigé contre la France. De plus, Podewils reçut l'autorisation de laisser en dépôt, entre les mains d'Hyndfort, un billet autographe par lequel le roi s'engagerait, une fois les arrangemens conclus, à ne les rompre sous aucun prétexte. C'était le contraire de ce qu'il avait exigé au mois d'octobre précédent, quand il s'était refusé de laisser aux négociateurs de Klein-Schnellendorf un écrit quelconque, même un papier *grand comme la main*. Enfin, sachant qu'Hyndfort, comme la plupart des nobles écossais, n'avait pas une fortune proportionnée à son rang, il chargea Podewils de le sonder pour voir s'il accepterait une gratification qui ne serait pas moins de 100,000 écus, « ce qui rehausserait encore la gloire particulière qu'il aurait à sauver la maison d'Autriche. Bref, concluait Frédéric, je suis résolu de faire la paix aux meilleures conditions que je pourrai, sauf les déshonorantes (1). »

Toutes ces avances furent inutiles, peut-être parce qu'elles étaient excessives. Hyndfort refusa avec une hauteur dédaigneuse l'offre personnelle qui lui était faite. « Le roi ne me connaît pas, dit-il, et ne connaît pas les pairs d'Angleterre. — Mais, reprit Podewils (raisonnant d'après les habitudes du temps) un ministre qui a conduit heureusement une négociation suivant sa conscience peut recevoir les preuves de la reconnaissance d'un grand prince. — Soyons assez heureux pour faire la paix, répliqua l'ambassadeur en souriant ; le reste s'arrangera de lui-même. » Il n'en demeura pas moins intraitable sur la condition de l'assistance effective qui faisait le véritable nœud du débat. Podewils avait beau répéter par ordre du roi cet argument qu'il trouvait vainqueur : « Mais si la reine croit pouvoir continuer la guerre contre les alliés, appuyés qu'ils sont aujourd'hui par la Prusse, quel besoin a-t-elle de nous pour les vaincre quand ils seront privés de notre concours? La neutralité du roi doit lui suffire. » Le raisonnement eût été irréfutable, si c'eût été en réalité de l'appui matériel de Frédéric et non de sa sincérité qu'on eût voulu s'assurer. Aussi Hyndfort répondait-il avec un sang-

(1) *Pol. Corr.*, Frédéric à Podewils, 21 avril 1742. — Le secrétaire du cabinet à Podewils, même date; Grünhagen, t. II, p. 201.

froid ironique : « Vous raisonnez comme un théorème de Newton, mais gageons qu'on n'en jugera pas ainsi à Vienne. » Bref, il ne consentit pas à autre chose qu'à transmettre par courrier les propositions prussiennes sans modification et sans commentaire, et il demanda dix jours pour attendre le retour de son envoi (1).

Dans de telles conditions, l'accueil de Vienne ne pouvait être douteux : la reine était dans l'exaltation de ses succès et moins que jamais disposée à dépasser la limite de concessions qu'elle n'avait même jamais sincèrement acceptées. Elle ne tarissait pas d'ailleurs en invectives sur les perfidies de Frédéric, et la première fois qu'on lui reparla, après l'éclat de la première rupture, de rentrer encore en pourparlers : « Est-ce que quelqu'un de sérieux, dit-elle, peut maintenant attendre du roi de Prusse autre chose que des impostures? » Et au grand-duc, qui voulait toujours prendre lui-même la plume pour s'assurer des dispositions véritables du roi : « Mon cher cœur, dit-elle, vous écrirez s'il vous plaît, mais il n'en est pas digne et il en fera mauvais usage. Ne vous avilissez pas, et prenez (pour ne pas répondre) le beau prétexte de vos conquêtes. »

Elle en trouva elle-même un meilleur encore pour faire une réponse qui ne la compromettait pas. Elle comprit qu'en insistant sur l'exigence d'une assistance immédiate et effective (qu'elle n'obtiendrait sûrement pas), elle pourrait, sans risquer d'être prise au mot, se montrer coulante sur le reste. Aussi, tout en persistant à repousser toute cession de territoire en Bohême, laissait-elle entendre qu'elle consentirait à étendre la partie à céder de la Silésie, « mais toujours à condition expresse et pas autrement que ledit roi garantisse le reste des états de la maison d'Autriche, du moins ceux de l'Allemagne, et qu'il s'unisse avec la reine et les puissances maritimes pour faire sortir au plus tôt les troupes françaises de l'empire dont ils (*sic*) oppriment la liberté. Condition, ajouta-t-elle avec une nuance d'ironie, qui, loin d'être déshonorante pour le prince, lui acquiert la gloire d'être le libérateur de sa patrie et le restaurateur de la liberté publique. » Quand cette réponse fut transmise par Hyndfort à Podewils : « N'y a-t-il rien de plus au fond du sac? » dit le ministre. « Non, sur l'honneur, » répondit l'Anglais. « Alors, nous sommes tous deux bien à plaindre, car nous avons travaillé en vain (2). »

Effectivement, dès que le roi fut avisé qu'il n'avait rien d'autre à attendre, il écrivit à Podewils que, devant une pareille impertinence, il croyait *tomber en syncope*. Au fond, cependant, il exagérait sa surprise. L'accueil plus que froid fait à ses instances et

(1) Grünhagen, t. II, p. 221.
(2) D'Arneth, t. II, p. 67 et suiv., 480-481. — Grünhagen, t. II, p. 231.

à ses caresses avait fini par l'éclairer. Après avoir quelque temps maugréé contre Hyndfort et menacé même d'écrire à Londres pour le faire révoquer, il s'était résigné à comprendre que si le négociateur se montrait si obstinément maussade, c'est qu'il n'y avait aucune espérance de trouver meilleure grâce chez la partie principale intéressée. Avec sa mobilité et aussi sa résolution accoutumée, il avait alors fait son compte et pris son parti en conséquence. Puisque la victoire rendait Marie-Thérèse intraitable, il ne restait qu'une seule manière de la disposer à une humeur plus accommodante, c'était de lui appliquer un châtiment efficace, de nature à abattre son orgueil et ses espérances. Frapper un coup, un seul s'il était possible, mais énergique et à fond, sauf à voir le lendemain si on pourrait, sur de nouveaux et meilleurs termes, reprendre la conversation, ce fut la pensée qu'il adopta et qu'il mit sur-le-champ à exécution. Les dix jours d'intervalle lui suffirent pour concentrer ses troupes et leur faire prendre la position la plus propre à offrir et à livrer la bataille au prince Charles dès le lendemain de la réponse de Vienne. Au jour donné, en effet, il se trouvait (il le dit lui-même dans l'*Histoire de mon temps*) à la tête d'une armée belle et *reposée, prête à tenter le sort des armes*, composée de trente-quatre bataillons et soixante-quatre escadrons ; en tout près de trente-trois mille hommes. Aussi le *post-scriptum* de sa lettre à Podewils, datée du 11, fut-il ainsi conçu : « Nous campons le 13, effet de la négociation (1). » Et Podewils put écrire en toute sincérité à lord Hyndfort : « Rien ne peut plus retenir le roi, il ne respire que vengeance. »

Avant d'aller prendre sa position de combat, il eut cependant encore le temps de mander auprès de lui l'envoyé de France dont, dans les jours précédens, il évitait avec soin la conversation. A la vérité, il n'avait pas eu beaucoup de peine à s'en garder, car Valori, entièrement découragé, fermant volontairement les yeux sur des desseins qu'il ne comprenait que trop bien, mais qu'il se sentait impuissant à combattre, n'insistait plus pour obtenir audience et se bornait à remplir sa correspondance de gémissemens et de sinistres pronostics : « Ma situation devient tous les jours plus désagréable, écrivait-il de Chrudim même, je suis le seul présent ici des ministres étrangers; personne ne me voit, et mon application continuelle est d'éviter les occasions où on pourrait manquer de considération au ministre du roi. » Grande fut donc sa surprise de recevoir l'invitation de se rendre sous la tente royale, et d'entendre le ton d'affection et de confiance sur lequel le roi lui communiqua les dernières propositions qu'il avait reçues de Vienne.

(1) *Pol. Corr.*, t. II, p. 137-138.

« Il me dit, écrit Valori, qu'il avait répondu par une négative aussi nette que possible... mettant dans sa réponse qu'il était fort utile qu'on s'adressât à lui, vu qu'il était résolu de ne rien faire que de concert avec ses alliés. Il a même mis de sa main à la marge: Que la reine de Hongrie aille... Dispensez-moi, monseigneur, de vous mander ses propres termes, ils sont militaires; aussi, ce prince est-il à la veille de camper! » Mais Frédéric n'ajouta pas ce que Valori, instruit par l'expérience, devinait peut-être, et ce qui aurait ôté de leur valeur à tous les jurons du monde, c'est que ces propositions repoussées avec tant d'énergie n'étaient elles-mêmes que la réponse faite à des demandes dont la bonne foi d'un allié ne s'accommodait pas davantage.

Poursuivant son discours, Frédéric tomba sans ménagement sur les Anglais : « Ces gens, dit-il, frappent à toutes les portes. Prévenez Belle-Isle qu'ils négocient à Dresde et qu'ils veulent être nos médiateurs. Ce n'est pas mon avis : faisons la guerre bien vigoureusement et n'admettons d'autre médiation que l'accomplissement de nos traités. Pour ma part, je vais au-devant des Autrichiens et je ne leur laisserai pas faire un pas de plus avec leur racaille hongroise. Je voudrais que ce fût moi seul qui les battît et qui eût le plaisir de les humilier. » Il expédiait en même temps une lettre au cardinal de Fleury, où il lui parlait plus que jamais de leur union mutuelle et de leur attachement indissoluble : « Je suis campé depuis hier, disait-il, on dit que l'ennemi marche à moi, je vous prie de faire dire quelques messes pour que la chose arrive... M. de Belle-Isle sera, je pense, le 22, dans mon camp, et je suis persuadé que nous serons fort contens l'un de l'autre. » Valori transmit le tout, lettre et assurances, mais sur un ton d'incrédulité un peu triste, parfaitement explicable par le souvenir de tant d'illusions trompées (1).

En effet, puisque Belle-Isle était sur le point d'arriver et qu'on était si sûr de le contenter, le plus simple eût été de l'attendre, afin de combiner avec lui une double attaque, qui, prenant au même moment à partie les deux divisions de l'armée autrichienne et faisant ainsi, en quelque sorte, feu sur toute la ligne, l'aurait balayée tout entière d'un seul coup. Il ne semble pas, par le récit même de Frédéric, que ce délai d'une ou deux semaines eût rien compromis, ni que le prince Charles, très indécis de sa nature, fût à tel point pressé de prendre l'agressive, qu'il fallût immédiatement en venir aux mains avec lui. En tout cas, en prolongeant par une réponse équivoque la négociation qu'on ne s'était pas fait scrupule d'enta-

(1) Valori à Amelot, 12 mai 1742. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) — Frédéric à Fleury, 14 mai 1742. *Pol. Corr.*, t. II, p. 160.

mer, on eût obtenu aisément le répit nécessaire pour préparer un concert si désirable. Mais c'était précisément le concert dont Frédéric ne voulait pas, parce que c'eût été recommencer avec les Français une série d'opérations combinées dont il n'aurait pu ensuite se dégager à volonté. En affirmant à Valori qu'il voulait être seul à battre les Autrichiens, il disait le seul mot de vérité qui lui fût échappé dans tout l'entretien. Il voulait être seul à vaincre pour être seul aussi à user de la victoire. En réalité, la bataille qu'il allait livrer n'était pas le commencement d'une campagne, mais une phase de la négociation qu'il ne suspendait un jour que pour la reprendre avec plus d'avantage le lendemain.

Sur ce point, il faut le dire, il fut également bien servi et par la fortune des armes et par son génie. La bataille eut lieu le 17 mai, justement suivie de l'effet qu'il désirait, dans la mesure exacte où il lui convenait de se maintenir. Divers indices lui avaient fait comprendre que le but du prince Charles était de tendre directement vers Prague, en se frayant un chemin entre l'armée prussienne et l'armée française et en les séparant l'une de l'autre. Pour lui disputer ce passage, Frédéric vint placer ses troupes en face de l'armée du prince, dans une sorte de demi-cercle, dont la gauche restait à Chrudim, tandis que le centre occupait une plaine marécageuse autour de Clatkau et de Chotusitz et la droite s'étendait jusqu'au petit village de Kuttenberg. Il fermait ainsi complètement au prince la route de Prague. Celui-ci, ne pouvant laisser de la sorte paralyser tous ses mouvemens, dut faire un effort pour forcer la barrière qu'on élevait devant lui. Il attaqua lui-même les lignes prussiennes, et les premières opérations lui furent favorables, car il réussit à culbuter et à mettre en déroute l'aile gauche de l'armée royale. Frédéric vint alors à la rescousse, et, opérant énergiquement sur la droite, répara promptement cet échec et força le prince à se retirer avec perte. L'engagement, bien que n'ayant pas duré plus de trois heures, fut très meurtrier : sept mille hommes du côté des Autrichiens et quatre mille du côté des Prussiens, restèrent sur le champ de bataille. L'armée victorieuse n'avait ainsi guère moins souffert que celle qui battait en retraite. Ce fut la raison que donna Frédéric pour ne pas pousser plus loin son avantage afin d'achever, soit ce jour même, soit le lendemain, la déroute de l'ennemi très démoralisé. Mais la conséquence fut que le prince de Lorraine ne fut nullement inquiété dans sa retraite et qu'il put reprendre à peu près les mêmes positions qu'il occupait avant sa défaite. S'il dut renoncer à marcher droit à Prague, il conserva au moins, ce qui était le plus important pour lui, la pleine liberté de ses communications avec le corps d'armée du prince Lobkowitz. En se portan sur sa gauche pour se joindre à cette division, il pouvait encore

atteindre Prague : il lui suffisait de suivre les deux côtés d'un rectangle dont on ne lui interdisait que la diagonale.

Cette inaction à la suite d'une affaire si vivement et si heureusement engagée était si peu dans le caractère habituel de Frédéric que tous les témoins la remarquèrent et que tous les historiens la constatent. Valori, très indulgent pour lui en général, déclare dans ses *Mémoires* qu'il se contenta ce jour-là du vain honneur du champ de bataille. « Les Prussiens, dit M. d'Arneth, ne poursuivirent le prince Charles que dans la mesure strictement nécessaire pour montrer qu'ils étaient les maîtres du terrain. » Les affirmations de M. Droysen lui-même, tout aussi précises, sont accompagnées d'un commentaire qui dans sa bouche est significatif : « Il était, dit-il, au pouvoir du roi d'anéantir l'armée vaincue, qui semblait fondre dans sa retraite. Mais ce n'était pas son dessein (1). » M. Léopold Ranke va plus loin encore; il affirme que le maréchal Schmettau ayant vivement pressé Frédéric de tirer un parti complet de sa victoire : « Je ne veux pas, répondit celui-ci, abaisser à ce point la reine de Hongrie. » C'était donc en quelque sorte un duel que le vainqueur arrêtait volontairement après la première effusion de sang.

Mais s'il n'entrait pas dans le plan de Frédéric de recueillir tout le fruit de cette heureuse journée, au moins ne se fit-il pas faute d'en faire beaucoup de bruit et, s'il ne frappait pas très fort, de parler très haut. Il écrivit de sa propre main dès le soir au roi de France, à l'empereur, au roi de Pologne, à Belle-Isle, à Broglie, à Valori et à Podewils, à chacun dans des termes différens, mais sur un ton plein d'exaltation et d'enthousiasme : « Sire, disait-il à Louis XV par un billet tracé sur le champ de bataille même, le prince Charles m'a attaqué et je l'ai battu. » Et à Charles VII : « Ma satisfaction est d'autant plus grande que j'espère que Votre Majesté impériale se verra par là maître de la Bohême. » Et enfin à Broglie, non sans une pointe d'ironie assez blessante : « Je suis persuadé que vous ne manquerez pas de profiter de la consternation que cette nouvelle causera dans l'armée du prince Lobkowitz. Il importe extrêmement à la cause commune que vous ne laissiez pas à l'ennemi le temps de se reconnaître, et comme de ma part je porte des coups si considérables sur l'ennemi, il ne serait pas permis, si votre armée voulait

(1) Valori, *Mémoires*, t. I, p. 158 ; — d'Arneth, t. II, p. 55; — Droysen, t. I, p. 450. — Belle-Isle, dans une lettre à Charles VII, datée de quelques jours après son arrivée, témoigne sa surprise de ce que le roi de Prusse n'ait pas voulu tirer tout le fruit de sa victoire en faisant deux ou trois marches en avant, ce qui aurait forcé le prince Charles à sortir de la Bohême, 26 mai 1741. (Bibliothèque nationale. — *Nouvelles acquisitions*.) La Bibliothèque nationale possède une collection assez complète des lettres de Charles VII aux maréchaux de Broglie et de Belle-Isle, acquise par elle il y a peu d'années.

rester sans rien faire (*sic*), je crois que ce serait une honte éternelle pour la nation française. J'ai trop bonne opinion de la bravoure française pour que je ne dusse espérer qu'elle se saisira de l'occasion pour acquérir de la gloire! » Avec Podewils et Valori, ce sont des interjections familières, mais plus expressives encore : « Eh bien! ils l'ont voulu et leur volonté est accomplie; que nous reste-t-il à désirer? Dites à Hyndfort : Monsieur, vous avez forcé le roi à détruire la maison d'Autriche que vous vouliez sauver. Tu l'as voulu, George Dandin, tu l'as voulu. » — « Eh bien! l'ami Valori, n'ai-je pas tenu parole et n'avons-nous pas bien battu les Autrichiens? J'espère que messieurs les Français seront contens de moi. » Valori était content sans doute, et il fallait bien l'être; mais le fut-il autant d'un second billet reçu deux jours après et dont les termes un peu différens durent lui donner à penser? « J'ai tenu parole, disait le roi : à présent, je suis quitte envers vous et mes alliés,.. et ces c...... de Saxons n'en ont pas été (1). »

L'heureuse nouvelle ainsi envoyée à tous les échos atteignit Belle-Isle sur la route de Francfort à Prague. Le maréchal s'était attardé longtemps dans la ville impériale pour assister, dans les embarras de sa prise de possession, le nouvel empereur, qui, malade, goutteux, accablé de tristesse et manquant d'argent, ne pouvait se passer de ses conseils. Il n'était pas fâché non plus de laisser à la nouvelle armée française qui devait opérer en Bavière le temps d'arriver sur le territoire allemand, afin que, le maréchal de Broglie étant appelé à en prendre le commandement, la vie commune entre les deux collègues à Prague durât le moins longtemps possible. Il arriva le 22 mai, et trouva le maréchal de Broglie dans un assez grand embarras. Le reproche indirect mêlé par Frédéric à la nouvelle de sa victoire avait blessé au vif le vieux soldat et, relevant aussitôt le gant, il s'était hâté de répondre au roi, sur le ton de fierté un peu rogue qui lui était habituel, qu'à sa connaissance, les Français avaient en général plus besoin de bride que d'éperon. « Le roi, écrivait-il en même temps au ministre de la guerre (le marquis de Breteuil), aurait pu me dire la même chose, ce me semble, dans des termes un peu plus obligeans; mais, comme il n'entend peut-être pas le français, il faut croire que sa lettre est plus honnête dans sa langue qu'elle n'est dans la nôtre. » Il n'en était pas moins piqué d'honneur et sentait que c'était à lui à compléter l'avantage remporté par les Prussiens et laissé à moitié par Frédéric; mais il était en même temps très justement inquiet de l'étrange facilité laissée au prince Charles pour effectuer sa retraite et pour opérer, au moment qui lui conviendrait, sa jonction

(1) *Pol. Corr.*, t. II, p. 164, 166, 167, 173.

avec Lobkowitz. « Si le prince arrive, disait-il, je serai accablé. » De plus, lui comme Belle-Isle avaient reçu dans ces derniers jours lettres sur lettres de Versailles, tant du ministre que du cardinal, les avertissant de ne jamais se mettre *dans le cas d'avoir un besoin indispensable du roi de Prusse*, attendu qu'on n'était jamais sûr de lui et qu'on le soupçonnait toujours de vouloir faire une paix *fourrée*. C'était l'effet des tristes et trop justes pressentimens de Valori. Mais au moment d'agir, ces recommandations revenaient en mémoire et n'avaient rien d'encourageant (1).

Broglie fit part de ces incertitudes à Belle-Isle, et ce jour-là, malgré leur antipathie déclarée, les deux maréchaux mirent leur patriotisme et le sentiment de leur devoir au-dessus de leurs passions personnelles. Belle-Isle surtout avait cette facilité d'humeur que donne le sentiment du triomphe. « Il était, disait plus tard le maréchal de Broglie, tout lumineux des dignités et des honneurs dont il était comblé. » Ils convinrent, pour satisfaire Frédéric et pour soutenir l'honneur des armées françaises, de faire une charge contre le prince Lobkowitz, qui venait de se rapprocher des lignes françaises pour mettre le siège devant la petite ville de Frauenberg, gardée par des troupes bavaroises. Une fois que, par cet acte énergique, l'ennemi aurait été intimidé et remis à distance, Belle-Isle irait de sa personne au camp prussien concerter avec Frédéric le plan général des opérations de l'été, et s'assurer en le regardant en face et en interrogeant son visage de la sincérité du concours qu'on pouvait attendre de lui. L'attaque combinée eut en effet lieu le 26 mai et avec un plein succès : les troupes françaises arrivèrent à l'improviste sur les derrières de l'armée de Lobkowitz, dont elles rencontrèrent l'arrière-garde dans les environs du village de Sahay à la sortie d'un défilé très étroit. Un combat très vif s'engagea, qui ne dura que quelques heures et se termina à l'avantage des Français. Ce n'était qu'une petite affaire, mais elle avait été très chaude et très lestement emportée, avec toute la valeur et tout l'entrain qui faisaient la réputation de nos armées. Lobkowitz se retira précipitamment, abandonnant le siège qu'il avait entrepris.

Les deux maréchaux étaient restés toute la journée fraternellement côte à côte, et, le soir, paraissaient également radieux : ils se félicitaient réciproquement de leur victoire. Belle-Isle fit même à son collègue la politesse de désigner son second fils, le comte de Revel, pour porter à Versailles la bonne nouvelle. Dès le lendemain

(1) Amelot à Belle-Isle, 15-29 avril, 12 mai 1742. (*Correspondance de l'ambassade à la diète.* — Ministère des affaires étrangères.) — Fleury à Belle-Isle, 20 mars 1742. Belle-Isle à Broglie, 21 mai. (*Correspondances diverses.* — Ministère de la guerre.) Broglie à Breteuil, 19 mai. (*Correspondance officielle.* — Ministère de la guerre.)

malheureusement, la bonne harmonie était déjà troublée. Belle-Isle, toujours ardent, était pressé de profiter de l'avantage et croyait possible de jeter par une poursuite hardie Lobkowitz hors de Bohême. Broglie, toujours plus prudent, et les yeux fixés sur le point noir qui cachait à l'horizon les mouvemens de l'armée du prince Charles, craignait de s'avancer sans précaution contre un ennemi qui, d'un moment à l'autre, pouvait voir doubler ses forces par une jonction toujours menaçante. Belle-Isle répondait qu'en ce cas, si l'on ne voulait pas avancer, il fallait reculer, rentrer dans les positions sûres qu'on avait quittées la veille, et abandonner le terrain du champ de bataille, où l'on ne pourrait se maintenir contre l'éventualité même dont Broglie était préoccupé. Broglie, au contraire, croyait pouvoir y faire station au moins le temps nécessaire pour apprendre sur quel appui il devait compter de la part de l'armée prussienne. Sur ce point, comme on verra, l'événement lui donna tort (1).

Aussi mécontent de la situation qu'il laissait derrière lui qu'inquiet de celle qu'il allait trouver, Belle-Isle se mit en route pour le camp prussien. A chaque pas qu'il faisait, ses perplexités devenaient plus grandes. Il apprit en effet que, loin de se mettre en mesure de poursuivre le prince Charles, Frédéric, sous prétexte que ses troupes avaient besoin de repos et manquaient de subsistances, les dispersait dans des cantonnemens tout le long de la petite rivière de la Sasawa. On ne pouvait dire plus éloquemment au prince qu'il était libre d'agir à sa convenance et que, pourvu qu'il laissât les Prussiens tranquilles, aucun de ses mouvemens ne serait gêné. Belle-Isle arriva donc au camp de Kuttenberg, l'esprit rempli des soupçons les plus fâcheux.

Les procédés de Frédéric nous sont maintenant trop connus après l'exposé minutieux et (je le crains bien) un peu monotone que j'ai dû en faire, pour qu'il soit besoin de dire que ces soupçons étaient pleinement fondés. Je ne voudrais pas jurer que dans la soirée qui suivit sa victoire, Frédéric n'eût pas été tenté de la rendre plus complète et plus éclatante encore en achevant, de concert avec la France, l'humiliation de Marie-Thérèse, et c'était même l'avis du prudent Podewils, qui conseillait timidement de profiter de l'occasion pour délivrer une fois pour toutes la Prusse du voisinage toujours dangereux de l'Autriche en Bohême. Mais cette tentation de rester fidèle et loyal, si elle traversa l'esprit de Frédéric, n'y dura guère, car, dès le

(1) *Mémoires* de Valori, t. I, p. 158, 180. Correspondance de Belle-Isle et de Valori, *passim*. — Broglie à Fleury, 15 mai, 1er juin, 4 juin 1742. (Ministère de la guerre.) — *Mémoires* du duc de Luynes, t. II, p. 177 et 183.

21 mai, il faisait savoir à Hyndfort que le succès ne l'enivrait pas au point de lui faire perdre ses sentimens de modération. C'était dire qu'il était prêt à reprendre la négociation là où il en était resté avant la bataille sans ajouter ni retrancher rien à son ultimatum. Hyndfort accepta cette fois, sans discussion, l'arrêt de la fortune et fit parvenir sur-le-champ à Vienne des conseils de résignation. La manière dont il s'y prit pour les faire agréer indique assez quelle idée il se faisait de l'humeur inflexible de Marie-Thérèse, car son unique argument consistait à lui représenter qu'en matière de conquête, rien n'était irréparable et que ce que la fortune enlevait aujourd'hui, elle pourrait le rendre le lendemain. « La reine doit d'autant moins hésiter, disait-il, à consentir à ce qu'on lui demande, que ces concessions lui sont arrachées par la violence et par une double perfidie. Aucune puissance au ciel et sur la terre ne pourra blâmer dans l'avenir la maison d'Autriche, si elle use plus tard de représailles et reprend à la première occasion par la force ce qu'on lui enlève aujourd'hui (1). »

Quand cette lettre parvint à Vienne, presque en même temps que les tristes nouvelles de la défaite de Chotusitz, Marie-Thérèse était en couches, venant de mettre au monde une princesse qui reçut le nom de Marie-Christine et qui devait tenir plus tard une place importante dans la famille impériale. Bien qu'aucun état de souffrance ne pût abattre la fermeté de son âme, elle jouissait de moins de liberté d'esprit que d'habitude pour tenir tête aux instances qui vinrent l'assiéger de tous côtés et qu'appuyaient des dépêches pressantes de Londres. Elle résista pourtant quelques jours encore et quand on vint enfin à bout de la faire fléchir, elle ne voulut céder qu'à moitié : elle renonça bien à exiger l'assistance du roi de Prusse et consentit à se contenter de sa neutralité, mais elle fut inébranlable en ce qui touchait l'intégrité de la Bohême. « Je n'y laisserai pas toucher, disait-elle, quand même le roi d'Angleterre viendrait me le demander à la tête de son parlement. Plutôt m'ensevelir sous les ruines de Vienne ! » Tout au plus put-on obtenir qu'elle maintînt la proposition déjà faite d'étendre la partie cédée du territoire de la Silésie. Toute la question, dès lors, était de savoir si Frédéric trouverait cette concession suffisante. La condition dépendant exclusivement de sa volonté, le traité de paix fourrée, comme disait Fleury, était pour ainsi dire dans une de ses mains le jour où il dut tendre l'autre à Belle-Isle (2).

(1) *Pol. Corr.*, t. II, p. 174. — Grünhagen, t. I, p. 276.

(2) D'Arneth, t. II, p. 71. — Grünhagen, t. II, p. 278 et suiv. — *Pol. Corr.* — D'après MM. Droysen et Grünhagen, la réponse de Vienne n'arriva à Breslau que le

Il n'en reçut pas moins le général français, le visage riant, à bras ouverts, ainsi qu'un ancien ami. Comme il avait été le recevoir à l'entrée du camp et qu'ils revenaient ensemble en se promenant, il s'aperçut que le temps menaçait d'orage : « Vous allez avoir froid, » dit-il avec le plus tendre intérêt, et il le força d'accepter son manteau. La conversation s'engagea par les plus chaudes félicitations de Belle-Isle sur la victoire du 17 mai. « Le roi avala à merveille, dit Valori, l'encens qui ne lui fut point épargné. » Mais il ne parut pas pressé de rendre la pareille ; il se montra au contraire plus que froid sur le succès des Français à Sahay et tourna même légèrement en dérision le bruit qu'ils avaient fait d'une échauffourée, suivant lui, sans importance. Évidemment, voulant avoir à se plaindre de ses alliés, il ne lui convenait pas de leur faire des complimens. Belle-Isle ne le contredit pas ; non que, sur le champ de bataille de Sahay, il n'eût été des plus pressés de chanter victoire, mais, depuis lors, il avait appris, avant de quitter le camp, que les amis du maréchal de Broglie demandaient pour lui à cette occasion le titre de duc, et il ne se souciait plus d'aider à glorifier son rival. L'incident lui servit cependant à amener l'entretien sur le point véritablement important, car Frédéric lui ayant demandé, non sans quelque aigreur, pourquoi on n'avait pas poursuivi le prince Lobkowitz dans sa retraite, Belle-Isle rétorqua aussitôt sur un ton moins vif, mais tout aussi ferme, en demandant à son tour pourquoi on avait négligé de tirer parti de la victoire de Chotusitz. « Vous refaites, lui dit-il (sans se dissimuler sans doute ce que ce souvenir avait de blessant), la faute qui a été commise après la prise de Neisse et qui a failli vous être fatale. »

Frédéric, qui ne tenait plus probablement beaucoup à se justifier, ne releva pas l'insinuation ; mais, tout en restant calme et même gracieux, il se montra inébranlable dans la résolution de ne pas faire un pas de plus à la suite du prince de Lorraine. Avant le 15 juillet, dit-il, il ne fallait pas compter sur lui ; ce temps-là lui était nécessaire pour réparer ses pertes et remettre son monde en état. A ce moment, si les troupes françaises étaient disponibles de leur côté, on pourrait marcher en commun sur Vienne par les deux rives du Danube. « Mais, dit Belle-Isle en insistant, si d'ici là le maréchal de Broglie était attaqué par les deux corps d'armée autrichiens réunis ? — Il pourrait, dit Frédéric, se retirer dans les

4 juin (date de l'entretien de Frédéric avec Belle-Isle) et ne pouvait être connue à Kuttenberg ce jour-là même. Frédéric pouvait donc encore conserver quelque doute sur la résignation de Marie-Thérèse, mais il n'en avait point sur sa propre résolution de faire une paix séparée à tout prix, ce qui suffit pour rendre l'entretien qu'on va lire tristement caractéristique.

retranchemens de Pisek, où il avait passé l'hiver, et d'ailleurs pourquoi ne pas appeler à son aide les troupes saxonnes qui n'avaient pas encore donné? C'était à leur tour d'agir. » Tout ce que Belle-Isle put obtenir à force d'instances, ce fut qu'un détachement prussien s'avancerait sur la Sasawa au point où cette petite rivière se jetait dans la Moldau, afin d'être en mesure de se porter sur Prague, si la ville était sérieusement attaquée. Il fut convenu qu'en vue de cette éventualité, on jetterait un pont d'avance à l'endroit de ce confluent.

Pour adoucir ce qu'il y avait de sec dans le refus et de désobligeant dans ce maigre secours si péniblement accordé, Frédéric se jeta alors dans des considérations générales qui, ne l'engageant à rien, ne le gênaient pas. Il s'emporta contre l'orgueil et la hauteur insupportables de la maison d'Autriche. « Il n'y a rien, dit-il, de si vindicatif que le grand-duc et surtout que la reine de Hongrie, et si elle n'est pas humiliée, elle remuera toute l'Europe, même après une paix qu'elle aurait signée pour recouvrer ce qu'elle aurait perdu. Personne n'est plus intéressé que moi, ajoutait-il, à ce qu'elle ne reste pas trop puissante, car, après ce qui s'est passé, il y aura à jamais une haine implacable entre sa maison et la mienne. Après tout, j'ai peut-être entrepris cette guerre trop légèrement, et j'ai eu des momens de cruelle inquiétude. Je n'oublierai jamais la manière dont vous vous êtes comporté à mon égard. Maintenant je ne désire qu'une bonne et solide paix. »

Ce désir de paix que Frédéric exprimait ainsi pour la première fois avec vivacité piqua sans doute la curiosité de Belle-Isle, qui lui demanda comment et à quelles conditions il comprenait que la paix générale pouvait être conclue. Frédéric lui répondit alors par cette expression répétée depuis lors dans une occasion récente et devenue fameuse, *Beati possidentes*; et il lui commenta cet axiome en expliquant que la Bohême pourrait rester à l'empereur parce qu'il la possédait, mais que la Saxe (probablement que la Moravie n'était pas encore conquise) devrait se contenter de quelque partie de la Haute-Silésie. « Je ne crois pas, ajouta-t-il, qu'on puisse obtenir davantage de la reine cette année. » — « Puis, continue Belle-Isle dans son compte-rendu qu'il faut ici citer textuellement, il me dit qu'il allait me parler avec franchise, ouverture et confiance, exigeant de moi que le secret fût inviolablement gardé; sur quoi il me demanda si réellement et de fait nous ne prétendions point obtenir quelque chose pour nous dédommager des frais immenses de cette guerre. Je lui tins sur cela le même discours que je vous ai dit que j'avais tenu et écrit l'année dernière sur pareille question et que je ne répète point. Il me dit que cela était bien généreux au roi, qu'à la

vérité c'était tout pour la France d'avoir abaissé la maison d'Autriche et fait monter sur le trône un prince qui était le plus honnête homme de l'Allemagne et sur l'amitié duquel le roi et ses alliés pouvaient solidement compter... Mais il m'ajouta qu'il fallait pourtant que nous eussions Luxembourg. Sur quoi je repris une négative absolue, disant qu'il nous suffirait de la faire raser et régler ensuite les limites de convenance de cette frontière. Le roi de Prusse trouva que c'était bien peu, que rien n'était si juste en même temps que si louable, et qu'à cet égard la paix serait facile à faire (1). »

Quel pouvait être le dessein de Frédéric en traçant ainsi, avec complaisance, les lignes idéales d'un partage de nature à contenter tous ses alliés, tandis qu'il avait en poche, proposé et presque déjà signé par lui, un traité qui les sacrifiait tous sans pitié? Que se proposait-il en suggérant des perspectives de conquêtes au général de cette même armée française qu'il avait déjà résolu de vouer le lendemain à une défaite certaine en l'abandonnant isolée et perdue au fond de l'Allemagne? Pourquoi choisissait-il, parmi les tentations à lui offrir, l'annexion de cette province même de Luxembourg, qu'il devait plus tard, dans des documens publics, reprocher à Fleury d'avoir voulu obtenir par voie clandestine de Marie-Thérèse? On a beau chercher, à moins de lui supposer un luxe et un raffinement de duplicité, une seule explication est possible. Il faut croire qu'il travaillait par ce détour à arracher à Belle-Isle l'aveu d'une ambition secrète qui aurait justifié sa propre déloyauté et qu'il se serait fait, auprès de ses futurs alliés (l'Angleterre et la Hollande, par exemple) le mérite d'avoir découverte et déjouée. Ce rôle d'agent provocateur est le seul qu'on puisse raisonnablement lui prêter.

Si tel fut son calcul, il fut trompé par la réserve de Belle-Isle, et on trouve la trace de cette déception dans une note qu'il rédigea lui-même après la conversation pour la transmettre à Podewils, afin de guider ce ministre dans ses derniers pourparlers avec Hyndfort. Les principaux points traités par Belle-Isle y sont résumés sous forme de demandes et de réponses, et le dernier est celui-ci : « Quant à la France, autant que j'ai pu le remarquer, elle n'a demandé que *Montbéliard, quelques villages du Germersheim* et la démolition de Luxembourg. A savoir s'ils ne gardent rien *in petto*, c'est ce qui est bien difficile à deviner. » Et il ajoute : « Tout ceci est fort curieux ; vous connaissez assez ma façon de penser pour savoir ce que je conclus. » L'histoire trouvera aussi cet écrit

(1) Belle-Isle à Amelot, 4 juin 1742. (*Correspondance de Prusse* et *de l'ambassade à la diète*. — Ministère des affaires étrangères.)

curieux et saura également, je le crains, ce qu'elle doit conclure du caractère et des procédés de l'écrivain (1).

Toutefois, la fin de l'entretien avait été assez cordiale, la façon de parler du roi avait paru assez explicite, son désir de faire une paix commune et avantageuse pour tous assez sincère pour que Belle-Isle, en quittant Kuttenberg, ne désespérât pas encore de ses intentions ultérieures : « Tenons seulement un mois, disait-il à Valori, et tout sera sauvé. » Mais, au moment de partir, il reçut du roi lui-même l'avertissement que, d'après des informations apportées par des éclaireurs, le prince Charles, avec un corps de vingt mille hommes, se portait décidément dans la direction du camp de Lobkowitz. L'avis était utile, mais l'événement était si aisé à prévoir et il eût été si facile de l'empêcher, qu'on ne pouvait guère en être reconnaissant. Belle-Isle ne fit pas moins parvenir la nouvelle en diligence au maréchal de Broglie en même temps qu'il se rendait lui-même à Dresde, suivant le conseil de Frédéric, pour tâcher d'obtenir de l'armée saxonne le secours qu'il ne pouvait plus attendre des Prussiens.

Quelque hâte qu'il pût faire, il était trop tard. Avant même qu'il eût quitté le camp prussien, la jonction des deux armées autrichiennes était déjà opérée. D'après le rapprochement des dates, il ne peut être douteux que le prince Charles avait attendu pour se mettre en mouvement la réponse de Marie-Thérèse aux propositions de Frédéric. Mais le messager qui en était porteur, en traversant ses lignes, n'avait pu manquer de la lui communiquer. Certain dès lors de n'être ni poursuivi, ni attaqué, agissant en pleine sécurité contre un ennemi qui lui était livré sans défense, le prince avait poussé sa pointe avec une hardiesse et une célérité inattendues. Rejoignant d'abord à marches forcées, puis embrassant avec lui la division Lobkowitz, il n'eut qu'à se présenter aux avant-postes français avec des forces qui, réunies, ne montaient pas à moins de soixante mille hommes, pour rendre nécessaire la retraite du maréchal de Broglie, qui n'en comptait pas plus de vingt-cinq à trente. Le maréchal lui abandonna d'abord le terrain occupé en avant de Pisek, puis Pisek même (où, avec une telle infériorité de forces, il

(1) Belle-Isle à Amelot, de Kuttenberg, 4 juin 1742. (*Correspondance de Prusse* et *Correspondance de l'ambassade à la diète.* — Ministère des affaires étrangères.) — Il y a deux dépêches de Belle-Isle relatives aux divers points de la conversation. — *Pol. Corr.,* t. II, p. 181. — Frédéric à Podewils, 4 juin 1742. — Le compte-rendu de Belle-Isle et celui du roi diffèrent sur certains points. C'est dans la note royale que se trouve la citation latine : *Beati possidentes.* Il paraît même que Frédéric l'avait écrite sous cette forme : *Beatus est posedendi.* Ce sont les éditeurs modernes qui ont corrigé ce solécisme.

n'aurait pu se maintenir) et vint se placer sous les murs de Prague. Tout ce qu'il put faire fut d'intimider assez l'ennemi par l'intrépidité de son attitude pour qu'on ne pût le suivre de trop près. Mais il n'en fallut pas moins précipiter beaucoup ce mouvement de recul, ce qui amena la perte de quantité de bagages et de munitions, et l'arrivée de l'armée devant Prague eut lieu en désordre. La ville put se croire en péril. C'était le cas (on l'a vu), le seul, où Frédéric avait promis à Belle-Isle de le secourir. Le généreux allié trouva, au contraire, que c'était le cas de rendre public et définitif l'abandon auquel il était depuis longtemps résolu.

En réalité, la promptitude de l'événement trompait son calcul. Il avait compté sur plus de lenteur dans les mouvemens du prince Charles et plus de résistance dans l'armée française. Il n'avait donc pas encore, quand la nouvelle du désastre lui arriva, donné à Podewils l'autorisation formelle d'adhérer à la réponse de Marie-Thérèse. En apprenant la rapidité de la marche et du succès des Autrichiens, la peur le prit que, si Prague tombait entre leurs mains par une surprise analogue à celle qui leur avait enlevé cette ville six mois auparavant, ou si, simplement, Marie-Thérèse était informée de l'avantage de ses armes avant que tout entre elle et lui fût conclu et ratifié, l'indomptable princesse ne retirât le consentement qu'on lui avait arraché, et que tout fût remis en question par de nouvelles exigences. Il traça sur-le-champ d'une main précipitée ces instructions impérieuses à son ministre : « Les circonstances imprévues qui viennent d'arriver avec les troupes françaises en Bohême m'obligent de vous informer de la manière la plus positive que, d'abord que vous aurez reçu la présente, vous devez faire l'échange de vos pouvoirs avec ceux de mylord Hyndfort... Quant aux conditions, tâchez de les avoir pour moi si bien qu'il sera possible, soit du côté de la Bohême, soit, s'il n'y a rien à faire de ce côté, du côté de la Haute-Silésie. Mais, après avoir tout fait pendant une demi-journée, ma volonté expresse est que, sans me faire votre rapport, sans me demander ou attendre ma résolution là-dessus, vous devez absolument régler les points dont vous pouvez convenir avec mylord Hyndfort, les coucher par écrit, et les signer incontinent avec mylord Hyndfort en forme de préliminaires de paix. Sitôt que ces préliminaires seront signés tant de vous que de mylord Hyndfort, vous devez me les envoyer avec votre relation,... afin que je puisse les ratifier, et, la signature entre vous et Hyndfort faite, vous devez disposer Hyndfort qu'il en donne avis par un courrier exprès qui pourra passer alors par Glatz, Königgratz et Kolin au prince Charles de Lorraine, afin que celui-ci soit informé sous main que l'affaire entre moi et la reine de Hongrie est conclue... Je dors en

repos, persuadé qu'on me rapportera les préliminaires signés (1). »

Frédéric put dormir, en effet, deux nuits en repos en attendant l'exécution de ses ordres. Sa lettre était du 9, et ce ne fut que le 11 que Valori, sur l'avis envoyé par le maréchal de Broglie et apporté par Mortagne, vint réclamer le secours qui avait été promis pour le cas d'extrême nécessité.

Le roi, au premier moment, tout en témoignant beaucoup d'humeur et se répandant en invectives sur l'incapacité des généraux français, ne nia pourtant pas son engagement. Au contraire, il semblait même vouloir faire encore plus qu'il n'avait promis, car il parlait de marcher sur Prague en personne; seulement, il voulait attendre deux jours pour avoir des nouvelles plus détaillées. Et comme Valori lui représentait que la hâte était nécessaire et qu'on pouvait toujours, en attendant, donner aux détachemens les plus rapprochés de Prague l'ordre de se porter en avant : « Ne me pressez pas de le faire, dit-il, vous me servez assez d'exemple sur les inconvéniens qu'il y a de faire des détachemens. Mon ami, ajouta-t-il, votre éloquence pourrait peut-être m'engager *à faire quelque traité*, mais elle échouera sur ce que vous me proposez. (Si je me bats) je veux battre ou être battu tout ensemble. »

Quelques heures après, Valori demandait de nouveau audience. C'était Belle-Isle, cette fois, qui envoyait de Dresde, où la triste nouvelle l'avait rejoint, un appel pressant et désespéré. Jugeant alors que l'hypocrisie n'était plus possible : « Monsieur le marquis de Valori, dit Frédéric, je ne veux pas tromper le roi; je vais vous parler avec toute la franchise imaginable. Les choses sont dans un état désespéré... Votre M. de Broglie mérite toute sorte de reproches... il n'y a plus d'armée française, vous êtes coupés de vos recrues et de vos magasins... Ceci est une affaire perdue. Je vous déclare qu'il faut faire la paix. » Puis il revint sur les avis (suivant lui bien fondés et venant de très bonne part) qu'il avait reçus des négociations clandestines poursuivies à son insu entre Vienne et Paris. « Je ne veux pas être la dupe, dit-il, et je vous répète que je travaille à ma paix vos affaires sont dans un état à ne devoir pas se rétablir. » Sur un mouvement involontaire de ma part, continue Valori : « Je vois, reprit-il, que vous êtes bien fâché, mais il faut le dire au maréchal de Belle-Isle. — Je lui dis qu'en effet, ma surprise était extrême, d'autant plus que les affaires ne pouvaient être désespérées qu'autant qu'il ne voudrait pas y mettre la main; qu'il y avait plus d'un parti à prendre pour les rétablir et sûrement. — Oui, me répondit-il, en m'exposant encore à une bataille, et c'est ce que

(1) *Pol. Corr.*, Frédéric à Podewils, t. II, p. 190.

je ne veux pas. J'ai fait assez répandre de sang humain et je joue trop gros jeu par l'événement d'une bataille pour vouloir m'y exposer davantage. Je serai perdu avec vous si je ne pense pas à moi-même. — Mais, sire, lui ai-je dit, que deviendra l'empereur si Votre Majesté, dont il est l'ouvrage, l'abandonne? et quelle sûreté trouve-t-elle elle-même dans la suite? Fait-elle attention à l'état où cette paix la laisse? — Quant à moi, me répondit-il, ce sont mes affaires et je m'en tirerai comme je pourrai. Il faudra bien faire quelque chose pour l'empereur. Enfin, mon cher Valori, vous irez donc trouver le maréchal de Belle-Isle. » Puis il me tourna le dos en me disant : « Au plaisir de vous revoir (1) ! »

Valori sortit tout étourdi. Son désespoir et sa surprise étaient tels et se trahissaient par des signes si visibles, que Frédéric ne put résister à la tentation d'en faire lui-même une peinture d'un comique impitoyable dans une lettre qu'il écrivait le soir même à Podewils : « Aucun polichinelle, dit ce cruel railleur, ne peut imiter les contorsions de Valori ; ses sourcils ont fait des zigzags, sa bouche s'est élargie, il s'est trémoussé d'une étrange façon et tout cela sans avoir rien de bon à me dire. » Puis il ajoutait : « Voilà un grand et heureux événement qui met ma maison en possession des plus florissantes provinces d'Allemagne, au sortir d'une guerre la plus glorieuse du monde. Il faut savoir s'arrêter à propos ; forcer le bonheur, c'est le perdre ; et vouloir toujours davantage est le moyen de n'être jamais heureux. Adieu, je m'en vais expédier mon gros Valori et Mortagne qui sont insatiables de l'effusion du sang prussien (2). »

Quelque fâcheuse que fût la commission dont Valori était chargé, en arrivant à Prague, il eut sous les yeux un spectacle, s'il se peut, plus triste encore : au milieu du désarroi universel, les deux maréchaux trouvaient bon de se livrer plus que jamais à leur animosité réciproque. L'un et l'autre voulaient commander, et ils ne se trouvaient d'accord sur rien. Belle-Isle, revenu de Dresde aussitôt après la retraite, critiquait amèrement la position que son collègue avait fait prendre à l'armée sous les murs de Prague, et Broglie refusait obstinément d'y rien changer. Tous deux déployaient dans ce conflit ce qui était d'ordinaire la qualité principale de leur caractère et ce qui, dans le malheur commun, n'était qu'un embarras de plus :

(1) Valori à Amelot, 14 juin 1742. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) Il y a deux dépêches écrites à quelques heures de distance. — *Pol. Corr.*, t. II, p. 210 et 197.

(2) Valori à Amelot, 11 juin 1742. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) — *Pol. Corr.*, t. II, p. 197 et 210.

Belle-Isle, une activité maladive qui ne s'arrêtait à aucun parti; Broglie, une fermeté calme, mais un peu immobile. Cette diversité d'humeur se fit remarquer même dans la manière dont ils accueillirent le message et le messager. « Je m'y suis toujours attendu, dit Broglie sans s'émouvoir, et je n'ai jamais partagé l'espérance qu'on tentait de donner au roi. » Belle-Isle, au contraire, voulait encore être incrédule. Il faisait remarquer que la lettre dont Valori était porteur ne parlait que d'une façon générale de la nécessité de faire la paix et n'exprimait pas nettement de la part de Frédéric la résolution de la faire, à lui seul, et pour son compte personnel. Valori eut ainsi le malheur de ne se trouver d'accord avec aucun des deux chefs et d'être également mal accueilli des deux parts. Celui-ci lui reprochait de croire tout perdu pour un événement qu'il aurait dû prévoir et d'avoir *la peur peinte sur le visage*. « Que me fait votre roi de Prusse? disait-il, il s'agit de se bien battre si on nous attaque. » Celui-là, au contraire, lui faisait un grief d'être parti sans explications suffisantes, sans laisser à Frédéric même le temps de la réflexion, et en se chargeant d'une commission qu'il n'aurait pas dû accepter, car l'envoyé du roi de France ne devait pas se faire commissionnaire du roi de Prusse (1).

Valori, ainsi éconduit, repartit au plus vite, chargé d'une réponse de Belle-Isle qui faisait un suprême effort pour conjurer un éclat dont il voulait douter encore. Si quelque chose pouvait accroître la douleur patriotique d'un Français, c'était l'aspect de joie générale qu'en rentrant dans le camp prussien il vit partout éclater sur son passage. La nouvelle de la paix était publique, et bien qu'on n'en connût pas encore les conditions, elle était accueillie par l'armée et les populations avec une satisfaction sans mélange. Il n'obtint qu'à grand'peine la permission d'aborder le roi, qui le reçut d'un air contraint et lui dit sèchement qu'il lui était bien obligé de sa peine. Puis, après quelques banalités sur le regret qu'il éprouvait d'avoir été réduit à cette extrémité, Frédéric se retira, « paraissant très pressé, dit Valori, d'être défait de mon air sérieux, qui lui semblait un reproche. »

L'embarras de l'ambassadeur était extrême. Devait-il rester au camp où il n'avait plus rien à faire et où sa présence gênait tout le monde, ou retourner à Berlin pour y être témoin du triomphe de son collègue anglais et du contentement populaire? Réflexion faite, il se détermina à attendre, par un double motif: d'abord pour tâcher

(1) *Mémoires* de Valori, t. I, p. 125. — Broglie à Breteuil, 16 juin 1742. (Ministère de la guerre.) — Belle-Isle à Amelot, 15 juin 1742. (*Correspondance de l'ambassade à la diète*. — Ministère des affaires étrangères.)

de connaître quelle était la teneur exacte des clauses de la paix, si l'abandon des alliés du roi était complet, ou s'il y avait, comme Frédéric le lui avait laissé entendre, *quelques bagatelles pour l'empereur*. Puis il voulait voir, ajoutait-il, « si avec un homme d'un tel caractère, il n'y aurait pas moyen de tirer parti de sa défection, qui ne devait pas être, suivant toutes les apparences, plus sincère que son alliance. »

Effectivement, après quelques jours passés dans la retraite la plus incommode, ce fut le roi qui le fit revenir et qui parut tout surpris d'être resté si longtemps sans le voir. « Qu'est-ce donc, mon cher Valori, lui dit-il, vous faites le hibou avec moi? Comptez que je veux être toujours votre ami. Par ma foi, je n'ai pu faire autrement : j'ai eu des raisons très fortes, je ne puis vous les dire à présent... Je ne veux pas vous nier que j'ai toujours entretenu la négociation, mais mollement... J'ai voulu jouer au plus fin et avoir une porte pour me tirer d'affaire en cas d'accident ; j'ai cru qu'il était arrivé et que tout était perdu à la retraite de Broglie. Dès que j'en ai su le détail, j'ai fait partir un exprès le même jour avec l'ordre de signer. Voilà comment cela s'est fait. » Puis il lui demanda où il comptait se rendre. « Probablement à Prague, » lui dit Valori. « Et pourquoi à Prague? que n'allez-vous tout droit à Berlin? — Sire, je vais à Prague pour y attendre les ordres du roi et y mener un homme de plus en cas que les ennemis veuillent nous y attaquer. » Cette noble réponse ayant paru émouvoir le roi, Valori, encouragé, en prit occasion pour lui représenter le danger auquel lui-même s'exposait en entrant dans une voie où, ne pouvant plus compter à l'avenir sur des alliés qu'il délaissait, il ne tarderait pas à se trouver en tête-à-tête avec Marie-Thérèse victorieuse et pleine de ressentimens. « Votre Majesté, lui dit-il, aura lieu de s'en repentir. — Est-ce une prophétie de Nostradamus que vous me faites? — Non, sire, mais je crois que c'est l'expression de la saine politique et de la droite raison. — Écoutez, mon ami, croyez que je vois ce que vous me dites sur mes intérêts. Vous ne pouvez donc pas douter que je m'intéresse encore à vous. Pourquoi ne pas faire agir les Saxons? ce sont des c..., j'en conviens, et puis il y a ce jésuite doucereux, ce Guarini, que je me reproche d'avoir trompé. — Sire, reprit Valori, que Votre Majesté ne se flatte pas de cela ; le père Guarini n'a jamais été sa dupe; il a toujours dit que Votre Majesté trompait ou tromperait ; et je l'assure que j'ai rompu plus d'une lance contre lui à cet égard. — Mais ce n'est pas tromper cela, c'est se tirer d'affaire. »

La fin de cet étrange colloque, qui n'eut pas lieu tout d'une traite, mais fut plusieurs fois interrompu et repris, indiqua clairement quel en était le but. « Prenez vos mesures, dit le roi, pour

que je sois averti de ce qui se passera dans Prague et de tous les événemens de la guerre, car si vos affaires prospèrent, comme je m'en flatte, et que vous battiez les Autrichiens, je serai en état de parler, et, leur représentant leur faiblesse et la nécessité où ils seront de satisfaire en partie les alliés, je redeviendrai par là en quelque sorte médiateur, malgré les Anglais et la reine de Hongrie, et vous pensez bien que, pour lors, mon intérêt sera de rendre la partie de l'empereur bonne. » Là-dessus il le quitta en le serrant dans ses bras et en lui disant : « Ah ! *caro*, venez donc à Berlin, je vous en prie. » Valori avait vu juste : à peine engagé dans une nouvelle alliance, Frédéric songeait déjà à se ménager des intelligences dans le camp qu'il venait de quitter. La distribution des cartes entre les joueurs était changée, mais le double jeu continuait, et Frédéric offrait à Valori, dans sa confiance intéressée et intermittente, la place qui ne pouvait plus appartenir à Hyndfort (1).

Si Valori avait attribué un autre caractère à ces caresses, s'il eût cru y voir, par exemple, l'indice d'un reste d'intérêt que le roi aurait porté à la sécurité de ses anciens alliés, il eût été cruellement déçu quand la ratification, arrivée de Vienne dans les derniers jours de juin, rendit publiques les conditions de la paix : car il aurait été impossible d'y trouver l'ombre même d'un souvenir pour l'alliance qui finissait. L'Autriche cédait à la Prusse toute la Silésie haute et basse, moins les duchés de Teschen, la ville de Troppau et quelques pouces de territoire de peu d'importance. En revanche, le roi de Prusse ne contractait d'autre engagement que de rembourser à l'Angleterre un prêt fait autrefois à l'Autriche et hypothéqué sur les revenus de Silésie. De la France le nom n'était même pas prononcé, nulle précaution pour assurer la liberté de la retraite de son armée ; ni pour lui ménager la faculté d'entrer en négociation et de prendre part à la paix. Même silence sur l'empereur, pas même une *bagatelle* en sa faveur. A la vérité, on y parlait bien de la Saxe, mais c'était pour engager le roi Auguste à entrer lui-même dans le nouveau traité, en commun avec l'Angleterre, la Russie, la Hollande et le Danemark, sous la condition expresse d'avoir à retirer, au plus tard dans la quinzaine, toutes les troupes qu'il entretenait encore en Bohême. En un mot, on lui offrait la vie sauve, à la condition de s'engager du soir au lendemain dans une coalition nouvelle dirigée contre la France. Avec le caractère connu d'Auguste, l'acceptation n'était pas douteuse.

C'était le comble et le dernier coup ; quand Belle-Isle le comprit, il fut atterré. De l'immense effort soulevé par sa diplomatie, rien

(1) Valori à Amelot et à Belle-Isle, 20, 21 et 23 juin 1742.

ne restait plus qu'une armée de vingt-cinq mille Français, manquant de tout et bloqués au fond de l'Allemagne, derrière des remparts démantelés. Frédéric ne lui en écrivait pas moins pour le consoler : « Je regarde cette affaire comme une navigation entreprise par plusieurs dans un même but, mais qui, dérangée par un naufrage, met chacun des navigateurs dans la nécessité de se sauver à la nage et d'aborder où il peut. De ce bord, néanmoins, je tends la main à mes alliés et je ne veux mon salut que pour procurer le leur. » Et à l'empereur : « Me voyant réduit dans une situation où mon épée ne peut plus servir à Votre Majesté d'aucun secours, je l'assure que ma plume la servira toujours et que mon cœur ne se démentira jamais pour Votre Majesté impériale (1). » A Fleury enfin il adressait une épître longue, embarrassée et confuse, où il récapitulait ses griefs vrais ou prétendus et finissait par cette assertion hardie : « La guerre présente est un tissu des marques de bonne volonté que j'ai données à mes alliés (2). »

Si Belle-Isle était navré de voir s'écrouler tout l'échafaudage de ses espérances, on peut juger quels furent les sentimens de Fleury, qui ne les avait jamais partagées. « On dit, écrit l'envoyé d'Angleterre, que le cardinal a fondu en larmes. » Sur quoi pleurait-il? était-ce sur la France, ou sur lui-même et sur ses vingt ans de succès, presque de gloire, évanouis en un clin d'œil? Si l'amour de la vie n'était chez les âmes faibles le dernier sentiment qui persiste et qui s'accroît même en approchant de la tombe, peut-être eût-il regretté, ce jour-là, le miracle de sa longévité. Louis XV fit meilleure contenance, et, après quelques jours de confusion, le mot d'ordre fut donné à la cour de parler de l'événement avec sang-froid, presque avec indifférence, comme d'un fait depuis longtemps prévu, et même de s'abstenir de toute récrimination amère contre le roi de Prusse. C'était dignité autant que prudence. De fait, dans l'extrémité où on se trouvait réduit, la paix paraissant nécessaire, il était superflu d'en accroître les difficultés en irritant un orgueilleux et en refusant (pour se servir de sa métaphore) la main qu'il pouvait tendre encore aux naufragés. C'est ce sentiment, traduit avec plus de réserve et moins d'excès de politesse que de coutume, qui perce dans la réponse directement adressée par le cardinal à Frédéric :

« Sire, je ne dissimulerai pas l'amertume de cœur que m'a causée la lettre dont il a plu à Votre Majesté de m'honorer, le 18 de

(1) *Pol. Corr.*, t. II, p. 205 et 207. — Frédéric à l'empereur et à Belle-Isle, 18 juin 1742.

(2) *Pol. Corr.*, t. II, p. 206 et 208. — Frédéric à Fleury, 18 juin 1742.

ce mois, et je suis persuadé qu'elle me la pardonnera elle-même dans le fond de son cœur... J'avais une si parfaite confiance dans la parole si souvent réitérée de Votre Majesté de ne rien écouter que de concert avec nous, et nous avons, de notre côté, si fidèlement observé ce traité, que je ne puis exprimer l'étonnement avec lequel j'ai appris les changement inespéré (*sic*) de Votre Majesté. Je n'entrerai pas, par respect, dans la discussion de tous les motifs du parti qu'a pris Votre Majesté, quoique j'eusse beaucoup de choses à y répliquer; mais cela serait inutile, et dès que Votre Majesté a fait la paix, nous n'avons qu'à y souscrire, sans même nous en plaindre dans le public. Je puis l'assurer de notre circonspection et de notre silence. J'avoue qu'il n'en est pas de même de la nation; Votre Majesté connaît la liberté avec laquelle elle parle, mais si on entreprenait de l'arrêter, peut-être cela ne servirait qu'à l'aigrir... Je souhaite que Votre Majesté trouve dans ses nouveaux alliés la même bonne foi et la même droiture qu'elle trouvera toujours en nous; notre intérêt sera toujours de maintenir son pouvoir et son autorité, et je me flatte qu'elle est trop éclairée pour ne pas convenir que le sien s'y rencontre aussi. Tôt ou tard, elle le sentira encore davantage, et s'il m'est permis de parler de moi après des noms si respectables, je prendrai la liberté d'assurer que rien ne me fera oublier toutes les marques de bonté personnelle dont elle a bien voulu m'honorer (1). » La dernière phrase peut-être était superflue. Le même courrier emportait des instructions adressées à Belle-Isle, en lui enjoignant de se rendre au camp autrichien pour y porter des ouvertures de paix. Valori affirme, dans ses *Mémoires* que sur le texte de ces instructions Fleury ajouta cette note de sa propre main : « La paix, monsieur, à quelque prix que ce soit. » Quelque digne de foi que soit le témoignage de Valori, je dois à la vérité de dire que j'ai cherché vainement ce *post-scriptum* sur les minutes conservées aux affaires étrangères (2).

Qui le croirait? Si l'on gémissait à Versailles, il y avait encore une autre cour où l'on versait des larmes; c'était à Vienne, Marie-Thérèse aussi pleurait. Au lendemain d'une paix qui lui rendait un royaume, la délivrait d'un de ses ennemis, et la vengeait de l'autre,

(1) Fleury à Frédéric, 30 juin 1742. — (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) — Cette lettre n'est pas celle qui est insérée dans l'*Histoire de mon temps*. Fleury écrivit deux fois à Frédéric : une première fois, le 21 juin, quand on pouvait croire que la seule chose qu'il se proposait était d'entrer en négociation pour la paix en commun avec ses alliés; et une seconde, le 30 juin, quand sa défection fut connue et certaine. C'est la première seulement de ces deux lettres que Frédéric a publiée.

(2) *Mémoires* de Valori, t. I, p. 70.

elle se montrait inconsolable. « Elle répète, écrit Robinson, qu'elle a perdu le plus beau joyau de sa couronne ; elle oublie qu'elle est reine, et quand elle voit un Silésien, elle fond en larmes comme une femme ordinaire. » Par momens aussi, elle s'emportait contre l'influence anglaise qui l'avait contrainte à céder, et le pauvre Robinson recevait des éclats de sa colère. « Lord Hyndfort parle à son aise, disait-il, de cette amputation, parce qu'il est à distance ; mais celui qui assiste à une grande opération, bien qu'il ne souffre pas autant que le patient, souffre pourtant avec lui, et quelquefois aussi c'est le patient qui le fait souffrir (*with him and from him*) (1). »

Si l'impression était diverse, mais partout également profonde dans les cours, elle ne l'était pas moins sur les différens théâtres où pouvait se produire l'opinion publique et populaire. En Angleterre, en Hollande, dans tous les pays protestans, c'était une effusion de joie sans mesure. On jouissait de l'humiliation de la France, et dans le jeune héros qui traitait ainsi sans façon la grande puissance catholique, on saluait d'avance un nouveau Gustave ou un futur Guillaume d'Orange. Dans les rues de La Haye, sous les fenêtres mêmes de l'ambassadeur de France, on faisait des feux de joie en criant : « Vive la Prusse et mort aux Français ! » A Paris, au contraire, l'indignation, la consternation étaient grandes, et Fleury ne disait que la vérité quand il assurait Frédéric qu'il était impossible d'empêcher le sentiment public de s'épancher avec une juste sévérité. « La rage contre Votre Majesté, écrivait Chambrier, est sans mesure ; elle se traduit par des expressions que je n'oserais pas reproduire sans un ordre exprès. »

Fleury aurait d'autant moins pu arrêter le cours de l'irritation populaire qu'elle ne l'épargnait pas lui-même, pas plus que ses ministres et ses généraux. L'esprit frondeur et critique que le respect de la royauté ne contenait plus qu'à peine avait beau jeu pour se donner carrière, et l'on sait quelle était la forme habituelle de l'opposition sous cette monarchie absolue, tempérée, comme on l'a dit, par des chansons. On chansonnait donc sans pitié la duperie de Belle-Isle et l'impuissance de Broglie ; on faisait même des caricatures où l'on représentait le cardinal à quatre pattes devant la reine de Hongrie, qui le frappait de verges. Mais autant en avait-on fait à Mme de Maintenon, à Villeroy, à Chamillard. L'amertume même de ces satires n'était que l'expression de l'orgueil national froissé. C'était toujours entre Français, à portes closes, qu'on échangeait ces récriminations railleuses. De prétendus amis de l'humanité n'avaient pas

(1) Raümer, *Beitrage zur neuen Geschichte*. — Ranke, t. v, p. 527.

encore appris au public de France à se dégager de tout préjugé de patriotisme et, dans l'intérêt de la philosophie et des lumières, à porter leurs hommages et faire confidence de leurs griefs à des souverains étrangers ou ennemis. On pleurait les malheurs, on critiquait les fautes de la France; mais personne n'aurait songé à faire compliment à l'infidèle allié qui avait eu l'art d'en tirer parti.

Je me trompe, il y eut une exception, une seule, et Frédéric reçut les félicitations d'un Français. Faut-il le nommer? Ce fut Voltaire. Le grand écrivain inaugurait ce jour-là ce large système d'indifférence aux malheurs publics dans lequel, vingt ans plus tard et jusqu'à la fin de l'ancien régime, il fut suivi par tant de disciples. Mais la première épreuve qu'il en fit faillit lui tourner si mal qu'elle aurait dû suffire à l'en dégoûter. A la vérité, l'infidélité de Frédéric ne le prenait pas entièrement au dépourvu; avec sa perspicacité accoutumée, il avait lu en quelque sorte depuis longtemps à travers les lignes de prose ou de vers que son ami royal lui adressait, et il ne craignait pas, sinon de l'encourager dans le dessein qu'il entrevoyait, au moins de l'assurer par avance qu'il ne lui en saurait pas trop mauvais gré. Dès les premiers jours de juin, arrivant de province à Paris, il lui écrivait :

Sitôt que je suis aperçu,
On court, on m'arrête au passage.
« Eh bien ! dit-on, l'avez-vous vu
Ce roi si brillant et si sage ?
Est-il vrai qu'avec sa vertu,
Il est pourtant grand politique ?
Fait-il des vers, de la musique,
Le jour même qu'il s'est battu ? »
... On dit qu'il suit de près les pas
Et de Gustave et de Turenne
Dans les camps et dans les combats,
Et que le soir, dans un repas,
C'est Catulle, Horace et Mécène.
A mes côtés, un raisonneur,
Endoctriné par la gazette,
Me dit d'un ton rempli d'humeur :
« Avec l'Autriche on dit qu'il traite.
— Non, dit l'autre, il sera constant,
Il sera l'appui de la France. »
Une bégueule, en s'approchant,
Dit : « Que m'importe sa constance !
Il est aimable, il me suffit ;
Et voilà tout ce que j'en pense,
Puisqu'il sait plaire, tout est dit (1). »

(1) Voltaire à Frédéric. (*Correspondance générale*, juin 1742.)

Aussi, le jour même, où il concluait le traité qui mettait la France à deux doigts de sa perte, Frédéric n'hésita pas à envoyer à un correspondant qui se montrait d'avance de si bonne composition un véritable dithyrambe, ampoulé et incorrect, sur les bienfaits de la paix :

> O paix! heureuse paix! répare sur la terre
> Tous les maux que lui fait la destructive guerre,
> Et que ton front, paré de renaissantes fleurs,
> Plus que jamais serein, prodigue tes faveurs!
> Mais quel que soit l'espoir sur lequel tu te fonde,
> Pense que tu n'auras rien fait,
> Si tu ne peux bannir deux monstres de ce monde,
> L'ambition et l'intérêt (1)!

Voltaire répondit sans sourciller :

« Sire, j'ai reçu des vers, et de très jolis vers, de mon adorable roi dans le temps que nous pensions que Votre Majesté ne songeait qu'à délivrer d'inquiétude le maréchal de Broglie, votre ancien ami de Strasbourg. Votre Majesté a glissé dans sa lettre l'agréable mot de paix, ce mot qui est si harmonieux à mon oreille... Le *saigneur* des nations, Frédéric II, Frédéric le Grand, a exaucé mes vœux... J'ai appris que Votre Majesté a fait un très bon traité, très bon pour vous sans doute, car vous avez formé votre esprit vertueux à être grand politique. Mais si ce traité est bon pour nous autres Français, c'est ce dont l'on doute à Paris : la moitié du monde crie que vous abandonnez nos gens à la discrétion du Dieu des armées; l'autre moitié crie aussi, et ne sait ce dont il s'agit. Quelques abbés de Saint-Pierre vous bénissent au milieu de la criaillerie. Je suis un de ces philosophes, je crois que vous forcerez toutes les puissances à faire la paix, et que le héros du siècle sera le pacificateur de l'Allemagne et de l'Europe. J'estime que vous avez gagné de vitesse

> Ce vieillard vénérable à qui les destinées
> Ont de l'heureux Nestor accordé les années.

Achille a été plus habile que Nestor : heureuse habileté si elle contribue au bonheur du monde! Voici donc le temps où Votre Majesté pourra amuser cette grande âme pétrie de tant de qualités contraires! Soyez sûr qu'avant un mois j'irai chercher moi-même à Bruxelles les papiers que vous daignez honorer d'un peu de curiosité (2)... Il y a de petites choses qu'un citoyen ne peut faire que

(1) Frédéric à Voltaire, de Kuttenberg, 18 juin 1742. — (*Correspondance générale.*)

(2) Frédéric dans sa lettre avait demandé à connaître le manuscrit du *Siècle de Louis XV*.

difficilement, pendant que Frédéric le Grand en fait de si grandes en un moment... Vous n'êtes donc plus notre allié, Sire, mais vous serez celui du genre humain ; vous voudrez que chacun jouisse en paix de ses droits et de son héritage, et qu'il n'y ait plus de troubles : ce sera la pierre philosophale de la politique ; elle doit sortir de vos fourneaux. Dites : Je veux qu'on soit heureux, et on le sera. Ayez un bon opéra, une bonne comédie. Puissé-je être témoin, à Berlin, de vos plaisirs et de votre gloire (1) ! »

« Je m'embarrasse très peu des cris des Parisiens, répliqua Frédéric, plus encouragé que jamais à en prendre à son aise. Ce sont des frelons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards sont comme les injures des perroquets ; leurs décisions sont aussi graves que les décisions des sapajous sur des matières de métaphysique... Si toute la France me condamne, jamais Voltaire le philosophe ne se laissera entraîner par le nombre ! » Et il terminait en comparant par une plaisanterie assez grossière les alliances politiques à des mariages dont chacun des conjoints peut toujours prononcer le divorce, s'il trouve chez l'autre trop d'exigences et trop peu de fidélité (2).

Mais pendant que les deux amis échangeaient ce commerce d'agrément et de poésie, aux dépens de l'honneur et du sang de la France, survint un incident singulier. La lettre de Voltaire, bien que soigneusement cachetée et envoyée à Berlin en droiture, se trouva un matin répandue dans Paris, à plusieurs centaines d'exemplaires. Tous les ministres, tous les ambassadeurs en reçurent une copie à leur adresse, entre autres le ministre de Prusse, Chambrier, qui la trouva, disait-il, à sa porte, sous un pli. Le soir dans tous les cafés, on se l'arrachait pour la lire. Le scandale, le récri furent universels, surtout à la cour, où chacun ayant un frère, un parent, un ami qui disputait, dans Prague, sa liberté ou sa vie, était assez peu préoccupé de savoir comment seraient organisés, à Berlin, l'opéra et la comédie. Le cardinal, personnellement blessé, cachait mal son ressentissement, et Mme de Mailly jetait feu et flammes. Il fut sérieusement question d'envoyer le poète coucher à la Bastille. Avertie à temps, Mme du Châtelet faisait déjà ses préparatifs pour gagner Bruxelles en diligence. Voltaire garda mieux son sang-froid. Avant de prendre ce parti extrême, il voulut essayer ce que produirait une dénégation audacieuse, accompagnée de génuflexions et de complimens à l'adresse du prélat et de la favorite, et ce fut aux pieds de Mme de Mailly elle-même qu'il plaça la supplique suivante, dont la franchise égalait la dignité.

« Madame, j'ai appris avec la plus vive douleur qu'il court de

(1) Voltaire à Frédéric, juillet.
(2) Frédéric à Voltaire, 25 juillet 1742. — (*Correspondance générale.*)

moi, au roi de Prusse, une lettre dont les expressions sont falsifiées. Si je l'avais écrite telle qu'on a la cruauté de la publier et telle qu'elle est parvenue, dit-on, entre vos mains, je mériterais votre indignation; mais si vous saviez, Madame, quelle est depuis six ans la nature de mon commerce avec le roi de Prusse, ce qu'il m'écrivit avant cette lettre et dans quelles circonstances j'ai fait ma réponse, vous seriez véritablement indignée de l'injustice que j'essuie, et je serais aussi sûr de votre protection que vous l'êtes d'être aimée et estimée de tout le monde. Il ne m'appartient pas de vous fatiguer de détails au sujet de cette lettre que je n'ai jamais montrée à personne et de toutes celles du roi de Prusse. Si je pouvais un jour, Madame, avoir l'honneur de vous entretenir un quart d'heure, vous verriez en moi un bon citoyen, un homme attaché au roi et à sa patrie, qui a résisté à tout dans l'espoir de vivre en France, un homme qui ne connaît que l'amitié, la société et le repos. Il veut vous devoir ce repos, Madame; la France lui est plus chère depuis qu'il a l'honneur de vous faire sa cour, et ses sentimens méritent votre protection. » — « Quand Votre Éminence, écrivait-il en même temps au cardinal de Fleury, verra la lettre que j'ai écrite au roi de Prusse et qu'il me renverra paraphée de sa main, elle verra si j'ai écrit celle qu'on m'a cruellement imputée et avec quelle malice noire elle est falsifiée ; elle connaîtra mon innocence et l'infâme imposture sous laquelle j'ai été accablé. Je suis attaché personnellement à Votre Éminence, et on ne peut avoir eu l'honneur de lui parler sans lui être dévoué (1). »

Bien entendu, Voltaire ne demanda point à Frédéric de lui renvoyer sa lettre paraphée, ce qui, je crains, n'aurait pas avancé ses affaires. Mais, fut-ce l'estime dont il assurait Mme de Mailly ou bien le dévoûment personnel qu'il jurait au cardinal qui conjura l'orage? Je ne sais. Toujours est-il que les menaces s'éloignèrent et qu'il ne fut plus question de lettres de cachet. « Il n'arrivera rien à Voltaire, écrivait le président Hénault, par la même raison qu'il n'est rien arrivé à la reine de Hongrie. C'est qu'on ne prend point de parti. » Mais les langues ne s'arrêtèrent pas, et deux points surtout continuèrent à alimenter toutes les conversations. La lettre était-elle bien de Voltaire ou l'avait-on falsifiée et supposée, comme il le répétait à tout venant avec un air de sincérité candide? Si elle était fausse, quel était le falsificateur? ou, si elle était vraie, le révélateur inconnu? D'où venait soit le mensonge, soit l'indiscrétion? Sur le premier point, les connaisseurs n'hésitaient pas. « La lettre est bien de Voltaire, écrivait la spirituelle marquise du Deffand. On ne peut

(1) Voltaire à Mme de Mailly, 13 juillet 1742. — Au cardinal de Fleury, 22 août 1742. — *Correspondance générale*.)

avoir une idée assez présente de toutes ses façons de parler pour les si bien imiter. *Un petit citoyen fait de petites choses*, comment voulez-vous que cela s'imagine? Cette seule phrase ne permet pas de le méconnaître; mais de savoir, ajoutait la marquise, comme elle court, c'est ce qui me paraît surnaturel (1). »

Voltaire, revenu de ses alarmes, n'était pas le moins intrigué et ne réussissait pas plus qu'un autre à comprendre comment sa lettre, échappée du portefeuille de Frédéric, était en quelque sorte tombée des nues en plein Paris. « Dieu et le diable, écrivait-il à Frédéric, savent ce qu'est devenue la lettre que j'écrivis à Votre Majesté sur la fin de juin dernier et comment elle est parvenue en d'autres mains. Je suis fait, moi, pour ignorer le dessous des cartes. J'ai essuyé une des plus illustres tracasseries du monde, mais je suis si bon cosmopolite que je me réjouirai de tout. » Frédéric, en lui répondant, essaya de lui persuader que ce n'était ni Dieu ni le diable, mais tout simplement un commis de poste qui avait fait tout le mal, et Voltaire fit semblant de le croire. Mais l'explication n'en était pas une, car en supposant (ce qui est peu probable) que Voltaire n'eût pris aucune précaution contre les trahisons parfaitement connues de la poste d'alors, et en admettant (ce qui est certain) qu'en ce cas le cardinal eût eu directement connaissance de la lettre, on ne voit pas quel intérêt il avait à donner aux plaisanteries piquantes dont il était l'objet le retentissement d'une publicité inutile. Aussi le dernier biographe de Voltaire n'hésite-t-il pas à faire une autre hypothèse qui, plus étrange au premier aspect, est pourtant plus vraisemblable. Il ne craint pas d'affirmer que ce fut Frédéric lui-même qui, pour attirer Voltaire à sa cour et le forcer, malgré les pleurs de Mme du Châtelet, à quitter la France, imagina ce moyen de lui rendre le séjour de Paris impossible. Tel que Frédéric nous est connu, la conjecture est plausible et, pour la beauté du fait, on voudrait qu'elle fût démontrée (2).

Il faut supposer que cette *illustre tracasserie*, comme Voltaire l'appelle, lui avait laissé, toute sa vie, un souvenir singulièrement pénible, car c'est ainsi qu'on peut expliquer, dans son histoire du *Siècle de Louis XV*, écrite plus de vingt ans après, une lacune qui, sans cette circonstance, serait vraiment incompréhensible. On aura peine à croire, en effet, que dans ce récit si remarquable par l'exposé précis et l'enchaînement rigoureux des faits, il y en a un qui est

(1) Le président Hénault à Mme du Deffand, 13 juillet 1742. — Mme du Deffand au président Hénault, 17 juillet 1742.

(2) Desnoiresterres, *Voltaire et la Société au* XVIIIe *siècle*, t. II, p. 330 et suiv. — Voltaire à Frédéric, juillet 1742. — Frédéric à Voltaire, 7 août 1742. — (*Correspondance générale*.)

absolument passé sous silence, et c'est celui-là même qui avait causé à l'auteur d'abord cette joie, puis cet embarras : c'est la paix conclue par Frédéric avec Marie-Thérèse en dehors de tout concours et sans le moindre souci de ses alliés. J'ai cherché vainement la moindre allusion à cette résolution capitale, à la date où la mention en eût été nécessaire, ne fût-ce que pour rendre intelligible la suite des événemens. Je souhaite qu'un autre soit plus heureux dans cette recherche, tant j'ai eu de peine à en croire mes yeux. Frédéric, en guerre avec Marie-Thérèse au chapitre VI, se retrouve en paix avec elle au chapitre IX sans que le narrateur ait pris soin de nous dire à quel moment et dans quelles conditions l'accord entre les deux souverains s'était rétabli. Si c'est une distraction, c'est certainement une des plus étranges qui aient échappé à un historien.

Ce silence a plusieurs inconvéniens, entre autres de nous laisser ignorer l'opinion de Voltaire sur quelques points, que, bien informé comme il l'était, il aurait pu traiter avec autorité. Il eût été intéressant de savoir, par exemple, ce qu'il pensait de la seule excuse alléguée par Frédéric pour justifier sa conduite à l'égard de ses alliés. On sait en quoi cette justification a consisté : aux reproches déjà faits par ses contemporains et à ceux qu'il attendait de la postérité Frédéric a toujours répondu que, s'il avait quitté la France en pleine campagne, c'est qu'elle était prête à lui jouer le même tour; il était sacrifié s'il n'eût pas pris les devans par une représaille anticipée qui n'était qu'un acte de défense légitime. Ayant affaire à des trompeurs, il fallait les payer d'avance de leur monnaie pour n'être pas leur dupe. Quel fondement a une telle allégation? J'ai eu la curiosité d'élucider ce point délicat au moyen de toutes les informations que peuvent nous fournir les documens originaux soumis aux procédés de la critique la plus rigoureuse. Je mettais quelque prix à établir la vérité, moins encore pour la parfaite intelligence des faits et des caractères que pour saisir en quelque sorte sur le fait et comme en flagrant délit ce que j'ai dit de l'étrange manière dont on nous apprend l'histoire du XVIIIe siècle.

Dans combien d'historiens, en effet, lirez-vous encore aujourd'hui, comme avérée et authentique, la petite anecdote suivante : « A l'affaire de Chotusitz, le général autrichien Pallandt (l'on va jusqu'à le nommer par son nom) fut fait prisonnier sur le champ de bataille. Frédéric lui ayant rendu une visite de courtoisie, l'Autrichien lui exprima ses vœux pour une prompte conclusion de la paix, en l'avertissant que, s'il ne se hâtait pas d'y procéder lui-même, il serait devancé par la France. Le roi lui ayant demandé la preuve de son assertion, un courrier fut sur la demande de Frédéric dépêché à Vienne et moins de six jours après (on dit encore ici un chiffre exact) il rapporta le texte original d'une lettre du cardinal de Fleury, par

laquelle ce prélat offrait à Marie-Thérèse de lui faire reprendre la Silésie, si elle voulait faire à l'empereur une part suffisante en Bohême. Ce fut alors que Frédéric indigné se décida à signer lui-même la paix en tout hâte, et quand Belle-Isle vint au camp prussien lui reprocher sa mauvaise foi, le roi lui ferma la bouche en lui montrant le document accusateur : le maréchal confus se retira sans dire mot. »

Il faut croire que ce petit conte, dont le célèbre Carlyle n'a pas fait difficulté de se faire l'écho, circulait dans l'entourage de Frédéric, puisque c'est un de ses commensaux, Thiébaut, qui, dans ses *Souvenirs de vingt ans,* en a le premier fait part au public. Mais Frédéric lui-même, ni dans les pamphlets qu'il fit publier pour sa défense, ni dans l'*Histoire de mon temps,* n'a osé en faire mention. Il savait trop bien que la moindre insinuation de ce genre recevrait un démenti catégorique de ce fait seul que Belle-Isle, après la paix de Breslau, ne vint point au camp prussien et n'y eut avec personne ni aucun entretien ni aucune explication. S'il fallait ajouter une preuve négative de plus à celle qui résulte de cette impossibilité matérielle, on la trouverait amplement dans le silence gardé par Belle-Isle lui-même dans ses *Mémoires* sur un incident qui, s'il avait eu lieu, n'aurait pu échapper à son souvenir et qu'il n'avait aucun intérêt à dissimuler. Écrivant longtemps après que Fleury avait disparu de la scène et parlant avec toute la liberté qu'on peut prendre en face de la mort et de la postérité, préoccupé avant tout de se justifier des malheurs que son entreprise avait attirés sur sa patrie, il ne fait nulle difficulté d'en rejeter la faute sur les lenteurs, les hésitations, la faiblesse du cardinal ; s'il eût pu joindre aux torts qu'il lui reproche celui d'une déloyauté maladroite, il n'eût pas manqué d'ajouter un grief de plus à son dossier. Disons enfin que rien de pareil n'est plus allégué par aucun des historiens allemands de nos jours. Ils laissent aux historiens français le soin de ramasser les mensonges dont ils ne veulent plus (1).

L'assertion que Frédéric a mise en avant lui-même est d'une autre nature et plus difficile à contrôler. Il a soutenu dans ses *Mémoires* (ce qu'il avait déjà affirmé à Valori) que le cardinal entretenait à Vienne un agent secret, du nom de Fargis ou de Dufargis, chargé de suivre avec Marie-Thérèse une négociation subreptice. C'était lord Hyndfort, assure-t-il, qui lui avait fait passer à temps

(1) Voir en particulier la collection de papiers officiels publiée à Berlin sous le titre de *Preussische Staatschriften,* t. I, p. 334. — Ce recueil contient une pièce intitulée : *Lettre du comte de... à son ami,* qui n'est autre chose qu'une justification de Frédéric écrite par lui-même et publiée par ses soins en Hollande. L'auteur du recueil fait remarquer lui-même en tête du document qu'il n'y est pas question de l'anecdote relative au général Pallandt. Voir aussi Droysen, t. I, p. 455. — D'Arneth, t. II, p. 181.

cet avis salutaire. Fleury, averti de l'imputation par Valori, y a opposé la dénégation la plus absolue. « Rien n'est plus faux, écrivait-il à Belle-Isle le 21 juin; le prétendu Fargis est un commissaire de guerre qui a été effectivement employé en 1735 à quelques affaires relatives à la dernière paix, mais dont on ne fait depuis aucun usage, et je serais assez embarrassé de dire ce qu'il fait aujourd'hui. »

Entre ces deux affirmations contradictoires j'ai dû établir une enquête comme un véritable juge d'instruction, en mettant à profit l'habitude que des études antérieures avaient pu me donner des procédés de diplomatie secrète de Louis XV. Recherche faite, je dois déclarer que, si cette négociation a eu lieu, le secret a dépassé cette fois toute mesure, car aucune trace n'en est restée dans les recoins les plus cachés de nos archives. Je n'ai pu trouver une seule fois, dans un seul document, le nom de Fargis ou de Dufargis. Et il faut que la même prudence ait régné dans les archives de Vienne, car d'un pourparler quelconque proposé par Fleury à Marie-Thérèse à cette date, l'exact et si bien informé M. d'Arneth ne fait nulle part mention. En revanche, ce qu'on trouve presque à toutes les pages dans la correspondance du chargé d'affaires que la France entretenait encore à Vienne, ce sont des offres de négociation faites au nom de la reine par des émissaires plus ou moins autorisés et toujours repoussées par Fleury avec une sorte de terreur. La crainte d'être accusé par Frédéric de duplicité est le seul sentiment qui paraisse dominer le vieux ministre (1).

Dernier grief enfin allégué par Frédéric : on lui avait fait connaître, assure-t-il, que l'envoyé de France à Saint-Pétersbourg, M. de La Chétardie, se faisant médiateur entre la Russie et la Suède, cherchait à les unir contre la Prusse, en promettant à chacune des parties, en compensation des sacrifices qu'elle aurait à faire, un lambeau des possessions prussiennes. J'ai encore eu la patience de parcourir la correspondance de M. de La Chétardie et y ai cherché vainement quoi que ce soit qui ressemble à cette étrange imputation. En tout cas, au moment de la conclusion de la paix par Frédéric, le galant ambassadeur ne jouissait déjà plus de la faveur de la souveraine volage qu'il avait placée sur le trône, la médiation qu'il avait offerte était refusée, et il se préparait à quitter Saint-Pétersbourg en disgrâce. Frédéric n'avait à concevoir de ce côté aucune crainte sérieuse (2).

(1) Fleury à Belle-Isle, 21 juin 1742. — (*Correspondance de l'ambassade à la diète.* — Ministère des affaires étrangères.) — Voir aussi dans la *Correspondance de Vienne*, Vincent à Amelot, 31 janvier, 17 février, 16 mars 1742. Ce sont les tentatives diverses et toujours repoussées faites par des agens de Marie-Thérèse pour engager des négociations particulières.

(2) Droysen, t. I, p. 472; — Albert Vandal, *Louis XV et Élisabeth de Russie*, p. 170 et suiv.

Rien ne subsiste donc ni du second, ni du troisième chef d'accusation, pas plus que du premier. Mais, en supposant, ce que rien ne confirme, que Fleury eût entretenu à Vienne un agent timide et secret, chargé de sonder les dispositions de Marie-Thérèse et de pénétrer les divisions de son conseil, quel parti pourrait-on tirer dans la cause de cet acte aussi innocent qu'insignifiant? En quoi cette petite manœuvre de police, très usitée en diplomatie, utile peut-être à la cause commune, ressemble-t-elle à cette négociation continue, presque officielle, dont nous avons suivi tous les détails, — négociation poursuivie sans relâche par Frédéric, à l'insu et aux dépens de ses alliés, — tantôt suspendue, tantôt reprise, mais toujours tenue en haleine, mise en quelque sorte sur une ligne parallèle à celle des opérations militaires, de manière à pouvoir à tout moment choisir entre la paix et la guerre, au gré d'une fantaisie et d'un intérêt personnel? Et que dire de ces armées autrichiennes deux fois échappées des mains du vainqueur, avec permission de se porter en liberté sur les derrières des armées françaises pour les écraser? Comment cet acte inouï, brutal, qui n'a d'analogue que la défection sur le champ de bataille, pourrait-il être excusé par le soupçon plus ou moins fondé de quelque intrigue vraie ou fausse tramée à Versailles au fond du cabinet d'un ministre? En vérité, pour s'autoriser de tels rapprochemens, il fallait toute la hardiesse de Frédéric, de même qu'il faut toute la sottise de nos écrivains pour s'y prêter.

Concluons que rien dans ces récriminations impuissantes ne fournit à la défection prussienne l'apparence d'une justification. Il est, à la vérité, un autre ordre d'idées où Frédéric aurait pu se placer, sinon avec plus d'avantage pour lui-même, au moins en causant plus d'embarras à ses contradicteurs. Prenant le verbe plus haut et faisant les honneurs de son caractère avec une franchise qui ne lui a pas toujours répugné, il pouvait fermer la bouche à la France et la faire rentrer en elle-même. En quoi vous ai-je trompée? pouvait-il lui dire, et le début de ma vie royale ne vous avertissait-il pas de vous mettre en garde? Un souverain qui, pour son coup d'essai, entre à main armée dans une province paisible, sans prétexte et à la faveur d'une équivoque, pour dépouiller une femme sans défense, fille de son bienfaiteur, n'avait-il pas lui-même donné la mesure du prix qu'il attachait à sa parole? Quand il mettait si peu de scrupule à s'emparer du bien d'autrui, pouvait-on croire qu'il en apporterait davantage dans le choix des moyens propres à le garder? Et la France, qui, pour s'associer à cette inique agression, avait violé elle-même les engagemens formels d'un traité récent, n'avait-elle pas perdu par là même le droit de rappeler soit amis, soit adversaires, au respect de la foi jurée? A l'âge de Fleury, n'y avait-il pas une naïveté excessive à se plaindre d'être

dupe ou victime de celui dont on n'avait pas refusé d'être complice ?

C'est là, en s'élevant à un point de vue encore plus général et plus étendu, l'enseignement politique et moral qui ressort des faits dont nous avons tracé le tableau. La suite le rendrait plus évident encore aux yeux de ceux qui auraient la patience d'en étudier le développement. Ce n'était pas, en effet, pour ce jour-là seulement ni pour l'issue d'une seule guerre, c'était pour un plus long avenir que la France, en s'associant à l'ambition de Frédéric (au lieu de l'écraser dans son germe), avait porté à ses propres intérêts et à sa grandeur future un coup dont elle ne pouvait accuser qu'elle-même. Au sein de cette vieille Europe, où elle jouissait d'une prépondérance incontestée, elle avait non pas seulement laissé, mais fait éclore une puissance nouvelle qui, jetant son épée de droite et de gauche dans les deux plateaux de la balance, devait en déranger pour jamais l'équilibre. Elle avait ouvert une ère de spoliations et de conquêtes qui, commençant par la Silésie pour se continuer par la Pologne, s'est perpétuée jusqu'à nos jours à travers les vicissitudes de nos révolutions et dont, en définitive, nous avons souffert plus que personne. Telle a été la conséquence, éloignée sans doute, mais très directe, d'un acte initial auquel la prudence avait manqué encore plus que la loyauté. Le châtiment, quelque grand qu'il soit, peut paraître mérité. A la vérité, si on voit de quelle faute la France fut alors punie, il est moins aisé de reconnaître de quelles vertus d'autres ont été récompensés. Entre Fleury et Frédéric, tous deux coupables, — à des degrés différens, — du même méfait, on s'étonne de voir l'un recueillir le fruit de son audace au moment où l'autre paie chèrement le prix de sa faiblesse. De tels contrastes choquent souvent nos regards dans le tableau confus des affaires humaines. La Providence ne nous dit point dans quelles vues mystérieuses elle exerce ici-bas sa sévérité par des dispensations que notre esprit borné trouve parfois irrégulières et inégales. Heureusement, si elle éprouve ainsi notre foi dans sa justice, elle prend soin en même temps de la raffermir par des traits inattendus et éclatans. C'est ainsi que, dans le récit même qui a passé sous nos yeux, si de scandaleuses prospérités affligent les amis du droit, le noble exemple de Marie-Thérèse, ramenant à force d'intrépidité la fortune du côté de l'innocence et de la faiblesse, console les consciences troublées et venge la moralité de l'histoire.

DUC DE BROGLIE.

LA
PASTORALE DANS THÉOCRITE

I.
LES IDÉES ET LES FORMES BUCOLIQUES.

Le goût de l'idylle ne paraît menacé de périr ni en France, ni ailleurs. Et cependant Dieu sait par quelle abondance de production il a cherché à se satisfaire depuis que la renaissance a repris ce genre de l'antiquité! C'est un vaste et inépuisable sujet qui se renouvelle en se transformant chez les divers peuples et aux âges divers; fort intéressant, malgré l'impression générale de fadeur qui se dégage de la masse, et fort instructif pour l'histoire du goût et des mœurs dans chaque pays. De grands noms, ceux du Tasse, de Milton, de Goethe, le dominent à l'étranger. L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne y apportent chacune leur esprit, leur caractère et le mobile reflet des états successifs de la société. Pour ne parler que de nous, quelle variété de formes et quelle richesse depuis Ronsard et Racan jusqu'à nos jours! La pastorale ne fleurit pas seulement dans la poésie légère; elle s'introduit aussi au théâtre et dans le roman. Elle remplit l'*Astrée,* et de là étend à travers tout le XVIIe siècle son inaltérable galanterie jusqu'à Fontenelle et Lamotte. A la fin du siècle suivant, de même qu'elle avait fait les délices de la petite cour de Sceaux, elle fournit aux caprices de Marie-Antoinette les élégantes bergeries de Trianon; et bientôt après, en pleine Terreur, elle se glisse dans les niaises platitudes du théâtre de la

révolution, tant elle s'est implantée dans les idées et dans les mœurs de toutes les classes! De nos jours enfin, en prose comme en vers, elle est autant cultivée que jamais, surtout si l'on entend par le mot de *pastorale,* non pas seulement des églogues et des idylles proprement dites, mais en général des morceaux où dominent les peintures agrestes. Ce qui ne veut pas dire que l'idylle proprement dite soit abandonnée : consultez seulement les annales des Jeux floraux, et vous verrez quel nombre de pièces l'y représente à chaque concours.

Je ne veux faire qu'une remarque au sujet de notre pastorale contemporaine, c'est qu'elle vise sincèrement à se rapprocher de la nature. Elle n'est plus seulement une expression galante de l'amour dans un cadre conventionnel. Si, dans certains romans de George Sand qui sont de vraies idylles, elle parle d'amour, elle se sert d'une langue simple et expressive, qu'elle emprunte à la campagne, et qui, bien loin de détruire le charme des peintures rustiques, y contribue pour sa part. Cette recherche de la vérité n'est pas moindre chez les poètes d'aujourd'hui, et c'est peut-être ce qui, chez eux, compense le mieux cette absence de souffle et d'invention qu'on leur a plus d'une fois reprochée. Beaucoup sont des peintres attentifs et souvent heureux du détail dans la nature. C'est à elle qu'ils demandent directement leur inspiration, comme les paysagistes dans leurs études de plein air; et l'on ne peut nier qu'à ce régime, la poésie descriptive n'ait gagné en précision et en délicatesse. Voyez, par exemple, certaines des petites pièces de M. André Theuriet, « tout imprégnées de la senteur forestière. » La netteté et la justesse du trait, l'élégance concise de la langue, la vérité du sentiment et de la couleur, un doux mouvement d'imagination, qui, sans prétendre à l'expression puissante de la vie, anime de légères esquisses toutes pénétrées des impressions de la nature, y rappellent bien des côtés de l'idylle grecque; et l'on y sent, de plus, cette nuance d'émotion personnelle qui reste la marque des œuvres modernes les plus distinguées.

On ne se propose pas ici de retracer ce vaste développement de la pastorale. On voudrait seulement remonter jusqu'à la première source de cet intarissable courant et essayer de définir, avec plus de netteté qu'il n'a été fait jusqu'à présent, ces modèles offerts par l'idylle grecque, et si souvent défigurés par l'infidélité des imitations.

I.

La pastorale grecque est dominée par le nom de Théocrite; c'est lui qui l'a créée et en a laissé les modèles. Le premier point pour juger son œuvre et en déterminer le caractère, c'est de se représen-

ter ce que pouvait être une création littéraire au IIIe siècle avant Jésus-Christ et sous l'influence de la cour de Ptolémée Philadelphe ou de celle d'Hiéron II. Ne nous hâtons pas d'en conclure que Théocrite, comme tous les alexandrins, appartienne à la décadence; pour ma part, je serais plutôt disposé à voir en lui le dernier des classiques; mais il est évident que le genre qu'il a inventé est d'un ordre secondaire et qu'il fut, dès l'origine, destiné à satisfaire un besoin particulier de l'imagination, né d'un état de civilisation avancé.

Ce second fait a été plus d'une fois mis en lumière. Souvent on a remarqué cette contradiction naturelle, qui, aux âges de trouble et de fatigue morale, ramène volontiers les esprits vers des images idéales d'innocence et de simplicité rustique, ou du moins vers les calmes et fraîches beautés de la nature champêtre. Il faut ajouter qu'alors cette simplicité de la nature ou de la vie naturelle n'est pas conçue simplement. On sait trop ce que l'on sent et ce que l'on veut sentir; au sentiment on mêle des élémens conventionnels, une recherche d'élégance, souvent de l'affectation, quelquefois une nuance de passion enthousiaste ou rêveuse. Comme tout cela ressemble peu à ce qu'éprouvent aujourd'hui les vrais paysans et à ce que pouvaient éprouver les hommes qui, aux âges primitifs, vivaient d'une vie réelle au milieu de la nature, sous son impression directe et exclusive! Une partie de ces délicatesses et de ces raffinemens ne pouvait manquer de se trouver chez Théocrite; son temps et la société pour laquelle il écrivait les lui imposaient nécessairement. Pour les mêmes causes, le succès dans les grandes compositions lui était interdit.

Veut-on saisir sur le fait les mœurs au milieu desquelles il lui faut vivre, il suffit de lire les pièces qu'il adresse aux souverains d'Alexandrie et de Syracuse; on ne reconnaît que trop, à l'encens pu'il leur prodigue, sa condition de poète de cour. On est en plein dans les apothéoses et dans la mythologie galante. Ptolémée est un demi-dieu dont la naissance a réjoui et honoré l'île de Cos, comme Délos fut sanctifiée par celle d'Apollon; son mariage avec sa sœur Arsinoé est une répétition de l'*Hiérogamie,* l'union sainte des enfans de Rhéa, Zeus et Héré; son père, Ptolémée Soter, habite maintenant un palais d'or dans la demeure de Zeus; sa mère, Bérénice, comblée des dons d'Aphrodite, a reçu, comme dernier présent, un temple avec le partage des honneurs de la déesse. Et, en effet, que peut dire le poète, lorsqu'en réalité le roi fait rendre les honneurs divins à ses parens, dont les statues en or et en ivoire reçoivent les hommages des fidèles? Le petit poème adressé à Hiéron laisse une impression plus satisfaisante de délicatesse ingénieuse et spirituelle; mais c'est une requête dans le genre de celles que Marot adressera à François Ier. Les Grâces, ses compagnes et ses messagères, craignent d'échouer dans leur mis-

sion; auquel cas il se représente leur mine assez piteuse, quand elles reviendront en grondant s'asseoir au fond du coffre vide qui leur sert de demeure. Sans doute, Simonide, dont il a soin de rappeler le souvenir, avait été l'hôte bien rétribué des Aleuades et des tyrans de la Sicile; et Pindare lui-même, tout en regrettant le temps « où la muse n'était pas mercenaire, » loue la générosité des vainqueurs opulens pour lesquels il « cueille des fleurs dans le jardin des Grâces; » mais quelle différence de ton et de situation, et comme la poésie est descendue depuis deux siècles!

C'est qu'aussi elle a beaucoup produit et que la force lui manque en même temps que la hauteur de l'inspiration. En lisant Callimaque et Apollonius, on s'aperçoit bien que depuis longtemps l'âge de la grande épopée, celui du drame et du lyrisme, sont passés. Un pareil épuisement n'a rien qui doive surprendre; on peut s'étonner, au contraire, qu'il soit si tardif et qu'il laisse encore assez de sève pour tant d'œuvres intéressantes qui remplissent la période alexandrine, et d'abord pour les idylles de Théocrite. Reconnaissons comme le premier mérite de cet aimable poète, comme celui qui le tire absolument de pair dans cette période de médiocrité féconde, d'avoir eu le sens de lui-même et de son temps, d'avoir proportionné son ambition aux ressources de l'âge auquel il appartenait, comme à celles de son heureuse nature. Sans cela ses qualités originales auraient avorté.

Ce soin volontaire de se limiter est nettement marqué chez lui. Non-seulement il restreint le champ de la poésie et la réduit à un ton plus modeste, mais il s'enferme dans des formes très déterminées. Il est vrai qu'on peut dire en un sens que les grands lyriques n'avaient pas fait autre chose : quoi de plus déterminé que les lois du rythme et du mètre qui régissent leurs strophes? Mais les formes rythmiques et métriques, variées presque à l'infini par la richesse de leur invention, étaient pour eux des moyens de rendre la pensée; elles donnaient à l'expression sa variété, sa souplesse, sa puissance; elles ne s'appliquaient pas à l'idée poétique comme des soutiens ou des entraves, elles faisaient corps avec elle; c'étaient la poésie même. Dans les pièces bucoliques de Théocrite, les formes extérieures sont des moules et des cadres étroits, dont l'uniformité n'est nullement favorable à son expansion. C'est précisément pour cela que le poète les choisit; il ne veut pas se répandre; il ne vise au grand ni par le sujet ni par les aspects qu'il présente de préférence. Ce qu'il recherche, c'est une élégance et une grâce d'un genre particulier, c'est une certaine unité, ou du moins une certaine gamme de teinte et d'harmonie musicale où il veut se maintenir.

Voilà pourquoi il parle un dorien plus voisin en général de la langue familière que de la langue poétique, dont la saveur naturelle

a quelque chose de plus pénétrant et de plus caractérisé. C'est pour ce motif que, sauf une légère exception, il n'use que d'une seule sorte de vers, l'hexamètre dactylique, et que, dans ses mains, le puissant et riche instrument de l'épopée réduit ses effets à celui d'une césure, qui a pris le nom de bucolique parce que chez lui elle se reproduit presque constamment, et dont l'abus suffira pour déprécier l'épopée d'Apollonius, tant elle appartient en propre à l'œuvre de Théocrite! C'est enfin pour cette raison que, dans ses petites compositions, les procédés de développement et ce qui fait en général l'élégance du style rentrent dans un même système de répétition symétrique. Reproductions ou concordances exactes de rythmes, d'harmonies, de tours et d'expressions; dans les couplets alternés, correspondances ou oppositions d'idées et d'images; dans les séries de périodes égales, retours réguliers des mêmes refrains : tels sont les moyens de cet art nouveau qu'inaugure le poète de Syracuse. Ils ne sont pas sans quelque rapport avec les formes de notre ballade du XVIe siècle ou de la chanson moderne.

Théocrite en est l'inventeur; c'est-à-dire, comme il arrive dans les inventions de cette sorte, c'est lui qui leur a donné l'existence littéraire. Il en a trouvé le principe dans les mœurs naturellement poétiques des bergers grecs et siciliens; c'est là qu'il a pris ces grâces naïves et ces procédés, nés sans doute de l'improvisation, qui, entre ses mains habiles, sont devenus les caractères propres d'un genre vraiment constitué, en pleine possession de ses ressources et de ses effets. N'oublions pas d'ajouter qu'en achevant de façonner à son usage ces formes convenues, cet excellent artiste les assouplit et reste libre en s'y enfermant. S'il a moins de richesse et de science que les lyriques, auxquels il se rattache par certains côtés, il a plus d'abandon. Son travail ressemble à celui des habiles ciseleurs dont la main, en traçant avec netteté les lignes régulières de simples volutes ou même de figures symétriques, communique au bois ou au métal un principe de souplesse et de liberté. L'enveloppe poétique s'adapte donc bien aux formes particulières de son esprit; et dans ces œuvres à contours étroits, il se montre lui-même tout entier. C'est dire qu'il déploie des mérites de premier ordre. Presque constamment la justesse du trait, la force pénétrante de l'expression, qui en un instant charme, émeut ou peint, la vivacité du tour et la puissante franchise de l'effet captivent le lecteur. Ce sont, dans un genre inférieur, les grandes qualités de la poésie antique; et c'est pour cela que, si Théocrite, par son temps et la nature de ses œuvres, se place à la fin de la période classique, on ne peut cependant lui faire franchir le seuil de la décadence. C'est encore un maître; il vient le dernier, si l'on veut, dans la phalange sacrée des maîtres de l'art grec, mais il y est admis et marche avec elle.

Telle est croyons-nous, l'idée générale que nous devons nous faire de la pastorale de Théocrite. Si, avant de la définir avec plus de précision, nous voulons d'abord indiquer quelle région dans le monde de l'art, toujours plus ou moins fictif, occupe cette poésie qui demande à la nature et à la vie des champs de nouvelles sources d'inspiration, le mieux est peut-être de reprendre le mot de Sainte-Beuve : « Théocrite, dit-il, était, par rapport aux choses qu'il représentait, dans une condition de *demi-vérité.* » Ce mot était déjà dans Fontenelle, qui, dans son *Discours sur la nature de l'églogue*, soutient que l'imagination se contente souvent d'un *demi-vrai.* Seulement celui-ci, tout en critiquant avec esprit les affectations de la plupart des pastorales modernes, restreint le *demi-vrai* à une si faible mesure que, dans l'intérêt de la galanterie, il exclurait volontiers de l'églogue les brebis et les chèvres. Son disciple Lamotte ne fera que suivre la même voie en réduisant les bergers eux-mêmes à n'être plus, suivant son expression, qu'une *idée*, à laquelle il accordera tout au plus quelque lointaine ressemblance avec la nature. Sainte-Beuve entend la demi-vérité dans un sens très différent. Ce qui fait, à ses yeux, la supériorité de Théocrite, c'est que, pendant qu'il se joue librement avec la légèreté de l'art grec, il s'appuie sur le fond solide de la réalité. Il faut aller un peu plus loin; il faut marquer davantage et nettement distinguer, pour bien déterminer le caractère de cette poésie, d'un côté le goût de la réalité avec sa saveur ou même avec sa crudité; de l'autre, un goût de recherche élégante et ingénieuse, admettant une part de convention ou d'idéal, dont la proportion varie selon le sujet.

Les poèmes de Théocrite, si l'on néglige quelques pièces érotiques et les épigrammes, qui n'offrent rien de particulier à notre attention, sont de trois espèces : il a fait des pièces épiques, ce que les Grecs appelaient des *mimes,* et des chants bucoliques. Les pièces épiques justifient ce nom par le sujet plus que par la manière dont elles sont traitées. A la fin de l'une d'elles, *les Dioscures*, le poète indique lui-même à mots couverts quelle est la mesure de ses prétentions. De même qu'Homère, par ses chants, a donné la gloire à Hélène et aux destructeurs de Troie, de même, lui aussi, il apporte, dit-il, comme offrandes aux deux héros, « les douceurs des muses harmonieuses, ce qu'elles veulent bien donner elles-mêmes et *ce que peut fournir sa maison.* » Les ressources de sa maison, il le sait, sont bornées ; et l'épopée ou même l'hymne épique se réduisent chez lui aux proportions des narrations familières, des récits de veillée, où la grandeur et la passion sont remplacées par le goût de l'extraordinaire et la recherche curieuse du détail. C'est dans les

deux autres genres de composition que Théocrite marque le plus son originalité et se montre supérieur.

Ses mimes, imitations poétiques des petites pièces en prose écrites un siècle et demi auparavant par les Syracusains Sophron et Xénarque, sont, comme elles, des scènes de mœurs qu'anime un sentiment spirituel de la vie. Ils prennent des personnages de condition modeste et donnent, avec leur tour d'esprit et leur langage, une expression naïve de leurs habitudes, de leurs idées et de leurs passions. Pour rappeler ce que Théocrite peut y mettre de verve et d'émotion passionnée, il suffit de citer *les Syracusaines* et *les Magiciennes*. Dans ce genre, une jolie pièce que Saint-Marc Girardin a pris plaisir à étudier et qui est bien de l'école de Théocrite, sinon de la main du maître, met en scène un berger dédaigné par une courtisane de la ville. On pourrait la prendre pour une transition des mimes aux poèmes champêtres, si nous ne savions, au moins par des titres, que les mimes de Sophron admettaient déjà des personnages de la campagne.

En fait, les poèmes champêtres, les seuls dont nous voulions nous occuper ici et ceux sur lesquels s'est principalement fondée la gloire de leur auteur, ont un rapport marqué avec les mimes, parce qu'ils sont, dans une certaine mesure, dramatiques. C'est même ce caractère qui a le plus contribué à les constituer comme un genre à part; c'est surtout ce qui les distingue des peintures de la nature et de la vie rustique auxquelles la poésie grecque s'est complu avant et après lui.

Dès Hésiode, elle aimait à fixer dans de petits tableaux les aspects de la nature champêtre et les impressions douces et violentes qu'éprouvent ceux qui vivent au milieu d'elle. Lisez dans *les Travaux et les Jours* la description de l'âpre mois lénæon, ou plutôt le joli tableau qui succède au petit développement sur les ardeurs de l'été, la saison *où le chardon fleurit, où Sirius rend la tête brûlante, épuise la force des genoux, dessèche la peau* :

« Puissé-je alors avoir l'ombre d'un rocher, du vin de Biblos, un pain au lait nouvellement trait, du lait de chèvres qui ne nourrissent plus, de la chair d'une génisse qui n'a pas encore été mère et des chevreaux nés les premiers! Puissé-je boire du vin noir, assis à l'ombre, le cœur bien rassasié de nourriture, le visage tourné vers le souffle vif de Zéphyre, en face du courant intarissable d'une source limpide!.. »

Que dites-vous de ces recherches de sensualité rustique dans ce joli coin de paysage? C'est déjà presque l'idylle grecque; c'est ce mélange de peinture et de sensations qui en formera le fond, et ce premier modèle ne sera pas perdu pour Théocrite, qui l'imitera

dans un riche développement des *Thalysies*. Mais laissons cette imitation, et afin de mieux montrer ce qui manque à ces tableaux hésiodiques pour être de vraies idylles, c'est-à-dire un cadre dramatique avec des personnages et certaines formes symétriques d'exposition, renvoyons plutôt à un des fragmens dont est composée la IXe idylle; ces deux thèmes de l'été et de l'hiver y sont repris dans de légères esquisses d'un caractère très marqué. Daphnis et Ménalcas, dans deux petits couplets égaux, qui se répondent par la nature des idées et l'exact rapport des deux terminaisons, célèbrent tour à tour les simples jouissances d'un bien-être tout pastoral, pendant que sévissent les deux saisons extrêmes. On y sent tout de suite ces conventions particulières et en même temps ce goût de réalité intime et cette recherche de couleur qui sont propres au genre bucolique. Lisez après cela, si vous voulez, quelque description analogue de la poésie alexandrine, par exemple cette petite pièce de Méléagre sur le printemps qui charmait Sainte-Beuve et dont il a essayé de rendre (1) les grâces fleuries par une traduction littérale. C'est un fort joli morceau de poésie légère, bien grec encore par la délicatesse et par l'esprit. La conclusion surtout, — cette reprise de tous les effets du printemps aboutissant au poète lui-même, — est charmante par le tour comme par l'idée : « Si les chevelures des plantes s'épanouissent heureuses, si la terre fleurit, si le berger joue du chalumeau,.. comment ne faut-il pas que le poète aussi chante un beau chant au printemps? » Mais il n'y a plus rien ici de l'idylle de Théocrite, ni sève, ni couleur, ni forme.

La même conclusion est vraie des beaux vers de Virgile et d'Horace sur la campagne, quelque profondeur de sentiment qui les inspire. Qui a mieux senti et mieux rendu qu'Horace la langueur de tous les êtres et l'accablement muet de la nature au milieu du jour dans les contrées méridionales?

> Jam pastor umbras cum grege languido
> Rivumque fessus quærit,..
> . . . . . caretque
> Ripa vagis taciturna ventis.

Et c'est un pâtre, tel qu'il en voit dans la Sabine ou qu'il en voyait enfant sur les penchans des montagnes de la Lucanie, c'est un des personnages de Théocrite qu'il nous met sous les yeux. N'est-ce pas lui aussi qui s'écrie : *O rus, quando te aspiciam!* exprimant ainsi le sentiment qui est comme le sous-entendu perpétuel de l'idylle grecque, la fatigue de la ville et de ses mœurs? Il est clair

(1) Dans son article sur *Méléagre*.

cependant que cette poésie puisée à des sources si voisines de celles de l'idylle n'est pas de la poésie bucolique.

Il est toujours intéressant pour notre goût de rapprocher entre eux de beaux vers écrits sur des sujets analogues; mais ce qui est le plus utile pour l'intelligence de Théocrite, c'est de chercher d'abord dans le passé la matière et les origines de ses compositions bucoliques, afin d'en bien déterminer l'esprit et d'en marquer plus sûrement l'originalité. C'est ce que nous avons commencé avec Hésiode; continuons et complétons cette recherche.

II.

C'est Homère qu'il faut d'abord citer. Le premier modèle de la grande poésie, le maître souverain de l'épopée et du drame tragique, donne aussi les premiers et les plus remarquables exemples de l'idylle, entendue dans le sens que les modernes attachent généralement à ce mot. Une bonne partie du VIe chant de *l'Odyssée*, la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa, si admirée de Goethe, est la plus belle idylle qui existe; c'est celle qui a tout à la fois le plus de charme, de pureté et de grandeur. La grâce sévère de ces lieux sauvages, les bords de ce fleuve qui verse ses belles eaux dans la mer au milieu des bois et des rochers; la naïve simplicité des mœurs, ces filles des princes phéaciens venant aider la fille du roi à laver les vêtemens de ses frères, leur arrivée avec leur chariot traîné par des mules, leur ardeur au travail et leurs jeux : quel paysage et quels tableaux! Et cette rencontre des deux principaux personnages qui avait tenté le pinceau du grand peintre Polygnote, l'apparition d'Ulysse, sortant nu et souillé par la mer du fourré où il a cherché un asile, et la belle Nausicaa restant seule dans sa chaste dignité au milieu de la fuite de ses compagnes, quelle hardie et heureuse opposition! Et leurs admirables entretiens : d'un côté, cette musique caressante qui sort des lèvres d'Ulysse, le charmeur de l'âge épique; de l'autre, toutes ces nuances délicates, l'amour naissant dans cette élégante et fière nature, la coquetterie ingénue et la pureté, la grâce spirituelle et la suprême noblesse : comment se détacher de tant de charmans détails? Et dans tout cela, au milieu des séductions naturelles des lieux et des êtres humains, circule comme le souffle des divinités les plus pures du monde sauvage, des nymphes, d'Artémis, dont les gracieuses et nobles images y sont associées par le poète. N'est-ce pas l'idéal même de tout cet ordre de beautés que l'idylle s'étudiera à saisir pour en faire son domaine particulier? Les voilà dans leur première et naïve expansion; elles s'échappent fraîches et radieuses d'un des moindres courans où s'épan-

chent les flots de l'épopée homérique, et leur libre élan dépasse du premier coup les limites qui s'imposeront à une poésie plus artificielle.

Il y a dans Homère d'autres peintures, d'un style moins élevé et d'un art moins délicat, où paraît ce qui formera le fond primitif de l'idylle bucolique, ce qu'elle empruntera directement à la nature : la vie rustique avec les sensations qui lui sont propres, rendues simplement et dans leur plénitude. Même dans les peintures du bouclier d'Achille, où le poète décrit une œuvre d'art et ne reproduit pas immédiatement la réalité, certains traits saisissent l'imagination. Ainsi, après le tableau de l'activité des moissonneurs et des botteleurs, cette image du roi qui, sur la ligne des javelles, le sceptre à la main, se tient muet et le cœur pénétré de joie, c'est la jouissance que procure l'abondance des biens de la terre personnifiée sous la forme expressive de cette sorte de royauté patriarcale. « A l'écart, sous un chêne, ajoute Homère, des hérauts préparaient pour le repas un grand bœuf qu'ils avaient sacrifié, tandis que les femmes, pour la nourriture des travailleurs, le saupoudraient abondamment de blanche farine. » C'est bien cet idéal primitif qui plus tard reparaîtra si souvent dans les rêves de l'humanité fatiguée : la vie renfermée dans la satisfaction facile des besoins les plus simples, après le travail matériel qui sollicite la nature à pourvoir à la subsistance de ses enfans.

Si *l'Iliade*, le poème guerrier, admet pour le contraste ces tableaux paisibles de la vie des champs, ils s'étalent pour ainsi dire de plein droit dans *l'Odyssée*, qui est en grande partie une épopée domestique. Aux aventures merveilleuses, à la peinture des monstres qui épouvantaient la facile imagination des Grecs de l'âge épique, s'y mêlaient, sans que leur foi établît aucune différence, les détails réels des mœurs champêtres, principalement des mœurs pastorales. La vérité du tout n'en était que mieux acceptée par eux. Il suffisait au poète de tracer des peintures exactes ou de présenter l'image de l'abondance, pour que ces simples intelligences, ravies de retrouver leurs impressions familières et de rencontrer comme la réalisation idéale de leurs rêves habituels de fortune, éprouvassent un plaisir égal à celui que leur procuraient les prodiges et les scènes pathétiques. Polyphème, avec sa stature gigantesque et son œil unique, est d'ailleurs un berger très réel ; quand il s'en va vers la montagne, il dirige en sifflant les beaux troupeaux que nourrissent les gras pâturages de la Sicile. Sa caverne, cette sanglante prison où il enferme Ulysse et ses compagnons, est en même temps une bergerie modèle. L'aménagement du parc construit par le divin porcher Eumée pour ses six cents laies était fait pour plaire aux habitans de ces îles rocheuses comme Ithaque, où la richesse pas-

torale se composait de porcs et de chèvres. Pour nous, le plus intéressant, ce sont ces sentimens qui paraissent à la fois si appropriés au milieu où ils naissent et à la fable du poème. Quelle merveille, au point de vue de cette double convenance, que le discours du cyclope à son bélier favori !

« O cher bélier, pourquoi sors-tu ainsi le dernier de la caverne? Jusqu'ici, tu ne restais jamais en arrière. Toujours, le premier de beaucoup, tu vas brouter les molles fleurs de la prairie, marchant à grands pas; le premier, tu arrives au courant des fleuves; le premier, tu t'empresses de revenir le soir à l'étable : maintenant tu marches le dernier de tous ! Est-ce donc que tu t'affliges au sujet de l'œil de ton maître, qu'a pu aveugler, après avoir dompté ses esprits par le vin, un misérable aidé par d'odieux compagnons, Personne? Je dis qu'il n'a pas encore échappé à la mort. Ah ! si tu partageais mes sentimens et si tu pouvais prendre une voix pour me dire où il évite ma colère, brisé contre le sol, son cerveau jaillirait de toutes parts dans la caverne !.. »

Ulysse est là, sous la main du géant qui caresse le dos du noble animal; suspendu au ventre du bélier, il entend ces menaces : un seul mouvement, et elles peuvent s'accomplir; c'en est fait du succès de cette ruse qui, en ce moment même, trompe si complètement le cyclope. Mais qu'est-il besoin de commenter ce qui est si nettement expressif? Chacun saisit sans aucune peine cet heureux mélange d'un comique naïf et spirituel et d'une émotion qui se partage entre les deux personnages : entre les deux, car nous sommes tout surpris de la sympathie que nous éprouvons pour le monstrueux berger, en découvrant dans ce cœur fermé à tous les sentimens humains ces liens naturels d'affection qui l'unissent au compagnon de sa vie sauvage.

Les longues scènes qui se passent dans la cabane d'Eumée offriraient de même plus d'une expression des sentimens propres aux mœurs pastorales, plus d'un tableau dans le genre de l'idylle champêtre. Il en est un qui m'a toujours particulièrement charmé par son caractère de vérité intime. Il nous peint les jouissances de l'hospitalité pastorale sur l'âpre rocher d'Ithaque et dans la dure vie qu'y mènent les bergers. Pendant une longue et froide nuit d'hiver, Ulysse et son hôte prolongent la veillée, tandis que les porchers en sous-ordre dorment; ils mangent et boivent en écoutant tour à tour le récit de leurs aventures feintes ou vraies : « Nous deux dans la cabane, buvant et mangeant, charmons-nous l'un l'autre par le souvenir de nos souffrances; car les douleurs aussi sont plus tard une source de plaisir pour l'homme. » Réflexion touchante, née de l'expérience de ces temps antiques où la vie est une lutte constante contre la violence des hommes ou celle des élémens! bien digne d'un

Grec, nullement abattu dans sa mélancolie et n'en sentant pas moins vivement qu'il est bon parfois de vivre, même de la plus humble existence, si le mouvement de l'imagination et la magie du souvenir en relèvent les joies modestes. Théocrite, dans des vers auxquels nous avons déjà fait allusion, exprimera de même la sensation de bien-être du berger, chaudement à l'abri dans sa grotte pendant les rigueurs de l'hiver, auprès du feu où cuisent ses faînes et sa crème de miel et de lait. Mais, dans le poëme d'Homère, ce n'est qu'un des mille détails qu'embrasse dans ses vastes contours le drame merveilleux du retour d'Ulysse.

Parmi toutes ces impressions que l'épopée homérique recueille en passant et entraîne dans sa marche puissante, il en est qui sont pour nous d'un intérêt particulier, parce que la vie pastorale nous y montre à sa source même, sous l'inspiration directe de la nature, terrible ou majestueuse, la poésie la plus élevée. Ou bien on voit le berger écoutant dans la montagne le bruit lointain de deux torrens qui précipitent dans le même gouffre leurs eaux impétueuses; ou bien il contemple les astres en jouissant de la calme beauté d'une des magnifiques nuits du ciel oriental. Il faut citer ce second tableau d'une si expressive brièveté :

« Dans le ciel, autour de la lune brillante, resplendissent les astres; l'air est sans un souffle; toutes les étoiles sont visibles : le cœur du berger se réjouit. »

Cette joie intime du berger, c'est le sentiment poétique à sa naissance; c'est du même coup le dernier terme de la poésie. La sérénité atteinte par une douce et profonde émotion, un contentement désintéressé produit dans l'âme humaine par une secrète communion avec la grandeur et la beauté, n'est-ce pas, pour les esthéticiens de l'école de Platon, le suprême effet de l'art? Mais ce que nous essayons d'expliquer par l'analyse et l'abstraction, deux mots du vieux poëte suffisent pour nous en faire sentir l'éloquente et simple réalité.

Les Grecs considéraient Homère, non sans raison, comme le foyer commun de toute leur poésie. Et, en effet, lorsque sous des influences particulières chaque genre naît et se forme, c'est une partie de l'épopée homérique qui s'en détache pour se développer ou se façonner dans des conditions nouvelles. Il y a une raison particulière pour remonter jusqu'à Homère à propos de l'idylle bucolique, c'est que Théocrite se rattache à lui par certains caractères du style. Il vise à la même naïveté; comme lui, il détache chaque détail et semble s'y arrêter avec curiosité et avec admiration; il paraît revenir à l'âge de l'épopée naissante, où la pensée s'éveillait, où tout était nouveau et digne d'intérêt. Mais la principale cause littéraire qui détermina la naissance de la poésie pastorale doit être cherchée

dans cette pente naturelle qui entraîne en général la poésie vieillissante vers la description. On ne peut guère se dissimuler que c'est là un effet de la décadence. On décrit, nous ne le voyons que trop aujourd'hui, quand on n'a plus la force d'inventer ni de composer; on remplace l'inspiration par l'analyse; on suit servilement la réalité au lieu de la plier à sa pensée propre, et on lui demande ce qu'on ne trouve plus en soi-même.

Il est très vraisemblable que l'épopée est devenue de bonne heure en grande partie descriptive; elle l'est déjà dans le grand fragment hésiodique connu sous le nom de *Bouclier d'Hercule*, où la recherche du détail et de l'extraordinaire sépare profondément cette curieuse imitation d'Homère du modèle qu'elle prétendait suivre et peut-être dépasser. L'école d'Hésiode, par la nature des sujets qu'elle affectionnait, et les poèmes généalogiques ou ethnographiques qui se rattachent à cette école, tendaient naturellement à remplacer l'intérêt dramatique par un intérêt de curiosité. Au lieu de se fondre dans un grand ensemble, il paraît probable que les tableaux et les descriptions y étaient plutôt traités isolément. Si nous avions les épopées cycliques, sans doute, au milieu d'incontestables beautés qui n'ont été perdues ni pour la tragédie grecque ni pour l'épopée latine, nous y relèverions aussi cette même cause d'infériorité par rapport aux poèmes homériques. Les jugemens d'Aristote et l'indifférence relative de la postérité semblent autoriser cette supposition, inégalement applicable, bien entendu, à des œuvres très différentes d'âge et de valeur. A mesure que l'on descend vers les temps historiques, le caractère descriptif se marque avec plus de certitude. L'*Héracléide*, de Pisandre, formée nécessairement d'une succession d'aventures, se distinguait, nous dit-on, par le goût du pittoresque. Panyasis, soit en traitant à son tour le même sujet, soit dans le poème où il racontait les migrations des Ioniens en Asie-Mineure, ne pouvait donner de même que des séries de narrations et de tableaux : il s'agissait pour lui de renouveler ou de soutenir l'intérêt par le détail. D'après les critiques de Plutarque et de Quintilien, nous voyons que c'était encore le détail qui, dans *la Thébaïde* d'Antimaque, suppléait, pour des juges trop indulgens, à l'absence de composition, de passion et de naturel. Il semble, il est vrai, que ce détail consistait surtout dans les recherches d'une élocution tendue et redondante; mais, chez ces natures plus laborieuses qu'inspirées, un excès ne va guère sans l'autre. Avec les *Argonautiques* d'Apollonius, dont le nom va bientôt après celui de Théocrite illustrer la période alexandrine, il n'y a plus matière à aucun doute : l'abus du détail descriptif y règne souverainement.

Bornons-nous à rappeler pour la poésie lyrique, qu'au même temps où ces beaux ensembles musicaux, créés à la fois par l'in-

spiration et par la science, s'énervent et se décomposent, le dithyrambe athénien, qui représente dans le lyrisme le dernier effort d'invention, devient imitatif, c'est-à-dire qu'il cherche ses effets, moins dans la force propre de la poésie que dans l'emploi de procédés musicaux et orchestiques qui parlent aux sens. C'était aux yeux et aux oreilles que s'adressaient surtout Philoxène et Timothée, quand ils représentaient, nous ne saurions deviner pour le second par quels artifices hardis, la danse du cyclope Polyphême et l'enfantement de Bacchus. « Quels cris elle pousserait, disait un des auditeurs, si elle accouchait d'un manœuvre au lieu d'enfanter un dieu! » C'est dans la tragédie qu'on pourrait le mieux apprécier cette tendance à la description et voir comment elle se lie à la décadence de l'art. Grâce à Euripide, cette étude serait aussi facile qu'intéressante. Même dans les plus belles de ces nombreuses narrations où le talent de frapper l'imagination et de toucher atteint parfois ses dernières limites, peut-être une critique rigoureuse relèverait-elle l'abus des effets plastiques. Mais il faudrait surtout signaler certains efforts pour renouveler l'intérêt des vieilles légendes héroïques par la copie étudiée des détails de la vie vulgaire. Rien de plus curieux à ce point de vue, dans son *Électre*, que les peintures détaillées du pauvre ménage de la fille d'Agamemnon, devenue l'épouse nominale du vertueux paysan qui lui a été imposé par la politique d'Égisthe et de Clytemnestre. Et notez que c'est la vie rustique dans un site champêtre qui est mise sous les yeux du spectateur, et qu'ainsi une véritable idylle, au sens moderne, se mêlait aux horreurs du parricide (1).

Tel était le mouvement général qui avait entraîné la poésie vers la description et lui avait fait chercher de nouvelles sources d'intérêt dans la représentation de la réalité matérielle. Théocrite y entra naturellement. Ses dispositions propres, dont ses vers sont l'évident témoignage, son amour pour la campagne, le portaient à reproduire de préférence la nature agreste et la vie champêtre. C'est ce qu'on voit bien dans ses pièces épiques, qui appartiennent probablement au commencement de sa carrière. La plus étendue, et peut-être la première de toutes, *Hercule tueur du lion*, est en grande partie comme un épanouissement de poésie pastorale.

« Le soleil tourna ses chevaux vers le couchant, amenant le soir : les gras troupeaux de moutons revinrent du pâturage vers les parcs et les bergeries. Puis s'avancèrent les vaches par milliers, se succédant comme les nuées chargées d'eau qui se pressent dans le

(1) M. Egger, se plaçant à un autre point de vue dans son morceau intitulé *de la Poésie pastorale avant les poètes bucoliques*, relève, particulièrement chez Euripide et chez les comiques, de nombreux passages d'un caractère pastoral ou champêtre.

ciel, chassées en avant par la force du Notus et du Thrace Borée : elles vont à travers les airs et l'on ne peut les compter, elles sont sans fin, tant le vent les roule en quantité les unes après les autres dans leur inépuisable succession. Ainsi se succédaient en masses infinies les vaches allant aux étables. Toute la plaine, toutes les routes se remplirent de la marche des troupeaux, et leurs mugissemens ébranlaient les grasses campagnes... »

C'est la rentrée des merveilleux troupeaux d'Augias. Dans tout ce tableau et d'autres qui l'entourent respire une abondance facile et calme que l'harmonie du grec fait bien mieux sentir qu'aucune traduction. Cet idéal de richesse et de félicité champêtres, n'est-ce pas une des idées élémentaires de la pastorale? La forme bucolique n'y est nullement; l'ampleur du développement et le dialecte rattachent plus particulièrement ce petit poème à l'épopée, et il est plus imité d'Homère qu'aucun autre.

D'autres pièces, écrites en dorien, par cela seul se rapprochent davantage des allures de l'idylle. La poésie champêtre s'y introduit aussitôt que le sujet s'y prête. Ainsi, dans l'hymne en l'honneur des Dioscures, voyez avec quelle complaisance Théocrite s'arrête à peindre le lieu où Castor et Pollux rencontrent le monstrueux Amycus, la source limpide au pied d'un rocher poli, et les cailloux qui brillent au fond comme du cristal ou de l'argent à travers la transparence de l'eau, et les grands arbres qui ombragent ses bords fleuris. C'est la jolie composition intitulée *Hylas*, qui, par le ton, le rythme, l'expressive brièveté du style, la grâce des détails et même la nature du sentiment chanté par le poète, l'amour d'Hercule pour le bel Hylas à la chevelure bouclée, présente le plus d'analogie avec l'idylle bucolique. Du reste, ici comme dans tout Théocrite, les nuances sont délicates à saisir. Toutes ces pièces épiques, par le style et les procédés d'exposition, ont un air de famille; toutes aussi, sauf peut-être le poème d'*Hercule enfant*, vrai chant de veillée comme ceux qu'y annonce Tirésias, ont un défaut plus ou moins marqué, qui s'exagérera bientôt dans la grande composition d'Apollonius de Rhodes : c'est que le caractère en est indécis; ce sont des formes bâtardes de l'épopée, voisines, tantôt des chants héroïques, tantôt des hymnes homériques, tantôt de ce qui va devenir l'idylle bucolique. Si Théocrite est devenu un poète supérieur, c'est qu'il s'en est dégagé; c'est qu'il en a séparé cet élément champêtre, qu'il y introduisait volontiers, pour le traiter à part en le revêtant de formes particulières. Comme il arrive dans les créations littéraires de quelque importance, ce travail original eut pour point de départ et pour première matière de grossières ébauches et d'anciennes traditions conservées dans les mœurs. De même, ses mimes, son second titre de gloire, n'ont cette net-

té et cette franchise d'effet, que parce qu'en les écrivant il savait au juste ce qu'il voulait faire, et parce qu'il adapta le vêtement poétique à un objet bien déterminé, qui avait en soi un principe naturel d'existence, avant tout effort d'un art savant. Mais ne parlons ici que de la pastorale, notre sujet.

III.

Théocrite est trop souple et trop varié dans la pastorale pour s'enfermer dans les limites d'une classification rigoureuse. Cependant on peut répartir les dix pièces dont se compose la partie bucolique de son œuvre entre deux divisions générales, en rangeant d'un côté celles qui se tiennent plus près de la réalité champêtre, et de l'autre les poèmes où sont développées des légendes locales. Sans attribuer à cette distinction une valeur absolue, adoptons-la comme assez naturelle et comme offrant un ordre commode. Mais d'abord remarquons que toutes ces pièces bucoliques ont emprunté à la Sicile les légendes qu'elles ont chantées, comme les mœurs dont elles sont de poétiques imitations. La pastorale est tout à fait d'origine sicilienne. Si plus tard, dans la littérature moderne, l'Arcadie a presque supplanté la Sicile, c'est sans doute par suite d'une tradition à la fois mythologique et littéraire, qui a rattaché le chant pastoral au dieu arcadien de la syrinx et des troupeaux, à Pan, particulièrement honoré sur le Ménale. Cette tradition était établie dès le temps de Virgile ; elle le fut peut-être par lui. Dans une de ses églogues, il met en scène deux enfans arcadiens et il appelle le chant bucolique *Mænalios versus*. En tout cas, elle ne paraît pas remonter jusqu'à Théocrite.

« La Sicile aux nombreux troupeaux, » dit Pindare. Sa richesse en ce genre était aussi célèbre chez les anciens que la fertilité de ses plaines. En outre, de fraîches et poétiques vallées s'ouvraient dans les contreforts de la grande montagne de l'Etna. On conçoit donc qu'elle ait réalisé mieux que tout autre pays cet idéal de vie pastorale que l'antiquité s'est figuré avant nous, celui dont Lucrèce nous présente la charmante image. On se rappelle ces jolis traits : les bergers, élèves des oiseaux et des zéphyrs, qui sifflent dans les tiges des roseaux, inventant les douces plaintes de la flûte dans les forêts profondes, au milieu des gorges des montagnes, dans des solitudes aimées et des loisirs divins,

Per loca pastorum deserta atque otia dia.

Ce vers ravissant remplace presque la gracieuse mythologie dont le poète philosophe ne veut plus. On l'a souvent cité, et c'est peut-être le souvenir plus ou moins net du trait si expressif *otia dia* qui

a inspiré à Fontenelle la moitié vraie de cette théorie qui fait consister l'églogue dans « la conciliation des deux passions les plus fortes de l'homme, la paresse et l'amour. » Il n'a pas tort de dire, dans son langage peu poétique, que la vie pastorale, la plus paresseuse de toutes, convient le mieux à l'églogue. Les bergers, dans le calme de la nature, avaient le loisir d'en sentir la pénétrante influence ; ils étaient sollicités à la rêverie et à un certain mouvement d'imagination ; leurs mains libres pouvaient tenir la flûte, et elles le firent de très bonne heure, car Homère nous montre déjà deux bergers se charmant eux-mêmes avec leurs syrinx, pendant qu'ils suivent leurs troupeaux de bœufs et de moutons. C'est en Sicile que cette habitude naturelle prit la forme la plus déterminée, en même temps que naquirent et se formèrent des légendes pastorales d'un admirable caractère.

On raconte que dans les villes de Tyndaris et de Syracuse se développa une coutume liée au culte dorien, peut-être d'origine lacédémonienne, d'Artémis Fakélitis. Pendant la fête de la déesse, les bergers, venus de la plaine ou de la montagne, engageaient sous son patronage des luttes poétiques. On ajoute qu'ils se formaient en troupes, sous le nom de *bucolistes*, et qu'ils s'en allaient par la Sicile, et même l'Italie méridionale, répandre leurs chansons pour gagner renom et profit. Voilà l'origine populaire du chant bucolique, du *bucoliasme*, qui emprunte son nom aux bouviers, les plus riches et les premiers parmi les pasteurs. Diodore nous dit que de son temps cet usage existait encore et qu'il était toujours en faveur. En quoi consistaient ces chansons de bergers? qu'était-ce que le talent des artistes, musiciens, chanteurs ou poètes? quel était le rôle de la mémoire et celui de l'improvisation? Il n'y a guère à chercher de réponses précises. Tout ce qu'on peut dire, c'est que sans doute la science naïve des pasteurs siciliens, tout en se perfectionnant par une longue pratique et tout en admettant une certaine variété, resta fidèle à des procédés et à des habitudes qui lui servaient comme de soutiens et la dispensaient de grands efforts d'invention. Un rythme facile fournissait aux idées, simples et courtes, un moule commode; le vers intercalaire, d'origine sicilienne, nous dit-on, et né de la poésie populaire, ménageait des repos et, par le refrain qu'il formait, coupait le chant en petites strophes ; dans les couplets alternés eux-mêmes, où un chanteur était tenu d'imiter l'autre par l'analogie des idées, des images, du tour et du rythme, cette loi de correspondance ne constituait pas seulement une difficulté à vaincre : les improvisateurs rivaux trouvaient aussi un secours dans ces répétitions qui leur étaient imposées, mais qui présentaient à leur imagination excitée par la lutte des formes toutes prêtes à recevoir l'idée nouvelle.

Ces inductions se tirent de Théocrite lui-même. Nous n'avons point d'autres sources d'information : de copies très perfectionnées et très personnelles, il faut remonter aux originaux perdus. Et le fait est qu'on croit saisir chez le poète bien des élémens naturels qu'il a transformés et pliés à ses combinaisons. Il ne les emprunte pas seulement au bucoliasme; il les prend en général dans la vie champêtre et les fait tous entrer dans des compositions tout entières de lui. Lisez, par exemple, la chanson de moissonneurs qui termine la x[e] idylle :

Déméter, déesse des fruits abondans, des nombreux épis, puisse ce travail être facile et la moisson productive!

Serrez vos gerbes, botteleurs, de peur qu'un passant ne dise : « Les lâches! voilà bien de l'argent perdu! »

Tournez la coupure des chaumes vers Borée ou vers Zéphyre : ainsi l'épi s'engraisse.

En battant le blé sur l'aire, fuyez le sommeil de midi: c'est l'heure où la paille se fait le mieux.

Commencez la moisson quand s'éveille l'alouette, cessez quand elle s'endort, reposez-vous pendant la chaleur.

Heureuse, mes enfans, la vie de la grenouille! elle ne s'inquiète pas de celui qui verse à boire; elle a de quoi boire en abondance.

Tu ferais mieux de nous cuire des lentilles, surveillant cupide, au lieu de te couper les doigts en sciant des grains de cumin.

Ce chant de Lityersès, comme l'appelle le moissonneur qui le chante, n'a rien de mythologique; c'est à peine de la poésie. Ces apophtegmes et ces moralités, ces malices rustiques, sans le plus humble élan d'imagination ni la moindre intention de grâce, c'est la vie même de l'ouvrier de la campagne ; ce sont ses idées courtes, ses sensations renfermées dans le travail mercenaire qui le courbe sous le soleil ardent. C'est là précisément ce qu'a voulu rendre Théocrite; il a voulu d'abord nous donner en quelques vers l'impression directe de la réalité champêtre. Il a voulu encore autre chose, et puisque nous sommes amené en premier lieu à cette idylle, indiquons tout de suite quelles oppositions, quelles nuances, quel art d'arrangement donnent son caractère et sa valeur à une des plus simples compositions du poète. Il met en scène deux personnages de nature très différentes, qui se font ressortir naturellement : l'un, celui que nous venons d'entendre, est défini par sa chanson autant que par son langage; c'est un rude ouvrier, tout à sa tâche; l'autre, de la même condition, est un poète amoureux. Depuis onze jours qu'il aime, il n'a plus le cœur au travail; en ce moment même,

quoique au matin, sa faucille paresseuse abat le blé en lignes irrégulières et il reste en arrière de son compagnon, qui le gourmande; mais l'amour pénètre cet esprit naïf d'un souffle délicat et le remplit de passion. Écoutez la chanson qu'il a faite pour l'objet de sa tendresse :

Muses piérides, chantez avec moi la svelte jeune fille; car tout ce que vous touchez, ô déesses, vous le rendez beau.

Charmante Bombyca, tous t'appellent noire Syrienne, maigre, brûlée par le soleil; pour moi seule tu es dorée comme le miel.

Noire aussi est la violette, noire l'hyacinthe où se dessinent des lettres; et pourtant dans les couronnes on les préfère à toutes.

Le cityse attire la chèvre; la chèvre, le loup; la charrue, la grue; et moi, c'est vers toi que mon amour m'entraîne.

Que n'ai-je tout ce que, dit-on, possédait Crésus! Tous deux, représentés en or, nous serions consacrés à Aphrodite;

Toi, tenant à la main tes flûtes, ou une rose, ou une pomme; moi, avec un vêtement neuf et des chaussures neuves d'Amyclées à mes deux pieds.

Charmante Bombyca, tes pieds sont des osselets (1), ta voix une morelle (2); ce qu'est la grâce de ta tournure, je ne puis le dire.

Comme tout, dans cette heureuse recherche de naïveté, est spirituellement expressif! Auprès de son camarade, le jeune moissonneur est un savant : il connaît Crésus; c'est un rêveur : il a des visions où il contemple sa statue d'or et celle de sa maîtresse; mais comme il reste bien dans sa condition! Il représente la poésie pénétrant dans la grossièreté des mœurs de la campagne. Ses amours ne paraissent pas bien relevées. Cette Bombyca, dont le nom sonore semble annoncer la profession, c'est une joueuse de flûte qui va dans les fermes jouer pour les moissonneurs; maigre et noire, elle n'est belle qu'aux yeux de celui qu'elle a charmé et qui brave pour elle les railleries. Tout cela vit, tout cela se voit et se sent, soit dans le dialogue des deux hommes, soit dans leurs chansons, par des traits naturels et par des contrastes d'une remarquable netteté. Sans les chansons, nous aurions un mime rustique; ce sont elles qui constituent l'idylle bucolique par les correspondances symétriques qu'elles renferment. Elles commencent toutes deux par une invocation à des déesses en rapport avec chacun des deux sujets, Déméter et les muses; et surtout chacune se compose de sept dis-

(1) C'est-à-dire sont de forme élégante et pure comme les osselets.

(2) La plante dont il est ici question passait pour causer le délire.

tiques, sortes de strophes bien courtes, mais suffisantes pour l'haleine des chanteurs. Cette petite pièce est d'une rare perfection. Ce qui en fait peut-être le charme principal, c'est ce qui se saisit le moins par l'analyse, c'est la vive impression de l'été dans la nature méridionale, qui circule partout et donne à la plupart des traits comme un parfum particulier.

Théocrite se prête mieux à l'analyse de détail qu'à un examen général. Chacune de ses idylles forme une pièce à part, qui a sa couleur et son style, diffère des autres par le dessein et la composition, réclame, par la multiplicité des intentions et le fini du travail, une étude particulière. Tout au plus peut-on rapprocher entre eux quelques-uns des dix poèmes bucoliques d'après certaines analogies de ton et de sujet. Il n'y a pas d'ailleurs à se préoccuper de l'ordre suivi dans le recueil. On lit dans l'argument de la première idylle qu'elle est placée en tête comme la plus agréable et comme faite avec le plus d'art, suivant le précepte de Pindare, qui recommande de « mettre à l'entrée d'une œuvre une façade qui brille au loin. » Il est possible en effet que l'éditeur inconnu l'ait choisie pour la première place à cause de sa valeur; j'ajouterai qu'étant consacrée à Daphnis, le héros légendaire de la poésie bucolique, elle convenait comme pièce d'inauguration; mais je doute fort, malgré l'opinion de Sainte-Beuve, qu'une pensée particulière de rapprochement ou d'opposition ait déterminé avec certitude la place des autres poèmes. Pourquoi, si l'on s'est réglé sur les ressemblances de ton, ne pas avoir mis la xe idylle à côté de la ive et de la ve? Si l'on a cherché les contrastes, pourquoi séparer de la ve la viiie, si différente dans un cadre analogue? Si l'on s'est inquiété du rapport des matières traitées, pourquoi la iiie ne précède-t-elle pas immédiatement la xie, qui est le développement mythologique du même thème, les plaintes d'un jeune amant rebuté? Pourquoi enfin cette dernière n'est-elle pas plus voisine de la vie, qui a de même pour sujet les amours de Polyphème et de Galatée? Ces questions, en prouvant que le hasard ou tout au plus un simple souci de variété a décidé de la succession des idylles dans le recueil, ont peut-être surtout le mérite d'indiquer un ordre pour les étudier. Il semble en effet assez naturel de commencer par les pièces les plus simples, en tenant compte de l'analogie et du rapport des sujets, et de terminer par celles où se reconnaissent un art plus savant et une délicatesse supérieure.

Il faudrait donc, dans cette étude minutieuse du détail que réclame un pareil poète, prendre d'abord la ive et la ve idylles. La ive, si vide au jugement de Fontenelle, si pleine auprès des siennes, et surtout si vraie et si colorée dans sa simplicité rustique, n'a qu'un petit

nombre de vers. Ce n'est qu'une conversation qui marche au hasard entre un bouvier et un chevrier mercenaires des environs de Crotone, de caractères différens, l'un naïf et doux, l'autre assez malveillant et agressif. L'état du troupeau du premier, des médisances sur ses maîtres, un athlète et le vieux père qu'il a laissé chez lui en partant pour les jeux Olympiques, font les principaux frais de l'entretien; ces médisances s'interrompent un instant pendant qu'un berger retire à son compagnon, le querelleur, une épine que celui-ci s'est enfoncée dans le pied en courant après une vache; « et voilà toute l'idylle, » comme dit Fontenelle. Ce n'est plus aujourd'hui que l'on s'aviserait de contester l'intérêt d'une pièce qui, sans richesse d'invention ni distinction dans les sentimens, se soutient par la justesse et par le relief du détail.

La simplicité ou, si l'on veut, la vulgarité n'est pas moindre dans la v[e] idylle; certains traits, dont l'un a été adouci par Virgile, effaroucheraient à bon droit la délicatesse moderne. Ce qu'elle offre de plus intéressant pour une étude de l'art, c'est une image assez directe de la forme que paraît avoir revêtue primitivement le bucoliasme. Du moins Théocrite a-t-il voulu, dans une composition d'un artifice tout personnel, le montrer comme naturellement mêlé aux mœurs grossières des pâtres de l'Italie méridionale. Non-seulement ces deux mercenaires, très vulgaires interprètes de la mutuelle antipathie des Sybarites et des Thuriens, s'injurient et s'apostrophent en groupes symétriques de vers, où se glissent parfois les grâces de la poésie descriptive, — ce qui est une fiction tout artificielle; — mais leur querelle aboutit à une joute poétique. Elle s'engage aussitôt qu'ils ont trouvé un juge, le bûcheron Morson, qui ramassait des bruyères dans le voisinage. C'est cette joute poétique qui rappelle plus directement la forme première du bucoliasme. Les deux adversaires luttent, pour ainsi dire, à coups de distiques, dont chacun est un petit développement sur une seule idée. Voici quelle paraît être la loi de ces sortes de combat. Un des deux chanteurs, désigné par le sort ou par une convention, commence, et cet ordre reste établi pour toute la lutte. Il débite des vers (ici il n'y en a que deux) sur le sujet qu'il lui plaît de choisir; l'autre est tenu de répliquer aussitôt par le même nombre de vers du même tour et dans le même ordre d'idées, et de rendre au moins l'équivalent de ce qu'il vient d'entendre par les analogies, les correspondances et les contrastes. Ils continuent jusqu'à ce que l'un d'eux renonce ou que le juge, suffisamment éclairé, lui impose silence. Tantôt celui qui conduit la lutte reste dans des sujets voisins, tantôt il change brusquement de sujet et de ton. Le mieux est d'y mettre une grande variété. Ainsi, dans la v[e] idylle, la mention d'amours rusti-

ques, ou réels ou de fantaisie, des échanges d'invectives et de proverbes caustiques, des souhaits de l'âge d'or appliqués aux fleuves du pays, le Crathis et le Sybaris, des admonestations aux moutons et aux chèvres, la peinture de leur félicité dans leurs pâturages s'entremêlent dans une capricieuse incohérence. Cette rapide mobilité des thèmes forme comme les détours et les surprises d'une fuite où le coureur cherche à mettre en défaut une poursuite obligée de repasser sur toutes ses traces. C'est donc une lutte de souplesse et d'agilité entre deux improvisateurs qui s'efforcent, l'un de déconcerter son rival par l'imprévu de ses évolutions, l'autre de ne jamais rester à court. La difficulté d'invention est égale pour tous deux; si l'un doit renouveler à chaque instant les motifs du chant bucolique, il faut que l'autre en fournisse sur-le-champ des reproductions originales.

Les imitations, même celles de Virgile, ne donnent qu'une idée incomplète de Théocrite. Ce mouvement, cet imprévu, ce caprice, très sensibles dans la ve idylle, ne sont qu'imparfaitement reproduits dans la IIIe églogue du poète latin; de même qu'il s'en faut que le charme de la VIIIe idylle, plus faite pour tenter la grâce élégante de son génie, ait passé tout entier dans sa VIIe églogue! Le vers admiré de Fénelon

Aret ager, vitio moriens sitit aeris herba,

est bien heureusement expressif, et il semble qu'on ne puisse rendre avec une concision plus pénétrante la souffrance de la nature, qui apparaît, aux yeux d'un amant, désolée par l'absence de sa maîtresse; mais comparez au grec : comme tout, dans ce passage et ailleurs, est d'une poésie plus pleine, plus mollement abandonnée, plus vivante! Il y a des traits que le poète latin, qui pourtant choisit et prend partout la fleur, n'essaie même pas de rendre; par exemple, celui-ci :

« Non, ni les domaines de Pélops, ni l'or de Crésus, ni une vitesse qui devance les vents ne me tenteraient; mais sous ce rocher, te tenant serré dans mes bras, regardant mes moutons paître tranquilles, je lancerai mes chants vers la mer de Sicile. »

Quel tableau bien grec de volupté pastorale! Mais laissons le détail, qui nous entraînerait à citer indéfiniment, et continuons à marquer d'une manière générale les formes et les progrès du chant alterné ou, suivant l'expression grecque, *amœbée*.

Dans la VIIIe idylle, cette perle du recueil de Théocrite, la lutte à la fois ardente et aimable des deux beaux enfans se compose de deux parties. La seconde rappelle par la disposition les deux chants

qui terminent la xe idylle et que nous avons cités plus haut. Chacun des chanteurs récite tour à tour et de suite quatre couplets de vers dactyliques. Tous deux s'y renferment dans la réalité de leur vie pastorale; mais le second, Daphnis, le futur héros des bergers siciliens, s'y présente dans la fleur pudique de sa beauté adolescente, inspirant l'amour et relevant la simplicité des mœurs champêtres par une nuance plus délicate de sensibilité. C'est la première partie qui nous donne un développement intéressant du chant amœbée. Ici les couplets s'entre-croisent, et chacun se compose de deux distiques élégiaques. Ils offrent donc une forme déjà plus ample et un rythme qui a quelque chose de lyrique. C'est que l'idée elle-même a un caractère nouveau. Ce n'est plus, comme dans la ve idylle, un trait capricieusement lancé dans une succession incohérente: c'est, dans chaque strophe, comme une phrase d'un même thème musical; un seul sujet remplit tout le chant, lui donne le ton et la couleur. De plus, ce sujet est idéal; les amours que chantent les deux enfans ne conviennent point à leur âge, et d'ailleurs le style ne laisse aucun doute sur la pensée de Théocrite. Sa poésie, pleine de sève et brillante d'une saine limpidité, reste bien loin de la galanterie moderne; mais c'est une fiction, qu'il place dans un cadre d'une grâce toute vivante.

Chez lui la fiction ira plus loin, et à mesure qu'elle se développera plus librement, par un mouvement naturel elle élargira et brisera plus qu'à demi les formes étroites et pauvres du bucoliasme à deux parties. Ainsi la vie idylle est une sorte de drame improvisé. Daphnis, qui pose le thème, dépeint les agaceries de la nymphe Galatée se jouant de l'amour de Polyphême; et déjà sa peinture prend un caractère dramatique, car elle s'adresse au cyclope, que le peintre interpelle indirectement et encourage en entrant lui-même dans ses sentimens. Le rival de Daphnis, Damœtas, dépasse cette hardiesse: il revêt aussitôt le personnage de Polyphême, et c'est l'amant de Galatée que l'on entend exprimer naïvement sa passion. Voilà donc, peu s'en faut, une scène à deux rôles, où l'on trouve successivement l'expression plastique et l'analyse morale. Pour obtenir cette valeur d'effet et cette richesse relative de développement, Théocrite se dégage du moule bucolique. Déjà, dans le fragment dont l'éditeur ancien a formé le corps de l'idylle ixe, nous trouvons deux couplets assez étendus, dans lesquels les bergers rivaux opposent l'un à l'autre deux tableaux, celui des jouissances de l'été et celui des jouissances de l'hiver dans la vie pastorale. Mais les correspondances y sont sensibles, sinon aussi marquées que dans le dialogue bucolique. Chacun remplit exactement sept vers, dont les derniers sont analogues par les idées et par le tour. Ici, au contraire, les répétitions

symétriques ou parallèles de pensées et de formes ont complètement disparu. Le chant de Daphnis a quatorze vers et celui de Damœtas dix-neuf, et chacun conserve toute sa liberté d'allure. Ce qui établit entre eux un caractère commun et les rattache au genre bucolique, c'est la nature des idées, la langue et le rythme.

S'il semble que le bucoliasme ait dû son origine à des dialogues improvisés pendant la célébration d'une fête d'Artémis en Sicile et en Italie, il était dans la nature des choses que ces bergers chanteurs exerçassent leur talent ailleurs que dans ces occasions solennelles. Une fois retournés dans leurs montagnes, non-seulement ils pouvaient se préparer entre eux à ces assauts poétiques et les renouveler dans ces encadremens pittoresques que Théocrite et ses imitateurs se sont plu à nous retracer; mais, sans nul doute, en dehors de ces luttes d'improvisation, ils composaient à loisir dans les solitudes où ils gardaient leurs troupeaux. Théocrite dit lui-même par fiction dans l'idylle VII : « Vois si tu aimerais ce petit chant que j'ai composé naguère dans la montagne. » De là des chansons apprises et répétées, humbles monumens de la muse pastorale, transmis de génération en génération comme les nobles rhapsodies de l'épopée. C'est ainsi que durent se conserver les vieilles légendes siciliennes de Daphnis et de Comatas. Un berger renommé pour son talent de poète ou de chanteur disait, à la joie de son public champêtre, la chanson de Comatas ou la chanson de Daphnis, son œuvre ou celle d'un autre berger. Sans doute aussi, celui chez qui s'était éveillé l'instinct poétique et qui se sentait en possession des ressources d'un art bien simple, était tenté par les sujets qui s'offraient d'eux-mêmes à lui : la nature environnante, ses troupeaux, sa vie, ses amours vraies ou supposées. Telle devait être aussi la matière des chants amœbées. Qui prétendrait définir et limiter avec précision le mouvement poétique dans ces âmes naïves, quand elles reçurent le souffle de la muse dans la libre simplicité des mœurs pastorales de la Sicile? Ce qui manqua, ce fut moins la variété des sujets que l'ampleur du développement et la perfection de l'art.

Qu'étaient-ce, en effet, que ces accens qui, avec le son du chalumeau, s'échappaient des vallées ombragées de la Sicile, comme la voix douce et sauvage de cette gracieuse nature? Quelle était la forme, quel était le rythme de ces chansons? Il est probable qu'elles conservaient une ressemblance extérieure avec les chants alternés. Des couplets très courts, comme l'inspiration du poète, quelquefois séparés par des refrains, des répétitions de coupes, d'expressions, d'idées, dont le balancement régulier berçait agréablement son oreille et entretenait dans son esprit une excitation modérée qui

suffisait à sa force d'invention : tels furent, semble-t-il, les caractères de la seconde forme du bucoliasme. C'est, du moins, ce que l'on peut induire de certaines pièces ou de certains morceaux de Théocrite, qui, en recueillant ces élémens primitifs, ne les a certainement pas dénaturés : il a dû, au contraire, s'étudier à les conserver, comme ce qui constituait le style propre du genre qu'il introduisait dans le monde littéraire.

A cette seconde espèce de bucoliasme appartiennent les petits morceaux non dialogués qui se trouvent dans la xe et la VIIIe idylles. On peut y rattacher toute la troisième, cette charmante plainte amoureuse qu'un jeune chevrier vient chanter au seuil de la demeure d'Amaryllis, une grotte toute revêtue de lierre et de fougère; sorte d'élégie pastorale où une passion naïve s'épanche en petites phrases de deux ou trois vers, proportionnées aux courts élans de l'imagination; première idée de la belle composition du *Cyclope*, qui reprend le même thème, mais avec la liberté de rythme et la largeur de développement que demande une conception plus puissante. L'œuvre à la fois la plus caractérisée et la plus artistement construite à l'image du bucoliasme non dialogué, c'est le chant de Daphnis dans la première idylle. D'après la distribution la plus vraisemblable, cette poétique complainte sur la mort du héros pastoral se compose d'une série de couplets de quatre vers, séparés par un vers intercalaire ou refrain, par lequel le poète semble s'encourager lui-même à l'effort nécessaire pour chaque nouveau développement : « Commencez encore, ô muses, commencez un chant bucolique. » Une légère modification annonce aux derniers couplets que la narration touche à sa fin : « Cessez, ô muses, allons, cessez le chant bucolique. »

Enfin Théocrite tire un admirable parti de ce genre de composition dans le mime des *Magiciennes*. Les strophes de quatre vers, où est décrite, ou plutôt mise sous les yeux, la scène d'incantation, celles de cinq, où l'amante de Delphis raconte l'origine et les phases de son amour, se succèdent faciles et variées, sans que l'expression, nette et profonde, ardente et douloureuse, soit un instant refroidie, sans que l'on cesse d'y sentir comme circuler le mal qui dévore la femme délaissée, malgré le retour périodique du vers intercalaire : « Oiseau magique, attire mon amant vers ma demeure. » — « Connais d'où vint mon amour, ô divine Séléné. » Ces invocations, dont la première accompagne les rites magiques, et la seconde le récit, soutiennent de leur note passionnée l'excitation de cette magicienne par amour, jusqu'au moment où, ayant tout accompli, s'étant rassasiée du triste plaisir de se retracer à elle-même ses émotions et ses souffrances, elle retombe dans la réalité présente. Est-ce seulement

à une espèce de chant bucolique que Théocrite emprunta cet usage du refrain, ou bien l'avait-il trouvé aussi dans d'autres formes de chanson populaire en Sicile, où l'on nous dit que ces refrains étaient une habitude locale? C'est ce que nous ignorons. Toujours est-il qu'il établit un rapport entre l'idylle des *Magiciennes* et l'idylle franchement bucolique qui renferme le chant de Daphnis.

IV.

C'est ainsi que Théocrite recueille, pour leur communiquer la vie de l'art, la vie durable, les formes particulières de chant que lui offre la Sicile. En ayant soin de leur conserver leur caractère, il crée une poésie nouvelle, capable de réveiller la sensibilité littéraire de ses contemporains. Nous avons déjà dit qu'il ne s'enferme pas étroitement dans ces formes; il s'y meut avec liberté, les assouplit à son usage ou même s'en affranchit, suivant le ton qu'il veut prendre et la nature des effets qu'il veut produire. Il ne se borne donc pas à une ingénieuse appropriation; en vrai poète, il domine la forme et la plie à exprimer ce qu'il veut et ce qu'il sent. Parmi ces pièces si variées, il en est une tout à fait à part et que beaucoup considèrent comme le chef-d'œuvre de la pastorale grecque, c'est l'idylle des *Thalysies*, la septième dans le recueil. Heinsius l'appelait *divine*, *toute de lait* (*lactea*), *plus douce que le plus doux miel*, *la reine des églogues*. Sainte-Beuve, dont j'ai déjà rappelé l'intelligente admiration pour Théocrite, s'est plu à l'analyser en détail et à en traduire des morceaux. Les anciens en ont imité une foule de vers; Virgile surtout y a beaucoup puisé. Or ce qui frappe, quand on essaie de rattacher la pastorale de Théocrite à son origine, c'est que par la forme ce poème ne se rapporte à aucune des deux espèces du bucolisme sicilien : on n'y trouve ni dialogue régulièrement alterné avec des effets de symétrie et d'antithèse, ni couplets à refrain. Faut-il voir dans ce fait une confirmation d'une opinion émise par des critiques, et en particulier par Fritzsche, d'après laquelle les *Thalysies* seraient une œuvre de la jeunesse du poète, antérieure à son séjour en Sicile et à une action directe des influences locales qu'il y subit? Théocrite, en effet, s'y représente comme jeune, place la scène à Cos, où une tradition le fait naître et où il fut très probablement élevé, et y mentionne avec complaisance des lieux et des habitans de cette île. Mais, d'un autre côté, les élémens siciliens y tiennent aussi une grande place, et il nous paraît, pour le moins, aussi vraisemblable que, dans cette composition, où la fiction a beaucoup de part, il ait pris plaisir à retracer et à présenter comme récens des souvenirs de sa jeunesse. Ne nous attachons donc pas à cette ques-

tion de date, et, sans prétendre savoir ce qui ne nous est attesté par aucun témoignage certain ni déterminer au juste à quel moment de la carrière poétique de Théocrite appartient cette idylle, essayons d'indiquer ce qui en a fait le succès.

Nous venons de dire que les *Thalysies* ne sont une imitation d'aucune des deux formes du bucoliasme. Ce n'est donc pas le mérite d'une habile appropriation qui séduisit les connaisseurs. Non; mais ils y trouvèrent, ainsi que tous ceux qui aimaient la pastorale, ce qui fait surtout le charme de ce genre de poème, une plénitude champêtre de vie facile et douce, une impression de calme et d'abondance dans la simplicité rustique, un idéal de mœurs pastorales qui, sans s'élever ni se raffiner, ni se passionner trop, s'embellit par le sentiment des beautés de la nature agreste, par la poésie et par l'amour. En parlant des origines de la poésie champêtre, nous rappelions naturellement les jolis vers d'Hésiode sur les plaisirs de l'été, et nous montrions comment le tableau du vieux poète se rétrécissait pour entrer dans le moule gracieux d'un couplet bucolique. Veut-on le voir, au contraire, s'amplifier et s'animer dans un développement plus riche : qu'on lise la fin des *Thalysies*, cette peinture d'un repas de sacrifice, où les invités, étendus sur des lits de joncs et de pampres fraîchement coupés, à l'ombre des peupliers et des ormes doucement balancés par le vent, parmi les poiriers et les pommiers qui versent leurs fruits autour d'eux, respirant toutes les senteurs de l'été à son déclin, en entendant tous les bruits, le chant voisin des cigales, le gémissement lointain des tourterelles, le bourdonnement des abeilles, et aussi le murmure tout proche d'une fontaine qui s'échappe d'une grotte et dont les nymphes mêlent au vin leur pur nectar, s'abandonnent à la sensation délicieuse de cette fête de la nature, à laquelle préside la déesse des biens de la terre, Déméter Aloas, souriante sur son piédestal, les deux mains chargées d'épis et de pavots. Le ton, le cours abondant et facile des vers, le charme pénétrant des expressions et des tours, l'art d'une composition qui se dérobe, font de cette description un morceau de maître, et personne ne l'a lue sans l'admirer,

Il y a, dans l'idylle des *Thalysies*, un autre genre de mérite très différent que le poète a eu le talent de concilier avec le premier, et par lequel, assurément, il s'attira les suffrages de ses contemporains, dont il flattait les goûts raffinés en même temps qu'il reposait leur imagination par ces tableaux de la campagne. Je veux parler des personnalités, non déguisées ou allégoriques, qui tiennent au fond réel du sujet ou qui s'y adaptent ingénieusement. La scène, avons-nous dit, se passe dans l'île de Cos, et tout porte à croire que Théocrite assista réellement à cette fête domestique de Cérès, dont il

célèbre le souvenir. Il nomme les hôtes qui le reçoivent à leur campagne, Phrasidamos et Antigène, deux frères issus d'une des premières familles du pays. Il nomme aussi leur compatriote, Philétas, l'élégiaque illustre, son maître, et le poète Aratus, son ami. Avec ces noms s'en rencontrent un certain nombre d'autres dont on ne sait s'ils sont altérés ou fidèlement reproduits, mais qui désignent des personnages véritables. Enfin, deux bergers, les principaux acteurs du petit drame, ceux qui conversent ensemble et font assaut de talent poétique, sont Théocrite lui-même, qui se cache à demi sous le nom de Simichidas, reconnaissant ainsi, nous disent des témoignages anciens, l'affection et les soins de son beau-père Simichos, et un autre poète, qu'il appelle Lycidas et dont on ignore le vrai nom. Nous voilà donc dans un monde réel, avec des personnages dont chacun était bien connu des lecteurs contemporains, et dont ils prenaient plaisir à retrouver la physionomie et les allures sous ces vêtemens et ces dénominations de fantaisie. De là, tout un ordre d'effets obtenus par un art délicat et spirituel. A la distance où nous sommes, beaucoup nous échappent sans doute; mais il en est que nous pouvons encore reconnaître. Ainsi nous voyons sans peine comment Théocrite s'est plu à se mettre lui-même en scène sous les traits d'un jeune berger naïf, plein de confiance dans son talent naissant de poète et pressé de le produire. Et, à ce propos, remarquons que cette observation pourrait bien décider d'une manière générale la question de date. En effet, ce plaisir que Théocrite prend à marquer ces traits de jeunesse, cette ironie avec laquelle il les dessine pour en faire un portrait dont on ne saurait garantir la ressemblance, autorisent à supposer un assez grand intervalle entre la date de cette composition et le temps qu'elle dépeint : ce n'est pas sur ce ton qu'un jeune homme fait les honneurs de sa personne. Ajoutons qu'un passage satirique contre les émules impuissans d'Homère semblerait indiquer qu'alors Théocrite avait lui-même renoncé à toute velléité épique, et choisi décidément sa voie.

Il y a une chose incontestable, c'est que ces allégories pastorales, dans la nuance saisie par le poète, ont le plus souvent une saveur fort piquante. Voyez la chanson de Lycidas, ces vers d'une grâce alexandrine et d'une si douce élégance, aboutissant au tableau de la fête champêtre par laquelle il se promet de célébrer le retour de son bien-aimé, parti pour Mitylène. Quel ingénieux mélange de recherche délicate et de simplicité pastorale! Ce sont les légendes bucoliques de Daphnis et de Comatas que chantera pendant le repas le pâtre sicilien chargé d'embellir par la poésie la réunion des deux *amans* (il faut se résigner à rencontrer chez Théocrite comme chez Virgile ce trait des mœurs antiques); et Lycidas, sans doute en

réalité un poète très civilisé, subit d'avance si complètement le charme de ces légendes de bergers tant de fois redites, il s'éprend d'un tel enthousiasme pour le chevrier Comatas merveilleusement sauvé par les muses, qu'il s'écrie lui-même : « O bienheureux Comatas,.. que n'es-tu de nos jours au nombre des vivans! Je ferais paître mes chèvres dans les montagnes en écoutant ta voix... » Le même mélange existe dans la chanson de Simichidas ou Théocrite. Avec une élégance toute anacréontique, il appelle les Amours, « pareils à des pommes rougissantes, » pour qu'ils percent de leurs flèches l'insensible objet de la passion du poète Aratus ; mais il confie aussi les intérêts de son ami à une divinité pastorale, à Pan, qu'il menace, pour stimuler son zèle, de la flagellation superstitieuse que les Arcadiens infligeaient à sa statue, et il termine en conseillant à l'amant malheureux d'user d'un remède tout populaire, de s'adresser à quelque vieille qui, en crachant, le délivre de ses maux.

Cette incomplète analyse suffit pour faire voir la diversité des élémens que Théocrite a voulu rapprocher; mais ce qu'elle ne fait nullement saisir, ce sont les intentions et les effets; c'est l'impression d'une naïveté, parfois presque puérile, s'intéressant à chaque détail, avide de toutes les notions vraies ou merveilleuses qui peuvent parvenir jusqu'à des oreilles rustiques, s'abandonnant à de courts élans de sensibilité et de poésie pour retomber aussitôt dans la réalité familière; c'est la grâce, naturelle ou étudiée, qui est répandue sur tout; c'est enfin le ton bucolique, qui consiste dans le rythme des vers autant que dans la mesure et le caractère des sentimens.

Je m'étonne que Saint-Marc Girardin, habitué à suivre les idée littéraires dans leurs évolutions à travers les peuples et les siècles, n'ait pas, quand il a touché à la pastorale, cédé à la tentation de caractériser les différentes formes qu'y revêt l'allégorie, suivant les temps et suivant les mœurs. Sans doute sa critique ingénieuse et spirituelle nous aurait offert plus d'une comparaison piquante entre le Lycidas de Théocrite et les bergers italiens ou français. Mais je crois qu'il se serait surtout arrêté sur l'inventeur du genre et sur le premier et le meilleur de ses imitateurs latins, sur Théocrite et sur Virgile. C'est chez eux qu'existe réellement une lutte pour introduire la nature et la vérité champêtre dans une donnée artificielle. Et encore quelle différence entre l'original grec et son élégant émule! Virgile se suppose assis au milieu de ses chèvres et tressant une corbeille avec des tiges grêles d'hibiscus, pendant qu'il chante la douleur amoureuse de Gallus et cherche ainsi à lui ramener sa maîtresse infidèle : où y a-t-il là même un semblant d'illusion? Le chevrier des *Thalysies* est bien autrement réel, malgré l'intention

ironique d'un portrait qu'un peintre n'aurait qu'à transporter sur la toile :

« C'était un chevrier, et nul à sa vue ne s'y serait trompé, car il avait toute l'apparence d'un chevrier. Sur ses épaules il portait la peau velue d'un bouc fauve qui sentait la présure fraîche (il venait de s'y essuyer les mains en faisant des fromages, nous explique le commentateur ancien) ; sur sa poitrine un vieux manteau était serré par une ceinture tressée, et il tenait de la main droite un bâton recourbé d'olivier sauvage. »

J'imagine que l'original de Lycidas était un élégant, qui s'amusa fort de cette transformation, et que le seul trait exact du portrait de fantaisie tracé par Théocrite, c'est ce sourire tranquille qui distend ses lèvres entr'ouvertes et qui fait briller ses yeux, quand, avec une bienveillance légèrement railleuse, il adresse la parole à son jeune compagnon. Mais ces nuances de spirituelle ironie, ainsi que toutes les autres allusions, sont comme enveloppées par l'atmosphère vraiment champêtre où se meut toute la pièce. Virgile, cet amant si fin et si passionné de la nature, ne conserve qu'une faible part de vraisemblance pastorale dans ses églogues allégoriques, et il n'a pas d'esprit : ce n'est pas en se jouant à la surface, c'est en pénétrant au fond des âmes touchées par la douleur ou par la passion que son génie se révélera. Et déjà qu'y a-t-il de plus gracieusement tendre que cette même idylle de *Gallus?* De quelle abondance de traits touchans n'a-t-il pas enrichi ses imitations, et comme son art délicat soutient sa fiction par la valeur poétique du détail! Le détail, en effet, veut être étudié de très près chez lui comme chez Théocrite, et c'est pour cela qu'on ne peut les comparer sérieusement l'un à l'autre que le livre en main. Leurs ouvrages sont comme des pièces précieuses d'orfèvrerie, qui frappent tous les yeux par l'élégance de la forme et du dessin général, mais dont chaque ciselure réclame l'attention des connaisseurs.

A la fin de cette revue rapide des idylles bucoliques de Théocrite, nous voici ramenés à notre premier point de vue : l'inévitable influence qu'une civilisation avancée exerça sur cette idée d'un retour littéraire vers les mœurs pastorales de la Sicile. Nous avons essayé d'indiquer de quelle façon le poète emprunta à ces humbles trésors populaires que gardaient les montagnes et les vallées de cette belle île certaines formes, certaines sensations et certaines peintures. Il nous reste à parler des légendes qu'il y trouva et de l'usage qu'il en fit.

JULES GIRARD.

LA
GUERRE MARITIME
ET LES
PORTS MILITAIRES DE LA FRANCE

Notre temps est une époque de transformation, de passage d'un ordre ancien, lent à mourir, à un ordre nouveau lent à s'affirmer. La lutte des idées nouvelles contre les idées anciennes dure depuis un siècle, et combien éloigné apparaît encore leur triomphe définitif! Des institutions sociales, réalisation pratique de ces idées, les unes, profondément ébranlées, sont désormais sans force; les autres n'ont pas encore trouvé les puissantes assises dont elles ont besoin pour se développer dans la plénitude de leur action féconde. Le doute, l'incertitude, sont dans tous les esprits, même alors que la grandeur, la sécurité nationales sont en question. L'organisation de l'armée ne reste-t-elle point un problème dont, depuis dix ans, le pays attend avec anxiété la solution, toujours retardée? On la dit prochaine, admettons-le; mais la France, pour se retrouver dans sa force guerrière, doit autant que sur son armée pouvoir compter sur une marine militaire qui, même en temps de paix, fasse rayonner au loin son influence civilisatrice. Notre marine de guerre répond-elle à cette impérieuse nécessité? La légende de 1870-1871, menteuse comme toutes les légendes, nous a longtemps bercés de ses illusions. En tant qu'institutions fondamentales du moins, notre marine semblait en effet échapper à cette loi générale de rénovation qui nous entraîne. Était-ce bien vrai? La question vient d'être posée avec un grand retentissement dans le monde maritime par le court passage au pouvoir d'un homme à l'esprit ardent et convaincu qui

puisait dans son patriotisme cette double force, si rare de nos jours : la foi dans ses idées, la volonté de les réaliser à travers tous les obstacles. Son apparition d'un jour au ministère de la rue Royale aura eu du moins un résultat positif : ses projets de réforme ont reçu de leur auteur même une publicité qui semble appeler une discussion approfondie et générale. Nous ne discuterons ici qu'une seule des idées soulevées par ce vaste programme. Dans une pensée d'économie et de simplicité d'action, le port militaire de Rochefort, création de Colbert, était menacé dans son existence même. La raison des choses nous semble, au contraire, l'appeler à une importance nouvelle, que l'avenir ne peut que grandir encore. Ne nous trompons-nous pas? La question vaut la peine d'être étudiée avec tous les développemens qu'elle comporte.

I.

L'objectif évident de toute marine militaire est la guerre maritime. Le problème fondamental qui s'impose à nos recherches avant tout autre est donc : Que sera une guerre maritime? Chose étrange! nul aujourd'hui, même parmi les plus distingués des hommes de mer, ne peut répondre à cette question. J'ajoute : nul d'entre eux ne peut dire quel sera véritablement l'instrument de combat dans une telle guerre.

Cette double assertion veut être prouvée. Ne semble-t-elle pas, en effet, un pur paradoxe, alors que non-seulement l'Angleterre, pour qui la mer est le suprême intérêt, mais toutes les nations du monde, dépensent chaque année, et depuis plus de trente ans, des sommes fabuleuses pour le maintien ou le développement de leur marine militaire? L'Angleterre a ses *Invincible,* l'Italie ses *Duilio,* la France ses *Dévastation,* et pas un de ces formidables engins de guerre, où le bronze, le fer, l'acier s'accumulent sous toutes les formes, ne serait le type définitif du vaisseau de combat de l'avenir! et leur réunion ne constituerait pas une de ces flottes puissantes, sinon invincibles, sur lesquelles une nation pourrait comme autrefois se reposer en toute confiance et de ses intérêts commerciaux et de la sécurité de ses frontières maritimes! S'il en était ainsi, si ce double but n'était pas atteint, si ces dépenses étaient vaines et vains ces longs et persévérans efforts, à quoi bon continuer dans une voie sans issue? Mais alors quelles sont les causes de cette impuissance supposée des flottes de guerre actuelles à assurer ces résultats supérieurs et de leur infériorité en regard des flottes d'autrefois qui y suffisaient pleinement?

Ces causes sont multiples; essayons d'établir celles dont l'action semble décisive.

Il y a moins de cinquante ans, à l'époque de la marine à voiles, la seule qui ait une histoire, toute force navale, quelle que fût son importance, était essentiellement une réunion plus ou moins nombreuse d'*unités de combat* (vaisseaux de ligne) réalisant avec plus ou moins de perfection un type idéal, mais précis, que les ingénieurs de toutes nations s'efforçaient d'atteindre. Qu'était cette unité de combat, ce vaisseau de ligne? C'était une forteresse flottante en bois; quatre batteries de trente canons, d'un calibre uniforme dans les derniers temps, s'étageaient, rayant les murailles extérieures de leurs bandes blanches. Une haute mâture sur laquelle se déployait au vent une triple pyramide de voiles dont l'orientation et la manœuvre constituaient une science spéciale, imprimait à la masse entière une vitesse dont le maximum atteignait rarement douze nœuds à l'heure et qui, de vaisseau à vaisseau, ne différait guère que d'un nœud au plus; enfin, dans la partie cachée sous l'eau, les cales, s'accumulaient, rangés avec le plus grand ordre, les munitions de guerre, les rechanges, les vivres, l'eau, les approvisionnemens multiples nécessaires au combat et à la navigation et qui limitaient à trois mois au plus la durée des croisières au large. Ces traits généraux résument le type de l'unité de combat des marines d'autrefois, type uniforme, constant pour toutes les nations maritimes; si uniforme, si constant que, pour juger presque sans erreur la force individuelle de chaque navire, il suffisait d'apprécier sûrement la hauteur de la mâture, l'écartement de ses deux mâts principaux; par suite aussi, il suffisait, pour juger de la force matérielle d'une escadre, de compter les unités de combat, les vaisseaux de ligne qui la composaient.

Aussi *une*, aussi constante était la constitution du personnel qui montait ces escadres et leur donnait une âme. Amiraux, officiers, équipages, tous, avant toute autre qualité, devaient être des marins, des hommes de mer. Pendant la paix, les longues stations sur tous les points du globe où s'agitait quelque intérêt commercial ou politique, les voyages de circumnavigation et de découvertes, enfin les évolutions dans des escadres spéciales étaient la rude école où se formaient ces officiers et ces équipages à une vie spéciale, à une science spéciale; vie spéciale, où l'isolement, la solitude, la réflexion intérieure, l'étude et le travail, les privations morales et les privations physiques trempaient les caractères, où l'habitude de la difficulté vaincue, du péril bravé, du danger surmonté donnait une précieuse expérience, celle de l'uniformité constante des causes sous la variété des incidens, et faisait du véritable homme de mer l'homme impassible du poète devant les ruines amoncelées; science spéciale, dont les conquêtes, dont les progrès s'accomplissaient lentement, par longues transitions, et se traduisaient par quelque réforme, par quelque amélioration insignifiante en apparence, très

importante au fond, dans le gréement, dans la voilure, dans l'artillerie, dans l'arrimage, dans le service intérieur. En temps de guerre, cette expérience de la mer si rudement acquise, ces réformes si lentement accomplies se révélaient dans leur importance décisive; elles étaient les gages assurés de la victoire entre deux flottes que conduisaient au combat des chefs à qui s'imposaient les mêmes règles tactiques, règles uniformes, mathématiques, dont surent seuls s'affranchir quelques chefs de génie, les Suffren, les Nelson, mais qui ne durent qu'aux succès les plus glorieux d'être absous de les avoir transgressées.

Les longs récits des batailles navales, leur étude critique si souvent faite montrent la fixité de ces règles, fondée sur l'uniformité constante des causes, malgré la variété des incidens. Pendant plusieurs heures, souvent pendant des journées entières, on s'est disputé « l'avantage du vent; » enfin les deux flottes se joignent, marchant toutes deux en un ordre prescrit par la règle, en ligne de file ou de bataille (*line of file, of battle*), les deux expressions sont identiques; elles se sont canonnées d'abord à distance, puis bord à bord; les murailles sont trouées par les décharges répétées des batteries; les ponts ruissellent de sang; les mâtures tombent et pendent échevelées le long du bord; les gouvernails brisés ne dirigent plus le navire, presque immobile; l'abordage est devenu possible; pour quelques-uns, il a décidé de la lutte. Les amiraux cherchent dans les débris de leurs flottes combien de leurs vaisseaux peuvent manœuvrer encore. Le vainqueur sera celui qui en comptera le plus; il peut achever la destruction de son adversaire si celui-ci persiste dans une héroïque et folle résistance; mais la brise change, la nuit se fait ou tout autre incident le soustrait à ses coups : la lutte n'est pas finie; elle se renouvellera bientôt sur un autre champ de bataille; ou la nuit a tardé, la brise est restée la même, rien n'a modifié les chances respectives des combattans; ou peut-être encore la tempête a achevé l'œuvre de destruction si bien commencée. Alors la victoire est décisive; elle s'appellera Trafalgar, si vous le voulez, et pendant dix ans l'Angleterre sera la maîtresse incontestée de l'océan. Ses escadres bloqueront toutes les côtes ennemies, fût-ce celles de l'empire de Napoléon, c'est-à-dire celles de l'Europe; ses convois sillonneront sans crainte les grandes routes commerciales du monde, dont les négocians de Londres et de Liverpool exploiteront seuls les marchés et monopoliseront les richesses.

Des grandes guerres maritimes de Louis XIV aux grandes guerres maritimes de la révolution et de l'empire, les dernières qui aient ensanglanté l'océan, ces quelques lignes résument les longs récits de toutes les batailles navales; elles en fixent aussi les résultats positifs, tristes ou glorieux pour nous, suivant que les flottes fran-

çaises sont commandées par les Duquesne, les Tourville, les Suffren, suivant que les flottes anglaises sont commandées par les Rodney, les Jervis, les Collingwood, par Nelson, le dernier et le plus illustre de tous. Aboukir, plus que Saint-Jean-d'Acre, fait évanouir les rêves du glorieux vainqueur des Pyramides; Trafalgar ruine les projets du glorieux empereur et le rejette des plages de Boulogne vers les champs de bataille d'Austerlitz. Le maître de l'Europe épuise la France dans une lutte dont l'issue sera fatale pour elle. La maîtresse de l'océan, l'Angleterre, prépare, en toute sécurité derrière « ses murailles de bois, » son avenir d'incomparable grandeur et jette les assises de l'immense empire dont elle enserre aujourd'hui le monde, de cet empire dont les plus belles provinces sont ces colonies que créa la France, — le Canada, l'Inde, Maurice, — où les noms des Dupleix, des La Bourdonnais, des Montcalm rappellent seuls ce que fut autrefois la force expansive de notre race.

Ainsi, uniformité de type du vaisseau de ligne, unité de combat; uniformité de composition des escadres, réunions plus ou moins nombreuses de ces unités; un seul moteur, le vent, ne permettant qu'un nombre restreint de combinaisons tactiques et les imposant aux esprits les plus aventureux; une même arme, le canon, lançant les mêmes projectiles, tels étaient les élémens constitutifs, à peu de chose près identiques, de toutes les marines à voile. Qui les différenciait? Le personnel qui montait ces vaisseaux, les chefs qui commandaient ces escadres et qui, aux heures suprêmes, les animaient du souffle de leur âme héroïque. « Couvrez mon vaisseau de pavillons blancs! » s'écriait Suffren au plus fort de la mêlée. *England expects every one will do his duty* était l'ordre du jour flottant aux mâts du *Victory,* le vaisseau de Nelson. Son devoir, c'était la victoire, et certes, les résultats de cette victoire, quand, ainsi qu'à Trafalgar, elle couronnait une longue lutte, valaient les flots de sang dont elle était achetée. C'était, pour la nation vaincue, l'anéantissement de son commerce, la perte de ses colonies, le blocus étroit de ses rivages; c'était, pour la nation victorieuse, l'empire de la mer, l'exploitation commerciale du monde, l'absorption de ses richesses.

Que sont les marines militaires d'aujourd'hui et, dans l'état des choses actuel, quelles seraient les conséquences probables d'une guerre maritime? J'ouvre un des nombreux recueils semi-officiels qui donnent, avec un grand luxe de détails, la composition de toutes les marines militaires du monde. En remontant des États-Unis d'Amérique, qui n'ont pas de *flotte cuirassée*, jusqu'à l'Angleterre, qui se repose aujourd'hui pour sa sûreté sur ses murailles de fer, comme jadis elle faisait sur ses murailles de bois, et qui, par cela même, reste la première puissance maritime du monde, l'écart est immense; les autres marines se tiennent sur des échelons inter-

médiaires, toutes plus ou moins loin de la marine anglaise par le nombre, mais toutes s'en rapprochant par leurs élémens constitutifs. La variété de ces élémens se révèle à première vue : cuirassés d'escadre à mâture, cuirassés d'escadre sans mâture, cuirassés de station lointaine, cuirassés à batteries, à réduit central, à tourelles fixes, à tourelles mobiles, que sais-je encore? Une multitude de types variant surtout suivant l'époque où ils ont été conçus et dont chacun, par cela même, ne ressemble que de loin au type qui l'a précédé, au type qui l'a suivi dans l'ordre de création de la flotte cuirassée. C'est là une conséquence inévitable d'une période de gestation, d'enfantement et, par suite, de tâtonnemens, d'expériences, d'essais, d'*écoles*, pour me servir d'un mot vulgaire mais expressif, et cette période doit toucher à sa fin ; on voudrait le croire, mais est-ce possible?

L'Italie, la dernière venue des nations européennes, a voulu, comme elles, avoir sa marine de guerre et, après la bataille de Lissa, elle s'est résolue à la créer de toutes pièces; de plus, comme elle ne prétend, pour le moment du moins, qu'à une influence sur une portion restreinte du monde maritime, le bassin de la Méditerranée, elle a renoncé sagement aux cuirassés de station lointaine; elle a donc pu, dans la création de toutes pièces de sa marine, éviter les essais, les tâtonnemens, les *écoles*, et concentrer toutes ses ressources sur sa flotte de combat, sur ses cuirassés d'escadre. Leur nombre total s'élève à onze, et ils se scindent tout d'abord en deux grandes catégories : cuirassés d'escadre mâtés, cuirassés d'escadre sans mâture; des sept qui constituent la première catégorie, quatre, construits à une époque déjà lointaine (1863-1865), l'ont été sur un type unique et ne diffèrent pas entre eux. Le cinquième s'en éloigne déjà; les deux autres, armés en 1875, ne le rappellent plus que de très loin. Cependant les idées semblent se préciser aux lumières d'une expérience déjà longue. Les ingénieurs italiens croient avoir trouvé, sinon le type définitif du véritable cuirassé d'escadre, du moins un type assuré d'un long avenir. Le *Duilio* et le *Dandolo* sont mis sur les chantiers; ils n'étaient pas achevés (1878) qu'un nouveau type prend la place de celui dont ils sont la pensée depuis peu réalisée. L'*Italia* et le *Lepanto* seront les spécimens de cette nouvelle conception.

L'exemple paraît décisif; or cet exemple nous serait fourni, peut-être seulement avec moins de clarté, par toutes les marines de guerre cuirassées. N'est-ce pas la preuve irrécusable que, par les incessans progrès de la science appliquée à la sanglante industrie de la guerre maritime, cette industrie est fatalement vouée à l'incertitude et à l'instabilité?

C'est qu'en effet, si le problème est simple dans son énoncé : qui l'emportera de la puissance d'attaque, de la puissance de résis-

tance? la solution, un moment entrevue à l'heure fugitive où les murailles de fer remplacèrent les murailles de bois, s'éloigne chaque jour devant ceux qui la cherchent. Le fer a remplacé le bois, l'acier remplace le fer, le canon rayé de 100 et de 120 tonnes a remplacé un moment l'obusier Paixhans, et le canon monstrueux à âme lisse de la marine américaine. Le choc par l'éperon remplace le choc par l'étrave. La torpille Withehead remplace l'inoffensive torpille dormante dont les Russes avaient semé les abords de Cronstadt aux jours lointains de 1854. Les rams, les béliers au lourd éperon, armés d'une ou de deux pièces du plus fort calibre, remplacent les batteries flottantes devant lesquelles s'écroulaient les murailles de Kinburn, que la catastrophe de l'*Arrogante* a pour toujours condamnées et auxquelles les Russes opposeraient aujourd'hui leurs popofka circulaires; les *thornycroft*, aux vitesses de 18 à 20 milles à l'heure, naguère réputées impossibles, remplacent la lourde et bruyante chaloupe porte-torpille d'autrefois... Est-ce tout, et ces transformations rapides, sinon ces progrès, de par la science, sont-elles les dernières que la science imposera? Qui l'oserait dire? Dès lors n'est-il pas permis d'affirmer que ni le *Lepanto* italien, ni l'*Invincible* anglais, ni la *Dévastation* française, — et ces noms sont pris entre bien d'autres, — ne réalise dans la marine d'aujourd'hui le type cherché de l'unité de combat, de cette unité qui constituait les anciennes marines : le vaisseau de ligne. On insiste et l'on dit : La science, ou du moins ses applications à la guerre sur mer, ont leurs limites, qu'impose la raison des choses. L'heure approche, si elle n'est sonnée déjà; on touche à ces limites. En fait, les cuirassés de création récente se valent à peu de chose près et sont également puissans et pour l'attaque et pour la résistance. En les fondant dans un type unique, après une expérience sérieuse, on aura résolu le problème autant que sa solution est possible; et quelle expérience? celle de la guerre! *Fata viam invenient*. Jusqu'alors, la véritable puissance maritime d'un pays a pour expression supérieure ses escadres, c'est-à-dire la réunion en nombre plus ou moins considérable de cuirassés construits sur le type le plus récent.

C'est le propre des idées justes qu'après un certain temps de doute et de défiance, elles s'imposent à tous les esprits de bonne foi. Les idées qui, depuis trente ans, ont prévalu et qui nous ont conduits à l'état de choses que nous avons essayé de résumer, ont-elles ce caractère d'évidence? s'imposent-elles? Précisons-les.

La première, l'idée fondamentale, origine, point de départ, principe même de tout le système actuel, est celle-ci : Le navire de combat est avant tout un navire cuirassé; la seconde : Le cuirassé d'escadre doit réunir en lui le maximum d'attaque, le maximum de résistance.

La question du *décuirassement* a été posée il y a longtemps déjà et par des hommes dont personne n'a nié la haute compétence. On a passé outre; pour quelles raisons? Je cherche et n'en vois pas d'autre, pour la France du moins, que la crainte peut-être *assez légitime* d'assumer *les premiers* la responsabilité d'une mesure aussi radicale. Le *Fata viam invenient,* ce moyen commode de ne rien faire, cette raison, à la hauteur de tant de caractères de nos jours, a prévalu, et le fait subsiste comme une vérité *officielle*. Le navire de combat est le cuirassé d'escadre; acceptons-le avec cette seule réserve: les États-Unis d'Amérique n'ont pas de flotte cuirassée.

La seconde idée directrice est que le cuirassé d'escadre doit réunir en lui le maximum de puissance agressive avec le maximum de résistance; elle a conduit, en Angleterre, à des créations telles que l'*Inflexible* et ses dérivés; en Italie à l'*Italia* et au *Lepanto.* Voici les traits principaux de ce dernier type : longueur entre les perpendiculaires, 122 mètres; hauteur au-dessus de l'eau, 7 mètres; tirant d'eau, $8^m,50$; vitesse maxima, 17 nœuds; artillerie : quatre canons de $0^m,450$ (100 tonnes), dix-huit pièces de $0^m,17$, un pont blindé situé à $1^m,80$ en abord et $1^m,05$ au milieu en dessous du niveau de l'eau; un réduit supérieur cuirassé de $0^m,450$. Un éperon et, dans la batterie, des affûts lance-torpille complètent ses moyens d'attaque (1), C'est l'idéal du genre, l'idéal italien du moins; mais ses rivaux des autres marines ne s'éloignent guère de ces dimensions monstrueuses; leur force de résistance est, autant qu'on peut le dire, égale à la sienne, et comme lui, ils réunissent les quatre élémens d'attaque : canons, éperons, torpilles, vitesse. Leur prix de revient à tous oscille entre 15 et 24 millions de francs, fait économique dont nous aurons à tenir compte plus tard.

Le premier et non le moins sérieux des reproches que l'on peut adresser à de telles créations, ou mieux, à l'idée dont elles procèdent, est l'oubli du principe, aujourd'hui, dmis sans conteste, qu'en toute industrie, l'effet utile maximum est dû à la division du travail; ici la méconnaissance du principe n'est pas de l'oubli, elle est cherchée, elle est voulue; en est-elle plus rationnelle et mieux justifiée? Le doute est permis, et les hommes les plus compétens ont élevé contre elle une objection qui ne laisse pas que d'avoir une portée sérieuse. Le cuirassé d'escadre, tel qu'ont pu le produire les ingénieurs dans les conditions que la raison des choses leur impose, est-il l'instrument de combat le plus utile, le plus effectif,

(1) Sur le *Lepanto,* la résistance ne repose plus sur la cuirasse, mais sur le principe de la protection demandée à la flottaison cellulaire imaginée en Angleterre, et poussé à l'extrême sur les cuirassés italiens de plus récente date.

ou bien, à sa place, ne serait-ce point une unité collective d'élémens divers, grâce auxquels les forces concentrées sur un seul navire, — éperon, canons, torpilles, vitesse, — pourraient, au moment psychologique, développer, fournir le maximum de leur puissance, c'est-à-dire de leur effet utile? En d'autres termes et pour poser le problème avec plus de clarté et plus de précision, un cuirassé d'escadre luttant à la fois contre un bélier-éperon, un navire armé d'une pièce du plus fort calibre, dont il serait simplement l'affût mobile, quatre porte-torpilles, tous ayant et pouvant développer dans toutes les phases du combat une vitesse supérieure, un cuirassé d'escadre, disons-nous, ainsi attaqué, résisterait-il à l'assaut simultané de ces adversaires (1)?

Sans chercher dans une discussion technique quelle est la valeur pratique de cette conception nouvelle de l'unité de combat des escadres actuelles, nous constaterons en sa faveur que c'est sur l'action combinée de ses propres élémens, s'appuyant sur les forts à terre quand il y en aura, que repose d'un commun accord la défense des côtes et des ports de mer du littoral. De tout ce qui précède, la première des assertions, point de départ de nos recherches : Nul ne peut préciser quel est aujourd'hui le véritable instrument de combat dans une guerre maritime, n'est-elle pas pleinement justifiée?

De cette incertitude même on pourrait conclure *a priori* à l'incertitude des règles de la nouvelle tactique navale; mais malheureusement, ou heureusement, même avec les flottes composées de *cuirassés d'escadre*, cette incertitude est reconnue par tous ceux qui s'occupent de cette *science :* c'est ce qui résulte de leurs écrits et même des codes adoptés par les escadres d'évolution des plus grandes nations maritimes. *Il semble admis* pour le combat que l'action s'engagera par une première passe, un choc entre adversaires singuliers, un à un; l'escadre étant rangée « dans un ordre sur lequel on ne *saurait poser aucune règle absolue,* car un amiral devra toujours s'inspirer des exigences du moment et subordonner la formation de ses vaisseaux aux manœuvres et à la nature de l'ordre adopté par ceux qu'il doit combattre (2). » Il semble encore admis, par une fiction de la théorie que l'expérience ne semble pas devoir justifier, tant elle comporte de calme, de sang-froid, de volonté inébranlable, que cette passe d'armes, ces chocs ne produiront pas de résultat sérieux, — *les vaisseaux n'ayant fait que se frôler,* — et que la première phase du combat sera suivie « d'une mêlée dans laquelle une escadre doit se diviser en plusieurs groupes de bâtimens formant chacun une unité de combat » s'attachant à des adver-

(1) La question en termes identiques se discute actuellement à l'amirauté anglaise.
(2) De Penfentenyo, *Projet de tactique navale.*

saires particuliers. Dans cette mêlée, qui décidera du succès? « Un hasard heureux comme celui qui, à Lissa, a immortalisé le nom de Tegethof, » qui, « ainsi que Nelson à Trafalgar, a triomphé bien plus par l'énergique audace du capitaine que par les savantes combinaisons du tacticien (1)... » Ces extraits, nous pourrions les multiplier. Quels aveux plus explicites peut-on demander qu'aucune règle fixe ne préside plus à la tactique navale; que cette science, autrefois à peu près positive, « ne quittera plus désormais son caractère spéculatif et ne ressemblera pas à ces rameaux du savoir humain qui sont fondés sur des dogmes précis et des règles bien déterminées (2)? »

Ainsi, variété du type de l'unité de combat, variété de composition des escadres, un seul moteur donnant en mer libre toute liberté d'allures au navire isolé, mais laissant dans l'indétermination les règles des combinaisons tactiques; non plus une seule arme, mais trois armes dont un seul coup peut être mortel : tels sont les élémens constitutifs de toutes les marines actuelles. Qui les différencie? La puissance individuelle de chaque cuirassé, le nombre de ces cuirassés.

Telles sont les marines de ce jour, étant donnée comme juste l'idée fondamentale dont elles procèdent toutes, que, seul, le cuirassé d'escadre est le véritable instrument de combat. Dès lors on peut poser comme démontrées les propositions suivantes qui s'enchaînent logiquement :

1° A égalité individuelle des élémens constituant deux escadres cuirassées ennemies, la victoire est assurée à la plus nombreuse des deux escadres, dont la réserve ne s'engagera qu'après les premières phases du combat, choc, début de la mêlée.

2° L'action devra donc être imposée par la plus nombreuse des deux escadres, la seconde étant, toutes choses égales d'ailleurs, sûre d'être vaincue et détruite.

3° Les forces respectives en nombre et en qualité de deux marines étant toujours connues dès le début des hostilités, l'empire de la mer appartiendra sans conteste à celle des deux nations dont la flotte cuirassée est la plus nombreuse (marines française et allemande, 1870; marines russe et turque, 1877).

4° Les grandes batailles navales ayant pour objectif l'empire de la mer, il n'y aura plus de batailles rangées.

5° La guerre maritime est supprimée.

(1) Amiral Bourgois, *Mémoires sur la question des cuirassés.*

(2) Lieutenant Smeckin, aide de camp de l'amiral Boutakof, *Lecture sur la tactique.*

Conclusion absurde, mais qui prouve que les prémisses du raisonnement logique qui y conduit sont fausses, c'est-à-dire que : 1° si le cuirassé d'escadre en opposition à tout autre navire a peut-être une supériorité réelle sur son adversaire, il n'est pas l'expression vraie de l'unité de combat sur mer, vainement cherchée jusqu'à ce jour; 2° qu'une escadre, réunion plus ou moins nombreuse de cuirassés d'escadre, n'est pas l'expression de la puissance navale.

II.

Il y a longtemps déjà, aux premières années de ce siècle, Fulton, le véritable précurseur des ingénieurs de nos jours, avait trouvé le secret d'un bateau porte-torpilles sous-marin et l'offrait successivement aux gouvernemens de France et d'Angleterre. Tous deux rejetèrent ses offres, mais, après avoir fait étudier le nouvel engin de guerre par des commissions qui devaient se prononcer et sur son efficacité, et sur les conséquences probables de son adoption, l'efficacité en fut reconnue, et c'est elle qui décida du refus des deux gouvernemens, alors pourtant engagés dans une guerre acharnée. « Nous avons la suprématie de la mer, dit le comte de Saint-Vincent, premier lord de l'amirauté anglaise; nous appartient-il d'encourager l'adoption d'un instrument de guerre qui peut nous l'enlever? » Pitt, le grand ministre, ajoutait : « Un tel système, s'il réussit, ne peut manquer d'annihiler toutes les marines militaires. » Quant à la commission française, elle motivait ainsi les conclusions de son rapport : « Qu'adviendra-t-il des marines futures quand, à tout moment, un vaisseau pourra être lancé en l'air par un bateau-plongeur dont aucune prévision humaine ne peut nous sauvegarder? »

Les gouvernans de notre époque ont passé outre à ces scrupules, à ces considérations d'avenir. Avec une ardeur singulière, ils se sont montrés pleins d'émulation en sens contraire, et, croyant sans doute que chacune des inventions nouvelles de ce genre constituait un progrès, donnait une puissance nouvelle à la marine de leur pays, ils ont accepté et adopté toutes les inventions dont le secret leur a été offert. Certes, à voir les machines de guerre formidables dont se composent les flottes actuelles, à considérer les sacrifices d'argent qu'elles imposent, à en juger surtout par le développement qu'elles ont pris, non-seulement dans les pays qui, toujours, prétendirent exercer une action sur les mers, mais encore dans ceux qui n'eurent jamais de marine militaire, il semble que les hommes d'état du passé se sont trompés dans leurs prévisions; il semble que les faits eux-mêmes les ont démenties. Au fond, en réalité, en est-il bien ainsi, et lesquels ont bien vu dans l'avenir, d'eux ou des hommes d'état de nos jours?

Tout n'est vrai ici-bas que d'une vérité relative. Le cuirassé d'escadre, avec son blindage en acier, ses canons de 100 tonnes, ses canons-revolver Hoschkiss, ses torpilles Withehead, son éperon gigantesque, sa vitesse de 16 nœuds, peut être le plus formidable engin de destruction que la science humaine puisse produire, mais les escadres cuirassées ne sont peut-être pas, nous l'avons vu, les instrumens les plus efficaces de la guerre maritime, leur raison d'être. Qui peut dire que la sécurité de l'Angleterre (le seul point de vue où se plaçaient et Pitt et lord Saint-Vincent), n'inspire pas à leurs successeurs des craintes que les premiers ne ressentirent jamais, même quand le premier consul surveillait du haut des falaises de la Manche la transformation de son armée de Marengo en armée de débarquement et hâtait l'organisation de ses flottilles de Boulogne. C'est qu'en effet les modifications récentes apportées à la constitution de toutes les marines militaires ont amené dans la guerre maritime, et surtout dans les résultats de cette guerre, des modifications profondes, celles-là même que ces hommes d'état prévoyaient avec une sagacité patriotique qui leur dictait leur refus d'adopter l'invention meurtrière de Fulton. La suprématie sur mer, l'empire de la mer (que nul ne disputait plus à l'Angleterre après Aboukir et Trafalgar) lui appartiennent toujours; nous l'avons montré, d'ailleurs, ils sont acquis à la nation dont la flotte cuirassée est supérieure en nombre, — et la flotte anglaise n'a pas de rivale, — mais si les mots sont restés les mêmes, combien différentes les idées que ces mots expriment !

L'empire de la mer, c'était alors, pour l'Angleterre, la sécurité de ses flottes marchandes; c'était encore plus celle de ses côtes et des ports de son littoral : sentinelles toujours vigilantes, l'œil des vigies sans cesse tourné vers la France, les frégates, gardes avancées des escadres de blocus, suivaient tous les mouvemens de nos ports militaires et en barraient les passes d'une chaîne de fer, que, seule, la tempête détendait pour quelques instans, en les forçant à prendre le large. Nos croiseurs avaient-ils pu profiter de l'heure fugitive et longtemps attendue, leur destinée était écrite, leur croisière s'achevait bientôt en quelque lutte héroïque, suprême protestation du courage et du patriotisme contre le nombre, et nos matelots allaient peupler les pontons de Southampton et de Plymouth. Vers les dernières années du premier empire, le blocus de tous les rivages européens était effectif; nul ne passait que par leur volonté à travers les mailles serrées des croisières anglaises.

Les courses de l'*Alabama* et des croiseurs confédérés; tout récemment encore, dans la guerre sud-américaine, l'épopée du *Huascar*, aux ordres de l'héroïque amiral Grau, montrent ce que sont devenus aujourd'hui ces blocus autrefois effectifs; elles disent ce que

vaut l'empire de la mer pour la protection du commerce, la sécurité des côtes de la nation qui tient en ses mains ce sceptre vermoulu plus qu'à demi brisé; elles ont mis enfin en pleine lumière les causes morales, ou tout au moins économiques, qui, mieux que les coups directs des croiseurs ennemis, frappent au cœur, ruinent pour longtemps (si ce n'est pour toujours) ce commerce lui-même.

« Les croisières des corsaires confédérés n'avaient pas eu seulement un résultat matériel : la prise et la destruction d'un grand nombre de navires américains. Jusqu'au mois de mai 1864, 239 navires jaugeant ensemble 104,000 tonneaux, d'une valeur de plus de 15,000,000 de dollars (80,250,000 francs) avaient été détruits. L'effet moral avait été plus considérable encore. La plupart des navires de commerce fédéraux étaient transférés à des propriétaires anglais. Dans la seule année de 1863, on enregistra le transfert de 348 navires jaugeant ensemble 252,000 tonneaux. Les taux des assurances s'élevaient à des chiffres ruineux pour le commerce du Nord. La guerre se prolongeait enfin, non-seulement par les ressources que procuraient les coureurs de blocus, mais encore par la confiance que rendaient aux défenseurs du droit des états les exploits sans cesse renouvelés des Semmes, des Wadell et de leurs émules (1). »

S'il en est ainsi, un jour nouveau ne se fait-il pas sur l'avenir des guerres maritimes et n'apparaissent-elles point comme devant avoir pour instrument le plus effectif des croiseurs à marche supérieure, auxquels leur vitesse et l'audace des capitaines donneront le prestige de l'ubiquité en leur permettant de déjouer toute poursuite?

Affirmer qu'il en sera ainsi serait peut-être se hâter, en France surtout, où l'ignorance des choses de la mer n'est que trop générale, et, puisque la véritable méthode scientifique exige que toute hypothèse soit vérifiée et sanctionnée par l'expérience, cherchons s'il n'est pas d'autres faits plus récens qui mettraient hors de doute la vérité que nous venons d'entrevoir.

La guerre de la sécession est finie. Les états rebelles sont vaincus. Ils expient leur faute ou leur *crime*. Mais n'ont-ils pas eu des complices et ces complices resteront-ils impunis? Plus d'un gouvernement en Europe a aidé non-seulement de ses vœux et de sa sympathie plus ou moins avoués, mais par des actes, la longue résistance des états du Sud. Le plus compromis d'entre eux est certainement le gouvernement anglais. C'est dans les ports anglais que les confédérés ont puisé les élémens de leur marine, et, de plus, c'est l'Angleterre qui s'est portée l'héritière du commerce agonisant des états du Nord. N'a-t-elle pas à rendre un compte sévère de tous ses agissemens, des facilités que les croiseurs du Sud ont trouvées dans

(1) *Les Croiseurs, la Guerre de course*, par M. Dislère, ingénieur de la marine.

ses arsenaux, de sa commode interprétation des lois de la neutralité, de ses complaisantes et hâtives appréciations des titres des rebelles à être reconnus comme belligérans? Tous ces griefs seront réunis en un faisceau, formeront une question dont le titre seul les résumera tous et dira la portée menaçante. Ce sera la question de *l'Alabama*, et la question de *l'Alabama* est posée. Par elle, deux grandes nations maritimes (les plus puissantes de toutes) sont mises en présence : toutes deux animées, malgré le cours du temps, et les progrès des idées modernes, d'une de ces haines vigoureuses de famille qui gardent le mieux le souvenir des injures reçues et l'âpre désir de les venger. De ces deux nations, l'une a une flotte cuirassée incomparable par le nombre et la puissance des vaisseaux qui la composent; elle sera sûrement, elle est déjà la reine de l'Océan; partout où ses escadres se présenteront, elles sont sûres de la victoire, que dis-je? elles ne rencontreront pas d'adversaires. Les États-Unis n'ont pas un seul cuirassé de haut bord à leur opposer (1). Qu'importe? la question de l'*Alabama* est posée : Com-

(1) *Le Temps* du 8 janvier publia, dans sa correspondance, la note suivante sur les difficultés morales de la création de la marine de guerre américaine : « La création d'une nouvelle marine militaire est, en effet, plus que jamais le rêve des hommes d'état américains, et il n'est guère douteux que la tâche ne soit très prochainement entreprise. Le principe est dès à présent adopté; on en est à l'étude d'un plan d'ensemble et aussi à l'organisation des voies et moyens. Il est donc très naturel que M. Arthur y regarde à deux fois avant de choisir l'homme qui sera chargé d'une mission de cette importance; et cette prudence très louable se complique d'une considération délicate : c'est que, aux États-Unis comme ailleurs, la comptabilité en nature de la marine a toujours été la bouteille à l'encre. Les arsenaux et les ateliers ont été de tout temps livrés au pillage; des centaines de millions de dollars s'y sont engloutis sans qu'il en reste rien que quelques méchantes carcasses de vaisseaux dont pas un ne serait capable d'accepter le combat, — et encore moins de l'éviter, a dit un amiral. Tout est donc à créer, personnel et matériel, et il faudra une main sûre pour le nettoyage d'abord, pour l'édification ensuite. Or là, plus qu'ailleurs, M. Arthur est embarrassé pour rester indépendant du général et de son entourage, sans froisser de vieilles amitiés, car ce sont encore les traditions de ce temps-là qui règnent dans l'administration de la marine, et ce sont les plus détestables traditions d'une époque où la corruption officielle atteignait aux dernières limites du cynisme. »

Et nous extrayons du *Army and Navy Journal*, de décembre 1881, les renseignemens suivans :

« La commission estime qu'il y a lieu de créer une flotte cuirassée, mais qu'il n'y a lieu d'y procéder qu'après avoir terminé les trente-huit navires suivans non cuirassés :

« Cinq béliers en acier, 2,000 tonnes; cinq canonnières porte-torpilles; dix croiseurs porte-torpilles; dix bateaux torpilleurs pour la défense des côtes et enfin les huit croiseurs en construction déjà.

« Ce programme ne sera achevé que dans huit ans. Les Américains ne se montrent donc pas empressés d'avoir une flotte cuirassée. Cette parole énergique d'un de leurs amiraux les plus distingués, qu'avec les navires actuels il serait plus difficile encore de refuser le combat que de l'accepter, même avec la certitude d'être vaincu, montre bien la pensée qui a dirigé la commission. Elle veut des navires à grande vitesse, pouvant refuser le combat et l'imposer à son heure. »

ment sera-t-elle résolue? Par la guerre? Non. Le congrès de Genève se réunit. Ses décisions condamnent l'Angleterre, et l'Angleterre se soumet, et religieusement elle exécute les décisions arbitrales du congrès, ces décisions qui courbent son hautain patriotisme aux pieds de ses anciens sujets, devenus ses plus orgueilleux rivaux; et alors ne serait-ce pas que l'heure est enfin venue du règne de la justice? ne serait-ce pas que désormais la force ne prime plus le droit?

Ceux-là peuvent le croire qui se paient de mots et d'illusions. Oui, sans doute, les hommes d'état de l'Angleterre disent bien haut, qu'en acceptant l'arbitrage du congrès, qu'en exécutant ses décisions, ils ne se sont inclinés que devant la justice; il semble que personne ne pourrait affirmer le contraire, et pourtant ceux dont la prétention est de voir au fond des choses répondent : Non, la justice seule n'a pas triomphée. Non, le droit n'a pas primé la force. C'est au contraire la force et la force seule qui a vaincu; seulement, et, par un concours de circonstances trop rares dans la vie des peuples, la force était l'auxiliaire de la justice et du droit. Quelle est donc cette force dont ils parlent et de quel côté la voient-ils dans une guerre entre deux adversaires si inégalement armés? Ils la voient là où elle est réellement, du côté des États-Unis, qui, eux, n'ont point adhéré au premier article de la déclaration sentimentale de 1856, et dont les innombrables corsaires vont s'acharner à la poursuite des flottes marchandes de l'Angleterre. Les escadres anglaises peuvent sillonner l'océan et promener leurs glorieuses couleurs sur tous les points du globe, combien de leur navires de commerce sauveront-elles du danger qui les menace, et, le commerce anglais détruit, que devient la puissance anglaise, que devient l'Angleterre elle-même?

Les guerres maritimes de l'avenir, — contre l'Angleterre du moins,—pourraient bien être essentiellement une guerre de course. Poursuivons nos recherches.

La guerre de 1870 éclate comme un coup de foudre dans un ciel serein. Les escadres cuirassées françaises sont prêtes. L'escadre d'évolution couvre la Méditerranée et assure le retour en France de notre armée d'Afrique. Une seconde escadre a déjà franchi le Sund et bloque la côte allemande de Kiel à Dantzig; une troisième enfin part de Brest et menace les provinces littorales de la mer du Nord, acquisition récente de la Prusse. La division cuirassée allemande s'est hâtée vers Wilhemshaven; elle s'y enferme, bien résolue à ne pas sortir de l'abri de ses défenses incomplètes, improvisées, mais insurmontables; quant aux quelques navires de guerre épars sur l'océan pour protéger le commerce de la Confédération du Nord, ils renoncent à une mission à laquelle ils se croient inégaux. A l'ancre dans les rades étrangères et couverts des lois de la neutralité, ils

resteront impassibles devant les défis qui leur seront adressés. Les navires qu'ils devaient protéger font comme eux et restent cloués aux ports où la nouvelle de la guerre est venue les surprendre. Ceux qui parcourent les routes naguère pacifiques de l'océan, devenues pour eux pleines de périls, sont la proie de nos croiseurs, proie facile dont la meilleure et peut-être la seule protection fut encore les instructions singulières données à nos capitaines, à l'ouverture des hostilités. Mais l'heure sombre a sonné pour la France. Reischoffen, Sedan, Metz ont vu, comme en un gouffre immense, s'engloutir nos armées. La lutte continue, encore inégale, mais non désespérée. Des hommes, ils accourent en foule, mais comment en faire des armées? Où sont les armes d'abord, les munitions, les approvisionnemens de tout genre qui leur sont nécessaires? Depuis longtemps, nos arsenaux sont vides et l'industrie nationale est bien lente. Où les prendre? où les acheter? En Angleterre, en Amérique, sur tous les marchés du monde; ces marchés nous restent ouverts; nos croiseurs protègent les grandes routes qui y conduisent; nos escadres bloquent les côtes ennemies; la France vaincue sur terre reste du moins reine et maîtresse de la mer.

Soudain, une nouvelle étrange retentit comme un cri d'alarme. Un croiseur allemand a déjoué la surveillance de nos escadres; c'est l'*Augusta*, un des corsaires construits en France pour les rebelles américains, acheté naguère par la Prusse; sa vitesse est supérieure à celle du plus rapide des croiseurs lancés à sa poursuite; il a paru un moment devant Rochefort et il a capturé un aviso de l'état; quelques heures après, il était à l'embouchure de la Gironde, et il capturait deux navires marchands qui déjà croyaient toucher au port. Où sera-t-il demain? Sans doute sur les grandes routes de New-York au Havre, à Bordeaux; la défiance est partout : frets d'assurances, frets de transports haussent déjà sur les marchés ouverts à nos efforts. Mais l'esprit des Semmes, des Wadell n'anime pas le capitaine de l'*Augusta*; par un retour inespéré de la fortune de la France, il conduit son navire à Vigo pour y refaire ses approvisionnemens de charbon. Deux de nos croiseurs l'y suivent et mouillent à ses côtés : jusqu'à la fin de la guerre, l'*Augusta* restera impuissante.

Qui dira les difficultés qu'eût créées aux derniers élans de la défense nationale une décision plus virile, celle qu'auraient prise certainement ces hommes de mer intrépides qui commandaient les corsaires sécessionnistes, les *Florida*, les *Alabama* dont les exemples resteront comme d'éternels modèles? Dans la crise suprême que nous traversions alors, dans les années qui suivirent, années de recueillement douloureux où tous les esprits étaient tournés vers les Vosges, l'incident de l'*Augusta* fut vite oublié, ses conséquences méconnues. L'importance du nouveau rôle des croiseurs dans toute

guerre maritime semble n'avoir été comprise que de quelques rêveurs isolés; de nouveaux incidens n'allaient pas tarder à la mettre en pleine lumière.

La guerre, mais une guerre dès longtemps prévue, éclate en Orient entre la Turquie et la Russie. La flotte russe est inférieure en nombre à la flotte turque; comme naguère les Allemands à Kiel et à Wilhemshaven, les cuirassés russes s'enferment dans leurs ports inaccessibles de Cronstadt et de Nicolaïef; les croiseurs russes porteront seuls le poids de la guerre, et quels croiseurs? Des paquebots transformés comme la *Vesta*, n'ayant pas même une vitesse égale à celle de la plupart des cuirassés turcs. On sait quels services ils rendirent à leur pays, non pas en ruinant le commerce de la Turquie,—ce commerce est dans la main des neutres, — mais comme convoyeurs de ces chaloupes porte-torpilles (je ne dis pas des thornycrofts), qui, pendant toute la guerre tinrent en alerte les escadres turques et leur portèrent plus d'un coup meurtrier. Jusqu'ici cependant les faits ne vont pas à la preuve directe que nous cherchons; une évolution marquée de la politique anglaise va nous la fournir. L'Angleterre semble vouloir, une fois encore, prendre en main la cause de son antique client, « l'homme malade » de Stamboul. Alors s'organise à Saint-Pétersbourg, à Moscou, la Société des croiseurs volontaires; ses agens sont aux États-Unis, où ils achètent les croiseurs rapides, élémens de la nouvelle marine russe; les équipages sont prêts, les officiers désignés et les dispositions du gouvernement, de l'opinion publique en Amérique, semblent peu favorables au respect des lois de la neutralité : les souvenirs de l'*Alabama* y sont encore vivans. L'Angleterre s'arrête, donnant une nouvelle preuve de son impuissance, et devant quels dangers recule-t-elle? Devant la menace d'une guerre de course dont son commerce sera l'enjeu. Mais la leçon ne sera pas perdue: aux croiseurs improvisés de ses adversaires, elle opposera désormais toute une flotte de croiseurs, les uns véritables navires de combat, construits, armés pour la course; les autres, paquebots aux vitesses supérieures, construits pour être transformés en navires de guerre dans des conditions spéciales, et qui, à l'heure venue, seront peut-être les élémens les plus effectifs de la défense de son commerce. La *Servia* est le dernier des paquebots de la compagnie Cunard, construits sous l'empire de ces idées; il a 161 mètres de long, $15^{m},85$ de large, sa capacité est de 5,500 tonnes, en dehors de 1,800 tonnes de charbon et 1,000 tonnes de water-ballast; sa coque est en acier; sa vitesse de 17 nœuds 1/2, peut-être 18 nœuds.

Ces puissans efforts de l'Angleterre sont significatifs. Aussi, sans rappeler les exploits du *Huascar*, les courses aventureuses de *La Union*, une sœur de l'*Augusta*, sur les côtes du Pacifique, du Callao

à Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan, il nous semble possible d'affirmer que la guerre maritime dans l'avenir sera essentiellement une guerre de course. Ne sera-t-elle qu'une guerre de course?

Frédéric II de Prusse disait que, pour vaincre, il fallait trois choses : de l'argent, de l'argent et encore de l'argent; Danton, qu'il fallait trois choses : de l'audace, de l'audace et encore de l'audace. Le grand roi philosophe et guerrier, le grand révolutionnaire, se complètent l'un par l'autre, ou plutôt leur pensée est la même. Seulement, Frédéric se savait assez riche en audace pour en prêter à ceux qu'il inspirait de sa volonté puissante; il n'en parlait pas, mais il prêchait d'exemple. Plus que jamais aujourd'hui, l'argent et l'audace sont les élémens premiers de la victoire, surtout dans une guerre maritime, quand argent et audace sont mis au service de la science et de l'expérience. On sait quel est le prix des cuirassés d'escadre; l'argent n'a pas été ménagé pour en faire les instrumens de combat les plus puissans. Néanmoins, et, par la raison des choses, peut-être, à l'heure décisive, ne répondront-ils pas aux légitimes espérances qui inspirèrent les gouvernemens européens et les décidèrent à se lancer dans cette voie coûteuse d'innovations sans fin, et peut-être sans issue. Une flotte supérieure en nombre sera, dès le début des hostilités, maîtresse de la mer. Mais aujourd'hui cette souveraineté est un mot plus qu'un fait; elle ne garantit pas même la sécurité du commerce national. Est-ce donc pour ce mince résultat que ces flottes ont été créées, et, la guerre venue, n'auront-elles pas un rôle à jouer, des missions à remplir, plus dignes des forces redoutables que chaque vaisseau porte en lui, et dont leur réunion semble devoir encore multiplier la puissance? Ces missions, ce rôle, sont tout indiqués, à une condition cependant : c'est que, descendant des hauteurs nuageuses de cette sentimentalité qui a créé cette monstrueuse association de mots : les droits de la guerre, on revienne à la logique qui en réalité mène le monde, et dont peuples et individus se repentent toujours d'avoir méconnu la loi.

La guerre peut être définie : l'appel suprême du droit contre la force qui nie ce droit; d'où l'objectif supérieur de la guerre : faire le plus de mal possible à l'ennemi. Or, si un grand roi, philosophe et maître en l'art de la guerre, déclare que la richesse est le nerf de la guerre, tout ce qui frappe l'ennemi dans sa richesse, *a fortiori* tout ce qui l'atteint dans les sources mêmes de cette richesse, devient non-seulement légitime, mais s'impose comme obligatoire. Il faut donc s'attendre à voir les flottes cuirassées, maîtresses de la mer, tourner leur puissance d'attaque et de destruction, à défaut d'adversaires se dérobant à leurs coups, contre toutes les villes du littoral, fortifiées ou non, pacifiques ou guerrières, les incendier, les ruiner et tout au moins les rançonner sans merci. Cela s'est fait

autrefois; cela ne se faisait plus ; cela se fera encore : Strasbourg et Péronne en sont garans.

Par ce nouveau rôle et ces nouvelles missions que la logique impose aux escadres cuirassées nous entrons dans un nouveau système de guerre maritime : celui de l'attaque et de la défense des côtes. Quel que soit le but de l'assaillant, il est évident qu'il se présentera en force avec tous les moyens d'action que les circonstances lui permettront de réunir et qui seront calculés en vue du but spécial à atteindre. Quant à la défense, elle semble devoir être scindée en deux élémens distincts : défense fixe, défense mobile; l'une comprenant les torpilles dormantes, les barrages, les fortifications de tout genre, établies d'avance ou improvisées sur le rivage, l'autre, reposant sur l'action isolée ou combinée des béliers, des batteries flottantes, des canonnières, des thornycrofts porte-torpilles à grande vitesse, s'appuyant suivant les lieux sur les vaisseaux cuirassés, sortant de l'inaction où les condamnait en haute mer l'infériorité du nombre.

L'étendue du théâtre des opérations d'une telle guerre, l'infinie variété des combinaisons qu'elle permet, nous rejettent encore une fois dans l'inconnu, ou tout au moins l'indéfini. Avec la mobilité extrême que la vapeur donne à tous les navires de guerre, quelle que soit d'ailleurs l'arme spéciale dont ils sont munis, avec la rapidité et la sûreté des informations que permet le télégraphe électrique, avec la force de concentration qu'assurent les chemins de fer, si, d'un côté, nul point du littoral n'est à l'abri d'une attaque, de l'autre, il n'est aucun point du littoral qui ne puisse être puissamment et rapidement protégé. Toute tentative de débarquement sous le feu d'une escadre maîtresse de la mer semble pouvoir réussir, mais tout corps d'armée ainsi aventuré en plein territoire ennemi semble devoir être rejeté à la mer, avant d'avoir solidement établi sa base d'opérations et de ravitaillement; et si cette base reste l'escadre qui l'a porté, si c'est par la mer qu'il doit vivre, sa situation paraît bien hasardée, sinon compromise; enfin, on peut se demander ce que pèse de nos jours, pour le succès définitif de la guerre, un corps d'armée dont l'effectif ne peut dépasser 30,000 hommes. Tout reste donc, nous le répétons encore, voué à l'inconnu, à l'indéfini, à des hasards heureux. Ce sera l'affaire de ceux qui prépareront de telles opérations, après les avoir décidées; de ceux-là surtout qui auront à les mener à bonne fin.

Ces réserves faites, et nous ne saurions trop insister sur leur importance, il nous semble que du fond obscur de cet indéfini, se détachent, au nom de la raison des choses, quelques conjectures qui apparaissent avec un certain degré de probabilité, sinon de certitude. Comme ce sont les seules clartés qui résultent de nos

recherches, et qui nous permettent de les pousser plus avant, nous essaierons de les résumer sous forme de propositions :

1° La dépréciation de la puissance de l'artillerie contre un but cuirassé mobile a été constatée par l'expérience. Elle diminue sensiblement les risques que court une flotte cuirassée, couverte de fumée et défilant à grande vitesse devant les batteries de côte les plus fortement armées. Il semble permis de croire qu'en beaucoup de circonstances une flotte aux ordres d'un Nelson ou d'un Ferragut n'hésiterait pas à courir ces risques, si le but à atteindre valait l'enjeu d'un tel coup de fortune.

2° Toute escadre surprise au mouillage par une escadre sous vapeur, est une escadre détruite, l'éperon, dont l'assaillant peut seul se servir, devenant alors une arme aussi sûre pour lui que mortelle pour son adversaire.

3° Toute escadre au mouillage, — si l'accès de ce mouillage est possible, — peut être surprise la nuit et même attaquée le jour, par une flottille de thornycrofts.

4° La portée des pièces de 0m,27 étant de 11,000 mètres, celle des pièces de 0m,14 de 7,200 mètres avec un angle de pointage de 35°, toute ville, tout établissement occupant une grande étendue de terrain, et dont un navire quelconque ainsi armé peut s'approcher à une distance moindre que ces portées, peut être bombardé, incendié, sans que l'assaillant coure de risques sérieux de la part des batteries de côte qui défendent la ville.

Quelques faits peuvent servir, non à démontrer, mais à *illustrer* ces propositions, qui resteront douteuses jusqu'aux jours d'expériences décisives. Dans toutes les opérations de guerre auxquelles elles se rapportent, quel est, en effet, le facteur du succès? L'audace, c'est-à-dire le mépris de la mort mis au service du patriotisme et de la science professionnelle. C'est là une force morale qui ne tombe sous le coup d'aucune appréciation *à priori*. Turenne pouvait bien dire la veille d'une bataille : « Tu trembles, carcasse ! tu tremblerais bien plus si tu savais où je te conduirai demain, » et le lendemain il allait où il s'était promis d'aller. Les capitaines qui se prépareront aux futures opérations des guerres maritimes trembleront sans doute la veille comme l'illustre maréchal. Iront-ils jusqu'au bout le lendemain? Dieu seul peut le dire.

Le combat du *Huascar* contre le *Shah* et l'*Amethyst* anglais nous fournit la première de ces illustrations. « L'état du *Huascar* après le combat, dit un écrivain militaire, est un exemple de la dépréciation que subit l'artillerie à la mer, le jour de l'action. Il y a loin

en effet des résultats obtenus pendant un combat à ceux observés dans les polygones... En résumé, le monitor a été atteint par 70 ou 80 projectiles. Aucun projectile de $0^{m},23$ n'a perforé sa cuirasse (1). »

La rade de Toulon vient d'être fermée hermétiquement par des jetées pour soustraire à une surprise les escadres au mouillage dans cette rade. Voici d'ailleurs quelques-unes des considérations par lesquelles M. le contre-amiral Du Pin de Saint-André justifie cette coûteuse précaution. « ... Il est possible que notre escadre soit récemment arrivée à Toulon à la suite d'une navigation pénible ; les équipages sont harassés, ont besoin d'un repos qui n'est pas moins indispensable aux machines et aux chaudières ; les approvisionnemens sont à renouveler, et les réparations d'entretien sont urgentes ; peut-être réunit-on une flotte de transports pour frapper un grand coup sur un port ennemi, etc. Tous les cas sont possibles. Faudra-t-il paralyser en permanence toute une flottille de croiseurs pour surveiller les abords éloignés et ceux immédiats de la rade ? êtes-vous assuré quand même qu'une occasion fortuite ou du fait de l'ennemi ne les dispersera pas ? allez vous tenir sur pied toutes les nuits les garnisons des forts et des batteries et les équipages des vaisseaux pour éloigner toute chance de péril ? Quoi que vous fassiez, la fatalité peut un jour accumuler en faveur de l'ennemi tant de circonstances heureuses et pour nous défavorables, que toutes vos précautions soient en défaut. L'histoire est là pour nous prouver que la fortune de la guerre se plaît au merveilleux le plus invraisemblable et que rien n'est impossible.

« Ce jour-là, au coucher du soleil, par un temps clair, aussi loin que le regard peut atteindre, du haut des sémaphores et du des mâts des croiseurs avancés, aucun indice de fumée ne décèle l'ennemi. Il est loin ; on peut être tranquille. En effet, l'ennemi est très loin, il est à 50, à 80, à 100 kilomètres, si vous voulez, à une distance enfin où sa présence ne peut être soupçonnée.

« Cependant le temps a changé ; à peine le soleil a-t-il disparu que la nuit arrive, sombre et pluvieuse, mais la mer est belle. La flotte ennemie, poussant ses feux et marchant à toute vapeur, se dirige sur Toulon. Trois heures lui suffisent pour franchir une distance de 60 kilomètres et plus ; elle a pu échapper aux croiseurs du large, elle s'arrête avant de pouvoir être aperçue des croiseurs de la côte. Aussitôt chacun des vaisseaux, porteur d'un canot torpilleur de chaque bord, le met à la mer ; ces torpilleurs sont munis, les uns de torpilles Withehead, les autres de torpilles portatives. Ils partent et se glissent comme des serpens vers l'entrée de la rade. Peut-on répondre que quelques-uns ne réussiront pas et sur cette

(1) *Revue maritime, 1881 ; des Opérations de guerre maritime récentes.*

certitude pourra-t-on dormir tranquille? Eh bien, dans une rade, dans un port, dans un arsenal comme Toulon, il faut pouvoir dormir tranquille sous peine de voir épuiser de fatigue les équipages et les troupes, ruiner promptement le matériel et arrêter la marche de tous les services. »

Ce qui est vrai de toute évidence pour Toulon l'est également pour Cherbourg, et ne paraît pas invraisemblable, même pour Brest, bien que l'écrivain si compétent que nous venons de citer ajoute : « Une flotte ennemie ne pourra jamais apparaître subitement au milieu de la nuit devant Brest... Pour y arriver, elle a d'abord à surmonter les obstacles d'une navigation étendue qui permettent le développement d'une défense formidable et qui donnent la certitude d'être prévenu suffisamment à l'avance. Ce n'est pas par une nuit sombre que l'ennemi pourra s'aventurer à toute vapeur dans l'Iroise et remonter le goulet de Brest; pour cela, il faut qu'il y voie clair et qu'il s'avance avec une certaine prudence, afin de ne pas aller au-devant d'un naufrage durant ce long trajet. A portée du canon de la terre, l'action de l'artillerie combinée avec celle des torpilles fixes ou mobiles de toute nature pourra lui être funeste, et dans tous les cas, depuis le moment où la vigie d'Ouessant, sentinelle avancée, aura signalé l'ennemi, jusqu'au moment où il aura pénétré dans la rade, on aura tout le temps pour se disposer à le bien recevoir (1). » — Tout arrive, rien n'est impossible, disait tout à l'heure l'auteur de la note que nous citons, et je m'en tiens à cet avis. Quant aux certitudes sur lesquelles repose son nouvel optimisme, peut-être sont-elles fondées, s'il ne s'agit que d'une escadre de haut bord; que deviennent-elles, si les passes doivent être surprises, et plus tard les escadres au mouillage, par une flottille de thornycrofts à grande vitesse, qui n'aurait certes pas besoin de pilote, dont la présence ne sera pas signalée par les vigies d'Ouessant, supprimées par l'ennemi dès le début de la guerre, s'il est maître de la mer? Question d'audace, de résolution, de sang-froid et de science professionnelle. Qu'importe d'ailleurs! la chose est humainement possible, et dans un port, dans une rade, dans un arsenal comme Brest, aussi bien qu'à Toulon, « il faut pouvoir dormir tranquille sous peine de voir épuiser de fatigue les équipages et les troupes, ruiner promptement le matériel et arrêter la marche de tous les services. »

Illustration et non démonstration, avons-nous dit, et certes nous ne pensons pas avoir dissipé les doutes que soulèvent les problèmes que nous avons agités, de nouveaux exemples y seraient inutiles.

(1) Amiral Du Pin de Saint-André, *la Rade de Toulon et sa Défense;* Paris, Berger-Levrault.

Mais ces doutes, cette incertitude, n'étaient-ils pas le point de départ de nos recherches, le *Quod erat demonstrandum?* serait-ce alors que ces recherches n'ont pas de résultats positifs, d'enseignemens pratiques, de leçons dont il faut tirer profit? Nous croyons, au contraire, qu'en nous montrant ce qui n'est plus, ce qui ne peut pas être, elles nous ont conduit à ce qui doit être, qu'en nous signalant les dangers possibles d'une fausse sécurité, elles permettent de les conjurer.

L'empire de la mer, dans le sens étroit qu'il faut donner aujourd'hui à ces mots, est à la flotte cuirassée la plus nombreuse. Une nation maritime doit donc savoir *contre qui elle veut maintenir cette souveraineté*, et avoir une flotte cuirassée aussi nombreuse que celle de ses futurs adversaires. Exemple : l'Angleterre, qui veut maintenir contre tous sa suprématie navale et qui, par suite, maintient sa flotte cuirassée en état de lutter avec toutes celles du monde réunies contre elle. Cette règle subsistera tant que la preuve ne sera pas faite que le cuirassé d'escadre n'est pas la plus puissante unité de combat.

La course sera le moyen le plus efficace de ruiner le commerce ennemi. Il y a donc lieu de créer une flotte de croiseurs spéciaux. On a vu la Russie qui l'a voulue, l'Angleterre qui l'a créée avec une résolution et par des mesures exceptionnelles qui doivent servir d'exemple.

Le blocus de tout le littoral d'un pays est impossible; celui d'un seul port est d'une difficulté extrême; il n'est effectif que par la concentration de nombreuses escadres de blocus, échelonnées sur plusieurs lignes concentriques rayonnant autour de ce port. Il faut donc répartir sur plusieurs centres d'armemens le point de départ de nos divisions navales et de nos croiseurs pour assurer leur entrée en mer libre.

Tout point du littoral peut devenir le point de débarquement d'une armée ennemie; toute ville du littoral peut être incendiée et rançonnée par des flottes ou même par de simples croiseurs ennemis. Il faut donc encore répartir sur plusieurs centres d'action les élémens maritimes constitutifs de la défense des côtes : béliers, batteries flottantes, canonnières et thornycrofts; il faut donc autant que possible mettre ces centres d'action hors de la portée des canons de plus haut calibre et empêcher par leur multiplicité et leur éloignement dans l'intérieur, que l'ennemi ne soit au courant de ce qui s'y passe.

Que nos escadres soient au mouillage dans nos ports et nos rades, se préparant à prendre la mer, ou qu'elles s'y présentent pour s'y ravitailler, s'y refaire après une croisière, un combat, il faut que de tout temps, accessibles pour elles, nos ports les met-

tent à l'abri d'une attaque de vive force et d'une surprise, et pour cela il faut que leur accès soit absolument interdit à l'ennemi...

Sans pousser plus loin ces conclusions de nos recherches, en admettant qu'elles ne soient pas d'une vérité absolue, n'est-il pas évident qu'elles contiennent une part de vérité que nul ne peut méconnaître? En tous cas, elles étaient nécessaires pour répondre en connaissance de cause à la question première que nous nous étions posée : Faut-il, dans l'intérêt de la marine et de la France, maintenir ou supprimer le port militaire de Rochefort? Les prémisses nécessaires sont posées; peut-être même avec trop de développemens; il est temps d'entrer dans le vif de la question.

III.

Les ports militaires de l'Allemagne sont Kiel et Wilhemshaven. Nous en emprunterons la description à un remarquable travail de M. Paul Merruau, publié ici même il y a six ans (1) :

« La baie de Kiel est entourée de collines élevées qui brisent le vent, l'amortissent et l'éteignent. Cette ceinture de hauteurs forme un mur autour du bassin de la baie, qui jouit ainsi d'une sécurité encore augmentée par un rideau de bois croissant sur les collines... Le fiord de Kiel a 16 kilomètres de longueur; ouvert au nord, il s'enfonce au sud en faisant entonnoir. La ville de Kiel est au fond; très évasé à l'entrée, le fiord se rétrécit à quelque distance, à un endroit où il est étranglé entre deux caps placés sur les deux rives vis-à-vis l'un de l'autre. C'est là qu'on avait construit en 1870 un triple barrage composé de chaînes, de chalands chargés de pierres et de torpilles; il y existe une forteresse, Friederichshort, sur la pointe de terre qui s'avance à droite de l'entrée de la baie; à gauche, sur l'autre rive, le cap est gardé par une redoute garnie d'une grosse artillerie; entre la citadelle et la redoute, la passe est large au plus de 7 à 800 mètres, et pour détruire le barrage qu'on y rétablirait en temps de guerre, il faudrait opérer sous les feux croisés de ces deux ouvrages de défense très bien armés. L'escadre qui tenterait cette entreprise désespérée aurait, dans tous les cas, l'obligation d'éteindre d'abord les feux d'autres travaux défensifs qui précèdent Friederichshort et sont placés à l'ouverture de la baie, l'un en un lieu appelé Brauneberg et en face, sur le rivage opposé, une redoute à parapets blindés. Ce quadrilatère présente à l'ennemi plus de deux cents embrasures. Pourtant l'état-major général à Berlin ne trouve

(1) *La Création de la flotte prussienne*. Voyez la *Revue* du 1er mai 1876.

pas cette défense complètement rassurante, et il se prépare à l'augmenter par la construction de trois autres forts.

« ... Il a pris d'autres précautions.

« Le pourtour du fiord laisse entre la mer et le pied des collines un espace de terrain où les constructeurs auraient pu placer des cales couvertes, des chantiers, des docks et tous les ateliers que comporte un grand établissement maritime; mais, *pour plus de sûreté, l'arsenal et le port ont été concentrés* dans un bassin creusé à l'intérieur du fiord, sur la rive orientale, près d'un village de pêcheurs qu'on nomme Ellerbeck. Six ouvrages de défense sont spécialement réservés pour couvrir ce bassin et les établissemens qui l'entourent. Enfin la forteresse de Rendsbourg, enlevée aux Danois et située dans le voisinage, pourrait au besoin porter secours à la flotte ancrée dans le port et prendre entre deux feux les troupes de débarquement.

« Au demeurant, le port de Kiel, tel qu'il existe, avec une rade magnifique, un bassin où la mer a 40 pieds de profondeur, où les bâtimens peuvent partout accoster au rivage, où l'on ne rencontre ni courans ni bas-fonds, où la nature a préparé pour ainsi dire l'emplacement de formidables fortifications, n'a rien à envier aux plus beaux établissemens maritimes. La défense en a été réglée par une commission que présidait M. de Moltke en personne; *il est dès à présent imprenable.*

« Le gouvernement de Berlin a cru devoir en outre se ménager un poste fortifié dans la mer du Nord, en face de l'Angleterre...

« ... Il y avait, sur la mer du Nord, un lieu favorable à la création d'un tel port; c'était le duché d'Oldenbourg, dont le territoire commence au Weser et finit à la Hollande... La Prusse étant pressée de construire le port, elle acheta, en 1853, au grand-duc, au prix de 1,875,000 francs, un terrain de 310 hectares à l'embouchure de la Jahde, rivière qui se jette dans la mer du Nord, à l'ouest du Weser. La Jahde se décharge au fond d'une baie dont la profondeur et l'étendue sont loin de pouvoir être comparées au fiord de Kiel, mais où des travaux d'ailleurs considérables pouvaient permettre de fonder un port militaire. Le gouvernement berlinois avait choisi cet emplacement. Singulière coïncidence, ce choix fut fait d'après l'avis de Napoléon Ier, qui avait désigné comme propre à la construction d'un grand port de guerre la baie de Jahde, à l'époque où le département des Bouches-du-Weser était compris dans les limites de l'empire français.

« Les travaux furent entrepris sans retard; l'œuvre était d'un accomplissement difficile. Les terres, en cet endroit, sont plates, stériles et composées d'une argile sablonneuse; elles se délaient et

s'effondrent par l'action de la mer. Pour donner au rivage la solidité nécessaire, il fallait l'étayer par des digues. Ce premier travail, souvent interrompu par des inondations, fut pénible, long et coûteux; mais le génie tenace de la nation triompha de la faiblesse de la terre et des résistances de la mer. Les ingénieurs passèrent sans perdre de temps à la construction du port même. La marée s'y faisant vivement sentir, ils y disposèrent des écluses de grandes dimensions pour retenir l'eau des bassins. *A la suite d'un avant-port où plongent deux jetées en granit que terminent deux môles, les navires venant de la mer traversent une première écluse qui s'ouvre dans le port intérieur, une seconde écluse les conduit dans un canal et ce canal conduit au port.* C'est un bassin long de 1,100 pieds et large de 700. Au fond sont placées les cales de construction, les formes de radoub et les ateliers. L'eau, dans les bassins, est maintenue à la hauteur de 9 mètres et les cales de construction sont de dimensions à recevoir les plus grands navires; le port de Jahde peut donc créer et abriter une flotte de premier ordre. On achève avec une ardeur extrême les fortifications de cet arsenal. Sur la digue du nord, trois forts en défendront l'entrée; à l'autre extrémité du golfe, on fortifie l'endroit nommé Eckwarder-Horn... » Ajoutons qu'en 1870 Wilhemshaven ne fut pas attaqué par nos escadres, sans doute parce qu'il n'était pas attaquable. En tout cas, aujourd'hui, on peut dire du port de Wilhemshaven comme de celui de Kiel *qu'il est imprenable*, par mer du moins.

Tels sont les deux ports militaires de l'Allemagne. La nature a tout fait pour Kiel, la science et la volonté de l'homme pour Wilhemshaven. C'est parce que cette volonté, cette énergique persévérance, cette science, victorieuse de tous les obstacles, doivent être un enseignement pour ceux qui préparent l'avenir d'une grande nation voulant devenir une grande puissance maritime, que nous avons transcrit intégralement cette description des deux grands arsenaux de la marine allemande, création récente elle-même d'une volonté énergique et persévérante. Nous serons plus brefs désormais.

La Russie a deux grands ports militaires : Kronstadt et Nicolaïef.

Nicolaïef est le port du sud, de la Mer-Noire. Il est au confluent du Bug et de l'Ingul, à 25 milles de l'embouchure du Bug, qui, lui-même, vient se perdre dans le limon du Dnieper, et à 40 milles de Kinburn, la plus avancée des forteresses qui en défendent les approches. Un simple coup d'œil jeté sur une carte fait comprendre les difficultés de la navigation à travers les passes sinueuses, étroites, changeantes qui, de Kinburn, conduisent à Nicolaïef; de simples

torpilles dormantes suffiraient à les rendre infranchissables, et ce n'est pas sur elles seules que se reposeraient les défenseurs de Nicolaïef; sans énumérer toutes ces défenses, on peut dire de cet arsenal *qu'il est imprenable*, à l'abri d'une surprise comme d'un bombardement à distance.

Kronstadt est le grand port russe de la Baltique, la porte de la Neva, la forteresse de Saint-Pétersbourg, qu'elle rend inviolable par mer. C'est une immense citadelle qui commande, des feux convergens de ses trois mille pièces d'artillerie, le canal qui du large conduit dans la rade intérieure et à l'embouchure de la Neva. Ce canal est long et étroit; deux vaisseaux ne peuvent s'y engager de front; des bouées que le premier soin de la défense serait de faire disparaître signalent les amers des bancs à travers lesquels il est creusé. Kronstadt est imprenable, et si un bombardement à distance est possible, les murs de granit de ses remparts sont couverts aujourd'hui d'une armure d'acier et couronnés par des coupoles tournantes abritant les plus puissans canons. Les bombes ennemies s'y briseraient impuissantes.

L'Angleterre a encore quatre grands ports militaires; elle semble les regarder plutôt comme une défense contre les prétentions et le monopole des puissantes maisons industrielles qui construisent ses flottes que comme les chantiers mêmes de ces flottes. Ce sont surtout des ports d'armement et de réparation: Chatham fait seul exception. Dans ces dernières années, il a pris des développemens qui le désignent comme le principal centre de concentration et d'action des forces navales anglaises. Ces mots d'un diplomate célèbre : « Tout arrive, » ont sans doute inspiré les hommes d'état de l'Angleterre. Tout arrive, et tout est à prévoir, même le jour où les murailles de fer se révéleraient moins puissantes que les vieilles murailles de bois et n'assureraient plus à l'Angleterre l'empire incontesté de l'océan; même le jour où ses côtes inviolées seraient insultées, ses ports incendiés par une flotte ennemie victorieuse. Ce jour-là, Chatham resterait inattaqué; il est inattaquable, à l'abri des surprises des thornycrofts comme des atteintes des plus puissantes escadres. Sa situation géographique lui a créé ce privilège. L'arsenal de Chatham se développe, en effet, sur la rive droite de la Medway, affluent de la Tamise, à 20 kilomètres du confluent des deux rivières ou plutôt de l'embouchure de la Medway, car la Tamise, en ce point, c'est déjà la mer. Dans son cours sinueux obstrué de bancs qui rétrécissent encore les passes ouvertes aux grands navires, la Medway a une largeur moyenne de 400 mètres; mais, à plus de 5 milles de la ville, la distance entre les deux rives n'est plus que de 300 mètres.

Kiel et Wilhemshaven, Kronstadt et Nicolaïef, Chatham, tels sont

les ports militaires, créations à proprement parler de ces derniers temps, sur lesquels se reposent les trois grandes puissances européennes dont on peut dire qu'elles tiennent en leurs mains les destinées du monde. Quelles que soient les conjectures que l'on puisse faire, les craintes ou les défiances que puissent inspirer les découvertes de la science et leur application à l'art de la guerre maritime, trois au moins de ces ports semblent devoir rester ce qu'ils sont de nos jours, c'est-à-dire défier toute surprise, braver toute attaque à force ouverte : ce sont les ports de Wilhemshaven, de Nicolaïef et de Chatham ; tous trois sont inaccessibles aux thornycrofts les plus rapides et les plus subtils ; leur éloignement du rivage de la mer les met à l'abri d'un bombardement à distance.

Ces deux conditions d'inviolable sécurité, nos ports de guerre les remplissent-ils? Non.

Cherbourg, ouvert à toutes les surprises, est un nid à bombes et à obus. Les lueurs de l'incendie de Sweaborg, dès 1854, éclairent d'un jour sinistre le sort qui l'attend à la plus prochaine guerre maritime. Les passes extérieures et le goulet de Brest peuvent être franchis en quelques heures de nuit par des thornycrofts, en quelques heures de jour par une flotte bravant peut-être avec impunité les fortifications qui les défendent. Lorient, dont le mouillage intérieur est fermé à toute surprise, peut être incendié du large et détruit en quelques heures. Rochefort, dont le port intérieur est protégé contre toute attaque par son éloignement de la mer et le cours sinueux et resserré de la Charente, n'est accessible ni à nos cuirassés d'escadre ni même à nos grands croiseurs. Toulon, que les jetées récemment achevées mettent à présent à l'abri d'une surprise de torpilleurs, reste toujours sous le coup d'un bombardement trop facile. Tel est, résumé en quelques lignes, l'état exact de nos ports militaires, telles les conditions qui nous sont faites par les transformations accomplies dans la constitution des marines de guerre, transformations dont, par un singulier retour des choses de ce monde, un gouvernement français a été le plus ardent promoteur. Toutes les arguties de mots au service d'idées vraies peut-être autrefois, absolument fausses aujourd'hui, tous les sophismes de la vanité nationale se trompant inconsciemment, sciemment peut-être, tous les paradoxes abritant l'irrésolution, pour ne pas dire l'incurie, sous le respect de traditions historiques, ne changeront rien à cette situation. Là est la vérité, toute la vérité, et cette vérité s'impose avec toutes ses « angoisses patriotiques » à ceux qui croient encore à la France, à qui ses destinées tiennent encore au cœur, pour qui n'ont pas été perdus les sombres enseignemens de « l'année terrible. » Cette vérité, l'Europe la connaît, mais la France l'ignore.

Qui la lui dira et quand? Demain peut-être sera-t-il trop tard. Aboukir et Trafalgar ont précédé Waterloo ; Sedan et Metz doivent ils précéder l'heure fatale, où dans un gouffre sans nom encore s'engloutira à jamais la puissance maritime de notre patrie?

Mais y a-t-il un remède à cette situation, et si ce remède existe, quel est-il?

Cherbourg, Toulon peuvent-ils être mis à l'abri d'un bombardement? Non.

Brest peut-il être mis à l'abri d'une attaque de vive force? Non. D'une surprise de nuit? Oui. Et le ministre actuel de la marine, avec une intelligence patriotique de ce qui doit être fait, a pris en main, avec son énergique volonté, l'exécution des travaux nécessaires.

Rochefort peut-il être rendu accessible à tous nos navires de guerre? Oui, et par des travaux moins coûteux et pour des résultats plus assurés, surtout plus décisifs que ceux dont la défense de Cherbourg, de Lorient et de Toulon peut et doit être l'objet. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi ces travaux ne sont-ils pas décidés, ou plutôt pourquoi ne sont-ils pas en cours d'exécution, pourquoi ne sont-ils pas dès longtemps achevés?

Si tout ce que nous avons établi précédemment est faux, une telle indifférence s'explique, elle est naturelle, elle va de soi. Que n'en est-il ainsi! Malheureusement d'autres que nous voient l'avenir comme nous le voyons, d'autres que nous ont les mêmes doutes, les mêmes défiances, les mêmes craintes, inspirés par la sécurité trompeuse où s'endort le pays. Dans des mémoires officiels, secrets, dans des études rendues publiques, ils ont montré la nouvelle puissance et les nouveaux modes d'action des marines militaires tels que nous avons essayé de les exposer ici; ils ont signalé les dangers de notre situation tels que nous les signalons après eux, ils ont indiqué pour conjurer ces dangers les moyens que nous indiquons nous-même; ils ont enfin rapporté fidèlement les exclamations de surprise qu'arrachait aux marins de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, leurs hôtes, non une indifférence justifiée, mais un aveuglement volontaire dont se félicitait bientôt leur patriotisme; et comme ces écrivains avaient, et l'autorité de la science, et celle de l'expérience, et celle d'un rang élevé dans la hiérarchie de notre marine militaire, si leurs avis semblent avoir été rejetés, si les conclusions nettes et précises de leurs études n'ont pas été adoptées, si, au contraire Rochefort, *dont ils eussent voulu faire le Wilhemshaven, le Nicolaïef, le Chatham de la France*, semble condamné comme port de guerre, même dans les humbles conditions d'existence où l'ont laissé vivre tous les ministres de la marine depuis Colbert et ses grands successeurs, nous ne voyons et ne pouvons voir

qu'une raison, non pas à cette indifférence, à cet aveuglement, mais à cet abandon volontaire : c'est que Cherbourg, Lorient, sans valeur réelle, abandonnés à la fatalité des choses qui les a condamnés, Rochefort, même transformé comme il peut l'être, sont aujourd'hui inutiles à notre puissance navale, à laquelle Brest et Toulon suffisent désormais.

Concentrer, en effet, toutes nos forces, tous nos moyens d'action sur l'Océan à Brest, sur la Méditerranée à Toulon ou tout autre point mieux choisi, l'étang de Berre, par exemple ; y préparer dans le secret des escadres puissantes dont la réunion, toujours certaine aujourd'hui, assurerait la supériorité du nombre, gage lui-même assuré de la victoire, et frapper un coup décisif sur l'ennemi, vaincu d'avance, est certes une conception grandiose : c'était, avant Trafalgar, la conception même de l'empereur Napoléon pour frapper au cœur l'Angleterre par son armée de Boulogne ; on sait quelles causes d'ordre intellectuel et physique firent, à la veille du succès, avorter ces combinaisons du génie ; et pourtant aujourd'hui cette conception grandiose n'est-elle pas une conception chimérique que la raison des choses condamne irrévocablement ? Les temps où l'empereur pouvait écrire à son ministre de la marine : « Voilà le chef-d'œuvre de la flottille ; elle coûte de l'argent, *mais il ne faut être maîtres de la mer que pendant six heures pour que l'Angleterre cesse d'exister,* » sont loin, bien loin de nous, moins par les années que par les changemens accomplis et dans le mode et dans les conséquences d'une guerre maritime couronnée par le succès d'une grande victoire. Ces conséquences, nous avons essayé de les préciser, d'en dire la portée réelle. Admettons que nous nous soyons trompé, admettons que la réunion sur un point donné, à une heure donnée, de toutes nos forces maritimes soit nécessaire à la réussite d'une combinaison décisive dans ses résultats, cette réunion ne serait-elle pas favorisée plus que contrariée par l'existence de plusieurs et même simplement de deux ports sur l'Océan ? Les succès de l'amiral Missiessy, les chances heureuses qu'il rencontra dans ses croisières aux Antilles, la rapidité de la diversion qu'il y faisait pour donner le change à Nelson, furent aussi funestes à l'accomplis sement intégral du plan de l'empereur que les tempêtes qui retinrent à Brest l'amiral Gantheaume, que les irrésolutions de l'amiral Villeneuve après le combat du cap Finistère et sa retraite au Ferrol. Leurs trois escadres séparées par tant de causes diverses pourraient aujourd'hui, grâce à la vapeur et au télégraphe électrique, se rencontrer à heure fixe au rendez-vous qui leur serait assigné au dernier moment. Il leur suffirait de déjouer la surveillance des escadres de blocus, chose plus facile de nos jours, ou mieux encore et, chose assurée, d'en triompher de haute lutte.

Nous avons montré les difficultés du blocus effectif d'un seul port par des escadres cuirassées. Tout ce qui diminuerait la force, c'est-à-dire le nombre des unités de combat de ces escadres, irait donc au succès des deux solutions : déjouer ou briser leur surveillance. Or le nombre des cuirassés d'escadre étant limité, et connu dès l'ouverture des hostilités, ce nombre ne pouvant s'accroître d'ailleurs pendant la guerre (la durée normale de la construction et de l'armement d'un cuirassé d'escadre étant supérieure à celle de la guerre), il est clair que la répartition, la division de ces cuirassés en un plus grand nombre d'escadres de blocus ira directement, aussi directement que possible, à l'affaiblissement de chacune de ces escadres. Mais si ces mêmes escadres, déjà réduites en nombre, se trouvent avoir pour adversaires non-seulement les cuirassés ennemis dont le nombre limité est connu, mais encore d'autres adversaires aussi redoutables et dont le nombre pourrait être accru sans limites, n'est-il pas évident que la sortie de nos escadres devient une opération assurée du succès? Quels sont donc ces auxiliaires appelés à un rôle aussi important et aussi imprévu? Ce sont ces béliers, ces canonnières, ces thornycrofts, toute cette poussière navale, comme on disait autrefois, dont l'efficacité peut être discutée en haute mer, mais qui, de jour en jour, s'affirme avec plus de supériorité en eaux calmes. Derrière la ligne de tirailleurs qui les couvrent et qui tiennent l'ennemi à distance, les bataillons en masse compacte défilent et effectuent le mouvement qui décidera du gain de la bataille; ainsi derrière le front menaçant de ces tirailleurs maritimes défileront, devant l'escadre de blocus, repoussée au large, nos cuirassés d'escadre, et la mer leur sera ouverte. Le principe de la division du travail produisant le maximum d'effet utile trouve ici une nouvelle et féconde application, mais cette application condamne la concentration en deux ports isolés, l'un sur la Méditerranée, l'autre sur l'Océan, de nos cuirassés d'escadre.

Nous avons établi, en effet, en parlant de la guerre de défense des côtes, la nécessité de multiplier les centres d'action d'où rayonneraient sur tout le littoral, afin de défendre celui de ses points qui serait attaqué, les élémens multiples de cette guerre, béliers, batteries flottantes, canonnières, thornycrofts. S'ils doivent de plus, en plus grand nombre possible, concourir à dégager nos ports des escadres de blocus, ne faut-il pas que ces ports, points de départ et d'armement de nos cuirassés, dont au reste la jonction avec l'escadre dont ils font partie est mathématiquement assurée, soient aussi le plus nombreux possible?

Ainsi, que l'on admette ou que l'on rejette nos idées sur le mode et les résultats de ce que nos pères appelaient la grande guerre, la raison des choses conduit à multiplier les centres de construction,

d'armement et de départ des instrumens quels qu'ils soient de la guerre maritime, qui sera à la fois une guerre d'escadre, une guerre de course, une guerre de défense des côtes. Par cela même la création à Rochefort d'un véritable port de guerre, c'est-à-dire d'un port inaccessible à l'ennemi, toujours ouvert à nos navires et à nos escadres, apparaît comme nécessaire elle-même. Des considérations d'un autre ordre, mais non moins sérieuses, vont apporter d'autres preuves à l'appui de cette nécessité.

Toute escadre surprise au mouillage est, nous l'avons dit, une escadre détruite ; *a fortiori*, toute escadre, tout navire isolé surpris en mer, dont la puissance motrice, la vitesse seraient sérieusement amoindries, serait une escadre, un navire perdus. Or, après une de ces batailles navales que l'on suppose nécessaires, où la victoire aura été chaudement disputée, tous les survivans, vainqueurs ou vaincus, sortiront de la lutte avec de profondes blessures ; la plupart d'entre eux ne seront que des épaves flottantes que leurs compagnons d'armes moins maltraités convoieront vers un rivage ami. Au prix de quels efforts, à travers quelles difficultés, on le devine. Qu'ils se hâtent cependant. Ce n'est pas la tempête seule qui pourrait achever l'œuvre de destruction si bien commencée. Quelque croiseur rapide n'a-t-il pas porté la nouvelle de la bataille au port le plus voisin et ne revient-il pas guidant de nouveaux adversaires, ardens à achever la défaite, plus ardens encore à la changer en victoire? Une journée, une heure ont une importance suprême. Un lambeau de voile, gonflé par un vent favorable, des courans dirigés vers le port de refuge peuvent décider du salut ou de la perte de ces formidables machines de guerre qui coûtent 20 millions de francs et trois années de travail. Or, sur ce vaste champ de bataille si souvent ensanglanté, que comprennent les côtes d'Espagne et de France, entre le cap Finistère et le cap Lizard, quel que soit le point où se sera livré le nouveau combat, vents généraux, courans constans portent tous vers le golfe de Gascogne. C'est une vérité de fait, dont on peut se rendre compte, pour les courans, en compulsant le plus simple atlas, la carte n° 7, par exemple, de Stieler, et pour les vents, par la loi de leur giration dans notre hémisphère ; elle s'accomplit du sud au nord en passant par l'ouest, et dans le cycle entier, les vents de sud-ouest d'ouest, et de nord-ouest sont dominans et de plus longue durée. Ces vents, ces courans pousseront donc, et avec une vitesse relativement très grande, ces épaves flottantes, débris glorieux de la bataille, vers la côte française, au sud d'Ouessant, au sud de l'Iroise et de l'entrée de Brest. C'est leur première chance de salut. Mais tout sera-t-il dit, et seront-ils sauvés? Pour qu'ils le soient, il faut qu'un port leur soit ouvert où nul

ennemi ne puisse les atteindre. De Brest à Bayonne, ce port n'existe pas; il faut donc le créer. Où? A Rochefort, où seul il est possible.

La tâche que nous nous sommes imposée touche à sa fin. Nous n'avons pas à montrer ici, nous ne dirons pas la possibilité, mais les facilités extrêmes de creuser à *ciel ouvert* un canal de 9 mètres de profondeur, de 20 kilomètres au maximum, aboutissant, soit de Rochefort à la fosse d'Énet sur la rive droite, soit de Rochefort ou de Soubise à la rade d'Estrées, sur la rive gauche de la Charente. Les études préparatoires ont été faites et bien faites; les plans ont été dressés, et ce n'est pas la somme fixée par les devis qui a empêché l'exécution des travaux. Qu'est cette somme en comparaison de celles qui ont été dépensées à Kronstadt, à Wilhemshaven, à Chatham? Non, ce qui a empêché l'exécution de ces travaux, ce sont les idées que la logique même nous a conduit à combattre, et sur lesquelles il nous a paru de notre devoir de faire la vérité.

Il se peut, et nous le craignons, que nous n'ayons pas réussi. Qu'importe? d'autres réussiront. L'heure de la vérité, comme celle de la justice, est lente à venir; elle arrive toujours. Mais notre travail ne sera pas inutile, quoi qu'il advienne. Nous croyons, en effet, avoir mis hors de doute l'exactitude des deux propositions qui ont été le point de départ et la base de nos recherches : Nul ne peut dire ce que sera la guerre maritime; quel sera l'instrument le plus efficace de cette guerre. Dès lors nous dirons, et ce sera notre dernier mot : Le propre du génie est de travailler pour l'avenir. Rien ne prouve que l'avenir qu'a préparé Colbert est épuisé : laissez vivre sa création; ne touchez pas au port de guerre de Rochefort. Nous dirons : C'est le propre du patriotisme d'assurer le présent, alors que l'avenir est incertain, plein de sombres menaces : ne touchez pas au port de guerre de Rochefort; êtes-vous sûrs, en effet, que vous n'allez pas détruire une des forces vives qui assurent, nous ne dirons pas la grandeur, mais la sécurité même de notre patrie; et, comme nous avons foi dans le patriotisme du ministre de la marine, nous avons confiance et nous espérons, et nous croyons que Rochefort sera conservé à l'avenir de la France.

T. AUBE.

A TRAVERS LES ÉTATS-UNIS

NOTES ET IMPRESSIONS

II [1].

BALTIMORE, WASHINGTON ET YORKTOWN.

BALTIMORE.

10-13 octobre.

Nous sommes arrivés à Baltimore sur les dix heures du soir, après un trajet dont la durée a été singulièrement raccourcie par la vitesse inusitée avec laquelle notre train a marché. Nous avons suivi pendant assez longtemps la vallée de la Susquehannah, que nous finissons par traverser sur un immense pont en bois aux environs d'Harrisburg, la capitale de l'état de Pensylvanie. La Susquehannah est un large fleuve aux eaux lentes et bourbeuses, qui n'est pas accessible aux bâtimens de commerce à cause de son peu de profondeur. Aussi est-elle fort renommée en Amérique pour les plaisirs qu'elle procure aux chasseurs et pêcheurs. Ses rives marécageuses et couvertes de roseaux ont conservé un aspect sauvage. L'imagination peut aisément se représenter Chactas et Atala s'arrêtant dans leur fuite pour passer la nuit sous les arbres dont les branches recourbées trempent dans l'eau du fleuve, ou bien René écoutant, comme

(1) Voyez la *Revue* du 15 février.

dans sa lande natale, au bord de l'étang désert, le murmure du jonc flétri. Le soleil couchant glace un moment de teintes rosées le ruban argenté du fleuve, puis la nuit tombe, et les heures seraient assez longues à passer, si nous ne les employions à faire connaissance avec les membres de la délégation que la ville de Baltimore a envoyée au-devant de nous. Je crois m'apercevoir à certains indices que tous n'appartiennent pas au même monde. Voici, en causant avec les uns et avec les autres, quels élémens je démêle : la municipalité de Baltimore, représentée en l'absence du maire par plusieurs membres du conseil de ville, dont le personnage le plus important est un fabricant de chaussures; l'association des marchands (ce que nous appellerions la chambre de commerce) représentée par son président, un des principaux négocians de la ville; la société et les clubs, représentés par quelques membres sans titre bien défini; enfin plusieurs Français d'origine, établis à Baltimore ou naturalisés depuis peu, mais ayant conservé, avec l'habitude de parler la langue de leur ancienne patrie, une fidélité de souvenirs et d'affection qui donne quelque chose de singulièrement cordial à leur manière d'être avec nous. Non-seulement cette délégation de Baltimore représente un peu, comme on le voit, toutes les classes de la société (j'engage les gens qui croient qu'il n'y a pas de *classes* en Amérique à y aller simplement voir), mais dans la grande querelle qui a partagé l'Amérique, il y a quelques années, tous n'ont pas suivi le même chemin. Un ancien général des armées du Nord s'y rencontre avec un ancien officier de l'armée du Sud. « Cela n'empêche pas, me dit ce dernier en riant, que nous ne fassions très bon ménage ensemble. » En effet, bien que l'état du Maryland n'ait pas fait partie, pendant la guerre de sécession, de la Confédération du Sud, cependant il s'en faut que l'opinion dominante fût en majorité favorable à la cause du Nord. La ville de Baltimore tomba même un moment au pouvoir du parti séparatiste, et si elle n'avait pas été aussitôt reprise, et l'état occupé militairement, il est possible que la cause du Sud y eût trouvé, au nord même de Washington, un vigoureux appui. Nous entrons donc dans une atmosphère politique nouvelle, et je me promets d'observer avec soin tous les petits symptômes qui pourront m'éclairer sur le véritable état des esprits.

Enfin nous arrivons à Baltimore, et, vu l'heure avancée, notre entrée n'a rien qui rappelle la solennité de notre débarquement à New-York. Nous montons bourgeoisement dans les voitures qui nous attendent à la gare et nous conduisent directement à l'hôtel de Mount-Vernon. Nous y trouvons le maire de la ville, qui nous adresse quelques paroles de bienvenue, et c'en est fini des cérémonies officielles pour la soirée. En attendant l'arrivée, toujours fort

lente, des bagages, nous faisons à trois ou quatre une assez courte promenade dans les environs de l'hôtel. L'hôtel de Mount-Vernon, qui est de dimensions assez modestes pour un hôtel américain, est situé dans le quartier aristocratique. Nous apercevons au clair de lune quelques maisons assez élégantes et coquettes. Mais les rues sont mal éclairées et désertes; point de voitures, point de passans. On sent qu'on est dans une ville de second ordre, bien loin de l'animation de Madison-Square et des splendeurs de Fifth-Avenue. Le lendemain matin, nous nous mettons, les mêmes, en campagne d'assez bonne heure et nous nous promenons un peu au hasard dans la ville, cherchant au contraire à diriger nos pas du côté du quartier commerçant. Je suis très amateur de ces flâneries au hasard dans les grands centres de population; on y apprend beaucoup de choses par les yeux, et parfois l'imagination y trouve aussi son plaisir. Mais ce qui fait surtout le charme de ces promenades dans nos vieilles villes européennes, c'est la diversité de leurs aspects et la variété des souvenirs qui sortent en quelque façon de terre sous vos pas. On tourne le coin d'un grand magasin de nouveautés, où se presse une foule affairée, et on tombe dans une majestueuse rue Royale ou dans une sombre rue du Cloître. De grands vieux hôtels, à la mine triste et hautaine, vous rappellent le temps où des familles seigneuriales régnaient en souveraines dans cette ville aujourd'hui livrée à un conseil municipal de bas étage et, par une association d'idées involontaire, font penser à des vertus dont ces familles n'ont malheureusement pas toujours donné l'exemple. De cette maison basse, à la façade noircie par des pluies séculaires, qui donne sur un jardinet, vous pouvez de loin vous attendre à voir sortir, son bréviaire sous le bras, quelque vieux chanoine se rendant à la cathédrale pour chanter vêpres ou complies; et c'est seulement en vous approchant que vous lisez sur une plaque de cuivre le nom de quelque agence de banque ou d'assurance. Ces vieux ormes, dont les feuilles sèches tourbillonnent sur la place de l'Évêché, ont vu bien des prélats entrer en carrosse dans la cour de leur hôtel, et cette église, plus vieille encore, a reçu, voici tantôt cinq ou six siècles, le corps d'un très haut seigneur et de sa noble épouse *donec veniat immutatio*, jusqu'au jour du changement. Ainsi, tout écrasé qu'il est sous le poids du présent, le passé proteste encore de son existence, et il se venge de sa ruine en s'imposant à votre imagination et à vos souvenirs. Dans les villes américaines, rien de semblable; si la curiosité est toujours en éveil, si les yeux sont toujours amusés et instruits, l'imagination sommeille et rien ne vient troubler son repos. C'est qu'elles sont presque toutes bâties sur un plan uniforme, tirées à angle droit avec des rues numérotées (tel n'est pas cependant le cas de Baltimore), ce

qui donne à l'étranger une singulière facilité pour se reconnaître, mais enlève à ces rues toute personnalité et toute vie. C'est que toutes les maisons paraissent avoir le même âge et avoir été construites par le même architecte. C'est qu'enfin tous les monumens qu'on rencontre sont essentiellement modernes et, à moins de bien rares exceptions, ne se rattachent à aucun souvenir qui soit plus vieux que le siècle. Baltimore est une des villes américaines qui en compte le plus grand nombre : de là son surnom de *cité monumentale*. Parmi ces monumens, le plus célèbre est celui de Washington, qui a une grande réputation aux États-Unis. C'est cependant sans beaucoup d'admiration que je passe au pied de ce monument, sorte de colonne Vendôme en marbre blanc, juché sur un massif piédestal. Chacun a ses préférences ou ses antipathies architecturales; moi j'ai l'aversion du genre colonne. Continuant notre route un peu au hasard, nous arrivons dans Charles-street, qui est la rue des boutiques élégantes, la rue de la Paix ou la rue Vivienne de Baltimore. L'avant-déjeuner est, nous dit-on, l'heure consacrée au *shopping*. Aussi nous rencontrons, généralement deux par deux, beaucoup de jeunes filles dont nous admirons la taille bien prise, les petits pieds, la démarche cadencée et les toilettes de bon goût, sauf parfois les chapeaux, dont la forme évasée et menaçante renchérit encore sur les affreux chapeaux parisiens appelés, je crois, chapeaux à la Clarisse Harlowe. La ville de Baltimore se vante (c'est une prétention qu'ont au reste plusieurs villes des États-Unis) d'être celle où l'on trouve le plus de jolies personnes, et celles que nous rencontrons ne font point mentir sa réputation.

Charles-street a déjà un certain air de fête, et c'est bien plus encore quand nous arrivons à Baltimore-street, grande artère commerciale qui coupe la ville dans presque toute sa longueur. Toutes les maisons sont littéralement pavoisées de drapeaux américains et de drapeaux français, en beaucoup plus grande quantité encore qu'à New-York, et la foule bourdonnante qui remplit la rue, déborde les trottoirs, envahit la chaussée, est manifestement en liesse. J'avais cru d'abord un peu orgueilleusement que notre présence dans la ville était la seule cause de cette joie. J'avais bien cependant remarqué nombre d'affiches où je lisais en grosses lettres : *Oriole feast* (fête du loriot). J'avais été aussi étonné de voir à la devanture de presque tous les magasins des loriots sous toutes les formes, empaillés d'abord, puis reproduits en gravures coloriées, peints sur des éventails, brodés sur des écrans ou des coussins, et je me demandais quel rapport ce volatile pouvait avoir avec la délégation française. Rentré à l'hôtel, j'obtiens une explication qui, si elle satisfait ma curiosité, rabat un peu de mon amour-propre national. Cette explication, la voici. La ville de Baltimore, à peu près seule parmi les villes améri-

caines, a une origine aristocratique. Elle porte le nom de lord Baltimore, le premier colonisateur du Maryland, et il y a aujourd'hui cent cinquante ans qu'elle a été baptisée. Les couleurs héraldiques de lord Baltimore étaient jaune et noir, or et sable, dirait-on en termes de blason. Or Linné a donné le nom de *Baltimore oriole* (loriot de Baltimore) à un oiseau de ces régions, au plumage jaune et noir. La ville de Baltimore a adopté cet oiseau comme emblème; elle a tenu par là à se rattacher au souvenir de son fondateur, et je suis convaincu que, si quelque descendant de lord Baltimore venait rendre visite à cette création de son aïeul, il y recevrait encore un bien autre accueil que nous. En l'honneur de ce cent-cinquantième anniversaire, la ville de Baltimore a résolu de donner une fête qu'on célébrera à certains intervalles et qui est destinée à porter le nom d'*Oriole feast*. A dire vrai, l'anniversaire et, par conséquent, la fête, ont déjà été célébrés l'année dernière; mais comme les habitans de Baltimore ont conservé un agréable souvenir de ces réjouissances et comme il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, le conseil municipal a résolu d'en donner une seconde représentation cette année en la faisant coïncider avec notre réception. Nous n'avons donc pas le droit de prendre toute cette joie pour nous. Mais ce qui est bien à notre compte et ce dont nous nous montrons particulièrement reconnaissans, c'est le cordial accueil que nous recevons d'un chacun et en particulier de ces Français de cœur et d'origine qui font partie du comité de réception. La glace des premiers rapports est rompue, et nous nous sentons déjà environnés à Baltimore de cette même atmosphère de sympathie qui nous avait rendu si agréable le séjour de New-York. Le plus grand journal de Baltimore a publié le matin même en français un article des plus chaleureux où il rappelle les services autrefois rendus par la France à la liberté américaine, et ses colonnes sont remplies des plus aimables notices et anecdotes sur nos grands-pères et sur nous-mêmes. Décidément, nous sommes aujourd'hui l'événement de la ville et nous pouvons faire concurrence au loriot.

Les membres du comité sont venus nous chercher à l'hôtel. Pour ne point marcher toujours en procession, nous nous partageons par petites bandes. Je fais partie de celle qui doit visiter les rues commerçantes de la ville et les bâtimens publics, sous la direction d'un général qui est, je crois, vice-président du comité. Le nombre des généraux n'est pas, en Amérique, inférieur à celui des colonels. Sont qualifiés généraux de droit ou par courtoisie : 1° tous les généraux ou anciens généraux de l'armée régulière; 2° tous les généraux ou anciens généraux de la milice ; 3° tous les anciens généraux ayant servi dans les armées du Sud ; 4° tous les anciens colonels ayant servi pendant la guerre de sécession dans les armées du Nord, qu'on

moment du licenciement de ces armées une loi a nommés tous généraux en bloc, comme fiche de consolation. Ces quatre catégories additionnées donnent un total considérable. Notre aimable guide appartient, je crois, à la quatrième. Depuis lors, il a changé le sabre pour la plume et, de général devenu journaliste, il nous mène tout d'abord aux bureaux de son journal, celui-là même où a paru le matin cet article si bienveillant pour nous. Pour nous faire mesurer les progrès de la presse en Amérique, il nous montre un spécimen réimprimé pour la circonstance de ce qu'était il y a un peu plus de cent ans, *the Baltimore American*. C'est une modeste petite feuille de quatre pages, paraissant tous les huit jours, qui, en plus des nouvelles de la colonie, ne contient guère que des annonces, entre autres un avis daté de Mount-Vernon et signé de George Washington, offrant à louer des terres qui lui appartenaient, et la demande d'un messager pour faire une fois par semaine le transport du journal de Baltimore à Philadelphie. Cette demande a même donné lieu à une confusion assez plaisante, lorsque ce spécimen a été distribué dans les rues, un brave homme étant venu se proposer le soir même au journal pour remplir l'office en question. Aujourd'hui, le *Baltimore American* est un grand journal quotidien qui publie huit pages tous les jours. La moindre feuille de second ou de troisième ordre en Amérique contient, en effet, plus de matière que nos plus grands journaux et, je ne puis m'empêcher de le dire à ce propos, est plus sérieusement rédigée. La presse américaine, absolument supérieure sur ce point à la presse française, est exclusivement politique. Sans doute le ton de ses polémiques est acerbe et injurieux, et elle ne se fait point faute d'attaquer grossièrement les personnes. Mais elle ne s'occupe point de celles, hommes ou femmes, femmes surtout, qui n'invitent point le public à s'occuper de leurs affaires. Elle ne publie point de feuilletons. En un mot, ce genre des feuilles, demi-politiques et demi-mondaines, si à la mode dans notre pays, y est totalement inconnu. Comme la presse américaine rend compte de tout, elle ne passe sans doute point sous silence les faits scandaleux et les procès scabreux. Mais on les trouve à leur place dans le journal, à la colonne des faits divers ou des nouvelles judiciaires, où il faut les aller chercher, et non point s'étalant avec force commentaires à la première page du journal. Sans doute aussi, on peut citer quelques assez vilains journaux qui se publient aux États-Unis. Il existe entre autres, à New-York, une petite feuille, appelée *the Police News*, qui rapporte avec illustrations les faits de la chronique scandaleuse, mais on ne trouve point cette feuille sur la table des femmes du monde ; la vente en est même interdite dans beaucoup d'endroits publics, et, pour la lire, il faut la volonté de se la procurer. En un mot, la presse, en Amérique, est, au point de vue moral,

plus décente qu'en France, peut-être, certainement même, parce que le public des lecteurs, et surtout des lectrices, est plus sévère. Journalistes, lecteurs et lectrices ne me sauront peut-être pas grand gré de le dire, mais la vérité a ses droits.

Des bureaux de l'*American*, nous nous rendons (toujours suivis par une foule curieuse et sympathique) à l'hôtel de ville. Il en est des bâtimens municipaux comme des pompes à feu : c'est pour nous une visite obligatoire dans chaque ville. Pour n'y point revenir, je dirai tout de suite ce qui m'a frappé dans ces installations. Leur caractère général est d'être très luxueuses et d'avoir coûté immensément d'argent. Il est vrai que trop souvent, à ce qu'on nous dit du moins, partie de cet argent est restée aux mains des municipalités ou des commissions chargées de le dépenser. Dans les bureaux de l'hôtel de ville de Baltimore, que nous visitons, on nous présente un employé d'un rang qui paraît modeste, un caissier, je crois, en nous disant : « Il a rempli pendant longtemps des fonctions municipales ; il a même été maire. Mais il est toujours resté pauvre et il a conservé la réputation d'être honnête. » Ce compliment, adressé à bout portant à un fonctionnaire public qui le reçoit sans sourciller, me fait supposer que peut-être tous les maires, ses successeurs (je ne parle pas du maire actuel dont l'honorabilité est proclamée par tous) ne l'auraient pas également méritée. Mais ce sont là affaires de ménage ; nous ne sommes juges que du résultat, qui est extrêmement satisfaisant. Généralement, les hôtels de ville américains, plus ou moins spacieux suivant l'importance de la ville, sont construits sur un plan uniforme : une cour intérieure vitrée, avec de grands couloirs faisant à tous les étages le tour de la cour et servant de dégagemens aux bureaux. Les salles ne sont point, comme en France, coupées et recoupées par des cloisons, pour faire autant de petits cabinets particuliers pour autant de directeurs, de chefs, de sous-chefs, de rédacteurs, etc. Sauf quelques employés d'un rang supérieur, tout le monde travaille en commun, dans plusieurs grandes salles, les employés étant seulement séparés du public par une barrière en bois. Chaque pays a sa couleur administrative : en France, c'est le vert ; en Amérique, c'est le brun. Les bureaux sont en bois d'acajou ou de mahogany, solides et simplement travaillés. Dans les bureaux où l'on acquitte les contributions, j'ai été frappé d'un détail bien entendu. A un pilier sont attachés des carnets de chèques sur les principales banques de la ville. Le contribuable qui vient s'acquitter n'a pas besoin de se munir à l'avance de son argent ou d'un chèque. Il détache tout simplement d'un des livrets pendans un chèque qu'il remplit (tout le monde, en Amérique, a son argent

dans une maison de banque) et ce chèque est accepté en paiement par le receveur. Ajoutez à cela un système fort complet de téléphones et de communications électriques. En un mot, là comme partout, en Amérique, l'organisation tend à économiser le temps qui est de l'argent et à utiliser le travail des hommes qui coûte cher. En est-il ainsi chez nous?

Nous rentrons à l'hôtel, où nous n'avons que le temps de prendre un déjeuner rapide, car on nous attend pour un concert donné en notre honneur par un orchestre venu tout exprès de New-York. Nous arrivons même en retard et nous sommes obligés de gagner à pied, au milieu de la foule, l'estrade qui nous est réservée. Aussi notre arrivée fait-elle peu d'effet et n'est-elle saluée que d'assez maigres applaudissemens. Nous commençons à devenir difficiles. Un certain espace a été réservé entre l'estrade où nous nous trouvons et celle où est installé l'orchestre, espace défendu par des cordes. Mais l'envie de nous voir de plus près et aussi la poussée des derniers rangs sur les premiers fait qu'à un moment les cordes sont rompues et l'espace vide est envahi en un clin d'œil par une foule qui arrive jusqu'au pied de notre tribune. Je suis toujours curieux des foules, de leur aspect, de leurs impressions, et je regarde celle-ci en la comparant dans ma pensée à une foule française. Il me semble que les figures sont moins fines, moins animées, je ne dirai pas moins intelligentes; les femmes surtout sont plus communes et moins bien attifées. Ces arrangemens coquets de chapeaux, de rubans, de cheveux, où excelle l'ouvrière parisienne, semblent leur être inconnus. Mais, prise dans son ensemble, cette population a quelque chose d'honnête, de sérieux et de décent; elle m'a paru de plus assez docile et bonne enfant, et j'ai admiré la patience avec laquelle, jusqu'au moment où la pression des derniers rangs est devenue trop forte, elle s'est laissé contenir par quelques agens. Ce n'est pas la dernière fois que j'aurai occasion de remarquer la déférence témoignée par la foule américaine à tout symbole d'autorité. Le bâton du policeman a sur elle un empire immense jusqu'au moment où, tout à coup, animée de quelque sentiment violent, elle ne connaît plus ni frein, ni autorité, ni respect de la loi et de l'humanité. On a peine à croire, en effet, que ce soit cette même foule qui se rende parfois coupable de ces actes d'exécution sommaire par lesquels elle se substitue à l'action de la justice. Tout le monde a entendu parler de ce qu'on appelle la loi du juge Lynch, et beaucoup de mes lecteurs croient probablement, comme je le croyais moi-même, que cette main-mise de la populace sur un coupable avéré et sa pendaison sommaire (lors même qu'il n'aurait pas encouru par son crime la peine de mort) n'ont lieu que dans ces territoires nouveaux où la justice est encore impuissante à protéger

les citoyens. Pendant les sept semaines que j'ai passées aux États-Unis, il n'y a pas eu moins de quatre faits de *lynchage*, et cela non pas toujours dans des territoires récemment conquis par la civilisation. Ainsi l'un de ces faits a eu lieu à Cincinnati, ville dont la fondation remonte à cent ans et où l'organisation sociale est aussi complète qu'elle peut l'être dans n'importe quelle ville de France. Lorsque, dans la perpétration de quelques-uns de ces faits, les haines de races jouent leur rôle, ils prennent même un certain caractère dramatique qui ajoute à leur horreur. C'est ainsi qu'à Charleston un nègre, accusé de crime sur la personne d'une petite fille blanche, a été extrait pendant la nuit de sa prison par une bande d'hommes à cheval et n'a jamais reparu depuis. Dans quels tourmens lui auront-ils fait expirer son forfait, le plus grand aux yeux des blancs qu'un nègre puisse commettre? Nul ne le saura jamais. Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que chez un peuple qui a un si grand respect pour les droits de la défense dans les procès criminels (les incidens du procès de Guiteau en ont bien donné la preuve) ces faits sont loin de causer l'émoi qu'ils produiraient chez nous. On les trouve mentionnés à la quatrième page des journaux, avec les explosions de mines et les accidens de chemin de fer. Si perfectionnée et raffinée même que soit sous certains rapports la civilisation de ce peuple, il n'y a pas encore assez longtemps qu'il luttait contre les conditions de la barbarie pour avoir perdu tout souvenir des procédés auxquels il avait recours, et pour que, dans ses mouvemens passionnés, il ne se laisse pas entraîner à y retourner quelquefois.

Pendant que j'étudie cette foule, le concert commence et se poursuit très agréablement. Il y a beaucoup de très bons orchestres en Amérique, composés en grande partie d'exécutans allemands, et celui-ci passe pour un des meilleurs. J'avais cru d'abord, en voyant tous les musiciens en uniforme et le chef d'orchestre en tenue d'officier, que c'était une musique militaire. Je m'étais trompé, paraît-il; peut-être n'était-ce pas tout à fait ma faute. Il y a, pour mon goût du moins, un peu trop d'instrumens de cuivre, et je ne puis trouver beaucoup de charme à un solo de saxophone ; mais un jeune cornet à piston s'escrime avec beaucoup d'agilité sur son instrument et obtient un beaucoup plus franc succès, je dois le dire, que la délégation française. Le concert se termine par un petit incident assez curieux, comme tout ce qui traduit à l'improviste les sentimens d'une multitude. L'orchestre joue l'air national américain ou du moins l'air officiel : *Hail Columbia*, qui a été pendant la guerre de sécession l'air du gouvernement fédéral. Applaudissemens réservés, un peu froids : la foule n'est pas remuée. Il attaque ensuite brusquement

un morceau qui n'est pas inscrit sur le programme et qu'on me dit tout bas avoir été, au contraire, l'air adopté par les armées du Sud : *Maryland, my Maryland*. C'est une belle mélodie, d'origine allemande, je crois, d'un mouvement lent et triste, qui est assez frappante, surtout comme hymne national d'une race vaincue. Cette fois, partage : une partie de la foule et de la tribune applaudit avec enthousiasme, l'autre reste froide, et je vois même quelques fronts se rembrunir. Puis tout à coup l'orchestre attaque avec entrain et vigueur le vrai air national américain, l'air populaire du moins qui date de la guerre de l'indépendance : *Yankee Doodle*. Cette fois plus de division : ce sont des bravos, des trépignemens, des cris de *bis*, aussitôt satisfaits. Je viens d'assister là à l'explosion de sentimens qui sont au fond de bien des cœurs ; chacun conservant dans le passé ses sympathies, voire ses rancunes, mais un profond sentiment national réunissant vainqueurs et vaincus, et l'idée de la grande patrie américaine l'emportant aujourd'hui sur toutes les divisions du passé.

Le soir, nouveau plaisir. Nous devons aller voir passer du haut d'une tribune, preparée pour nous dans Baltimore-street, une procession mystique, *mystic pageant*, c'est-à-dire un défilé de chars allégoriques représentant divers épisodes de l'histoire du monde depuis la création jusqu'à nos jours. Nous attendons pendant assez longtemps dans une demi-obscurité la procession qui part de loin. Parfois nous croyons, aux mouvemens de la foule, qu'elle est sur le point d'arriver ; mais ce sont simplement des industriels qui profitent de la circonstance pour exhiber quelques réclames, entre autres un fondeur qui promène sur un char une énorme cloche et fait retentir un glas funèbre. En France on ferait évacuer la rue où doit passer le cortège une heure avant son arrivée. Ici tramways et voitures de toute sorte circulent jusqu'au dernier moment dans les rangs pressés de la foule qui s'ouvre sur leur passage et se renferme ensuite sans mot dire. Enfin la procession arrive. Nous voyons défiler successivement sous nos yeux Moïse, Cyrus, Romulus, Charlemagne, Mahomet, Christophe Colomb, Lafayette, d'autres héros encore, représentés dans quelque action éclatante de leur vie et entourés d'autres figures ; en tout vingt-quatre chars. On dirait autant d'immenses jouets tirés par des chevaux. Mais dans ce long défilé le plus grand succès est pour un char qui porte une gigantesque Amérique, tenant dans sa main des fils qui la rattachent à deux autres chars portant l'un l'Europe et l'autre l'Asie. On dirait d'abord qu'elle les tient en laisse. Mais ce serait mal interpréter la chose. Ces fils sont tout simplement ceux du télégraphe qui relie ou reliera l'Amérique d'un côté à l'Europe et de l'autre à l'Asie. Sur

le programme cette allégorie est désignée sous ce nom : *America supreme*, et ce sont sur le passage des trois chars des hurrahs enthousiastes.

Après le défilé de la procession, un petit souper nous est offert, et pendant ce temps nous faisons connaissance avec quelques personnages appartenant au monde politique, entre autres avec le président du sénat, arrivé tout exprès de Washington pour entrer en relations avec nous. Le sénat tient en ce moment une session extraordinaire, motivée par l'arrivée au pouvoir du nouveau président, M. Chester Arthur, et par la nécessité de ratifier les nominations faites par lui. On sait que, d'après la constitution des États-Unis, la nomination d'un grand nombre de fonctionnaires est soumise au sénat. Pour cette session, le sénat a dû nommer un président, et celui qui a été nommé à une voix de majorité seulement, M. Bayard, sénateur du petit état de Delaware, appartient au parti démocratique, c'est-à-dire au parti de l'opposition, les républicains étant au pouvoir depuis la guerre. Aussi cette nomination immédiatement répandue par le télégraphe dans tous les États-Unis est-elle un assez gros événement, d'autant plus que, par la mort du président Garfield, le vice-président M. Arthur ayant été appelé au pouvoir, c'est le président du sénat qui devient en ce cas vice-président des États-Unis, et qui, en cas de décès du nouveau président, serait président à son tour. M. Bayard est un homme d'aimable accueil et d'excellentes manières; impossible de mieux représenter, avec plus de dignité et plus de bonne grâce à la fois, un corps aussi considérable. Nous retrouvons aussi avec plaisir quelques jeunes membres du cabinet, *assistant secretaries of state*, sous-secrétaires d'état, diraiton chez nous, avec lesquels nous avons déjà passé quelques agréables heures à New-York, et nous apprenons d'eux la suite de notre programme. Nous devons partir le surlendemain pour Washington, où nous passerons deux jours pour être présentés au président de la république et nous nous rendrons de là à Yorktown en descendant le Potomac. En attendant, nous regagnons nos lits, dont nous avons besoin.

Le lendemain, j'hésite un certain temps entre me joindre à ceux qui sont invités à visiter un grand parc avec de beaux arbres dont on nous a beaucoup parlé, ou à ceux qui vont faire le tour du port. Je me décide pour le port; on trouve des parcs et des arbres partout. Nous traversons, pour nous rendre à l'embouchure du Patapsco-river, sur lequel est située Baltimore et qui se jette dans la baie de la Chesapeake, les quartiers populeux et ouvriers de la ville. Je suis frappé de ceci que la grande caserne à six étages où s'entasse la misère dans nos vieux pays, semble ici inconnue. Les maisons ne se composent jamais que d'un rez-de-chaussée et d'un premier, et sont

occupées tout au plus par deux, généralement par une seule famille. Je m'informe s'il y a beaucoup de misère à Baltimore. On me dit qu'il y en a moins qu'à New-York, et qu'il y a aussi moins de grandes fortunes. En Amérique comme en Europe, on trouve la confirmation de cette loi singulière qui met toujours en contraste l'extrême pauvreté et l'extrême richesse. Tout en causant, nous arrivons au fort Mac-Henry qui défend l'entrée du port. Ce fort a joué un grand rôle dans la guerre qui éclata pour la seconde fois, en 1812, entre l'Angleterre et l'Amérique. Il soutint sans faiblir un bombardement et défendit avec succès l'entrée du port contre la flotte anglaise. Ce pauvre fort serait fort embarrassé aujourd'hui d'opposer une aussi héroïque résistance; on l'a laissé tomber dans un état de dégradation absolue, et c'est à peine s'il est armé. La sécurité des Américains est si grande, leur confiance est si profonde qu'aucune puissance européenne ne sera assez hardie pour venir porter la guerre sur leurs rivages, qu'il en est ainsi de presque toutes leurs défenses côtières. Le même sentiment leur a fait ramener leur armée à un effectif insignifiant et négliger l'armement de leur marine militaire. Il y a cependant depuis peu une réaction contre cette politique. Sans prétendre à une intervention dans les affaires européennes, beaucoup d'esprits rêvent pour l'Amérique un rôle extérieur plus actif et plus militant. Je ne serais pas étonné qu'on vît d'ici à quelque temps les pouvoirs publics consentir à des sacrifices pécuniaires assez importans dans ce dessein. Ils ont raison; un grand pays comme le leur a le droit de compter davantage dans le règlement des affaires humaines; mais sans le trouver mauvais, il est bon de le savoir et de s'en préoccuper.

Dans les environs immédiats du fort, je remarque plusieurs cottages, moins élégans que ceux de West-Point, mais fort convenables encore, qui sont destinés au logement des officiers. Toujours le même principe; traiter les officiers en *gentlemen* et leur assurer la vie de famille. Nous nous rendons ensuite au port et nous insistons pour qu'on nous mène voir une installation éminemment américaine, ce qu'on appelle un *elevator*, c'est-à-dire en réalité un magasin à blé. Celui auquel on nous conduit appartient au *Baltimore and Ohio Railroad*. Il est situé sur le quai. Vingt-quatre wagons de la compagnie chargés de blé qui vient des plaines fertiles de l'Ohio et du Tennessee peuvent y entrer en même temps. Ils déversent chacun leur contenu dans une sorte de cave. Là une chaîne à godets vient prendre le blé et le porte aux étages supérieurs, où il est vanné, puis finalement emmagasiné dans vingt-quatre réservoirs différens. A chacun de ces réservoirs est adapté un tuyau qui pend à l'extérieur et par lequel le blé descend dans les bateaux qui viennent s'amarrer le long de l'*elevator*. En quelques heures un

bateau est rempli et il peut faire voile pour l'Angleterre ou la France. Il y a là une organisation simple et puissante qui est, je l'avoue, assez effrayante, et tout convaincu que je sois qu'il faut subir le blé américain comme il faut subir tous les progrès, je comprends que cela donne à réfléchir de voir cette immense quantité de céréales accumulées et prêtes à inonder nos vieilles contrées. Quel dommage, depuis le temps que les candidats promettent aux électeurs le blé cher et le pain à bon marché, qu'on n'ait pas trouvé le moyen de réaliser cet idéal ! Mais puisqu'on est dans la douloureuse nécessité de choisir entre les deux termes de cette antinomie, je persiste à croire qu'il faut encore opter pour le pain à bon marché.

Le soir, je dîne en petit comité chez un riche commerçant de la ville, ce qui me donne occasion de pénétrer dans une de ces jolies maisons dont je goûte fort l'extérieur dans le quartier aristocratique. Celle où je dîne est arrangée tout à fait à l'anglaise ; à droite au rez-de-chaussée, un salon plus long que large et qui a toute la profondeur de la maison ; à gauche, le cabinet du maître du logis fort bien arrangé avec un assortiment complet de ces fauteuils à bascule, les *rocking-chairs*, qui sont bien ce qu'il y a de plus confortable au monde ; puis la salle à manger. Au premier, les chambres d'habitation, avec gaz, sonnettes électriques, robinets d'eau froide et d'eau chaude. Il en est ainsi dans presque toutes les maisons américaines. Cela est fort commode pour la vie de tous les jours, mais avec nos idées françaises, cela leur donne aussi un certain air de chambre d'auberge. On n'a pas l'air d'y être chez soi. Mais pourquoi ne se mettrait-on pas aussi à l'aise chez soi qu'à l'auberge? Notre hôte a été commissaire à l'Exposition parisienne de 1878, et il nous fait voir les emplettes qu'il a faites : une levrette en porcelaine et un service de table fort instructif, représentant tous les souverains de l'Europe. A ces spécimens de l'industrie française je préfère un produit du pays : un fort beau service en argent repoussé, industrie spéciale à Baltimore, sur lequel s'étale la devise de notre hôte : « *Dant lucem crescentibus orti.* Aux cadets les aînés donnent la lumière. » Nulle part les devises n'ont coutume d'être modestes, peut-être aux États-Unis moins qu'ailleurs. Ce dîner, fort élégant et fort gai, nous repose des banquets d'hôtel. En sortant, nous devons nous rendre à un bal donné en notre honneur dans la salle du théâtre. Si mes lecteurs se souviennent de ce que j'ai dit plus haut de la réputation de Baltimore, ils comprendront que nous n'eussions garde d'y manquer. Mais notre attente a été trompée, non point que les quelques femmes ou filles des membres du comité qui s'y étaient rendues ne soutinssent tout à fait la réputation de beauté de leurs compatriotes, mais parce qu'en grande majorité la haute société féminine de Baltimore avait fait grève. On nous a dit d'abord que c'était faute

de toilettes fraîches, mais cette indigence nous ayant paru peu vraisemblable chez des Américaines, il a fallu convenir qu'elles avaient craint de se commettre dans un bal nécessairement donné par souscription, où la majorité des femmes présentes m'a paru, en effet, appartenir plutôt à la catégorie des vendeuses de Charles-street qu'à celle des acheteuses. Nous l'avons regretté, mais nous n'avons pu le trouver mauvais, nous disant que certes maintes Parisiennes n'auraient jamais voulu venir à un bal par souscription. Ce petit incident bien futile m'a confirmé cependant dans l'idée que par tout pays certaine classe de la société a mêmes habitudes, mêmes instincts, et j'ajoute qu'il faut n'avoir point été en Amérique pour en douter.

Le lendemain, nous partons pour Washington. Les membres du comité nous accompagnent jusqu'à la gare et, du haut de la plateforme de notre wagon, le général Boulanger adresse en notre nom à tous quelques paroles de chaleureux remercîmens à ceux qui se sont donné tant de peine pour nous rendre agréable le séjour de leur ville et qui y ont si bien réussi. Ils poussent trois hurrahs en l'honneur de la France, nous poussons trois hurrahs en l'honneur de Baltimore, puis notre train se met en marche, et, après un parcours de deux heures dans un pays insignifiant, nous arrivons à Washington.

WASHINGTON.

14-16 octobre.

Washington, où nous avons débarqué dans l'après-midi, est une ville unique aux États-Unis. Conçue d'après un plan, elle a été exécutée sur un autre, et elle offre des contrastes qui lui donnent un aspect singulier. Lorsque, sous l'inspiration de Washington, l'architecte Andrew Ellicott en dessina le tracé, il l'avait ainsi imaginée : au centre, un immense monument public, le Capitole, situé sur une petite hauteur et qu'on apercevrait de tous côtés ; dix grandes avenues de plusieurs milles de long, aboutissant toutes sur la place, au milieu de laquelle le Capitole serait situé, et une quantité innombrable de rues coupant ces avenues à angle droit, aigu ou obtus. Cette conception fort grandiose supposait que la ville choisie pour siège du gouvernement deviendrait aussi un grand centre de population et que son développement commercial serait égal à son importance politique. Mais on ne commande pas aussi facilement à l'activité humaine et, même aux États-Unis, lorsque Washington propose, c'est encore Dieu qui dispose. Or Dieu a disposé que la capitale des États-Unis ne deviendrait jamais une ville populeuse et industrielle, et il faut avouer que sa situation

au milieu d'une région assez stérile, sur un fleuve difficilement navigable, n'y prêtait pas beaucoup. Puis le caprice s'en est mêlé. Pour que la mise à exécution du plan répondît au tracé, il aurait fallu que la population se groupât d'abord autour du Capitole et que les maisons fussent régulièrement construites, l'une après l'autre, le long de toutes les avenues qui y convergent, de façon que le Capitole demeurât toujours au centre de la ville. Or il s'en faut que ce système de construction ait été suivi. Il y a tout d'abord une portion de l'emplacement réservé à la ville future où la population a obstinément refusé de se porter : c'est toute celle qui est comprise entre le Capitole et la rivière qu'on appelle l'Eastern Branch. Il y a là de grands espaces qui sont restés presque déserts. Il en résulte que le Capitole, au lieu d'être au centre de la ville, se trouve en quelque sorte à l'extrémité, ou du moins à l'extrémité de la portion réellement habitée, et sa plus belle façade est tournée du côté désert, de sorte qu'en arrivant, c'est toujours par derrière qu'on l'aperçoit. De plus, les maisons ont été bâties capricieusement, là où chaque constructeur a trouvé un emplacement à sa convenance. Il en résulte qu'on rencontre à chaque pas des terrains vagues. Il y en a au pied même du Capitole, où des vaches broutent l'herbe, tout comme dans le Campo Vaccino, l'antique Forum. Par contre, il y a des habitations fort élégantes qu'on a construites à deux ou trois milles du Capitole et auxquelles on n'arrive qu'après avoir traversé des régions presque désertes. Aussi les distances sont-elles considérables à Washington, et d'aucuns pourraient trouver que cela est assez incommode. Mais le patriotisme américain, qui n'est jamais en reste, en a tiré un sujet d'orgueil et appelle Washington *la ville des magnifiques distances.* Chose singulière, grâce à toutes ces disparates, à ce mélange d'élégance et d'inachevé, à ces avenues dix fois trop larges pour la population qui y circule, à ces places désertes, à ces espaces abandonnés, la capitale de ce pays, si plein de vie, de mouvement, d'avenir, a un certain air de ville morte. On dirait Versailles ou Rome, et lorsqu'on se promène le soir à travers ses rues solitaires et mal éclairées, l'aspect en a même quelque chose de lugubre. Mais le jour, avec ses grands bâtimens publics, ses larges voies de communication, ses squares plantés d'arbres et ornés de statues, elle a aussi un aspect de grandeur qui n'est pas indigne de l'homme dont elle porte le nom et du peuple aux grandes luttes politiques duquel elle sert aujourd'hui de théâtre.

La physionomie des villes influe, je commence à le croire, sur le caractère de leur population. A New-York, la ville de la richesse et de l'élégance, nous avons eu la réception sociale, empressée et délicate; à Baltimore, nous avons eu la réception municipale, toute

ronde et cordiale. A Washington, nous allons avoir la réception officielle, nécessairement plus cérémonieuse et plus froide. A peine débarqués dans la ville, nous sentons qu'à la différence de New-York et de Baltimore, la ville même et la société ne sont pour rien dans l'invitation que nous avons reçue. Le soin de nous accueillir a été laissé tout entier aux membres du gouvernement, et nous devons leur savoir d'autant plus de gré de la peine qu'ils ont prise pour que rien ne manquât à notre réception, que nous sommes tombés dans un assez mauvais moment. L'invitation à nous adressée par le gouvernement des États-Unis était, bien entendu, antérieure à la mort du président Garfield. Or, sans parler du deuil sincère où ce tragique événement a jeté tout le pays, l'avènement au pouvoir de son successeur, le président Arthur, a singulièrement modifié la situation des choses et des personnes. Le président Arthur, bien qu'appartenant comme Garfield au parti républicain, était cependant le représentant d'une fraction différente de ce parti, et bien qu'il ait gardé jusqu'à présent les ministres de Garfield, chacun sait que ceux-ci ne doivent pas conserver longtemps une situation qu'ils ont au reste, dès le début, résignée entre ses mains. Au lendemain d'un aussi grand événement, dans cette situation précaire, il aurait donc été très naturel que l'organisation des fêtes d'Yorktown ne tînt qu'un rang secondaire dans leurs préoccupations et que les préparatifs de notre réception en souffrissent un peu. Il n'y paraît rien cependant, et nous trouvons tout le cérémonial réglé d'avance ou à peu près. Nous apprenons que nous devons d'abord être présentés aux ministres et que cette présentation aura lieu chez celui que nous appellerions en France le chef du cabinet, M. Blaine. M. Blaine est en effet à la tête du département d'état, c'est-à-dire du département ministériel où sont concentrées les relations du gouvernement fédéral avec les divers états de l'Union et avec les puissances étrangères. De là nous devons nous rendre au Capitole pour être présentés au président de la république et assister à une séance du sénat. Deux jours nous sont donnés pour visiter la ville de Washington et les environs et, le troisième, nous devons partir pour Yorktown. Notre introducteur, dans ces cérémonies officielles, doit être naturellement notre ministre, M. Outrey, que j'ai rencontré autrefois consul à Beyrouth et que je retrouve avec infiniment de plaisir à Washington, où il est fort apprécié. Depuis, notre gouvernement a malheureusement commis la faute de ne pas l'y laisser.

Suivant le programme, nous nous rendons le lendemain au département d'état, où nous sommes présentés officiellement à M. Blaine, avec lequel nous étions déjà, au reste, entrés en relation la veille, et à ses collègues, les autres ministres. De là nous partons en voiture, plus processionnellement que jamais, musique en tête, un

ministre par voiture, M. de Rochambeau, qui est le chef de file de notre petite bande, dans la première voiture, avec les chefs de la mission officielle. Pour nous rendre au Capitole, nous remontons la longue avenue de Pensylvanie. Un cordon de troupes fait la haie sur notre passage; je remarque la diversité des uniformes, dont quelques-uns rappellent beaucoup certains uniformes français. Ce n'est pas sans étonnement que je lis, le soir, dans le journal le nom des différens détachemens que nous avons ainsi passés en revue : zouaves de Washington, chevaliers de Pythias, chevaliers de Saint-Pierre. (Qu'est-ce peuvent bien être aux États-Unis des chevaliers de Saint-Pierre?) Je remarque aussi un détachement exclusivement composé de nègres, et quelques policemen, nègres également. Cinq pompes à feu ferment la marche. Il n'y a pas lieu cependant à jeter de l'eau froide sur l'enthousiasme de la population, qui nous regarde passer avec une curiosité indifférente. Nous ne sommes pas ses invités, et ce n'est pas son affaire de nous faire fête. Enfin nous arrivons au Capitole. Nous gravissons un très majestueux escalier qui mène à l'entrée de la rotonde, et nous pénétrons sous la coupole dont le diamètre est, je crois, légèrement supérieur à celui de Saint-Pierre de Rome. Toute une moitié de cette rotonde a déjà été envahie par une foule dont la rue a fourni la plus grande partie et qui applaudit à notre entrée; l'autre moitié nous a été réservée, et nous nous y rangeons. Au bout de quelques minutes, le président apparaît et s'avance vers nous. Il est en redingote; nous sommes en habit et cravate blanche, mais nous apprenons le lendemain que l'habit le jour est (fort raisonnablement) chose tout à fait inconnue aux États-Unis. M. Outrey qui, parle anglais avec beaucoup de facilité, se détache alors et prononce quelques paroles bien tournées, auxquelles le président répond avec bonne grâce. Le président est un homme d'une haute stature, à l'air grave, et qui figure dans les cérémonies officielles avec beaucoup de dignité. Il passe ensuite devant notre front en serrant la main à chacun de nous; mais comme il ne parle pas français et que l'immense majorité d'entre nous ne parle pas anglais, l'échange de relations se borne à la poignée de main classique sur la terre américaine. Cette réception toute républicaine terminée, nous passons dans la salle du sénat, où nous allons, au contraire, assister à une scène parlementaire à l'anglaise.

J'ai dit que deux jours auparavant nous avions été présentés au président du sénat, M. Bayard, candidat heureux des démocrates. Mais dès lors la scène a changé. M. Bayard avait été nommé président *pro tempore* à une voix de majorité, et il avait dû cette majorité à la non-admission au vote de trois sénateurs dont l'élection n'avait pas encore été validée. Ces trois sénateurs ayant été depuis

lors admis, une élection pour la présidence définitive a eu lieu, et la majorité de M. Bayard s'est changée en une minorité de deux voix. Le candidat des républicains a été nommé, et M. Bayard a repris son rôle de *leader* de l'opposition. En France, on ne ferait pas mieux. C'est le matin même qu'on nous a informés de ce changement en nous avertissant qu'une fois admis dans la salle des séances, le sénat suspendrait probablement en notre honneur le cours de ses délibérations. Nous sommes introduits, en effet, dans la salle, non point dans les tribunes, mais dans une partie réservée derrière les sièges des sénateurs. M. Bayard se lève alors et, dans un langage très élégant, propose au sénat de suspendre sa séance pour que nous puissions être introduits dans l'espace réservé aux sénateurs et entrer en relations directes avec les membres de la haute assemblée. Dans notre pays, pareille motion serait faite par le président. Ici, au contraire, elle est faite par le chef de l'opposition; le président représentant de la majorité se borne à recueillir les *ayes* et les *noes*. C'est la manière anglaise de constater l'unanimité. Nous sommes alors introduits dans l'espace réservé aux sénateurs; c'était la politesse la plus grande que le sénat pût nous faire; on eût appelé cela autrefois chez nous : admettre aux honneurs de la séance. Le président du sénat descend de son bureau. M. Bayard vient se mettre à côté de lui, et chacun d'eux nous serre la main à mesure que nous défilons. On reconnaît là tout de suite un pays où les partis sont disciplinés et où leurs chefs ont en quelque sorte une position officielle. Pendant les quelques minutes que nous passons dans la salle du sénat, je m'applique à noter ce qui distingue cette salle d'une salle de séances française. Elle est rectangulaire au lieu d'être en hémicycle, et chacun des sénateurs est assis sur un siège canné, tournant sur pivot, avec un petit bureau devant lui. Je regarde aussi les sénateurs : les uns ont l'air aussi comme il faut que quiconque; les autres sont d'aspect moins distingué, et j'imagine que l'on doit trouver de ces différences jusque dans la chambre des lords. Chambre des lords et sénat américain sont aujourd'hui, j'en suis convaincu, plus semblables qu'au temps où maints lords arrivaient le soir un peu gris et où par contre Webster, le Berryer de l'Amérique, se mouchait, m'a-t-on dit, dans ses doigts à la tribune. Je note cependant un petit trait: beaucoup de sénateurs, et le président du sénat lui-même, ont un chapeau en feutre mou. En Europe, on ne viendrait guère à une assemblée délibérante autrement qu'avec un chapeau noir. Je n'ai pas grand temps, du reste, pour faire mes observations, car, au bout de quelques minutes, nous quittons la salle des séances et nous revenons à l'hôtel, tous enchantés de notre journée, y compris certain courrier que nous

avons pris à New-York pour veiller sur nos bagages et qui, s'étant faufilé dans nos rangs à notre insu, a profité de l'occasion pour venir sans façon serrer la main du président du sénat.

Nous employons les deux jours qui nous sont laissés à visiter la ville de Washington, ce qui demande beaucoup de temps (à cause des magnifiques distances), et ses environs, qui sont fort beaux. Mes lecteurs ne me demanderont pas de leur décrire le Capitole : cette description se trouve partout, et, si j'avais même à dire ce que j'en pense, je serais assez embarrassé. La façade a une incontestable grandeur, avec ses deux ailes, son portique et ses trois escaliers. Mais c'est la portion qu'on voit le moins, parce qu'elle regarde cette partie quasi-déserte de Washington, où il n'y a ni habitations privées, ni bâtimens publics. La coupole a beaucoup de hardiesse, mais elle écrase le portique, qu'il est au reste question de surélever. Les ailes sont en marbre blanc, mais le bâtiment du milieu est en pierres peintes; la coupole est en fonte; en un mot, tout l'ensemble a quelque chose à la fois de majestueux et d'incomplet. On sent que l'architecte, les architectes plutôt (car le Capitole a été construit en plusieurs fois) se sont proposé de dépasser Saint-Pierre; ils n'ont réussi qu'à provoquer une comparaison redoutable. Pour moi, décidément, j'aime mieux la vue de Saint-Pierre, bien que la façade du Bernin ne soit pas non plus sans reproche; mais la disposition de l'église et de la place, avec cette élégante colonnade circulaire qui, contenant en quelque sorte le regard, le force à se reporter sur la façade, arrive à une combinaison de grâce et d'harmonie dans le grandiose auquel n'atteint point le Capitole, entouré qu'il est de terrains vagues ou de maisons modernes. Tel n'est pas l'avis d'un Washingtonien avec lequel je discute cette question délicate et qui, du reste, n'a jamais visité l'Italie. « Combien a coûté Saint-Pierre? » me demande-t-il. Je suis obligé de lui avouer que je n'en sais rien, et sur ce point capital mon ignorance l'étonne. Le Capitole a coûté 65 millions.

Washington est la ville des ministères, et la visite de ces grands bâtimens publics fait partie du programme indiqué. On met infiniment de bonne grâce à nous les montrer dans tous leurs détails. Ce sont de très belles constructions de style ionien ou dorique, d'une architecture un peu massive, mais d'aspect assez imposant. Trois ministères et des plus importans, le département d'état, le département de la guerre et celui de la marine, sont réunis dans un même bâtiment, ce qui épargne du chemin aux solliciteurs. Il y a des solliciteurs même en Amérique. La disposition intérieure de ces ministères est semblable en plus grand à celle des hôtels de ville que nous avons visités : de larges couloirs servant de dégagement à d'immenses salles où les employés travaillent en commun; des

installations de détail bien entendues, grands bureaux en bois, ascenseurs, crachoirs partout et au pied d'un grand escalier, un crachoir central, sorte de piscine remplie de sable. Tout cela en beaux matériaux de pierre ou de bois, proprement tenu, largement éclairé, avec un certain air cossu. On sent qu'on a voulu bien faire sans regarder à la dépense, et on a très bien fait. Beaucoup de femmes sont employées dans ces ministères, non point comme simples auxiliaires, mais ayant rang officiel, sans pouvoir cependant s'élever au-dessus d'un certain grade qui me paraît correspondre à peu près à celui de sous-chef de bureau chez nous, 4,000 ou 5,000 francs de traitement. Si l'on emploie des femmes dans les ministères aux États-Unis, ce n'est ni affaire de préférence ni théorie. Dans un pays où l'activité humaine trouve tant de débouchés, où il y a tant de moyens de faire fortune, on se procurerait difficilement assez d'hommes pour remplir ces emplois peu lucratifs. Nos yeux français sont un peu étonnés de voir ces femmes travaillant dans la même salle, au même bureau que les hommes. Je demande à un employé supérieur comment il se trouve d'avoir à commander ce personnel : « Pas trop mal, me dit-il ; en s'y prenant bien, elles sont plus faciles à gouverner que des hommes. »

Une institution d'une toute autre nature, mais curieuse également à visiter, est ce qu'on appelle *the Smithsonian Institute*, fondée par un Anglais « pour l'accroissement et la diffusion de la science parmi les hommes. » Mais par la force des choses, c'est la science américaine qui y tient le plus de place. On y trouve, entre autres, une exposition de la flore et de la faune américaines anciennes et modernes. On nous présente à un jeune boa de dix mois qui donnait de grandes espérances, mais dont la santé inspire depuis quelque temps de vives inquiétudes. Il paraît se mourir de nostalgie ou peut-être d'inanition, les jeunes lapins qu'on lui donne à dévorer tout vivans ne suffisant pas à son appétit. La portion vraiment curieuse de cet institut et qui serait à visiter en détail, si nous avions le temps, c'est la collection de tout ce qui a trait à l'histoire de l'Amérique dans les temps reculés. Géologues, philologues, antiquaires ont l'esprit fort en travail sur cette question : Quelle est l'origine des Américains primitifs et quelle était leur civilisation? Les brochures succèdent aux brochures, les livres aux livres, mais la question ne s'éclaircit guère. Le savant directeur du musée que j'interroge à ce sujet m'avoue avec tristesse que plus on cherche moins on trouve, et que plus les études sont approfondies, moins les résultats sont certains. Je comprends que ces études passionnent les savans américains, car moi, étranger et profane, je ne sache rien qui mette davantage l'imagination en éveil que cette histoire primitive et divinatoire du vieux monde. Mais pour les Américains, il s'y

mêle encore une question de patriotisme. Leur passé historique est si court qu'ils ont à cœur de ressusciter leur passé préhistorique. De même que les moindres faits de leurs annales sont environnés de leur culte et de leurs pieux souvenirs, de même tout ce qui touche à l'histoire de leur vieux continent, à l'origine obscure de leurs premiers habitans, au développement de leur antique civilisation, est l'objet de leurs investigations minutieuses. Loin d'avoir le mépris de leurs pères, ils voudraient savoir de qui ils sont les petits-fils, et je ne connais pas de sentiment qui soit plus à l'honneur d'un peuple jeune.

Les environs immédiats de Washington doivent d'avoir en partie conservé leur aspect pittoresque à leur stérilité même. Le sol sablonneux n'a pas été mis en culture avec autant d'ardeur que les régions fertiles de la Nouvelle-Angleterre, et une partie des antiques bois est encore debout. La plus belle promenade qu'il y ait à faire aux alentours de la ville est une visite au cimetière d'Arlington, où ont été réunis les cadavres de tous ceux qui ont été tués dans les nombreux combats dont la Virginie a été le théâtre pendant la guerre de sécession. C'est depuis quelques années seulement que le Nord et le Sud ont commencé à réunir leurs morts dans de vastes nécropoles qui leur sont exclusivement consacrées, et il y a plusieurs cimetières de ce genre aux États-Unis. Mais de tous ces cimetières le plus vaste et le plus beau est incontestablement celui d'Arlington, car on y a rassemblé les dépouilles de tous ceux qui ont été tués durant les désastreuses défaites qui ont signalé pour le Nord le commencement de la lutte. Ce qui rend pour nous cette visite plus particulièrement intéressante, c'est que notre guide est le général Sherman, le véritable héros de la guerre de sécession, celui qui poussa cette pointe hardie à travers les états du Sud, d'Atlanta à Richmond, pour compléter l'investissement de la capitale du Sud aux abois. Je l'avais déjà été voir la veille, porteur d'une lettre d'introduction, dans la petite maison très modeste où il demeure, malgré sa grande situation de commandant en chef de l'armée des États-Unis. Je lui avais bien trouvé l'air que je me figurais, quelque chose à la fois de martial et de simple, moitié soldat et moitié *gentleman-farmer*, un Davout tempéré par un Bugeaud. La considération dont il est entouré aux États-Unis n'est pas moindre que sa renommée, car, à la différence du plus illustre de ses compagnons d'armes, le général Grant, il n'a pas cherché à faire de ses services militaires le marchepied de sa fortune politique. C'est lui qui nous a proposé cette promenade, et il est intéressant de l'entendre parler des événemens de cette terrible guerre en acteur, mais en acteur impartial, et au point de vue militaire seulement.

Pour nous rendre au cimetière d'Arlington, nous traversons le Potomac, qui coule, encore encaissé, entre des collines boisées, et nous suivons au travers d'un taillis assez pauvre une route montante et sablonneuse qui doit être en hiver une véritable fondrière. Cette route nous mène au sommet d'un plateau. Nous franchissons une grille et nous nous arrêtons un instant pour lire une assez belle inscription en vers dont je regrette de ne me rappeler que le sens : « A l'entrée de ce camp funèbre, la sentinelle ne monte point sa garde silencieuse; les soldats ne seront point réveillés au matin par le roulement des tambours; mais sur leur repos veille nuit et jour la gloire, cette sentinelle immortelle. » Puis nous pénétrons dans un parc en futaie et nous commençons à apercevoir des pierres blanches rangées sous les arbres : c'est le cimetière. Ce parc et la maison où nous allons arriver appartenaient autrefois au général Lee, celui-là même qui était à la tête des armées du Sud, et lui ont été enlevés, il faut bien le dire, par une véritable confiscation, déguisée sous le nom d'une saisie pour non-paiement des contributions dues par lui. Mais cette origine fâcheuse a été en partie purifiée par la destination qui a été donnée à la propriété confisquée. Le Nord n'a pas seulement recueilli ses morts; il a ramassé aussi ceux du Sud quand les cadavres se trouvaient mêlés et il leur a assuré la sépulture dans le même terrain. Sur les tombes, à l'indication du nom et du régiment, on a seulement ajouté un R., rebelle. J'aurais mieux aimé une autre désignation qui impliquât davantage la réconciliation et l'oubli dans la mort. Toutes les tombes sont rangées sous les arbres par régiment, les soldats blancs d'un côté, les nègres de l'autre, les officiers dans une tombe à part, un peu en avant de la ligne, comme si tous étaient encore sous les armes. Nous nous promenons un peu au hasard parmi ces tombes; aucune ne porte d'inscription spéciale, mais une simple mention : le nom et le numéro du régiment. Cependant j'en remarque une d'une forme un peu différente; je m'approche; c'est la pierre d'un caveau où ont été ensevelis, il y a plus d'un demi-siècle, un enfant, sa jeune mère et son père enlevés en quelques jours. Une inscription simplement rédigée a consacré leurs noms et les regrets de leurs proches. Cette tombe de famille existait dans le parc du général Lee et on a eu le respect de ne pas la déplacer. Je ne sais pourquoi le souvenir de cette humble tragédie domestique me touche davantage que celui de toutes ces morts inconnues qui nous environnent. Serait-ce parce qu'elle a quelque chose de plus semblable à ce qui peut arriver demain à chacun de nous, et ne sommes-nous pas tous comme le voyageur d'André Chénier qui après avoir lu sur sa route une inscription gravée sur la tombe d'un jeune homme et arrosée

par les larmes de sa fiancée, reprend tout pensif le chemin de sa demeure :

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

Tous les ans, le 1er mai, il y a dans ce cimetière une cérémonie publique, une sorte de jour des morts. Cette cérémonie a lieu auprès d'un monument élevé *à la mémoire des morts inconnus.* Il n'y en pas moins de quatre mille dont on n'a pas pu distinguer les traits et qui dorment oubliés dans une vaste fosse commune. Le soin des autres tombes est laissé à la piété des parens, qui paient généralement une redevance au conservateur pour qu'elles soient entretenues avec soin. Celui-ci loge dans l'ancienne maison du général Lee, une lourde *mansion* à un seul étage avec un fronton et un péristyle grec. C'est, nous dit-on, le type de ce qu'était autrefois la demeure d'un gentleman de la Virginie. De la pelouse qui s'étend devant cette maison on découvre une vue admirable. Le Potomac passe au pied de la colline et après sa jonction avec l'Eastern Branch s'élargit jusqu'aux proportions d'un grand fleuve. La ville de Washington s'étale au loin entre les deux rivières avec ses monumens massifs. Le soleil se couche derrière le Capitole, dont la coupole se détache en noir sur le ciel rouge et rappelle vraiment, cette fois, la coupole de Saint-Pierre lorsqu'on l'aperçoit des collines qui entourent la ville éternelle. Il y a dans ce paysage, à cette heure, une grandeur calme et triste qui répond bien au sentiment mélancolique dont cette longue promenade à travers les tombes nous a tous pénétrés. Et cependant, tout en suivant pour descendre du sommet de la colline une route qui serpente sous des ombrages magnifiques, nous nous disons les uns aux autres que les souvenirs de cette longue lutte entre le Nord et le Sud qui a tranché le cours de tant de vies n'ont cependant point l'amertume de ceux que nos dernières discordes ont laissés dans les cœurs français, que si la cause victorieuse était bien digne de vaincre, il y avait cependant de part et d'autre (l'existence tout entière du général Lee est là pour en témoigner) de nobles sentimens en lutte, et qu'après tout il n'y a qu'un grand peuple qui soit capable d'une grande guerre civile.

LE POTOMAC ET YORKTOWN.

17-20 octobre.

Pour nous transporter de Washington à Yorktown, le gouvernement américain a fait venir un de ces grands bateaux à vapeur qui font aux États-Unis le service des rivières. Yorktown étant situé à

l'entrée du York-River, qui se jette dans la baie profonde de la Chesapeake, nous devons pour nous y rendre descendre d'abord le Potomac, puis la baie elle-même. C'est l'affaire d'un jour et d'une nuit. La navigation du Potomac n'a pas, il s'en faut, le pittoresque de celle de l'Hudson, et la plus grande ressemblance qu'il y ait entre les deux fleuves est celle de leurs eaux également jaunes et bourbeuses. Au lieu d'être rocailleuses et escarpées, les rives du Potomac sont généralement sablonneuses et basses. Cependant elles se relèvent parfois en collines boisées, ou bien, lorsque la rive est plate, de grands beaux arbres au feuillage changeant viennent baigner jusque dans l'eau l'extrémité de leurs branches. Cette navigation n'est donc pas dépourvue d'attrait, et ces larges fleuves américains ont une grandeur calme qui n'est pas sans charme.

Notre première étape est marquée à Mount-Vernon, la célèbre habitation de Washington. Cette visite m'intéresse bien plus que de loin je ne l'aurais pensé. Avant mon départ pour l'Amérique, la grande figure de Washington n'avait guère, en effet, je dois l'avouer, plus de vie à mes yeux que celle de ces personnages antiques, Caton l'Ancien ou Aristide le juste, dont les vertus ont quelque peu ennuyé notre enfance. Mais en voyant de quelle vénération sa mémoire est entourée dans sa patrie, et en relisant l'histoire de sa vie, j'ai mieux compris à quel point l'indépendance des États-Unis est son œuvre et comment sa volonté tenace a su, au milieu de toutes les défaillances, de toutes les rivalités qui l'entouraient, maintenir l'unité des efforts et assurer le succès de la lutte. Ce qui a achevé surtout de faire à mes yeux de cette figure un peu froide un personnage de chair et d'os, c'est une visite que, la veille de notre embarquement à bord de la *City of Catskill*, j'ai faite aux archives du département d'état. On conserve précieusement tous les papiers de Washington, sa correspondance politique, ses lettres privées et ses journaux. Les journaux surtout m'ont intéressé. A différentes époques de sa vie, et principalement lorsque les affaires politiques auxquelles il a été si activement mêlé lui laissaient quelques loisirs, Washington avait l'habitude de tenir un compte minutieux de l'emploi de son temps. A les prendre en eux-mêmes, ces journaux offrent à vrai dire peu d'intérêt; rien que la consignation des faits matériels et la distribution de ses heures depuis le matin jusqu'au soir. Mais à travers ces notes assez sèches on devine la pensée qui les a dictées: une disposition minutieusement scrupuleuse à contrôler l'usage de ses journées et à s'assurer qu'il n'y mettait rien dont il dût rougir. Dans un fragment de sa jeunesse j'ai relevé cette belle image : « Travaillez toute votre vie à ne pas laisser éteindre dans votre poitrine cette petite étincelle du feu céleste qui s'appelle la conscience. » Cette petite étincelle du feu céleste n'a jamais cessé d'éclairer sa

route et l'a guidé jusqu'à la fin. Parfois aussi dans ses journaux, on trouve, au milieu d'observations laconiques sur le temps et la température, une phrase sobre, mais vivante, où il y a comme un rayon : « Matinée fraîche et plaisante. » « Pluie le matin ; le soir, ciel pur au coucher du soleil. » On devine qu'il vivait en communion intime avec cette nature dont il notait si exactement les moindres changemens et qu'il avait l'intelligence profonde de sa beauté. C'est avec raison qu'on conserve inédits ces petits cahiers dont la lecture serait singulièrement aride et monotone ; mais je défie qu'on les tienne longtemps entre ses mains sans qu'on sente palpiter derrière leurs froides pages l'âme de celui qui les a écrites. Aussi Mount-Vernon est-il pour moi un tout autre endroit : il me semble que je vais visiter la maison de quelqu'un que j'ai connu.

Nous débarquons en petit bateau et nous montons un chemin en pente douce qui nous conduit au sommet de la colline où est située la maison. Cette maison a été achetée, il y a une trentaine d'années, par une association de dames aux derniers héritiers de Washington pour éviter qu'elle ne tombât dans des mains profanes, et elle est devenue la propriété de la société des Ladies de Mount-Vernon. C'est une habitation des plus simples, dans le genre de celle du général Lee à Arlington, mais beaucoup plus modeste encore, avec un seul étage et un portique. Ce n'est pas un château ni même une villa, et il n'y a pas en France de gentilhommière qui n'ait plus grande apparence. Dans les chambres de la maison on a rassemblé, autant qu'on a pu, les souvenirs de Washington épars dans le pays. Chacun des treize états qui ont constitué la primitive Union s'est chargé de garnir une chambre dans le style du temps, autant que possible avec des meubles ayant appartenu autrefois à Washington. Mais comme en réalité la plus grande partie de ces meubles ne lui ont jamais appartenu et qu'en tout cas leur arrangement était tout à fait différent, ces pseudo-souvenirs ne m'intéressent pas beaucoup. Je laisse donc mes compagnons visiter la maison chambre par chambre, en écoutant les commentaires obligés, et je vais m'asseoir au pied d'un grand chêne qui orne la pelouse sur le devant de la maison. Ici je me représente bien plus aisément Washington, contemplant ce même paysage, qui du moins n'a pas changé. Alors comme aujourd'hui le Potomac coulait au pied de la colline, qui tombe presque à pic, et à travers le feuillage des arbres il a pu voir comme moi le miroitement de l'eau sous les rayons du soleil. Le fleuve déroulait avec la même lenteur le large ruban de ses eaux et la même ceinture de collines boisées couronnait l'horizon. Je me l'imagine allant et venant chaque jour autour de la maison, donnant un coup d'œil au verger, surveillant les plantations que le jardinier faisait par ses

ordres, ou bien, au retour d'une longue course dans les champs, s'asseyant fatigué au pied de ce même arbre où je me repose aujourd'hui et contemplant la majesté tranquille de ce même paysage. Quelles pensées remplissaient alors sa grande âme? Le juste orgueil d'avoir assuré l'indépendance de sa patrie et fondé un gouvernement libre faisait-il seul battre son cœur? Voyait-il se dérouler devant elle le magnifique avenir de prospérité et de grandeur qui l'attendait, ou bien, au contraire, son âme était-elle attristée par les dissensions civiles dont il prévoyait déjà la naissance et, lui si aristocrate d'instincts et d'habitudes, se préoccupait-il par avance des hasards auxquels les hardiesses d'une démocratie sans contrepoids pourraient exposer son œuvre? Il me semble le voir, le dernier jour de sa vie, allant et venant, comme à son ordinaire, dans ce costume simple et sévère sous lequel on le représente toujours, regardant l'état du ciel, consultant le baromètre, et le soir écrivant ces lignes : « 13 décembre 1799. Le matin neige; environ trois pouces d'épaisseur. Le vent au nord-est; le mercure à 30. Il a continué de neiger jusqu'à une heure; à partir de quatre heures, le ciel est devenu parfaitement clair. Vent toujours à la même place, mais pas violent; le soir, mercure à 28°. » Ces lignes sont les dernières qu'il ait écrites; la nuit suivante, on le trouvait mort dans son lit.

En descendant, nous passons près du monument très modeste où ont été déposés les restes de Washington. Prévoyant les honneurs extraordinaires qu'on voudrait lui rendre après sa mort, Washington a formellement disposé par son testament que son corps ne serait jamais déplacé de Mount-Vernon, et ses héritiers ont successivement résisté à toutes les délibérations du Congrès, qui les ont sollicités de ne point obéir à ce vœu. Dans un petit monument en briques très simple, qui est en même temps un mausolée de famille, sont enfermés les deux cercueils de Washington et de sa femme, visibles à travers une grille en fer. Au-dessus de la grille est gravé ce verset de l'évangile : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, il vivra. » Sur le cercueil de Washington, un seul mot : son nom. Sur celui de sa femme : Marthe, épouse de Washington. Le luxe des inscriptions a été réservé pour les parens de Washington, dont il n'était pas inutile de rappeler les titres et les services. Parmi ces inscriptions assez banales, j'en remarque cependant une qui est gravée sur la tombe d'une nièce de Washington : « *The heart was broke, but aches no more.* Ce cœur, qui avait été brisé, ne souffre plus maintenant. » Quelque chose m'a ému dans la pensée de cette destinée inconnue dont les souffrances n'ont fini qu'avec la mort. Peut-être, à tout prendre, n'a-t-on pas tort de perpétuer par des inscriptions le souvenir de ceux qui ne sont plus. Qui sait si, à travers les espaces

mystérieux qui nous séparent, un éclair de sympathie ne vient pas apporter quelque surcroît à leurs joies ou quelque soulagement à leurs regrets ?

Nous regagnons notre bateau, qui nous a attendus à l'ancre. Pendant ce court trajet, on nous dit que jamais bâtiment remontant ou descendant le Potomac ne passe devant Mount-Vernon sans abaisser son drapeau et sans faire tinter la cloche du bord. Cette marque de respect a été donnée pour la première fois par un Anglais, le commodore Gordon. Pendant la guerre de sécession, on s'est battu tout autour de Mount-Vernon, mais l'endroit même a été neutralisé par une sorte de convention tacite, et plus d'un piquet de soldats du Nord ou du Sud, venant visiter la tombe de Washington, a laissé ses armes à l'entrée du sol sacré. Je pense à tout cela dans ma petite cabine que j'ai regagnée et qui, au lieu d'ouvrir comme celles de presque tous mes compagnons sur le salon intérieur, donne, au contraire, sur une sorte de balcon, où je peux m'asseoir seul. J'envie ce peuple, qui, divisé qu'il est dans le présent en factions politiques ardentes, est au moins uni dans un enthousiasme commun pour les souvenirs de son passé. Je l'envie d'avoir su mettre au-dessus des attaques d'une critique destructive sa plus grande figure historique. A un siècle de distance, l'influence politique de Washington se fait sentir encore aux États-Unis. Le principe qu'il a posé en refusant une troisième élection à la présidence (bien que ce principe n'ait été inscrit dans aucune loi) est en quelque sorte une règle constitutionnelle, et le respect de cette règle a peut-être préservé les États-Unis de verser dans cette grande ornière des démocraties, le césarisme. Lorsqu'il a voulu se faire porter une troisième fois à la présidence, le général Grant n'a pas trouvé de barrière plus forte devant lui.

La personne morale de Washington n'est pas demeurée moins intacte que son autorité politique ; elle n'a pas été soumise à ces procédés de dissection dont les biographes de nos jours sont coutumiers et auxquels aucune vie humaine ne saurait résister. L'opinion universelle des Américains sur son compte se résume dans ces paroles d'Everett : « qu'il fut le plus grand des hommes de bien et le meilleur des grands hommes. » A vrai dire, il n'est pas possible de faire taire tout à fait les mauvaises langues. Quelques érudits qui ont étudié les choses de près vous disent bien à l'oreille qu'il n'était pas étranger à toutes les imperfections humaines, qu'il se mettait quelquefois en colère et jurait effroyablement. D'aucuns vont même jusqu'à prétendre que d'autres faiblesses encore ne lui étaient pas tout à fait inconnues. Mais il est fort possible que ce soit une calomnie, et je serais désolé de paraître y prêter appui en donnant ici la traduction de quelques vers d'amour écrits de sa

main (des vers de Washington, et des vers d'amour!) que j'ai découverts dans les archives du département d'état.

« O dieux! comment se peut-il que mon pauvre et faible cœur ait résisté si longtemps à votre force et à votre puissance pour succomber à la fin sous les traits de l'Amour et saigner, comme il le fait aujourd'hui à chaque heure du jour, pour celle qui est sans merci pour ma souffrance et qui ne veut pas prendre pitié de moi! Ah! que je voudrais m'endormir au milieu de mes plus cruels ennemis, et qu'avec joie j'accepterais de ne me réveiller jamais! Permettez qu'un repos trompeur vienne fermer mes paupières, et qu'enlevé dans un songe, je puisse m'endormir dans le bercement d'un calme et doux sommeil (1). »

Ces vers juvéniles ne prouveraient point d'ailleurs que, depuis son mariage, il n'ait pas été scrupuleusement fidèle à la noble femme qui vint si souvent partager sa vie au milieu des camps, et qui, après sa mort, resta près de dix-huit mois sans sortir de sa chambre, assise auprès d'une fenêtre d'où elle pouvait voir le tombeau de son mari, jusqu'au jour où elle alla le rejoindre : vrai type moderne de la matrone romaine, calme et froide au dehors, ardente et passionnée dans le fond.

Et nous glissons toujours sur les eaux lentes et silencieuses du Potomac. Peu à peu, les rives s'écartent et disparaissent presque à l'œil. Le fleuve s'élargit et devient un bras de mer. A la nuit tombante, des feux qui s'allument et tremblotent au ras de l'eau signalent seuls la terre. Point de vent; aucun bruit; à peine le clapotement des petites vagues contre les flancs du bateau; un grand silence, un grand calme, une grande paix. Après cette existence agitée des jours derniers, je suis un peu avide de ces sensations oubliées, et jusqu'à ce que l'obscurité soit tout à fait venue, j'en jouis délicieusement.

Nous devons, pendant la nuit, descendre la baie de la Chesapeake,

(1) Voici le texte exact de ces vers que je crois inédits et que j'ai pu copier aux archives du département d'état, grâce à l'obligeance du bibliothécaire, M. Théodore Dwight :

Oh Ye Gods why should my poor resistless heart
Stand to oppose thy might and power,
At last surrender to Cupido's featherd dart,
And now lays bleeding every hour,
For her that's pitiless of my grief and woes,
And will not on me pity take.
I'll sleep amongst my most inveterate foes,
And with gladness never wish to wake.
In deluding sleepings let my eyelids close
That in an enraptured dream I may
In a soft lulling sleep and gentle repose.

jusqu'à Fortress-Monroe, qui est situé plus bas que l'embouchure du York-River. Les frégates françaises venues de New-York nous y attendent à l'ancre. Nous devons arriver au lieu de leur mouillage, vers les huit heures du matin, et nous transporter à bord de *la Magicienne*, qui porte le pavillon de l'amiral Halligon, laissant à bord de la *City of Catskill* nos compagnons de voyage américains et autres, pour faire sous les couleurs françaises une entrée solennelle dans la baie d'Yorktown. Le programme est exécuté de point en point. L'amiral Halligon nous reçoit à son bord avec cordialité, et nous remontons pendant trois heures d'abord la baie que nous avons descendue pendant la nuit, puis le York-River. De ces trois heures, je suis sûr que pas un d'entre nous n'a gardé un souvenir différent du mien, et, pour mon compte, j'ai singulièrement joui de me retrouver en quelque sorte sur le sol français. A ceux que cette bouffée de patriotisme ferait sourire je me bornerai à répondre : Il faut s'être trouvé, même pour un temps très court, à pareille distance de son pays pour savoir à quel point quelques mètres carrés de planches et un lambeau d'étoffe peuvent donner l'illusion et causer la douceur de la patrie.

Enfin nous arrivons à Yorktown, dont la rade ordinairement déserte (le York-River est en réalité un bras de mer) donne abri à l'escadre américaine et à de nombreux bateaux à vapeur ou yachts de plaisance qui ont amené des curieux pour les trois jours de fête. Il s'agit de procéder à notre débarquement. Mais ici se place un incident que j'aurais certainement passé sous silence si la presse américaine ne l'avait rapporté, si la presse française ne l'avait grossi, et s'il n'avait, m'a-t-on dit, donné lieu à toute sorte de commentaires inexacts. Je le rapporterai donc à mon tour en le ramenant, je crois, à sa juste proportion. Parmi les gentilshommes étrangers qui étaient venus mettre leur épée au service de la cause américaine, se trouvait un officier allemand, originaire de Magdebourg, qui s'appelait le baron Frédéric-Guillaume-Auguste de Steuben. Il était à Paris au moment où éclata la guerre d'Amérique, et ce fut sur le conseil de notre ministre, le comte de Saint-Germain, qu'il partit pour se joindre à l'armée de Washington. Doué, à ce qu'il paraît, de qualités militaires assez remarquables, il parvint à un grade élevé dans l'armée américaine où il exerça les fonctions d'inspecteur-général. La guerre terminée, au lieu de retourner dans son pays natal, il continua à vivre en Amérique; il y a même fondé une ville qui s'appelle aujourd'hui Steubenville, et il y est mort sans enfans, après avoir déshérité les héritiers de son nom demeurés en Allemagne. Ce sont ces héritiers que le gouvernement américain a cru devoir inviter, comme l'avaient été les descendans des anciens officiers de l'armée commandée

par le comte de Rochambeau. Non-seulement, le principe étant posé, cette extension n'avait rien que de parfaitement correct, mais j'ajoute même qu'il eût été malséant d'exclure de ces fêtes anniversaires les représentans d'un homme qui a rendu de réels services à la cause américaine. Fût-il vrai qu'en gens avisés les membres du gouvernement américain aient craint, par une exclusion non justifiée, de donner un grief aux nombreux Germano-Américains (près d'un million) qui sont aujourd'hui électeurs aux Etats-Unis, il n'y aurait non plus, suivant moi, rien de reprochable dans cette préoccupation des plus légitimes. Il n'en est pas moins vrai que la nécessité de faire pendant quelques jours route et vie commune avec les descendans du baron de Steuben (qui du reste, dans ces circonstances délicates, se sont conduits en parfaits hommes du monde) devait nécessairement enlever quelque chose à l'aisance des relations et au plaisir du voyage.

Les choses se seraient pourtant passées sans incidens, grâce à un mutuel savoir-vivre, si le gouvernement allemand n'avait fort habilement mis tout en œuvre pour donner le caractère d'un témoignage de sympathie internationale à une invitation qui était une simple politesse faite à une famille. Non-seulement le gouvernement et l'opinion en Allemagne ont encouragé les descendans du baron de Steuben à venir aussi nombreux que possible, de telle façon qu'ils étaient sept pour représenter une seule famille, tandis que nous n'étions que onze pour en représenter soixante (grâce aussi à l'indifférence, suivant moi fâcheuse, d'un trop grand nombre de familles françaises), mais rien n'a été négligé pour donner au voyage des Steuben une sorte d'allure officielle. Le ministre d'Allemagne en congé avait été rappelé tout exprès pour les recevoir à leur arrivée et les présenter au président de la république. Le premier secrétaire de la légation en uniforme les accompagnait partout, et sa présence perpétuelle donnait ainsi à sept gentilshommes prussiens l'air d'une petite délégation officielle allemande, rivale de la grande délégation française. L'empire d'Allemagne s'étant fait ainsi de fête, il était impossible au gouvernement américain de ne pas reconnaître sa présence dans une certaine mesure, mais je dirai avec franchise qu'à mes yeux cette mesure a été dépassée lorsque, pour saluer notre arrivée dans la rade d'Yorktown, les frégates américaines ont reçu l'ordre de hisser l'aigle allemande à côté des trois couleurs françaises. L'égalité du traitement et des honneurs rendus au drapeau de deux pays dont l'un, il y a un siècle, a si efficacement contribué au triomphe de la cause américaine, dont l'autre n'est point intervenu dans la guerre comme empire et, comme nation, comptait bon nombre de ses enfans à la solde de l'armée anglaise, cette égalité, dis-je, était une erreur frisant la maladresse, *a mistake*, et je crois

qu'il en a été jugé ainsi dans tous les États-Unis. Dans ces circontances, il était assez naturel que la délégation officielle française, militaire et maritime, se refusât, ainsi que cela avait été primitivement convenu, à retourner à bord de la *City of Catskill*, pour chercher nos compagnons de voyage prussiens et qu'elle insistât pour se rendre à terre, suivant l'offre de l'amiral Halligon, dans les embarcations du bord sous les couleurs françaises. Voilà, réduite à ses véritables proportions, toute l'histoire du conflit qui s'est élevé à Yorktown entre le drapeau allemand et le drapeau français. Je ne serais cependant pas un historien fidèle si je n'ajoutais deux choses : la première, c'est que le lendemain tout pavillon quelconque américain, français, allemand, avait par ordre disparu de la flotte, — c'était la seule solution possible, — tandis qu'à terre le pavillon français a continué au contraire de flotter seul pendant trois jours; la seconde, c'est que celui de tous les ministres américains qui par sa haute situation avait eu peut-être le plus de part dans l'incident, a mis pendant les jours suivans tous ses soins à nous faire oublier ce que cet incident avait pu avoir de pénible, et qu'à force de prévenances, d'esprit, et de bonne grâce, il y a réussi complètement.

Ce petit épisode que je viens de rapporter a eu une conséquence assez piquante. Le premier jour des cérémonies d'Yorktown devait être consacré à la pose de la première pierre d'un monument commémoratif. Après nous avoir attendus pendant assez longtemps pour ouvrir la cérémonie, on avait jugé à propos de la commencer sans nous. Pendant que les pourparlers s'échangeaient, la cérémonie allait son train; les pourparlers duraient encore qu'elle était déjà finie. On est venu nous annoncer cette nouvelle qui coupait court à toute hésitation, de sorte qu'après être venus de France pour assister à la pose de la première pierre d'un monument, nous avons laissé la cérémonie se passer sans y paraître, et qu'après avoir disputé pendant deux heures sur le meilleur mode de débarquement, nous avons fini par ne pas débarquer du tout. La nouvelle nous est apportée par quelques membres de la *Centennial Association* d'Yorktown, qui ont été les véritables initiateurs de l'invitation à nous adressée. Leur accueil chaleureux où nous retrouvons dans toute sa cordialité la pensée-mère de toutes ces fêtes, achève de dissiper les quelques nuages que les petites difficultés de ce jour avaient amassés et, après être retournés à bord de la *City of Catskill*, qui est venue s'accoster à l'un des *piers*, nous nous préparons à débarquer chacun pour notre compte, n'étant pas fâchés de toucher terre après deux jours de navigation. Une chose me fait regretter cependant d'avoir manqué la cérémonie officielle. La première pierre du monument commémoratif devait être posée non

point par le président de la république, présent cependant à la cérémonie, mais par le grand-maître de la loge maçonnique de la Virginie, assisté par les treize grands-maîtres des loges des treize états primitifs. J'aurais été assez curieux de voir cette exhibition de francs-maçons en uniformes et tabliers, revêtus des insignes de leurs grades. La substitution du grand-maître d'une loge maçonnique au chef de l'état dans une cérémonie officielle et patriotique m'étonne bien un peu, et j'interroge à ce sujet. On m'assure que cette intervention des francs-maçons dans une cérémonie, toute maçonnique à la vérité, n'a rien d'insolite aux États-Unis, et que, Washington ayant été membre de la loge maçonnique de la Virginie, cette loge, particulièrement honorée aux États-Unis, avait droit en quelque sorte à y jouer le rôle principal. On ajoute que la franc-maçonnerie aux États-Unis n'a point le caractère politique et anti-religieux qu'elle a pris chez nous. « C'est, me dit-on, une société secrète qui n'a pas de secrets. » Toutes ces explications laissent cependant subsister certains doutes dans mon esprit, et je me demande s'il n'y a pas là un indice de l'influence croissante qu'au dire de certains auteurs peu favorables aux États-Unis, la franc-maçonnerie serait en train de prendre dans ce pays. En tout cas, ce petit fait serait un argument en faveur de leur thèse, et je le leur livre de bonne foi.

Nous profitons des quelques heures qui nous restent avant la tombée du jour pour descendre trois ou quatre à terre et pour faire le tour des remparts de la ville, à la recherche des positions occupées autrefois par les troupes françaises. Ce pèlerinage patriotique ne répond pas tout à fait à nos recherches. Les environs d'Yorktown ont été en effet, pendant la guerre de sécession, le théâtre de luttes acharnées entre l'armée du Nord, commandée par le général Mac-Clellan et celle des états confédérés, lutte où le Nord a eu le dessous. Le terrain a été remué de nouveau en maint endroit, et, malgré les connaissances topographiques de mes compagnons, il leur est souvent difficile de distinguer entre les anciens ouvrages et les nouveaux. Aussi j'avoue prendre prosaïquement plus d'intérêt aux travaux tout modernes du chemin de fer. Il y a quelques jours encore, il n'y avait pas de chemin de fer arrivant jusqu'à Yorktown. Voici comment on procède. Sur un talus à peine tassé et égalisé on pose des traverses; sur ces traverses, des rails. Le chemin de fer va jusqu'au bout de ces rails et descend ses voyageurs en plein champ; chaque jour, chaque heure même, il avance de quelques mètres; hier, il s'arrêtait à un mille de la ville, aujourd'hui, il va jusqu'aux portes; demain, on le poussera jusqu'au camp. Les trains font la navette, arrivant à des heures irrégulières et emmenant, après avoir stationné pendant deux heures, les voyageurs qui se trouvent

là. C'est extrêmement simple et primitif, comme on voit, mais je ne suis pas étonné, quelques jours après, d'apprendre qu'à la jonction de cette ligne improvisée avec la grande ligne de Washington à Richmond, un accident a eu lieu qui a coûté la vie à plusieurs personnes. On n'en a point fait de bruit; les Américains savent que, lorsqu'on veut mettre les chemins de fer en exploitation sans perdre de temps, avoir beaucoup de trains et marcher vite, il y a une certaine somme de risques à courir. Pourvu qu'un chemin de fer marche, c'est tout ce qu'il faut : on monte dedans; un accident arrive : *never mind*; *go-ahead*.

Nous traversons, en revenant, la ville ou plutôt le bourg d'Yorktown. Ce lieu, si célèbre dans l'histoire américaine, est en effet devenu un endroit des plus misérables, habité par des paysans fiévreux. On nous avait parlé d'installations provisoires qui y seraient établies, d'hôtels en bois qui s'élèveraient avec une rapidité magique et qu'on démonterait ensuite de toutes pièces pour les emporter ailleurs. Je cherche ces hôtels, mais je ne vois que des baraques, et je plains fort ceux qui ont dû y chercher un refuge. Ce qu'il y a par exemple en quantité, ce sont des *bars*. Sur l'emplacement vrai ou supposé du quartier de chaque général américain, français ou même anglais, une guinguette a été impartialement établie, et je soupçonne ceux qui y sont attablés de n'avoir qu'une idée assez vague des événemens historiques dont ils arrosent largement le souvenir. On enfonce jusqu'à la cheville dans une poussière indescriptible, et, la nuit tombée, il n'est pas très facile, en l'absence de tout éclairage, de retrouver son chemin. Décidément, l'intérêt sera tout entier dans la cérémonie officielle; l'endroit lui-même n'y ajoutera rien.

Le lendemain est en effet le grand jour, le jour des discours. Sur le rivage nous attend un immense omnibus, dans lequel nous nous entassons, et qui doit nous conduire au lieu de réunion.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,

quatre maigres chevaux traînent notre omnibus. Au milieu de la côte, ils sont tellement essoufflés que nous mettons presque tous pied à terre pour les soulager, et nous arrivons ainsi, un peu à la débandade, à la porte d'une grande baraque en bois, baptisée du nom de *Lafayette hall*, où nous devons attendre le président. Je crains qu'arrivant ainsi à pied, dans la poussière, la délégation française ne manque complètement de prestige aux yeux des populations. Mais sans compter que la population n'est pas nombreuse, je ne me doutais pas combien peu le prestige est de rigueur dans une cérémonie publique aux États-Unis. Après quelques minutes d'attente,

le président de la république arrive (en omnibus, je crois, comme nous), et nous nous rendons à sa suite au lieu où doit se passer la cérémonie. C'est une espèce de *stand* en bois, entouré de tribunes en gradins. L'une de ces tribunes est réservée aux autorités; quelques mètres carrés de toile grise cloués à quatre piquets sont destinés à préserver lesdites autorités du soleil. On dirait l'estrade d'une gigantesque distribution de prix. Au premier abord, cette simplicité m'a, je dois le dire, étonné; en y réfléchissant, j'ai fini par la trouver de meilleur goût et en harmonie avec les institutions anciennes du pays. Le président, qui est le premier personnage de l'état, rentrera demain dans le commun des citoyens, et assistera peut-être, perdu dans la foule, à la prochaine cérémonie politique. A quoi bon, pendant l'espace de quatre fois trois cent soixante-cinq jours, le traiter en souverain? Les Américains sont dans le vrai, et il serait plus logique à nous de les imiter en France, le genre admis.

Après exécution d'un chœur patriotique, la cérémonie commence et s'ouvre par une prière. C'est l'évêque de l'église méthodiste épiscopale de New-York qui est chargé de cette portion indispensable de toute cérémonie américaine. Il parle pendant un quart d'heure environ dans ce beau et solennel langage, un peu différent de la langue ordinaire, qui se prête si bien à l'expression des sentimens religieux. Tout le monde l'écoute, nu-tête, dans un profond silence. Les États-Unis sont, dit-on, la terre classique de la séparation de l'église et de l'état; je le veux bien. La prière terminée, le président Arthur prend la parole : c'est je crois son début en public comme président, et beaucoup de curiosité se mêle à la déférence avec laquelle on l'écoute. Ses paroles sont parfaitement appropriées à la circonstance; elles tiennent un juste compte de la fierté patriotique des Américains qui n'aimeraient pas à voir enfler par trop la part prise par l'armée française dans la victoire d'Yorktown, des susceptibilités de la nation anglaise, qui aurait pu considérer d'un œil un peu ombrageux cette éclatante commémoration du passé, enfin, des sentimens de la délégation française, un peu impatiente de voir, après le malentendu de la veille, la France recueillir l'hommage auquel elle avait exclusivement droit. Aussi son discours est-il accueilli avec beaucoup de faveur. M. Outrey, au nom de la mission officielle française, M. de Rochambeau en notre nom à nous, répondent en excellens termes. Cette première partie oratoire dure environ une demi-heure; pendant ce temps, je me suis laissé aller deux ou trois fois à écouter d'une oreille un peu distraite, et à étudier la foule. Elle se compose en grande partie de nègres, d'habitans de la campagne, de bourgeois des petites villes environnantes, Richmond ou autres, qui sont arrivés par le chemin de fer le matin, et qui s'en retournent le soir. On n'y sent point battre le cœur de la na-

tion. Le plus grand nombre ne doit pas entendre un mot des paroles que les orateurs prononcent en plein air, avec une voix assez faible. Ils n'en écoutent pas moins, dans un recueillement que rien ne parvient à troubler, debout, sous un soleil de plomb. Parfois on voit voltiger en l'air des tourbillons de petits papiers qui, emportés par le vent, vont tomber çà et là. Ce sont des annonces que des industriels américains saisissent ainsi l'occasion de distribuer. En France, ce serait une cause de rires et de bousculades ; ici, personne n'y fait attention, tout le monde étant absorbé dans l'intérêt de ce qui se passe. Ceux, en très petit nombre, qui entendent sont-ils cependant en état de comprendre? C'est une question que je me pose pour un homme d'un certain âge, campé en face de nous, la lèvre pendante, l'œil morne, l'air usé, et abruti par le travail, mais qui n'en paraît pas moins boire avec délices toutes les paroles qu'il recueille. Une mauvaise pensée me traverse l'esprit : je songe au comice agricole décrit par Flaubert dans *Madame Bovary*, mais je chasse bien vite ce souvenir pour prêter toute l'attention dont il est digne, au discours qui doit être la pièce de résistance de la cérémonie, à la *centennial oration* prononcée par M. Winthrop, président de la société historique du Massachusetts.

Le discours de M. Winthrop, prononcé par lui d'une voix forte malgré ses soixante-douze ans, a duré environ deux heures et demie. Pour moi, il n'y en a pas une page que je n'aie écoutée avec un vif intérêt. L'ayant relu depuis avec soin, je me suis fortifié encore dans l'impression que c'était, dans ce genre toujours assez ingrat des discours d'inauguration, un des plus accomplis qu'on puisse lire, et j'en ai compris mieux encore tous les mérites depuis que j'ai su les difficultés particulières à la situation de l'auteur. M. Winthrop est originaire de l'état du Massachusetts dont il a été longtemps un des représentans au congrès. Or le Massachusetts a été le berceau du parti abolitionniste dont l'ardente propagande anti-esclavagiste a si fort contribué à la rupture entre le Nord et le Sud. C'était donc pour lui une tâche assez délicate que de prendre la parole comme orateur national sur le sol de la Virginie, qui a été, au contraire, le centre de la résistance contre le Nord et le théâtre de tant de combats meurtriers. M. Winthrop a touché à cette difficulté dès le début de son discours avec une parfaite convenance, et il l'a résolue en représentant le choix qui avait été fait de lui pour prendre la parole dans cette circonstance patriotique comme le gage d'une réconciliation et d'un retour de la Virginie et du Massachusetts, « à ces vieilles relations d'amitié et de concorde qui existaient aux jours de leurs pères, et sans lesquelles il n'aurait pu y avoir ni capitulation à Yorktown, ni Union, ni indépendance, ni constitution. »

Il est entré ensuite dans le cœur de son sujet en remontant aux

souvenirs historiques que les lieux et le jour rappelaient, et il nous a été impossible d'entendre sans émotion l'accent avec lequel il a parlé de la France : « de la France, autrefois une monarchie absolue, depuis un empire, puis une monarchie constitutionnelle, aujourd'hui une république, mais toujours la France. » Nous retrouvons tout entière dans cet accent l'inspiration première et désintéressée qui, par un sentiment de reconnaissance unique, je crois, dans l'histoire des peuples, a voulu associer notre patrie au souvenir d'un grand anniversaire historique, et n'a point exclu de cet honneur les représentans involontaires d'un passé plus à la mode aujourd'hui en Amérique qu'en France. « Nous n'avons point oublié, a dit M. Winthrop dans son discours, que c'est à la monarchie des Bourbons que nous avons dû cette aide. Nous n'avons point oublié que c'est dans les rangs les plus élevés de la société française qu'est né l'enthousiasme pour la cause de notre liberté, et que de son sein sont partis ces braves officiers qui sont venus à notre secours et dont le plus grand nombre devait au retour rencontrer un destin si tragique. » De même nous n'oublierons pas non plus cette invitation qui est venue chercher les descendans de ces officiers, chacun sous son humble toit, dans son obscure existence, pour les associer à l'honneur d'une grande démonstration en faveur de leur pays, et le souvenir de l'accueil que nous avons reçu restera profondément gravé dans le cœur de chacun de nous.

Je le dirai cependant, ce qui m'a le plus intéressé dans le discours de M. Winthrop, ce n'est pas la portion historique, ni le brillant tableau qu'il a tracé, à la manière de Prescott ou d'Augustin Thierry, de la scène qui s'est déroulée il y a cent ans sur ce même emplacement; c'est ce que j'appellerai la portion américaine, dont certains fragmens m'ont donné à réfléchir. M. Winthrop est retiré depuis d'assez longues années des affaires publiques, après avoir été pendant cinq ans président de la Chambre des représentans. La génération politique à laquelle il a appartenu a disparu presque complètement de la scène et a cédé la place à une autre. Il est un peu (lui-même en convient dans son discours) ce qu'on appelle, je crois, là-bas : *a gentleman of the old school*, et dans la bouche de beaucoup, c'est un hommage. Est-ce à cela qu'il faut attribuer certaines anxiétés et certaines tristesses qu'il me semble voir percer à travers l'orgueilleuse effusion (bien légitime assurément dans cette circonstance) de son patriotisme? « Nous n'avons rien à craindre que de nous-mêmes, » s'écrie-t-il, mais pour cela, il ne semble pas qu'il soit tout à fait sans crainte. Lorsqu'après un éloge de Washington, qui est partie obligatoire de tout morceau d'éloquence américaine, il s'écrie avec chaleur : « Oh! que sa mémoire, ses principes, ses exemples soient à jamais sacrés, et jalousement gardés dans nos cœurs! que dans toutes

les circonstances difficiles, la pierre de touche du patriotisme soit de se demander : Qu'est-ce qu'aurait dit Washington? Qu'est-ce qu'aurait fait Washington? » cette exclamation ne trahit-elle pas le regret que tous les derniers présidens des États-Unis n'aient pas pris également modèle sur le désintéressement et l'intégrité du premier? A la fin de son discours, ses inquiétudes s'expriment même d'une façon plus ouverte : « Nous ne pourrions, dit-il, même si nous le voulions, cacher aux autres et à nous-mêmes que toutes choses dans ces derniers temps n'ont pas été dans notre pays comme elles auraient dû aller, et que beaucoup d'esprits se demandent ce que nous réserve l'avenir avec un sentiment d'anxiété et même de crainte... Le vice, le crime, la corruption, la débauche se promènent dans nos rues, levant leur tête audacieuse et indomptée en face des monumens et des statues élevés en l'honneur du patriotisme et de la vertu. N'y a-t-il même pas, dans quelques-unes de nos fonctions publiques les plus hautes, certains symptômes de malaria cent fois plus pestilentiels que ceux qui ont jamais pu s'exhaler du Potomac ou des Marais-Pontins, infectant tous nos services civils et faisant couler du poison dans les veines mêmes de la nation? » Mais ces dangers ne découragent pas les espérances patriotiques de M. Winthrop, et pour les conjurer, il compte « sur la crainte de Dieu, qui doit toujours et plus que jamais être le commencement de la sagesse, et sur un large système d'éducation nationale, non point un système prenant pour base des théories philosophiques abstraites ou des phrases retentissantes sur la liberté, encore moins un système adoptant la conception d'une création sans Dieu et s'efforçant de détrôner le Rédempteur de la place qu'il doit occuper dans les cœurs, mais un système s'appuyant sur les vieux enseignemens familiers, les dix commandemens, le sermon sur la montagne et la *lettre de démission de Washington.* » C'est sur ces enseignemens que M. Winthrop compte pour préserver à l'avenir dans sa patrie bien-aimée l'unité, la paix et la concorde. Il termine sur ces paroles au milieu des applaudissemens, et je suis chargé par mes compagnons de lui exprimer notre reconnaissance pour la manière dont il a parlé des familles françaises. Encore un chœur patriotique : *the Star spangled banner*, et la cérémonie est terminée.

Restent celles du lendemain : une revue militaire et une revue navale. Mais un peu lassés sans doute de ces divertissemens officiels, mes lecteurs me sauront gré d'en abréger le récit. Peut-être la revue des troupes aurait-elle eu plus de pittoresque si on ne nous avait pas installés dans une tribune le dos tourné à la baie, et si au contraire on les avait fait défiler entre la rivière et nous. Nous admirons encore une fois la bonne tenue de ces miliciens, dont une partie, appartenant aux états du Sud, est commandée par un général

qui a servi dans l'ancienne armée confédérée. Lorsqu'on évalue un peu dédaigneusement à trente mille hommes le chiffre de la force militaire des États-Unis, on ne tient pas assez compte de ces milices dont on ferait aisément une armée vigoureuse le jour où quelque question portant atteinte à l'honneur et à l'intérêt national serait en jeu. La revue maritime prend place immédiatement après. Montés sur un petit cutter à vapeur, nous serpentons au milieu des bâtimens de l'escadre américaine dont les matelots manœuvrent dans les vergues. C'est un spectacle tout à fait pittoresque, et nouveau pour beaucoup d'entre nous. Tout à coup, au coucher du soleil, le pavillon anglais est hissé au grand mât du vaisseau amiral et salué par chaque frégate de vingt et un coups de canon. C'est l'exécution d'un ordre du président, qui a voulu fort habilement ménager l'orgueil britannique. Les frégates françaises s'associent au salut; c'est un vacarme à se croire au milieu d'une bataille navale. Cet hommage solennel rendu au drapeau de la nation vaincue à Yorktown, après la petite contestation de la veille entre drapeau français et drapeau allemand, ne laisse pas d'avoir un côté assez plaisant. Un journal satirique fort répandu aux États-Unis, qu'on appelle *le Puck* (le *Punch* américain) l'a bien saisi, et, quelques jours après, il publie une caricature qui représente Américains, Français, Allemands dansant une ronde autour du drapeau anglais, fièrement planté au sommet d'un mât, avec cette légende : « la Capitulation de Yorktown en 1881. »

La revue maritime terminée, nous retournons à bord de la *City of Catskill*, qui appareille immédiatement. Nous devons descendre de nouveau pendant la nuit la baie de la Chesapeake et remonter ensuite le James-River pour nous rendre à Richmond, où nous sommes attendus le lendemain. L'aspect de la rade d'Yorktown à notre départ est des plus pittoresques. Sur un ciel parfaitement pur, la fumée des canons s'est rassemblée en un nuage épais, que les derniers rayons du soleil transpercent de lueurs rougeâtres. Les vergues et les mâts se détachent sveltes et noirs sur la bande bleu pâle de l'horizon. A mesure que la nuit tombe et que nous nous éloignons, les vaisseaux se couvrent de feux et bientôt nous n'apercevons plus dans le lointain que des points lumineux. Demain, la flotte et les troupes quitteront, comme nous, Yorktown, et ces champs sablonneux que le sang, deux fois répandu, n'a pu parvenir à engraisser, cette rade qui, après avoir assisté à l'arrivée triomphante de la flotte, commandée par l'amiral de Grasse, a vu la retraite et l'embarquement des troupes du général Mac-Clellan, retomberont probablement pour toujours dans leur silence et leur solitude.

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

LA
MAISON DE LA DEMOISELLE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

« M. le conseiller de commerce vous prie d'entrer et d'attendre un instant; il achève d'expédier une affaire urgente, » dit un laquais richement galonné, — non sans une nuance de familiarité protectrice où l'on devinait des relations quotidiennes avec des solliciteurs de la première distinction; et, introduisant un jeune homme dans une antichambre luxueusement meublée, il referma la porte. Le jeune homme, sans faire autrement attention au ton du personnage, répondit d'un signe de tête et promena rapidement son regard autour de la pièce. Les meubles somptueux, mais sans caractère, qui s'y entassaient l'un sur l'autre à l'aventure, ne l'arrêtèrent pas longtemps; il eut une moue légèrement dédaigneuse pour les bibelots de tous les temps et de tous les styles, symétriquement rangés, d'ailleurs sans ombre d'art ni de goût, qui s'étalaient un peu partout; mais les tableaux l'attirèrent davantage, et s'il passa devant quelques-uns avec un sourire de pitié, il s'arrêta devant quelques autres avec un plaisir évident. Deux paysages surtout semblaient l'intéresser, et il les examinait avec tant d'attention qu'il ne remarqua pas, ou ne parut pas remarquer, qu'une porte s'était ouverte et qu'un homme, le propriétaire lui-même de toutes ces

magnificences, M. le conseiller de commerce Bœrsheim en personne, venait d'entrer et le considérait avec curiosité. Le conseiller, pour annoncer sa présence, toussa à plusieurs reprises, puis, comme le visiteur ne sortait décidément pas de sa contemplation, il lui dit en manière de salut :

— De bonnes choses, n'est-ce pas? C'est mon ami, le professeur ***, qui me les a signalées, et comme le pauvre diable de peintre avait besoin d'un encouragement, ma foi! j'ai acheté ces essais, qui dénotent quelque talent, je crois? Mais vous verrez mieux que cela dans mon salon,.. les chefs-d'œuvre de nos maîtres. Ceci est assez bon pour l'antichambre.

Le jeune homme s'était retourné :

— C'est sans doute à M. le conseiller de commerce Bœrsheim que j'ai l'honneur de parler?

— M. Albert de Grais, architecte? demanda le conseiller à son tour, après un regard sur la carte de visite qu'il tenait encore à la main. Seriez-vous Français?

— Non, monsieur, répliqua le jeune homme. Je suis Allemand, bien que ma famille soit originaire de France, d'où elle a émigré il y a deux siècles... Vous m'avez fait prier de me présenter chez vous, et je suis venu à l'heure indiquée, je crois, pour savoir ce qui me valait cet honneur.

Le financier considéra son interlocuteur d'un air satisfait, et d'un geste plein de condescendance l'invita à s'asseoir.

— Vous m'avez été recommandé, monsieur, lui dit-il, comme un architecte d'une rare capacité, et je désirerais vous entretenir d'un projet dont je suis disposé à vous confier l'exécution. Si vous vous en tirez à votre honneur, je crois que vous y trouverez quelque profit. Vous en êtes à vos débuts, le premier pas est toujours important...

Le jeune homme fit un signe d'assentiment; le conseiller prit un temps, comme quelqu'un qui s'attend à une réponse, et voyant qu'elle ne venait pas, il continua :

— C'est une maison de campagne qu'il s'agirait de construire... Mais permettez-moi d'abord de vous expliquer brièvement mes intentions. Vous savez peut-être, — il eut un sourire de satisfaction, — que j'ai quelque crédit dans les régions de la haute finance. Si j'en fais la remarque, c'est pour ajouter aussitôt que je sais tout ce que ma situation m'impose. Je puis dire, sans me vanter, qu'il n'est pas de liste de souscription où mon nom ne figure, toutes les fois qu'il s'agit de protéger ou d'encourager, — il fit d'un regard circulaire le tour de ses raretés, — les beaux-arts. Une autre obligation que ma position comporte, c'est d'avoir un certain train de représentation... et, quelque part, un refuge où je puisse me délasser du

tracas des affaires... Nous autres millionnaires, nous avons le devoir d'étaler aux yeux les preuves parlantes de notre bonheur et de notre intelligence des affaires. L'opinion, d'ordinaire, n'y voit, en fait d'intelligence, que du bonheur, et dans cet étalage qu'une marque de notre vanité; comme si tout le monde, au total, ne finissait pas par en profiter et comme si ce n'était pas là l'impôt que l'Argent paie à la société !..

Il s'arrêta pour considérer son interlocuteur, qui le regardait tranquillement dans les yeux :

— Jusqu'ici, monsieur le conseiller de commerce, je vous comprends parfaitement.

Le conseiller, d'un air d'intelligence, lui frappa légèrement sur le bras.

— Nous nous comprendrons certainement mieux encore. Mais il était indispensable de poser d'abord les bases de l'affaire... Nous convenons donc qu'un homme dans ma position ne saurait se passer d'une terre. D'ailleurs, la campagne a son agrément, surtout quand on a une famille, et je suis un bon père de famille, qui ne songe pas seulement à l'avenir des siens, mais qui veut encore qu'ils jouissent du présent. Vous allez me dire que, lorsqu'on ne regarde pas à l'argent, rien n'est plus facile que de trouver une terre à acheter; vous vous trompez; c'est moins facile que vous ne le croyez. Il n'est pas question ici de placement, et, pour le capital que j'immobiliserai dans l'opération, c'est une fantaisie que mes moyens me permettent. Mais il y a d'autres considérations. Supposons, en effet, que la terre soit assez voisine de Berlin pour que je puisse m'y rendre dans mon équipage... Eh bien ! ça ne me plairait pas du tout ! On est par trop à la merci des indiscrets, qui finissent par venir stationner en fiacre à votre porte, et si j'ai quelque chose en horreur, c'est bien cela. Que diriez-vous si, au contraire, notre terre était à quelques heures de chemin de fer, à proximité d'une ligne très fréquentée, de façon que l'on pût obtenir une petite station pour soi et ses hôtes; — et je l'obtiendrais sans peine, étant membre de plusieurs conseils d'administration?.. l'équipage vous attend à la station... Ce serait mieux, n'est-ce pas?

— Je continue à comprendre, répondit le jeune homme avec un sourire légèrement ironique.

Le conseiller s'en aperçut et rit lui-même d'un petit rire contraint; il s'approcha encore du jeune homme, et continua :

— Si le nom de la terre avait par hasard quelque chose d'aristocratique, d'un peu féodal même, je n'en aurais pas peur !

— Je vois que vous avez retourné l'affaire sous toutes ses faces, dit le jeune homme; et, en effet, reste à savoir si l'on peut trouver une terre qui réunisse toutes ces conditions.

— Elle est trouvée ! répondit le conseiller d'un air satisfait; sans

quoi je n'aurais pas présentement l'honneur de faire votre connaissance. Oui, jusqu'ici, j'ai tout ce qu'il me faut. Une vieille terre noble, de médiocre étendue, il est vrai, mais c'est de quoi je ne me soucie guère. La situation me plaît; seulement il y manque une maison et un parc, — j'entends quelque chose à ma convenance : de distingué, de neuf, de riche, disons le mot, et non pas de ce style banal des villas à l'italienne, mais quelque chose d'original et même de féodal. Car, de votre moderne, j'en ai par-dessus la tête! Ce serait votre tâche, monsieur de Grais, et c'est ici que j'arrive à l'affaire. L'argent, je vous l'ai dit, est hors de cause. Faites-moi deux plans, nous en choisissons un, et nous consultons ma femme, seulement pour la forme. Le vieux logis pourra-t-il vous servir, pourrez-vous en tirer quelque parti comme dépendance, cela n'en vaudra que mieux. Mais je doute, entre nous, que vous y réussissiez. Notre vieille noblesse des Marches ne sacrifiait guère aux apparences et, — nécessité, défaut d'argent ou manque de goût, je n'en sais rien, — elle affichait plutôt une sorte de rusticité grossière. Pour le parc, vous aurez ce qu'il vous faut, un jardin devenu tout sauvage, quelques beaux vieux arbres; on y ajoutera quelques prairies et des bouts de terrain que j'achèterai. Mon homme d'affaires s'en chargera, et, par échange ou achat, il aura ce qui vous sera nécessaire. Je me suis attaché un de nos meilleurs jardiniers paysagistes, avec lequel vous vous concerterez. Ah! une recommandation... Ayez soin, n'est-ce pas? que la maison se présente bien et qu'on puisse l'apercevoir de loin à travers les arbres. Ma famille y passera quelques mois d'été; les logemens doivent donc être absolument confortables. J'attache encore une importance particulière aux chambres d'amis pour les parties de chasses d'automne, qui sont suivies quelquefois d'une petite sauterie champêtre. Enfin, le bâtiment doit être terminé promptement; peu importe que votre rapidité nous coûte un surcroît de dépenses. Ma famille devrait pouvoir y passer l'été prochain, même si tout n'était pas complètement en état. Voilà, en quelques mots, tout ce que je souhaite de vous. Réfléchissez, et apportez-moi, si c'est possible, ces jours-ci, quelques plans que nous puissions discuter.

Le jeune architecte le regarda en souriant :

— Vous ne manquez ni de franchise, ni de précision, monsieur le conseiller, dit-il.

— Je parle en homme d'affaires, répliqua le conseiller.

— Je sais maintenant à peu près, continua Albert, ce que vous voulez; mais je dois pourtant vous demander, avant de m'occuper des plans, quel style aurait vos préférences.

— Le style? cher monsieur, mais, le style,.. cela vous regarde. Mes affaires particulières exceptées, où je ne me laisse pas volontiers

conseiller, — car je n'aime pas qu'on regarde dans mon jeu, — j'ai l'habitude, pour les choses qui ne sont pas de ma compétence spéciale, d'employer les connaissances, le goût, le talent des autres et de les payer argent comptant... Pardonnez-moi, cela peut vous paraître impoli, mais à qui la faute? A notre temps, qui a établi ces rapports que je ne fais qu'appeler de leur vrai nom... Il vous sera du reste agréable, sans doute, que je vous donne carte blanche, sauf, bien entendu, certains détails que je réserve?

— Je vous remercie sincèrement de la confiance que vous me témoignez, dit Albert.

— Oh! je sais à qui j'ai affaire. Vous m'étiez parfaitement recommandé, et les renseignemens que j'ai pris n'ont fait que confirmer l'opinion que l'on m'avait donnée de vous. Je vois de plus que vous êtes un homme qui a conscience de sa valeur, qui sait résister et qui, pourtant, ne contredit pas de parti-pris; aussi je m'ouvre tout à fait à vous, au risque même de me faire prendre pour un ignorant dans votre partie, pour un vaniteux, que sais-je?.. Voyez-vous, un autre repousserait avec vivacité cette insinuation; vous, vous ne bronchez pas! vous n'avez garde de vous récrier! Voilà les hommes comme je les aime. Vous avez gagné ma confiance, peut-être parce que vous n'avez rien fait pour l'attirer; mais j'ignore si je dois voir en vous plutôt un artiste qu'un homme d'affaires; il faut seulement m'éclairer sur un point: voulez-vous accepter la tâche que je vous propose? Je vous serai obligé de me répondre franchement *oui* ou *non*.

Albert le regarda bien en face et répondit :

— Votre proposition ne laisse pas d'être un peu étrange; vous me demandez là une de ces villes de féerie que Potemkin fit élever sur le passage de l'impératrice Catherine II, lors de son voyage en Crimée.

— Très bien! dit le conseiller, et il rit, tout de bon cette fois. Au lieu de flatter ma vanité supposée, comme si vous ne l'aviez pas remarquée, vous la traînez sans pitié en pleine lumière. Mais je puis deviner, je crois, d'après ce préambule, la conclusion de votre discours. Vous me bâtirez la maison, ou la villa, ou le château, à votre choix!

— Soit, dit Albert, en mettant sa main dans la main qu'on lui tendait. Me voilà votre architecte. Une dernière chose me semble indispensable avant que j'entreprenne ma tâche. J'ai besoin de fare connaissance avec le lieu, la situation, le paysage, les environs, afin d'y conformer le caractère de ma construction.

— Rien de plus facile, dit le conseiller, quoique je ne voie pas très bien l'utilité de votre demande. Les villages de la Marche se ressemblent entre eux comme un œuf ressemble à un autre œuf.

Mais, comme il vous plaira ! Tantôt, j'envoie là-bas mon valet de chambre. Demain, vous pouvez le suivre,.. par le train de midi, si cela vous convient. En deux heures vous êtes à la station, éloignée d'environ un mille de l'endroit en question. Il y aura bien de quoi vous loger dans la maison, et quant aux repas, le domestique s'en occupera. Peut-être y trouverez-vous déjà mon jardinier, qui devait y aller ces jours derniers.

— Bien, dit l'architecte. Ainsi, demain, par le train de midi. Et, la direction, le nom de la station du chemin de fer, du pays ?

— Il y a deux stations où l'on peut indifféremment s'arrêter, mais, en y songeant, je ne me rappelle pas si l'express s'arrête à la plus voisine. Je vous l'écrirai. Sinon vous prendrez le train du matin. L'endroit s'appelle Zarchow, — un vrai nom des Marches, n'est-ce pas ? — et vraiment je suis content qu'il ne se nomme pas Vallée aux Violettes, ou Villa des Roses, ou Repos-de-Rosalie.

Il avait compté que cette plaisanterie ferait rire le jeune homme, mais pour la première fois depuis le commencement de l'entretien, celui-ci changea de visage ; il pâlit et répéta d'un ton grave ce nom de Zarchow ! Puis il se leva et dit, très calme :

— Sans vouloir reprendre ma parole, puis-je au moins vous prier de me donner un peu de temps pour réfléchir, seulement jusqu'à tantôt ? Je vous répondrai demain pour vous dire si j'accepte, et si je me rends à votre propriété.

Le conseiller de commerce le regarda, un peu étonné. Il pensait avoir habilement mené les choses et pris, en parlant, le ton convenable. Mais il était habitué à ces obstacles de la dernière heure et, d'ailleurs, il connaissait assez les hommes pour avoir aussitôt senti que dans le cas présent questions et prières ne feraient qu'augmenter les difficultés.

— J'attends votre décision, monsieur de Grais, et j'espère qu'elle sera de nature à nous satisfaire tous les deux.

Albert prit congé en quelques mots. Les préventions avec lesquelles il avait commencé l'entretien s'étaient un peu dissipées devant l'apparente bonhomie du conseiller ; et celui-ci l'avait bien remarqué ; car il se frotta les mains en homme content de lui-même, dès qu'Albert eut quitté son cabinet.

II.

Dans l'après-midi du jour suivant, Albert se rendit à la gare du chemin de fer. Il s'était décidé, malgré tout, à prendre au moins une idée de la tâche dont le conseiller lui avait très nettement défini l'intention, mais assez vaguement indiqué les moyens. Son indécision d'ailleurs avait été courte, et à peine rentré, il avait écrit

qu'il acceptait, un peu mécontent d'avoir montré une hésitation dont il n'était pas disposé à faire connaître les motifs. Il était même un peu agité, impatient de partir et, son sac de voyage à la main, il était arrivé à la gare longtemps avant l'heure du départ. Son agitation parut augmenter quand il fut assis dans le wagon; les deux heures du voyage lui parurent interminables. De lointains souvenirs de jeunesse flottaient dans sa pensée, et toute une partie de sa vie reparaissait à ses yeux... douces images, attristées par une douloureuse conclusion! C'est ainsi qu'il arriva à la station, où il trouva la voiture et le domestique du conseiller de commerce, qu'il connaissait de la veille, mais qui était devenu poli et même empressé, sans doute pour obéir aux instructions de son maître. Albert parut faire aussi peu attention à ses prévenances qu'à son impolitesse de la veille, et monta lestement dans la calèche, vieux carrosse de famille, qui vraisemblablement avait figuré dans l'inventaire de la propriété, et serait certainement mis hors de service quand le nouveau château serait bâti.

On était au début de l'été; la voiture roulait dans la plate campagne de la Marche, sous un ciel bleu, parsemé de grands nuages blancs floconneux. Albert commençait à se sentir chez lui. Le chemin sablonneux empêchait les chevaux, — de braves bêtes de labour, visiblement fourbues, — d'aller un pas bien rapide; Albert passait près d'étroites bandes de prairies, bordées de bouquets d'aulnes touffus, au feuillage d'un vert foncé; çà et là des buissons de ronce en pleine floraison; et plus bas, des touffes de primevères jaunes. Puis la voiture traversa des champs de blé dont les frêles tiges vertes, ondulant doucement sous la caresse de la brise, exhalaient la senteur des jeunes épis. Plus loin, la route faisait un coude et s'enfonçait dans un petit bois de sapins où parmi les troncs d'un brun rougeâtre brillait çà et là l'écorce blanche, le clair et léger feuillage d'un bouleau. Le chemin était couvert de genêts broussailleux, dont les fleurs éclatantes voltigeaient au vent comme des papillons d'or. Tout autour le silence: de temps en temps seulement un oiseau de proie, effrayé par le bruit des sabots des chevaux, s'envolait de la cime d'un sapin, traversait le chemin avec un grand battement d'ailes, abaissait son vol, comme curieux de voir l'importun qui dérangeait son repos, et repartait, tandis qu'au loin le coucou faisait infatigablement retentir son chant monotone.

Albert rêvait et se figurait revivre les jours passés. Il avait retiré son chapeau; le petit bois lui donnait de l'ombre; il aspirait l'air frais à pleins poumons, et regardait autour de lui, ravi, comme si ces objets, qui lui étaient depuis longtemps familiers, prenaient pourtant un sens à ses yeux pour la première fois. Oui, c'était bien l'air natal, et c'était bien le sol paternel... si maigre, si ingrat aux yeux

d'un étranger, mais si doux au souvenir de celui qui a grandi là. Albert n'aurait jamais cru qu'il pût encore éprouver de pareilles sensations. Depuis quinze ans il n'avait pas revu la campagne de la Marche; orphelin de bonne heure, il avait passé, dans les villes, loin du sol natal, ses années d'école et d'université; puis il avait voyagé, s'était laissé séduire à la beauté des pays du Midi, songeant parfois qu'il ne pourrait plus revoir son pays avec plaisir et le prenant presque en pitié. Et maintenant ce pays dédaigné s'étalait devant lui, comme autrefois, mais plus attrayant encore, et comme tout parfumé par ces bouffées de souvenirs. Le jeune homme était prêt à sauter de la voiture et à couper des baguettes comme autrefois, à jouer comme un enfant, à s'abandonner de nouveau à l'humeur pétulante de ses premières années. Cependant on sortait du bois; entre les têtes vertes des arbres apparaissaient les toits du petit village, dominés par la tour de bois de l'église couverte de bardeaux. Albert était ivre de joie; les larmes lui montaient aux yeux. Il lui semblait que c'était hier qu'il avait quitté le village, tellement tout lui était connu et familier : à peine, çà et là, un point de vue plus dégagé, un arbre un peu plus haut. Il se souvenait que le chemin devait faire une longue courbe avant d'arriver au pont sur le ruisseau; mais il vit un sentier direct passant à travers des prairies et des pâturages communaux. Il pria le cocher d'arrêter; il voulait descendre et marcher un peu à pied; il connaissait parfaitement le chemin et arriverait en même temps que la voiture, ou très peu de temps après elle. Le cocher le regarda, surpris; mais il obéit, et reprit sa route au pas.

Albert, heureux d'être enfin seul, demeura un moment sans bouger, regardant de tous les côtés autour de lui, comme on regarde encore et encore un vieil ami après une longue séparation. Puis il se mit à marcher d'un pas rapide dans le petit sentier. Le soleil s'abaissait déjà, et déjà s'élevait des prairies un souffle frais et humide qu'il respirait avec délices. Albert se baissa pour cueillir quelques fleurettes, comme il en avait souvent cueilli autrefois pour sa mère; il arracha d'un buisson une branche de chèvrefeuille toute fleurie et tout odorante pour la mettre à son chapeau; encore une évocation du passé! Plus loin, il lui fallut escalader les barrières de bois qui séparaient les pâturages. Elles étaient là, toujours les mêmes, toujours branlantes, à demi pourries, comme jadis; et il retrouvait les trous par où il se coulait, les endroits où il grimpait lorsqu'il était enfant. Il marchait de plus en plus vite, de plus en plus impatient de revoir le jardin, la maison où il avait vécu son enfance... Et dire que, la veille même, la crainte de revoir un lieu qui lui était devenu étranger l'avait presque déterminé à refuser cette mission qui maintenant l'enchantait!

Il était arrivé à la haie du jardin, et, retenant son souffle, il regardait la place où, enfant, il avait joué. L'endroit paraissait redevenu sauvage; mais rien n'y avait été changé de l'arrangement d'autrefois. Jamais, d'ailleurs, on n'avait pris beaucoup de soin du jardin, et de tout temps le hasard y avait plus fait que la main de l'homme. Dans le voisinage de la maison, on avait laissé debout les grands arbres, tels qu'ils étaient, et le jeune taillis avait poussé au-dessous, conquérant librement sa place au soleil. Çà et là seulement, par endroits, on avait planté des plates-bandes de fleurs et de plantes vivaces qui ne demandaient pas beaucoup de soins; elles avaient grandi pêle-mêle, s'étaient accommodées ensemble ou s'étaient disputé le terrain, au hasard de la concurrence, la plus vigoureuse étouffant la plus faible. La mauvaise herbe, abondante et drue, foisonnait de toutes parts. Le jardin aboutissait d'un côté à un pré, où, dans un enfoncement de terrain, s'était formé un étang marécageux, couvert de roseaux grêles et de lentilles d'eau, bordé d'aulnes venus à l'aventure; de l'autre, il était fermé par une haie, derrière laquelle s'étendaient le verger et le potager, mieux entretenus et plantés au cordeau. Tout cela pourtant paraissait au jeune homme bien différent de ce que lui rappelaient quelques heures auparavant son imagination et ses souvenirs. Comme tout ce qu'il prenait pour un monde, autrefois, lui semblait aujourd'hui petit, étroit, mesquin! Il s'arrêta quelque temps, incertain s'il devait aller plus loin, moitié par crainte que ses mouvemens fussent remarqués, moitié par hésitation de pénétrer dans la maison paternelle, qui lui apparaissait toute voisine, entre les arbres.

Cette terre avait appartenu à sa mère, la dernière héritière de l'antique lignée des Zarchow. Quand elle avait épousé le père d'Albert, un jeune et brillant officier, le mari, pour ne pas laisser ce vieux nom des Marches s'éteindre et périr tout à fait, avait bien voulu l'ajouter au sien, puis, insensiblement, il était tombé dans la désuétude et l'oubli. Mme de Grais tenait de tout son cœur à ce bien de famille, et son mari, non sans quelque regret, avait dû lui faire le sacrifice de donner sa démission pour vivre à Zarchow en gentilhomme campagnard. Mais, de tout temps et, du vivant de sa femme, il s'était senti mal à l'aise dans ce pays, et comme attristé par la laideur du paysage environnant, sans parler de mille petits désagrémens qu'il avait rencontrés dans une famille qui le considérait un peu comme une espèce d'intrus, importun et gênant. Aussi, quand sa femme était morte, après douze ans de ménage, ce séjour solitaire lui était-il devenu si pénible qu'au bout d'un an il l'avait quitté. Il était allé se fixer dans une ville pour y faire élever son unique enfant, et, finalement, avait vendu la propriété qui, du reste, était de peu de rapport. Le prix de la vente, habilement adminis-

tré, lui avait pourtant permis, en mourant, cinq ans plus tard, de laisser à son fils une assez honnête aisance. Albert avait d'abord souffert un peu plus que son père de voir passer à des mains étrangères ces lieux où s'était écoulée son enfance, mais il en avait pris assez promptement, lui aussi, son parti. Et maintenant il ne se mêlait à l'émotion de ses souvenirs aucune envie de rentrer en possession du bien patrimonial. Mais le charme de cette terre où il avait grandi n'opérait pas moins sur sa nature de poète, car le conseiller de commerce, bien qu'il ne fût ni très cultivé, ni très délicat, guidé pourtant par son flair et son expérience des hommes, avait deviné juste : il y avait un artiste dans ce jeune homme.

Le jour baissait lentement, la nuit était presque déjà venue sous les arbres tandis qu'au loin, à l'horizon, les nuages s'illuminaient des reflets rougeâtres du soleil couchant. Albert tressaillit, et, revenant à lui, se dirigea d'un pas ferme vers la maison, tourna autour d'une des ailes, et se trouva devant la porte d'entrée, où le domestique l'attendait depuis longtemps.

— Nous pensions que Monsieur s'était égaré, lui dit-il. En attendant j'ai préparé la chambre de Monsieur et porté ses bagages en haut.

Albert le remercia et monta sans lever la tête. Il n'osait pas, en présence d'un étranger, regarder autour de lui, mais il devançait le domestique sur le vieil escalier raide et incommode ; un observateur plus perspicace eût certainement remarqué comme le pas du jeune homme était sûr; on eût dit qu'il en connaissait chaque marche de longue date. Arrivé en haut, il tourna, sans hésiter, à gauche dans le couloir, pour se diriger vers la mansarde que, dans son enfance, il avait habitée avec son précepteur. C'était la seule chambre dans cette aile du logis ; dans l'autre aile, qui avait un étage de plus, se trouvaient les chambres de domestiques. Albert entra dans la vieille chambre qui lui était familière, et elle lui parut si petite, le plafond lui en sembla si bas, qu'il en demeura un moment tout étonné. Le domestique se méprit à cet étonnement. « La vieille bicoque était inhabitable, avec cela malpropre et négligée. Il avait choisi cette pièce pour M. l'architecte parce que c'était encore la moins dégradée. Dans toutes les autres, le plancher était usé, les tapisseries en lambeaux, ni fenêtres ni portes ne fermaient. » Albert arrêta ce flux de paroles en proposant d'ouvrir les chambres du rez-de-chaussée ; il faisait encore assez clair pour qu'on pût parcourir les appartemens et prendre une vue générale de la maison ; il n'avait pas besoin plus longtemps des services du domestique. Celui-ci sortit après avoir ajouté que M. le jardinier était déjà venu passer deux heures à la maison dans la matinée et qu'il reviendrait le lendemain.

Albert se mit alors à examiner la chambre, qui avait encore la

même vieille tapisserie qu'au temps où il y apprenait à décliner *mensa*. A mesure qu'il les regardait, il se rappelait comment, dans son enfance, il découvrait dans les dessins du papier les plus fantastiques images, tantôt un visage humain, tantôt une silhouette grimaçante d'animal; et tout le passé apparaissait de nouveau devant lui, car ce que crée notre imagination n'est-il pas ce qui laisse dans le souvenir les traces les plus durables? Mais il ne voulait pas se plonger davantage dans ses rêveries; il sortit dans le corridor et descendit l'escalier. En posant la main sur la vieille rampe, il eut la tentation de s'y laisser glisser comme il faisait jadis quand, après une ennuyeuse leçon, la voix de son père ou de sa mère l'appelait d'en bas. Mais personne maintenant ne l'appelait plus; il lâcha la rampe et se mit à descendre les marches trois à trois, toujours comme autrefois. En bas, le domestique avait ouvert déjà portes et fenêtres. Là il ne retrouva guère que les murs; les papiers étaient en partie remplacés ou recollés, et il était comme perdu dans ces pièces où rien n'était demeuré, — ni meubles, ni tableaux, ni personnages, — de ce qui leur donnait autrefois l'animation de la vie. Ce sont les détails seuls qui réveillent complètement notre mémoire; quelquefois un clou oublié dans le mur, une tache sur le plancher, un trou dans la tapisserie rappellent tout un cortège d'images et de sentimens que le fleuve de la vie semblait avoir recouvert pour toujours de ses vagues.

Gêné entre ces murs froids, il voyait avec plaisir l'obscurité envahir l'appartement vide. Il commanda qu'on lui servît son souper dans sa chambre, pleine de souvenirs, et il se hâta de l'expédier, afin de pouvoir au plus vite se débarrasser du domestique et se retrouver seul. Maintenant toutes ses pensées d'enfant revenaient en foule, mais la tristesse l'envahissait à mesure qu'il voyait reparaître une joie ou une contrariété oubliées. Ce qu'il comprenait clairement, c'est qu'il avait été un enfant gâté par ses parens, par son précepteur, par toute la maison. Il y a des natures à qui l'indulgence est moins nuisible que la sévérité, que les éloges et les encouragemens rendent modestes, tandis que les réprimandes les conduiraient au contraire à la vanité et à l'orgueil. Albert était une de ces natures, et de bonne heure il s'en était rendu compte. Toutefois il n'avait jamais pu se guérir de l'impression pénible que faisait sur lui la moindre apparence d'inimitié ou de dédain, ni de cette sensibilité presque maladive qu'il avait pour l'apercevoir ou même se l'imaginer. En pareil cas, il devenait dur, injuste et se repliait immédiatement en lui-même. Ce goût de l'isolement, il l'avait toujours eu. Il n'avait jamais eu de camarades ni n'en avait jamais cherché. Il choisissait pour jouer des coins écartés où il pût se créer tout un monde enchanté, qui s'évanouissait dès qu'un œil étranger y pénétrait.

Tout à coup il se rappela que le grenier, où l'on entassait pêle-mêle tout ce qui était hors d'usage, avait été sa place favorite et le lieu où il avait passé ses plus longues heures. Le silence s'était fait dans toute la maison; le domestique, la femme de charge, les autres serviteurs, tous reposaient; presque involontairement, il prit sa bougie et monta jusque sous les toits. Oui, c'était bien là l'endroit de la maison qui avait le moins changé; personne ne s'était seulement donné la peine de remettre un peu d'ordre parmi les objets sans valeur qui s'y trouvaient. La flamme vacillante de la bougie qu'il s'efforçait de garantir du courant d'air donnait à la chambre une apparence fantastique. Il se mit à chercher, chercher, et trouva enfin plus et mieux qu'il n'espérait, ses jouets d'enfant, une vieille ville qu'il avait jadis édifiée avec des briques et des boîtes, qui figuraient pour lui des maisons ou des églises, et, contre la cheminée, une écurie fabriquée jadis avec les boîtes à cigares de son père, servant encore d'abri à un petit cheval de bois. Le cheval ne pouvait plus tenir sur ses pieds, car il avait une jambe rompue. Albert s'en empara pourtant comme d'un trésor qu'il aurait retrouvé. Il ne pouvait comprendre comment cette fragile bâtisse avait pu résister au temps; était-ce une main étrangère, une main amie qui l'avait préservée? Cela devait être, car lorsqu'il approcha de la bougie le petit cheval, il vit qu'une autre jambe avait été cassée aussi et consolidée à l'aide d'un ruban d'un rose passé, et ce ruban, ce n'était pas lui qui l'avait attaché là; c'est avec un clou qu'il eût raccommodé cette jambe.

Tandis qu'il se demandait quelle pouvait être cette main, un courant d'air éteignit la bougie. Il resta un moment presque immobile, accroupi, cherchant à tâtons le chandelier et tenant toujours ferme dans sa main le petit cheval. Quand il eut rallumé la bougie, il se tâta le front, se demandant s'll n'avait pas rêvé tout ce qu'il avait revu pendant cette journée; et regardant le ruban rose noué à la jambe du cheval, il le porta à ses lèvres. Tout à coup il se mit à rire :

— Heureusement, se dit-il, que personne n'a remarqué mon inspection nocturne et mes amusemens enfantins; celui qui m'aurait vu se serait dit certainement que j'avais perdu la raison.

Il se trompait. Ses allées et venues avaient eu un témoin. D'une fenêtre placée sous les combles d'une petite maison au toit de chaume, située au milieu du jardin, quelqu'un avait remarqué cette lumière et cette ombre qui se promenaient dans la maison.

III.

Le lendemain, Albert se leva de bonne heure. Sa tête était lourde encore des rêves de la veille, mais, dans l'éclatante lumière

du matin, tout lui apparut plus frais, plus clair que dans la première émotion de l'arrivée. Quand il vit sur sa table le petit cheval, il rougit et voulut d'abord le jeter loin de lui; puis, changeant d'avis, il l'empaqueta soigneusement et le cacha dans son sac de voyage. Peut-être ce ruban rose, qui lui donnait toujours à penser, avait-il déterminé ce second mouvement.

Il se mit alors en devoir de parcourir de nouveau la maison, mais cette fois avec l'œil de l'architecte. A mesure qu'il avançait dans cette inspection, la maison lui devenait en quelque sorte plus étrangère, bien qu'un sentiment de piété lui persuadât de conserver le plus qu'il pourrait de la vieille bâtisse. Mais, en vérité, ce n'était pas facile. Le bâtiment ne pouvait guère se prêter aux exigences du goût moderne; il était laid; et comment en tirer parti en respectant les instructions du conseiller? Albert finit par y renoncer. Ces lieux, rendus sacrés pour lui par le souvenir de ses parens, ces murs qui avaient été si chers à sa mère, il ne pouvait les profaner pour satisfaire les caprices d'un manieur d'argent; mieux valait les abattre que de les transformer au gré d'une vanité frivole. En considérant l'extérieur de la maison, il se confirma dans cette nouvelle pensée. Les bâtimens dataient de deux époques bien différentes : la partie principale était massive, solide; on l'avait élevée apparemment sur d'anciennes fondations; de là son aspect irrégulier et lourd : — un seul étage, avec un grand toit de tuiles à pente raide, auquel se reliait une aile à deux étages, en briques et charpente, de la même hauteur que le bâtiment principal, avec son toit informe ajouté provisoirement, le tout formant un ensemble peu harmonieux et à demi enfoncé dans le sol. Cependant, si la maison n'était pas belle, elle avait du caractère, et la marque du temps où on l'avait bâtie. Même, en dépit de son aspect pauvre et nu, elle avait vraiment quelque chose de noble dans son humilité. Et tout cela, on lui demandait de le remplacer par il ne savait quoi d'aussi vulgaire que fastueux! Mais dès que l'architecte eut repris en lui le dessus, ces considérations toutes personnelles s'évanouirent. Et puis, en somme, les choses mortes ne servent que d'occasion ou de prétexte à nos sentimens; les choses vivantes sont seules capables de les éveiller et surtout de les entretenir. Les ruines, dans le siècle positif où nous sommes, ne nous tiennent plus au cœur pourvu qu'on nous les remplace par quelque chose de plus utile et de plus beau.

Il descendit au jardin. Un vieux journalier passa près de lui et le salua, mais d'un air indifférent et comme il eût salué un étranger. Albert avait tout de suite remis ce visage; il l'eût même appelé par son nom s'il n'avait craint de ne pouvoir plus s'en débarrasser. L'autre évidemment ne l'avait pas reconnu. Il est vrai que le brave homme avait

peu changé pendant ces quinze années, tandis que l'enfant de douze ans était devenu un homme barbu. Il lui adressa pourtant la parole, lui faisant une question banale sur la température et le vent. S'il ne voulait pas se faire reconnaître, il lui répugnait de se cacher. L'homme lui demanda si quelque lien l'unissait au nouveau propriétaire, car il paraissait avoir passé la nuit dans la maison des maîtres. Albert répondit qu'il était architecte et qu'il était venu pour examiner les bâtimens.

— Oh! ils tiendraient bien encore, dit le journalier, n'était ce va-et-vient de propriétaires nouveaux. A chaque fois, quelques pierres se détachent, et, dame! quand le mur branle, le toit tombe en même temps que lui.

— Vous êtes depuis longtemps ici? dit Albert.

— Depuis que je vis, répondit l'homme. Mon père aussi et, je pense, son père. Ma mère était aussi de Zarchow. Mais ce n'est plus ça depuis que les anciens maîtres sont morts. Je les ai si bien connus! Je les ai portés jusqu'au cimetière. Puis vint mademoiselle avec son mari. Mais ce n'étaient plus des Zarchow, et ils étaient à demi étrangers ici. Après eux vint M. Fliegner. Ce n'était pas un mauvais homme, mais il avait trop à payer et les intérêts mangeaient les revenus. Il eut du malheur aussi, et quand vinrent là-dessus deux mauvaises années de suite, tout alla en dégringolant. Le pauvre homme a eu beaucoup de soucis et de tourmens, et quand il est mort, il y a eu un an à Noël, son beau-frère a voulu garder encore la chose pour sa fille. Nous savions bien pourtant que ça n'irait pas, et nous avions raison, car au printemps, on fut obligé de vendre. M. Fliegner ne pouvait guère s'occuper de nous; il avait trop à faire avec lui-même et il n'avait pas pu prendre goût à la terre. Celui dont les affaires vont mal perd le courage pour lui et pour les autres. Maintenant, c'est pis encore, quoique d'une autre façon. Celui de maintenant, on dit qu'il est riche, mais il demeure en ville et il n'y a plus d'ordre ici. Il est venu tout de suite après la vente. Un gros homme, avec des lunettes d'or... vous devez le connaître. Il nous a fait tous venir pour nous faire un discours; mais quand il a été au bout, personne n'avait compris. Quand un homme est bon pour y mettre la main, il a beau ne rien dire, nous le comprenons. — « Enfans, disait le vieux Wittstrunk lorsque nous nous regardions les uns les autres, celui-là n'est pas un cultivateur et n'en sera jamais un. Nous n'aurons plus maintenant de vrai maître. Allons-nous-en. » — Et comme ça, nous sommes partis. Si la maison de la demoiselle n'était pas encore là debout comme autrefois, on ne saurait plus si on est à Zarchow.

Il souleva légèrement sa casquette et disparut.

Albert l'avait écouté tranquillement, quoiqu'il eût senti avec peine

ce demi-reproche à l'adresse de son père. Après tout, c'était un signe d'attachement non-seulement à la terre, mais aux hommes à qui elle avait appartenu de génération en génération. Et puis l'homme avait dit : « la maison de la demoiselle. » Albert n'avait plus entendu ce nom depuis son enfance ; il ne lui était même jamais revenu dans l'esprit; et maintenant ce nom le ramenait au souvenir de quelque chose de mystérieux et de défendu. Il se souvint : ce devait être là, derrière ce buisson de coudriers, autour duquel dans son enfance il jouait pendant de longues heures, grimpant pour cueillir des noisettes, mais tout doucement et en se cachant ; car on ne devait rien voir, rien entendre ; c'était défendu, bien que les noisettes appartinssent à ses parens. La maison de la demoiselle, avec sa haie de grands hêtres, qui entouraient le jardin comme d'une espèce de fortification, était le château enchanté de ses imaginations d'enfant, la limite de ses expéditions, le mystère qui l'attirait et l'épouvantait à la fois. Il fit encore quelques pas, et voici qu'elle était devant lui, telle qu'autrefois, toujours semblable à elle-même au milieu de la ruine générale... une petite maison basse, couverte en roseaux, ayant seulement deux fenêtres de chaque côté de la porte d'entrée. A vrai dire, on n'en voyait guère que le toit, la maison elle-même était masquée par une épaisse rangée de lilas, et deux grands châtaigniers dominaient le toit. La haie à hauteur d'homme, qui fermait le jardin, touchait à la maison. Albert chercha dans ses souvenirs ce que c'était au juste que cette « maison de la demoiselle, » mais il ne trouva pas. Il se rappelait seulement que, tandis qu'on lui laissait pleine liberté d'aller et de jouer dans la maison, la cour et le jardin, on lui avait formellement défendu de se hasarder près de la bicoque au toit de chaume. C'était ce qui donnait à la coudraie son principal attrait ; car il pouvait de là jeter des regards curieux sur le lieu enchanté ; mais il ne se rappelait pas y avoir jamais rien vu. Dans la maison (voilà tout ce qu'il savait) habitait « la vieille tante ; » sa mère la nommait ainsi ; ses parens parlaient rarement d'elle, et quand il leur arrivait d'en parler, c'était toujours de façon que l'enfant ne comprît pas ; mais de la défense qui la concernait, il avait conclu à une inimitié entre elle et ses parens. Sa mère allait bien de temps à autre passer une demi-heure dans la maison de la demoiselle, mais rarement, et il n'était plus jamais question de cette visite. Tous les dimanches, à l'heure de l'office, on pouvait voir la vieille tante, mais de loin, car elle avait sa place à l'église au-dessous de la stalle des maîtres, où Albert s'asseyait avec ses parens. Voilà tout ce qu'il se rappelait. Il fut tiré de sa rêverie par une voix gaie qui l'appelait :

— Eh! monsieur l'architecte! je vous cherche par toute la maison

et je vous trouve rêvant dans mon domaine. Soyez le bienvenu sur ce terrain de notre future création commune!

Celui qui parlait ainsi se tenait debout sur le seuil de la porte vitrée qui conduisait de la maison dans le jardin. Albert n'eut pas de peine à reconnaître en lui le jardinier-paysagiste dont le conseiller lui avait parlé sans le nommer. Il se trouva qu'ils s'étaient rencontrés déjà dans quelques maisons, et M. Weinhold (ainsi se nommait le bonhomme) était de ces gens qui font vite connaissance avec tout le monde. Il allait un peu partout, et grâce à son humeur joviale, il était bien vu partout, aussi se trouvait-il partout en pays de connaissance; il était au courant de tout, savait les anecdotes de la ville et les racontait volontiers, avec un visible plaisir. Albert s'avança joyeusement vers lui. Cet agréable compagnon venait à point pour le distraire de la mélancolie de ses souvenirs.

— Je savais déjà que je vous rencontrerais ici, dit M. Weinhold, notre nabab m'avait averti. Vous devez avoir fait impression sur lui, car il parlait de vous en termes choisis: « Ou je me trompe fort, disait-il, ou ce jeune homme a du génie. » — J'étais déjà ici hier matin, et j'ai fait le soir mon rapport pendant le dîner. Il ne brille pas par l'éducation, notre nabab, mais un financier de première force, qui a toujours la main heureuse et une étonnante connaissance des hommes. Au demeurant, bon garçon; mais sa femme est une oie qui veut éblouir avec ses toilettes venues de Paris. Quant à leurs dîners, c'est tout ce qu'on peut rencontrer de mieux... A propos, mon jeune ami, vous devez vous trouver ici presque chez vous. Si je ne me trompe, monsieur votre père a possédé cette terre et l'a même habitée assez longtemps. Il m'en a parlé souvent; je l'ai très-bien connu; un charmant cavalier et un homme du monde. Nous avons fait pas mal de parties de whist ensemble.

— Cette propriété appartenait à ma mère; après sa mort, mon père la vendit.

— Et il a bien fait! dit le bonhomme... Une vraie sablonnière; avec la meilleure volonté du monde, il n'y a rien à en tirer. Et voyez-moi cette baraque et ce soi-disant jardin! Est-il possible de vivre là dedans? Je riais hier tout haut en voyant tout cela. Le dernier propriétaire ne pouvait manquer de tomber en déconfiture. Mais on dirait que cette terre est faite pour le nabab. Il viendra ici avec toute sa smala respirer de l'air féodal, et quand madame sera de retour à la ville, elle se croira plus distinguée de vingt pour cent, et l'on rapportera de « notre propriété » une dinde déplumée.

— J'avoue que je me repens presque déjà d'avoir accepté la besogne dont on m'a chargé, dit Albert.

— Et moi, je m'en suis repenti tout de suite, répliqua Weinhold.

Car, dites-moi, mon cher ami, que diable allons-nous faire ici? Je voudrais bien voir celui qui se chargera de créer ici un paradis : vous, un château qui s'aperçoive de loin, moi un parc avec une « avenue. » Dieu sait où le nabab a pêché cette expression d' « avenue, » mais il y tient, et se réjouit que sa femme ne se doute pas de ce que cela veut dire, quoiqu'elle y tienne autant que lui; il lui faut une « avenue ! »

— Vous m'avez l'air aussi de désespérer de votre affaire, dit Albert.

— Mon Dieu ! il y aura moyen de faire quelque chose, puisque comme dit M. Bœrsheim, nous n'avons pas à regarder à l'argent. Voilà déjà de vieux arbres de toute beauté. On fera de l'étang une jolie pièce d'eau ; nous percerons aussi des vues sur la campagne. J'ai déjà fait des choses plus difficiles, mais cet homme s'imagine qu'on peut tout acheter avec de l'argent, et, Dieu merci ! nous n'en sommes pas encore là. On ne brocante pas la nature. D'ailleurs, rien n'est fait tant que nous n'aurons pas la maison de la demoiselle, et c'est où je l'attends...

— La maison de la demoiselle ! dit Albert. Expliquez-moi donc ce qu'il y a là-dessous. Mes souvenirs d'enfance me la représentent toujours comme un endroit fatal, dangereux; on évitait d'en parler devant moi. J'avais oublié tout cela, mais ces souvenirs me reviennent aujourd'hui à l'esprit, intacts comme la maison elle-même qui est là derrière ces arbres.

Le vieux jardinier éclata de rire :

— Et moi qui voulais vous demander de plus longs détails ! Je vois que vous en savez moins encore que moi. J'ai du moins recueilli et combiné tous les renseignemens, et j'ai à peu près, je crois, deviné la vérité, car au fond c'est la chose la plus simple du monde. La maison de la demoiselle est une institution, établie il y a deux siècles, par notre vieille noblesse ; elle était alors, sans doute, très raisonnable et très utile, mais elle est devenue de nos jours un tel contresens qu'elle devait nécessairement disparaître, sauf quelques rares vestiges qui continuent de résister à l'action du temps, à peu près comme les débris des cités lacustres, ou comme ces dernières branches verdissantes qui, sur un tronc d'arbre desséché, témoignent d'un reste de vitalité.

— Voilà donc votre opinion sur la maison de la demoiselle, dit Albert, vous la traduisez en comparaisons certainement éloquentes, mais je n'en suis pas plus avancé.

— Soyons simple, reprit le jardinier, et parlons en historien. Il était souvent difficile à nos gentilshommes des Marches, — en raison de la stérilité du sol, de la mauvaise exploitation des terres, sans

parler des corvées qui leur enlevaient leurs paysans, — de pourvoir au sort des filles qui ne se mariaient pas. Le fils aîné héritait de la terre, les cadets avaient leurs prébendes de chanoines ou leurs brevets d'officiers, l'une ou l'autre des filles était recueillie par un couvent noble, mais tout cela ne suffisait pas. C'est alors qu'on imagina l'expédient de la maison de la demoiselle. On construisait une petite habitation, avec jardin, droit de pâturage pour une vache, redevances de blé, bois, etc... Tout cela avait alors très peu de valeur et n'était pas une lourde charge pour la terre. Cette maison devenait le refuge d'une ou parfois de deux sœurs restées filles, après la mort de leurs parens, et elles pouvaient y vivre; il fallait si peu pour vivre alors! Maintenant cela paraît impossible, bien que nous ayons ici un exemple que cela se peut encore; il y a encore ici une antique habitante de la maison de la demoiselle, la dernière, sans doute, car elle est la dernière de son nom, mais une des plus tenaces, à coup sûr, car elle n'abandonne pas une parcelle de ses droits, tout difficile ou presque impossible qu'il soit de les défendre. Fliegner, le dernier propriétaire de Zarchow, était un cousin de ma femme, et je le voyais régulièrement, quand il venait à la ville pour la vente des laines ou pour d'autres affaires. Il se plaignait toujours de ses embarras et maudissait la maison de la demoiselle. Il était réduit à laisser sa meilleure prairie en pâturage et forcé d'abandonner une irrigation dont il se promettait beaucoup, parce que la vieille demoiselle y avait son droit de pâture pour sa vache. Elle ne manquait pas aussi de demander les deux voitures sur lesquelles elle avait un droit d'usage, toutes les fois que Fliegner en avait le plus besoin, et, ce qui est pire, elle refusait de laisser racheter contre les meilleures garanties une petite rente dont la terre était grevée en sa faveur, empêchant ainsi les arrangemens qui auraient pu le sauver; car c'est certainement la maison de la demoiselle qui l'a tué. J'ai, sur le désir du cousin Fliegner, entamé des négociations avec M. votre père, mais il était, lui aussi, furieux contre la maison de la demoiselle et ne voulait plus en entendre parler. Les acquéreurs qui s'étaient présentés avaient été effrayés par cette servitude; personne n'avait voulu de cette épine dans le pied. Vous comprenez, il n'y avait pas seulement moyen de créer un jardin derrière la maison, on se heurtait tout de suite à cette bicoque de malheur. Notre nabab se figure qu'il en viendra à bout avec ses billets de banque; il aura des surprises. Il n'y a pas de trésors qui puissent triompher de l'obstination d'une vieille fille entichée de sa race et de son nom. Et ma foi! je n'en suis pas fâché. Il est bon qu'il y ait encore des choses qui ne s'achètent pas au marché. Rete-

nez bien ce que je vous dis : c'est là que notre homme échouera, à moins pourtant que vous ne vous décidiez à vous en mêler, car cette bonne vieille doit être quelque chose comme votre grand'-tante ou arrière-grand'tante, et, qui sait? peut-être ferait-elle un sacrifice pour son arrière petit-neveu, contre ses habitudes, vu qu'elle n'a sacrifié jusqu'ici qu'à son entêtement. A ce qu'on m'a dit, c'est une méchante fée qui n'a jamais fait ni souhaité de bien à personne.

Une claire et joyeuse voix de jeune fille cria :

— Mon oncle, si c'est de la vieille demoiselle que vous parlez, vous lui faites tort. Elle m'a fait, à moi, beaucoup, beaucoup de bien, quand personne ne voulait venir à mon aide. Je ne l'oublierai jamais, et je ne souffrirai pas que l'on parle mal de M[lle] Tinchen.

IV.

Les deux hommes n'avaient pas remarqué, tandis qu'ils allaient et venaient en causant, qu'une jeune fille, marchant dans le sentier d'un pas résolu, était sortie de la maison de la demoiselle. Elle se trouvait justement derrière eux, comme M. Weinhold achevait ces derniers mots, se demandant si elle se mêlerait à la conversation, quand, prenant tout à coup son parti, elle avait bravement prononcé son petit plaidoyer, et elle riait, moitié pour cacher un peu d'embarras, moitié pour ne pas avoir l'air de saluer son oncle par des mots de reproche.

— Ah! Francine! s'écria M. Weinhold, et il prit la main de la jeune fille. Toi ici? Toujours ici? Je croyais que ton oncle Bruno t'avait prise avec lui, sans quoi j'aurais déjà demandé hier après toi.

— L'oncle Bruno? Mais il est célibataire ; qu'est-ce qu'il aurait fait de moi? C'est vraiment un malheur que les parens qui me restent soient tous veufs ou célibataires; sans cela j'aurais été frapper à la porte de l'un d'eux pour lui demander un abri, peut-être à votre porte, mon oncle, quand on a vendu notre maison. Certainement je ne l'aurais fait qu'à la dernière extrémité, mais la vérité, c'est que j'y étais. Et c'est alors que le secours m'est venu du côté d'où je l'attendais le moins.

— Pas, je suppose, de la vieille fée qui habite là-bas?

— C'est d'elle tout justement, répliqua Francine avec vivacité. J'étais comme l'oiseau qu'on a jeté bas de son nid et qui n'a pas les ailes assez fortes encore pour se réfugier sur une autre branche. Je ne savais où aller, et vraiment, je ris quand je me souviens de ma détresse et de toutes les folies qui me passaient par la tête. C'est alors que vint la vieille femme de charge, elle avait un message..;

mais je vous raconterai cela une autre fois, quand vous serez seul.

Elle venait de s'apercevoir qu'Albert, qu'elle avait oublié, l'examinait avec des regards pleins de sympathie.

— Eh bien! l'occasion ne manquera pas, dit le vieux Weinhold en frappant amicalement sur les joues de la jeune fille, car je vais avoir à venir ici souvent et même à y passer des journées entières. Alors j'irai te voir.

— Me voir? dans la maison de la demoiselle? C'est impossible, répondit Francine. On n'y reçoit pas de visites.

— En ce cas, c'est toi qui viendras me voir dans mon jardin, dit Weinhold.

— Voilà encore une de vos plaisanteries, mon oncle, dit la jeune fille. Qu'est-ce que vous avez donc à faire dans ce jardin?

— Tu verras ces merveilles, dit l'oncle. M. l'architecte va transformer ce vieux donjon en palais, et moi ce jardin en parc... Et qui sait? peut-être même en un parc avec une « avenue. »

— Par exemple! dit Francine, et elle riait, montrant deux rangées de dents pareilles à des perles. Je défie bien qui que ce soit de faire de cette maison et de ce jardin autre chose que ce qu'ils sont. Vous voulez vous moquer de moi, mais je n'ai pas le temps de rire. J'ai affaire dans le village, et si je veux être revenue avant midi, il faut que je me dépêche.

L'oncle voulait lui barrer le passage, mais elle lui glissa sous le bras et s'enfuit par un trou dans la haie. Alors elle s'arrêta et cria :

— Je connais tous les chemins directs et les chemins de traverse, et il n'est pas si facile de m'arrêter!

On entendit encore son rire joyeux, et elle disparut.

— Quelle est cette jeune fille? demanda Albert.

— La fille du dernier propriétaire de la maison. Comme je vous le disais, c'est une parente éloignée de ma femme. Il y a quelques années, elle était dans une pension de la ville et passait ses dimanches chez nous... Mais est-elle devenue jolie! et gaie comme une alouette au printemps! Où elle puise cette gaîté, monsieur de Grais, Dieu seul le sait, car vraiment la pauvre fille n'en a guère de motifs. Orpheline depuis quinze mois; pauvre, car après la vente de la maison il lui est à peine resté quelques milliers de thalers de son héritage maternel; et maintenant recueillie, à ce qu'il semble, presque comme une servante dans la maison de la demoiselle, qui pour une fillette jeune et vive comme elle doit être pis qu'une prison. Et ça rit tout le temps! Il est vrai qu'elle montre en riant des dents superbes et des yeux clairs comme un ciel de mai. Ah! la jeunesse, la jeunesse!

Le vieux bonhomme était devenu tout guilleret; il continua :

— Mais qu'ai-je donc à vous parler des yeux de Francine, tandis que nous voici tous les deux embourbés ici! Tant que nous n'aurons pas la maison de la demoiselle avec le jardin et le droit au pâturage, nous ne pouvons rien faire. Je l'ai dit hier encore au nabab; mais il prétend que ce n'est rien; avec de l'argent, et du savoir-faire, dit-il, tout s'obtiendra. A vrai dire, sa façon de parler me déplaisait, et j'aurais bien voulu qu'il vînt ici se casser le nez, d'autant que je ne me sens aucun goût pour cette besogne. J'aime trop les arbres, les prairies, l'eau, pour les sacrifier sans chagrin à une sotte vanité et vendre leur verdure et leurs fleurs à un homme qui n'y verra qu'un fond à faire ressortir sa vilaine face de millionnaire prétentieux.

— Décidément, dit Albert, vous renouvelez mes regrets d'avoir accepté. Cette maison, telle qu'elle est, tout au plus un peu réparée, tant bien que mal accommodée aux exigences modernes, est ici tout à fait à sa place. On n'en inventerait pas de mieux appropriée au paysage, tant qu'elle pourra durer, et quoi que nous y fassions, nous ne réussirons qu'à gâter son caractère historique, enlaidir la nature et nous rendre nous-mêmes parfaitement ridicules, puisque nous ne pouvons rien faire ici que d'absurde.

— Chut! fit le vieux Weinhold en prenant Albert par le bras, ne parlons pas si haut. La plupart des hommes ne nous comprendraient pas, et il faut nager avec le courant. Si nous ne le faisons pas, d'autres le feront. Le temps viendra sans doute où les architectes de l'avenir bâtiront sur commande justement une vieille baraque soi-disant féodale, comme celle que nous avons là sous les yeux. Après tout, il est encore moins ridicule de la transformer en une villa renaissance pour faire plaisir à M. Bœrsheim. Mais nous devons ouvrir le feu tout de suite; le conseiller viendra aujourd'hui après la bourse, à l'heure où vous êtes arrivé hier; attendons cette première escarmouche. Pour le moment, j'ai demandé la voiture; je veux aller reconnaître quelques points de vue pour que le nabab ne se doute pas tout de suite que je veux tirer mon épingle du jeu. Voulez-vous m'accompagner?

Albert le remercia. Il n'était pas disposé à continuer la conversation sur ce ton enjoué avec le vieux Weinhold. Celui-ci fit donc seul sa promenade, tandis qu'Albert se mettait en devoir d'examiner les fondations et les murs de la maison, pour se rendre compte exactement de ce qu'il en pourrait conserver. Il était encore à ce travail quand la jeune Francine, revenant du village, traversa le jardin. Voyant Albert absorbé dans ses mesurages, elle s'arrêta et hésita un moment si elle lui adresserait la parole; mais la tentation était trop forte et, prenant son courage à deux mains, non

sans rougir, elle se décida. Mais comment entrer en matière? Le plus facile aurait été de demander où était son oncle, mais c'eût été un mensonge, car elle l'avait rencontré comme il traversait le village, et d'ailleurs elle n'avait pas le temps d'user de tant de détours, ayant déjà dû courir pour ne pas rentrer trop tard à la maison. Francine n'était d'ailleurs plus une enfant, elle avait presque vingt-et-un ans, et depuis l'âge de dix-sept ans elle avait elle-même gouverné la maison paternelle. Ce qui attirait en elle n'était pas la beauté, mais la fraîcheur de jeunesse, une expression de franchise, de naturel, et de simplicité. Ses yeux rieurs étaient d'un bleu profond; sa bouche, un peu grande, laissait briller des dents magnifiques que découvrait de temps en temps la lèvre supérieure, le nez était légèrement retroussé, et la chevelure épaisse, partagée en deux bandeaux, s'échappait en frisons capricieux.

— Monsieur l'architecte, dit-elle, si vous me promettez de ne pas vous moquer de moi, j'aurais quelque chose à vous demander.

— Que je pourrais vous accorder? dit Albert, la voyant toute confuse.

— Je n'en sais rien, dit-elle, mais puisque le hasard nous rapproche, je vais essayer tout de même.

Comme elle baissait les yeux et paraissait chercher ses mots, Albert lui vint en aide.

— Est-ce quelque chose qui se rapporte aux travaux dont je m'entretenais avec M. Weinhold?

Francine avait repris son visage malicieusement gai:

— C'est précisément cela. Quand l'oncle Weinhold parle, on ne sait jamais s'il est sérieux ou s'il veut rire. Dites-moi donc sincèrement si vous vous proposez de rebâtir la vieille maison ou de la jeter bas pour en construire une neuve.

— C'est à peu près ce que m'a demandé le propriétaire, dit Albert mais je ne sais pas, mademoiselle, si je pourrai faire ce qu'il désire.

— Eh bien! je vous en prie, s'écria le jeune fille, si vous pouvez choisir entre une réparation et une démolition, décidez-vous pour le dernier parti. La vieille maison a toujours bien fait son service, dans la joie comme dans la tristesse. Si le propriétaire actuel ne trouve pas à l'employer telle qu'elle est, qu'il s'en fasse bâtir une autre, à sa guise, et que celle-ci disparaisse. Après tout, il n'y aura pas grand mal; mais elle est vraiment trop respectable pour qu'on la déguise, comme cela, en curiosité. Ce serait comme si on s'avisait de donner à notre vieux Jean, le valet de ferme, une livrée galonnée, telle qu'on en porte à la capitale. Or il est trop bon pour qu'on en fasse un objet de risée, et la vieille maison aussi.

— Vous avez raison, dit Albert.

—Certainement que j'ai raison, poursuivit Francine, et si je pouvais m'exprimer comme je le voudrais, vous seriez convaincu. Je ne parle pas pour moi, bien que la terre ait appartenu à mon père pendant quelques années et que nous ayons été les derniers habitans de la maison. Certes, je n'y ai pas été heureuse, et j'ai même été contente lorsque mon tuteur l'a vendue, quoique j'y perdisse mon unique asile. Mais je m'y suis attachée, ou plutôt aux souvenirs qu'elle enfermait, car pour moi je m'y sentais mal à l'aise. J'y étais comme sous un toit étranger, où je n'aurais eu le droit de rien déranger ni seulement toucher. Aussi je ne voudrais pas que d'autres le fissent maintenant. C'est trop triste de voir une main brutale effacer ainsi sans scrupule toutes les traces du passé. Je ne vous ennuie pas, monsieur, avec mon bavardage?

— Au contraire, répondit Albert d'un ton sérieux, je vous remercie de votre confiance; je partage votre sentiment, et vos paroles achèvent de me décider.

Francine le regardait de ses grands yeux bleus; son embarras s'accrut; elle voulait lui tendre la main, mais elle n'osa pas, et précipitamment l'enveloppa dans son tablier. Puis, elle se retourna comme pour s'en aller, mais revenant tout à coup et, toute rouge, avec un rire forcé, pour cacher sa confusion, elle murmura:

— J'ai encore une prière à vous adresser, monsieur.

— Parlez, mademoiselle, dit Albert, et il s'avançait pour lui prendre la main, mais elle était maintenant trop bien cachée sous le tablier.

— C'est un enfantillage, ou du moins c'est l'effet que cela vous fera, continua-t-elle, mais depuis hier au soir c'est une idée fixe chez moi. Quand je suis dans un lieu où des hommes ont autrefois vécu, pensé, connu la tristesse ou la joie, même s'ils me sont étrangers, je trouve un charme à repasser les traces de leur existence; j'aime à me représenter ce qu'ils ont senti, à voir les lieux qui leur étaient chers et ce qui subsiste encore du souvenir de leur activité. Quand mes parens vinrent habiter cette maison, je n'étais qu'une enfant; je regardais tout étonnée, et je me faisais raconter par les gens comment les anciens propriétaires vivaient et s'étaient installés. J'essayais de reconstruire leur existence. Je savais qu'auprès de cette fenêtre la châtelaine plaçait sa table à ouvrage; qu'ici était la salle à manger, et que là jouait le fils, un enfant blond, aux joues fraîches. Avec cela, quand les renseignemens étaient insuffisans, mon imagination les complétait. Ils avaient emporté à peu près tout le mobilier, mais quelques morceaux pourtant en étaient restés, surtout dans le grenier, sous les combles. Le grenier avait dû être la salle de jeu de l'enfant; car je retrouvais là tout tout ce qui le

rappelait, une petite bâtisse qui devait être un village, et une écurie avec un cheval de bois à demi brisé, le tout jeté pêle-mêle. J'y mis de l'ordre, comme je pus; ce devint mon amusement favori; enfin je me figurai que l'enfant était là, que je jouais avec lui, ou que je rangeais tout pour lui. Le « petit Albert, » que je n'avais jamais vu, devint ainsi mon camarade de jeu. Plus tard, j'eus d'autres préoccupations : enfin, la maison fut vendue, et je pus à peine emporter quelques souvenirs de mes parens. Mais hier, comme je fermais ma fenêtre, ayant jeté par hasard, — bien par hasard, car je n'aime guère à la voir, — un regard sur la vieille maison, j'ai vu une lumière, qui allait et venait dans le grenier, où personne certainement n'a rien à faire, et surtout la nuit. Alors je me suis rappelé mon enfance, et une sorte de frayeur m'a prise, non pour moi, mais pour le « petit Albert. » On allait disperser son trésor, sur lequel j'avais veillé avec tant de soin. Vous allez rire de moi, monsieur, mais c'est maintenant que je vais formuler ma demande. Voulez-vous me faire le plaisir, quand vous irez au grenier, de regarder un peu contre la grande cheminée, si l'écurie est encore là, et si vous pouvez me retrouver le petit cheval?

Elle s'arrêta subitement, car, en relevant les yeux, qu'elle avait tenus jusque-là baissés, elle vit une singulière émotion sur les traits du jeune homme. Ses yeux brillaient et semblaient humides. Mais il se remit promptement et dit en souriant :

— Vous voudriez avoir le petit cheval, mademoiselle Francine? c'est ainsi, n'est-ce pas, que vous a nommée votre oncle? — Je l'ai trouvé avec le ruban rose que vous avez lié autour de la jambe cassée.

Francine leva la tête.

— Comment savez-vous cela?

— Le petit cheval me l'a raconté, répondit Albert. Le village de briques est là aussi, quoiqu'un peu en ruines.

— J'aurais dû me douter que vous vous moquiez de moi; j'ai regret maintenant de vous avoir tout raconté, dit la jeune fille. — Et vite, sans dire adieu, elle franchit la coudraie et regagna la maison. Albert voulut la suivre, mais elle avait déjà disparu.

V.

Albert se sentit étrangement ému quand il se retrouva seul. Les souvenirs d'enfance, qui, la veille, s'étaient réveillés en lui, venaient tout à coup de se relier directement au présent. Il demeurait immobile et se laissait aller à ses réflexions, quand il en fut tiré par le retour de M. Weinhold, qui arrivait pour dîner, accompagné cette

fois du conseiller de commerce. Celui-ci, en sortant de la Bourse, était venu directement en voiture, et les deux hommes plaisantaient avec une bonne humeur apparente qui gênait le conseiller en l'empêchant de prendre ses airs de protecteur habituels. Évidemment, il était vexé que ces plaisanteries eussent un témoin.

— Nous avons déjà travaillé et peiné, dit Weinhold, pour transformer en paradis les domaines de M. le conseiller.

— Eh bien? commença celui-ci, je suis curieux de savoir ce que vous avez fait. Peut-on faire quelque chose de neuf, de distingué? Ma femme est dans une anxiété!.. Elle avait envie de venir aujourd'hui avec moi.

— Mon Dieu! dit Weinhold, il faut d'abord éclaircir un peu les choses. Il y a un premier obstacle qu'il s'agit avant tout d'écarter... la maison de la demoiselle.

Le conseiller se mit à rire :

— Je ne pense pas que ce soit si difficile! Cependant j'ai pris la peine de venir tout exprès pour cela.

— Pas si facile, cher monsieur, pas si facile; mais qui résisterait au talent d'un homme d'affaires comme vous?

Le conseiller parut flatté et, sûr de vaincre, il leva du bout des doigts ses lunettes d'or et regarda dans le jardin par la porte ouverte :

— On a déjà fait des choses plus difficiles, dit-il; — et il se tourna vers Albert : — Si on a pu acheter des rues entières pour les démolir et les rebâtir, on ne reculera pas, je pense, devant une pareille masure. Il y a partout des difficultés : piété, préjugés, habitudes, superstition; mais l'argent vient à bout de tout. Faites vos plans, messieurs, comme si cette bicoque n'existait pas. J'en fais mon affaire.

M. Weinhold cligna des yeux et secoua doucement la tête :

— Ah oui! vous autres citadins, dit-il, vous ne connaissez pas la ténacité, la bizarrerie, les préjugés que nous autres, campagnards, nous rencontrons à chaque pas devant nous, et qui sont d'autant plus enracinés qu'ils se sont fortifiés depuis des siècles de génération en génération. Chacun ici tient à sa motte de terre et ne voit rien au-delà de son petit monde. Il s'agit donc, cher monsieur, d'employer tout son talent et de mettre en œuvre tout l'arsenal de votre éloquence; il faut terrifier, menacer et, finalement, faire jouer la grosse artillerie des rouleaux d'or, sans quoi vous venez échouer devant une cabane, après avoir pris, vaincu, soumis des moitiés de ville, des mines entières, de longs rubans de chemins de fer.

Le conseiller souriait toujours :

— J'ai tout mon arsenal sur moi, dit-il; — et du geste il montrait son front et frappait sur la poche de son habit. Si mon prédé-

cesseur avait laissé tomber cette vieille bicoque en ruines, — et il en avait tout le temps, — il n'en serait plus aujourd'hui question.

— Oui, s'il n'avait pas été tenu de la réparer, dit Weinhold.

— Il aurait pu faire un ou deux procès, qui auraient traîné; et pendant ce temps-là la pluie et le vent auraient accompli leur tâche, à moins de frais, j'imagine, qu'un homme qui arrive armé de tous ses droits et prêt à tous les sacrifices!

— Fliegner était un homme loyal, répliqua Weinhold d'un ton ferme.

Le conseiller n'eut pas l'air d'avoir entendu, et fit quelques tours de long en large dans la chambre.

— Il me vient une bonne idée, dit-il. Il doit bien y avoir eu depuis le temps quelques dégâts dans la vieille baraque. En ma qualité de propriétaire, je suis obligé de la tenir en bon état; je dois donc avoir aussi le droit de l'inspecter ou de la faire inspecter. Si je chargeais M. de Grais de le faire en mon nom, et qu'il se trouvât quelque chose qui rendît une reconstruction indispensable?..

Albert se leva; une légère rougeur couvrit son visage. Il avait jusqu'ici écouté silencieusement, bien résolu de ne pas se mêler à la conversation. Allait-il maintenant prêter les mains à une violence contre une parente de sa mère? Bien plus, allait-il se placer dans une situation équivoque vis-à-vis de la jeune fille qui avait trouvé un asile sous le toit de la maison de la demoiselle?

— Monsieur le conseiller, dit-il, la maison tiendra bien des années encore. Je connais ces vieilles bâtisses, qui se sont consolidées au milieu des orages et des changemens de saisons. Elles tiennent d'autant plus ferme qu'elles ont été plus secouées. L'architecte n'a rien à y faire, et je ne me sens propre à quoi que ce soit qui sorte de mes attributions.

Le conseiller le regarda, étonné. Il aurait volontiers répondu vertement au jeune homme et même rompu toutes relations avec lui, mais il était avant tout un homme d'affaires, ayant toujours son but présent devant les yeux, et ne s'en laissant distraire par aucun mouvement de passion. Albert l'avait frappé, et il voulait se servir de son talent. Aussi se calma-t-il tout de suite et souriant, d'un air un peu contraint, il est vrai :

— Bien, monsieur de Grais, vous pouvez avoir raison, et je vois que dans cette affaire il n'y a que moi qui puisse arriver au bout, et j'y arriverai, soyez-en certain. Je finirai bien par obtenir un entretien de cette vieille sorcière, et il serait étonnant que je ne lui fisse pas entendre raison.

Il prit son chapeau et se dirigea, à travers le jardin, vers la maison de la demoiselle.

Dès qu'il eut disparu, le vieux Weinhold éclata de rire :

— Il n'arrivera à rien, s'écria-t-il, et si déraisonnable que paraisse la vieille, ce qui me réjouit, c'est qu'il y ait encore de notre temps des gens pour résister à l'appât de l'or, — qu'on appelle cela comme on voudra, obstination, déraison, ou même folie. Le nabab lui-même a perdu un peu de son assurance, et vous avez joué tout à l'heure le dernier atout contre lui ; c'était parfait.

Albert, un peu distrait, regardait dans le jardin. Il songeait qu'il avait promis à Francine de lui apporter le petit cheval de bois ; il l'avait déjà été chercher dans sa chambre et l'avait enveloppé soigneusement dans du papier.

Weinhold s'était versé le dernier verre de Bourgogne que contenait la bouteille ; il le but avec une satisfaction évidente, et s'essuyant le front :

— Il fait lourd, dit-il, il y a de l'orage dans l'air ; les mouches bourdonnent et les hirondelles rasent l'étang ; elles touchent l'eau du bout de leurs ailes. J'ai fini ma journée, et je vais aller réfléchir une petite demi-heure dans ma chambre.

Il s'en alla, et Albert sortit dans le jardin.

Le vieux Weinhold avait raison ; il faisait lourd et il y avait un orage dans l'air. Pas une feuille ne remuait aux arbres ; pas un brin d'herbe ne remuait sur le gazon. Cependant le ciel était sans nuages et le soleil dardait d'aveuglans rayons. Albert alla lentement et machinalement par les chemins, bien connus, qui, tout incultes, sauvages et couverts d'herbes, ne laissaient pas de réveiller en lui de mélancoliques souvenirs. Il était maintenant au bord de l'étang qui, tout rempli de joncs et couvert de lentilles d'eau, se confondait avec la prairie marécageuse ; c'était là qu'il avait lancé autrefois ces petits bateaux qu'il fabriquait lui-même et qu'il ornait de voiles en papier. Des mouches jouaient sur l'eau dans le soleil ; çà et là passait une libellule à la robe étincelante ; bleue comme l'acier ; elle s'abaissait tout à coup, rasant l'eau immobile de l'étang, tandis que des grenouilles levaient hors du marécage leur tête aux gros yeux saillans. Les grillons de la prairie faisaient entendre leur musique monotone, semblable à une plainte, dans l'atmosphère lourde. L'air semblait trembler dans la chaleur du soleil ; pas un souffle de vent. Albert cherchait l'ombre d'un bouquet d'arbres sauvages, dont le feuillage épais et sombre ne laissait pas pénétrer es rayons du soleil. Un étroit sentier le traversait, et tout à coup il se trouva devant la haie qui servait de clôture au jardin de la petite maison. Involontairement, se rappelant la défense d'autrefois, il recula ; puis, souriant de lui-même, il se rapprocha de la haie et contempla le petit jardin avec ses plates-bandes de légumes et ses

étroites allées bordées de buis. Sa haute taille dominait l'obstacle par-dessus lequel l'enfant ne pouvait pas voir. Cependant le modeste jardin n'aurait pas eu de quoi retenir longtemps l'attention du jeune homme, même si elle n'avait pas été détournée par un autre objet. A travers une rangée d'ifs qui bordait l'allée du milieu, apparaissait la simple robe grise de la jeune fille, et c'était cette robe que les yeux d'Albert avaient, sans le savoir, déjà cherchée. La jeune fille ne semblait pas l'avoir vu, mais, comme il regardait à travers la haie, elle vint lentement vers l'endroit où il se tenait. Il allait l'appeler, mais il se retint, tira de sa poche le jouet qu'il y avait enfermé, et, comme elle sortait de l'ombre, il n'eut qu'à murmurer :

— Mademoiselle Francine, je vous apporte ce que vous désiriez.

Elle tressaillit un peu en entendant prononcer son nom, mais elle s'approcha sans embarras :

— Ah! monsieur, vous n'avez donc pas oublié? J'espérais déjà que vous ne penseriez plus à cet enfantillage.

Elle regarda autour d'elle si personne ne l'examinait et s'approchant la première de la petite porte, faite de vieilles lattes, qui conduisait du jardin à la prairie, elle s'appuya des deux mains sur la traverse.

Albert l'avait suivie, et maintenant ils étaient l'un en face de l'autre, séparés par cette barrière. Il tirait avec précaution le petit cheval de son enveloppe de papier et le lui présentait silencieusement. Francine le considéra un moment avant de le prendre; mais d'abord, elle passa vivement le revers de sa main sur ses yeux comme pour se garantir du soleil. Quand elle eut le jouet dans les mains, elle se détourna et, le considérant de tous côtés :

— Oui, c'est bien lui, dit-elle, c'est le cheval du petit Albert. — Alors, tout à fait gaie, elle regarda le jeune homme bien en face et, lui tendant la main : — Je vous remercie, monsieur; vous ne comprenez peut-être pas pourquoi, mais vous m'avez fait un grand plaisir. Toute une époque heureuse de ma vie reparaît devant moi, et je pense à l'invisible compagnon de mes jeux. C'est que j'ai aimé le pauvre petit Albert comme un frère, et sans qu'il m'ait laissé de regrets, car je ne l'ai pas perdu, puisque je ne l'ai jamais connu. Les jeunes filles, voyez-vous, ont toujours besoin d'un compagnon, quand ce ne serait que leur poupée. Pour moi, il y avait un enfant auquel, dans mon imagination, je m'étais associée, auquel j'obéissais, dont je prenais soin. Cet enfant, c'était le petit Albert. Ah! comme je l'ai aimé!

Le jeune homme rougit :

— Et après? vous n'avez plus pensé à lui? demanda-t-il.

— J'aurais eu bien du temps pour penser à lui, n'est-ce pas?

dit-elle... Mais j'ai sur moi la clé du jardin et, si vous le voulez bien, je vais venir vous retrouver. Le soleil est brûlant ici. Sous les tilleuls, on a de l'ombre, et de là, nous sommes tout de suite dans le grand jardin. J'ai promis à l'oncle Weinhold de venir l'y chercher.

Elle avait ouvert la porte et s'était avancée. Une planche vacillante, à demi pourrie, était posée sur le fossé qui avait été creusé depuis bien des années derrière le jardin et s'était rempli de boue. Albert voulait tendre la main à la jeune fille au moment où elle mettait avec précaution le pied sur la planche, que son poids faisait enfoncer dans l'eau; mais Francine avait vivement retiré le pied et, légère comme un chevreuil, elle avait sauté le fossé.

— Ici, il fait sec, monsieur, cria-t-elle, et vous êtes là à la plus mauvaise place... Ah! cette prairie, quels chagrins elle a causés à mon pauvre père, et que serait-il advenu d'elle si elle avait été convenablement drainée; mais c'était impossible, parce que la bonne demoiselle, comme on appelle ici Mlle Tinchen, a un droit de pâturage pour sa vache, et elle n'abandonne rien des droits qu'elle peut conserver, c'est certain.

— La bonne demoiselle! répéta Albert avec l'accent des paysans de la Marche.

— Oui, et vous dites cela comme si vous étiez né ici, dit Francine en riant.

— La bonne demoiselle, dit Albert, doit être une bien mauvaise et bien entêtée créature.

— Comment! dit Francine vivement et presque en colère, vous aussi! vous êtes à peine ici depuis quelques heures et vous parlez déjà comme les autres! C'est très mal. Mlle Tinchen n'est ni entêtée ni mauvaise. Elle veut seulement maintenir ses droits, et rien de plus. Qui pourrait le lui reprocher? Ils sont assez peu de chose, ses droits. Je veux essayer de vous expliquer cela. Mais asseyons-nous à l'ombre de ce chêne. Il va faire de l'orage. Voyez-vous ce nuage, sur le moulin; c'est de là que tous les orages nous viennent. Écoutez... là-bas... ces coups sourds,.. c'est le tonnerre. Ici, nous verrons de tous les côtés et nous pourrons nous mettre à l'abri à temps, car l'orage va venir vite. Les hirondelles le savent bien; voyez donc comme elles sont inquiètes!

Ils étaient arrivés sous un chêne aux larges branches. Francine s'était assise sur une pierre moussue et s'essuyait le front avec son tablier. Albert s'appuyait au tronc du vieil arbre.

— Je voulais donc vous parler de Mlle Tinchen, commença la jeune fille. Il faut connaître toute sa vie pour être juste envers elle. D'elle, je n'ai presque rien appris là-dessus, quoique nous ayons vécu ensemble près d'une année; elle ne parle pas volontiers d'elle, ni

de ses sentimens. Ce que je sais, c'est ce que j'ai pu observer moi-même et ce que m'a raconté la vieille femme de charge, la seule personne qui ait accès dans la maison. Mais sa vie est aussi simple, aussi peu accidentée, aussi droite qu'une grande route à travers une campagne plate et sans arbres. Un pareil chemin semble court et facile, et pourtant le voyageur s'y fatigue.

M[lle] Tinchen avait environ vingt-cinq ans quand elle perdit ses parens; elle pouvait donc encore demander quelque chose à la vie, mais elle était pauvre et laide : la petite vérole lui avait troué le visage. Il ne lui restait d'autre asile que la maison de la demoiselle, juste assez pour végéter petitement, difficilement, sans rien de ce qui peut embellir la vie et la réjouir. Elle n'a jamais fait entendre une plainte, je crois. Contente, reconnaissante au sort, sans désirs, elle vieillit ainsi depuis soixante ans. Et pourtant elle est la fille de parens riches et considérés. Elle ne veut pas, dit-on, céder une parcelle du petit coin de terre où elle a arrangé sa vie; mais qui pourrait y trouver à redire? Elle n'a rien à donner, mais elle ne voudrait pas accepter la plus petite chose. Elle est fière, mais non orgueilleuse; elle n'est pas sentimentale non plus et elle ne l'a jamais été; dans la solitude, il faut comprimer son cœur et rentrer ses sentimens. Mais elle n'a pas le cœur dur, elle n'est pas mauvaise comme on le dit. Elle sait peu de chose sur les autres et ne veut rien connaître de ce qui se passe dans le monde. Le monde d'aujourd'hui d'ailleurs ne la comprendrait pas.

Les roulemens du tonnerre se rapprochaient et des éclairs sortant d'un nuage sombre brillaient à l'horizon. Francine s'était levée et regardait le ciel :

— Là-bas, dit-elle, sur le bois de sapins, il y a un autre orage. Si les deux se rencontrent, cela pourra devenir grave.

— Est-ce que vous auriez peur? demanda Albert.

— Non, au contraire, répondit-elle; c'est un rafraîchissement après lequel toute la nature aspire et dont nous avons tous besoin. Quand il fait lourd, je suis oppressée; pendant toute la journée, je ne savais pas ce que j'avais, ce qui me rendait impatiente et m'abattait en même temps. Voilà la délivrance.

Albert regardait cette fraîche jeune fille, au regard si clair et si gai :

— Et vous partagez cette petite vie sans joie, vous, si jeune? et avec tant de bonne humeur? Ce doit être une prison pour vous.

— Oh! non, dit-elle, pas une prison, mais plutôt un port d'où la vue s'étend librement sur la vaste mer. Tout d'abord, c'est vrai, j'ai été un peu dépaysée; mais ensuite, quand j'ai remarqué tout doucement que je me rendais un peu utile à la vieille demoiselle,

naturellement sans qu'elle s'en aperçût, j'ai eu un devoir dans ma vie, si petit qu'il soit, et je me sens heureuse. C'est une bonne chose que je passe quelques années ici, car s'il me faut plus tard faire des plans pour l'avenir, cela me sera plus facile. Vous pensez bien que je ne veux pas, comme Mlle Tinchen, vivre jusqu'à quatre-vingt-quatre ans dans cette petite maison... Mais voici l'ouragan; écoutez comme il fait craquer et murmurer les sapins là-bas voyez donc comme les têtes des arbres remuent. Oh! quels tourbillons de poussière! comme les feuilles arrachées tournent en rond! Voici les branches sèches qui se brisent au-dessus de nous!

Une troupe de corbeaux passa en croassant et plana comme si elle voulait reconnaître la direction de l'orage et comme si elle se trouvait plus en sûreté au milieu des nuages qui se déchiraient que sur les branches des arbres secoués par le vent.

— Rentrons, Francine, dit Albert; voici les premières gouttes de pluie.

— Le vieux chêne nous abrite encore, et je voudrais vous raconter comment Mlle Tinchen m'a recueillie auprès d'elle. Je suis sûre que vous changerez alors d'avis sur son compte. Ce fut un jour bien triste que celui où je dus quitter notre maison. Je le fis sans regret; je venais d'enterrer peu de temps avant mon pauvre père, et tout m'était indifférent. D'ailleurs, j'avais peu de temps pour réfléchir. Le mobilier fut porté dans la cour, et au milieu du tapage des enchères, je devais courir ici et là, répondre aux questions, dire ce qui manquait à tel objet. Cela dura deux jours. Mon oncle, le frère de ma mère, qui était mon tuteur et veillait sur moi, voulait me prendre chez lui; mais il est célibataire, et quant à chercher un asile dans une famille amie de la mienne, où je n'aurais connu personne, ce ne pouvait être que pour quelques semaines. Il ne faut pas arriver au milieu d'étrangers avec un deuil récent. Est-on taciturne, on les ennuie; s'efforce-t-on de n'en rien laisser voir, ils vous déclarent sans cœur. Quand on ne peut pas montrer ses sentimens, il vaut mieux être seul. Comme je réfléchissais à tout cela le soir du premier jour de vente, dans le jardin où tout était tranquille, tandis que mon oncle faisait des comptes avec le commissaire-priseur, la vieille journalière qui fait le ménage de Mlle Tinchen vint vers moi. Elle avait déjà tourné autour de moi toute la journée, mais elle ne m'avait encore rien dit, car elle ne m'avait jamais trouvée seule. Elle se plaça devant moi, enveloppa ses bras dans son tablier, me regarda un moment comme si elle attendait une question de moi; elle ne savait évidemment pas par où commencer. Mais je n'étais pas disposée à entamer une longue conversation avec elle, et je la laissais venir. Elle parla enfin : — J'ai une commission pour vous;

cela ne me regarde pas, il est vrai, mais la vieille demoiselle a quelque chose à vous dire. Si cela vous convient, vous pouvez entrer dans la maison de la vieille demoiselle. Voilà. — Elle fit demi-tour sans attendre une réponse, et s'en alla en faisant claquer ses sabots.

La proposition me surprit tellement que j'hésitai un moment si je devais y répondre. Je connaissais à peine de vue la vieille dame; je n'avais de la vie échangé un seul mot avec elle, et, à dire vrai, j'avais à peu près contre elle les mêmes préventions que vous avez manifestées tout à l'heure. Il s'y mêlait même une espèce de crainte superstitieuse, qui n'est pourtant pas dans ma nature. Mais, après un jour comme celui que je venais de passer, bien des choses deviennent indifférentes qui dans un autre moment nous paraîtraient intolérables. Je pris donc ma résolution, et je m'acheminai vers la vieille maison; la vieille femme de charge m'attendait sur la porte et me fit entrer sans mot dire. Pour la première fois, je voyais s'ouvrir ces pauvres chambres que mon imagination avait peuplées de tant de merveilles et qui m'apparaissaient alors dans toute leur nudité. Un petit vestibule blanchi à la chaux et quatre portes, une à droite, une à gauche, une au fond ouvrant sur l'escalier du grenier, la dernière sur la cuisine, solide et massive, mais raboteuse; et partout les traces de la plus stricte économie. Avec un mélange de crainte et de curiosité, je suivis la vieille dans la première chambre. Les murs en étaient aussi badigeonnés de blanc; le plancher, très propre, était sablé. La pièce était vide. Je n'aperçus que de vieux et laids portraits de famille, devenus si noirs qu'on pouvait à peine y distinguer les visages, et quelques meubles à coussins recouverts d'étoffes passées. Rien de moins habitable. La chambre du fond était encore plus petite et n'avait qu'une seule fenêtre, cependant elle paraissait un peu plus agréable, quoique encore plus simple. En dehors d'un vieux fauteuil démodé, placé près de la fenêtre qui donnait sur le jardin, il n'y avait là qu'une petite table à ouvrage, une immense commode bouchant presque l'entrée de la chambre, et un petit poêle en briques. Rien sur les murs. Mais les derniers rayons du soleil couchant, entrant par les fenêtres, répandaient sur tous les objets une lumière si douce que même la vieille et rigide figure de femme, en robe noire et grand bonnet recouvrant toute sa tête, en prenait une expression moins sévère. J'étais un peu interdite et je dus même paraître passablement étonnée quand la vieille dame, à travers ses énormes lunettes de corne, me dévisagea avec un regard perçant; elle ne se leva pas, ne me dit pas de m'asseoir et, de fait, c'eût été impossible; il n'y avait pas d'autre chaise dans la chambre.

— Vous êtes Mlle Fliegner? me dit-elle.

Je dis oui de la tête ; j'avais envie de me sauver.

— Je n'ai pas l'habitude, continua-t-elle, de me mêler des affaires des autres, mais je ne les laisse pas non plus s'immiscer dans les miennes. C'est vous dire pourquoi je me suis abstenue d'entrer en relations avec votre père. On ne doit toucher ni aux vieilles maisons ni aux anciens droits, sans quoi ils tombent ou du moins sont bien près de tomber; on doit les faire respecter, c'est notre devoir. Voilà pourquoi je voulais vous parler, et je vous remercie d'être venue, car autrement je n'ai pas besoin de visites entre mes quatre murs. J'ai appris que vous ne saviez pas où aller maintenant. C'est le pasteur qui m'a dit cela hier, comme je sortais de l'église. Si vous étiez une Zarchow, ou du moins mon alliée par les femmes, comme la maison est un fief féminin, vous auriez des droits sur elle, après ma mort bien entendu, car la fondation ne peut être démembrée ni par legs ni par vente. C'est ce qui est écrit dans mes papiers. Elle a été faite pour les filles non pourvues des propriétaires de Zarchow. Maintenant je ne sais plus ce qu'il en est depuis que le bien est sorti de la famille, car je ne m'occupe que de mes droits. Vous trouverez cela dans vos papiers. Je ne suis obligée de prendre personne avec moi, c'est expressément stipulé, mais ce n'est pas défendu non plus, et il y a déjà des précédens. Ursule Sybille, en 1596, a habité ici avec sa sœur et sa nièce ; Dieu sait comment elles ont fait! car il faut ajouter qu'elles ne pouvaient pas se sentir. Du reste, cela ne nous regarde pas. Si donc vous avez ou non un droit, mademoiselle Fliegner, je ne puis ni l'affirmer ni le nier. Nous pouvons laisser ce point dans le doute, si nous nous accordons à l'amiable; seulement, — et c'est là ce que je veux qui soit bien entendu, — à la condition que nous gardions l'une et l'autre le droit de résilier le contrat. Voici mes offres : vous occuperez la petite chambre sous le toit, et vous aurez encore à votre disposition la chambre qui est de l'autre côté du vestibule. Naturellement vous devrez apporter vos meubles. Nous ferons ménage ensemble, mais les produits du jardin et de la vache ne viendront pas en compte. Mademoiselle Fliegner, je vous le répète, vous ne serez pas mon hôte, je ne puis avoir d'hôte ici, et d'ailleurs mes ressources n'y suffiraient pas, mais vous jouirez d'un droit sur lequel nous nous entendrons et qui ne regarde personne, puisque cela ne portera préjudice à personne. Voilà ma proposition. Il vous reste maintenant à dire oui ou non.

Je demeurai surprise, un peu émue; je sentais bien que ce n'était qu'un prétexte pour moi et plus encore pour elle, car ce qu'elle appelait mon droit était de sa part un pur bienfait. Je lui aurais sauté au cou bien volontiers ou j'aurais pressé sur mes lèvres sa

main maigre et ridée; je voulais la remercier, mais les larmes m'empêchaient de parler, et il y avait en elle quelque chose de sévère qui rendait tout épanchement impossible.

— Oui ou non, dit-elle, cela suffit.

Je criai : Oui! et je voulais m'approcher d'elle; mais elle se recula, et m'écartant de la main :

— Bien, bien, mademoiselle Fliegner; ainsi je vous attends demain. Je préviendrai Gausebeck (c'est le nom de la femme de ménage).

Je m'en allai, délivrée d'un grand souci, et le lendemain j'entrai dans cette maison qui m'effrayait tant, j'arrangeai la petite chambre où j'habite encore; Mlle Tinchen paraît ne vouloir faire aucun usage de son droit de me chasser, du moins jusqu'ici. Mais, monsieur, vous oubliez que l'orage est arrivé; nous allons être mouillés en rentrant à la maison.

Pendant ce récit, en effet, le ciel était devenu d'un noir sombre, le tonnerre éclatait et roulait au loin, les éclairs faisaient des zigzags sur le fond du ciel, et pendant qu'elle parlait, Francine avait mis souvent sa main devant ses yeux aveuglés. La pluie s'abattit tout à coup sur le feuillage du chêne, qui fut bien vite traversé.

— C'est ma faute si nous sommes mouillés jusqu'aux os, cria Francine, mais qu'importe? Est-ce que ce n'est pas bon de rester là au milieu de la tempête, dans la pluie qui fouette et dans cette bonne odeur rafraîchissante?

Ils quittèrent le chêne qui les avait abrités; ses branches chargées de pluie étaient pliées presque jusqu'à terre, et maintenant le magnifique spectacle de l'orage se déployait à leurs yeux dans toute sa beauté. Eclairs et tonnerre tombaient presque en même temps, et de tous les côtés, coup sur coup; tout le ciel n'était qu'une longue traînée de feu et un long grondement. En même temps la pluie ruisselait par torrens. Mais le cœur devient sérieux et solennel quand la main de Dieu se montre ainsi à nous, au milieu de pareilles splendeurs. Les deux jeunes gens se hâtaient vers la maison, qui n'était pas loin d'eux. Albert avait pris la main de Francine et son bras robuste soulevait la jeune fille au passage des ruisseaux débordans qui s'étaient formés dans le chemin; et quand un éclair traversait la nuit du nuage, la jeune fille, comme si elle avait craint d'être frappée, appuyait sa tête sur l'épaule de son compagnon. Ils arrivèrent tout trempés d'eau à la maison, où le vieux Weinhold les attendait dans la plus vive agitation :

— Mais à quoi pensez-vous, mes enfans? leur cria-t-il. Vous allez vous promener par un temps pareil! Il y a longtemps que l'orage s'annonçait. Et vous venez chercher un abri dans cette vieille mai-

son en ruines! L'orage a enlevé les tuiles du toit, et l'eau fait irruption partout. Le nabab est toujours là-bas, dans la maison de la demoiselle. J'attends depuis une demi-heure qu'un éclair bienfaisant vienne terminer l'affaire, et que tous les deux...

— Comment osez-vous parler ainsi, oncle Weinhold? dit Francine. Un orage est un avertissement du ciel, et, tant qu'il dure, on ne doit pas prononcer de telles paroles.

La maison ne semblait plus en effet pouvoir tenir tête à la furie des élémens; les domestiques couraient avec des seaux, des éponges, des torchons et tout ce qu'ils trouvaient pour arrêter l'eau qui ruisselait. Cependant peu à peu le tonnerre s'éloignait, la pluie commençait à tomber plus doucement, et déjà la lumière du soleil se montrait de nouveau. Françoise se tenait debout sur la porte ouverte, et examinait d'un regard extasié le ciel, d'où les nuages se repliaient, et laissaient transparaître un morceau de bleu sombre. L'averse avait cessé, mais de petites nuées s'avançaient encore derrière l'ouragan, dont elles semblaient accompagner le départ; le feuillage des arbres prenait des teintes plus douces. Le tonnerre cessait gronder. Enfin, le soleil reparut éclatant, triomphant, reprenant possession de la terre, et dans sa lumière, les gouttes de pluie brillantes tombaient des feuilles, comme des étincelles, tandis que l'herbe avait l'aspect d'une grande plaine semée de diamans. La jeune fille promenait sur ce spectacle un regard rêveur; elle sentait au fond de son cœur comme un bonheur vague; comme la terre rajeunie et rafraîchie qui s'étendait devant elle, elle semblait pressentir, après l'effrayante tempête, une vie nouvelle. Albert se tenait à deux pas d'elle et ne pouvait en détourner ses regards, tant elle lui paraissait belle, avec son visage si transfiguré qu'il la reconnaissait à peine. Le vieux Weinhold se promenait de long en large dans la chambre, très agité: « Où peut bien être le nabab? » s'écriait-il de temps en temps, et il aurait volontiers ajouté à ces mots quelque plaisanterie s'il n'avait vu que les deux jeunes gens n'étaient pas disposés à rire avec lui. Francine ne faisait pas attention à son vieil oncle; ses pensées allaient et venaient; elle ne remarqua même pas qu'il s'était approché d'elle et l'examinait depuis un moment:

— Mais, mon enfant, qu'as-tu? à quoi penses-tu? que tiens-tu donc avec tant de soin dans ta main?

Francine tressaillit. Elle avait oublié l'objet qu'elle avait tenu serré dans ses doigts dans la détresse de l'orage et dans l'instant de bonheur qui l'avait suivi; en le voyant, elle devint rouge jusqu'à la racine des cheveux:

— Ah! le petit cheval! cria-t-elle inconsciemment, et elle l'eût

volontiers caché; mais quelle explication donner au vieil homme moqueur?

Heureusement Albert vint à son secours.

— Le petit cheval! mais c'est moi qui l'ai trouvé hier en faisant une reconnaissance dans le grenier!

— Un vieux souvenir d'enfance! un de vos jouets! dit Weinhold.

Francine, étonnée, attendait. Elle répéta, d'un air surpris:

— Un de vos jouets?

— Et pourquoi pas? reprit Weinhold. Ne sais-tu pas que M. l'architecte est le fils de votre prédécesseur : M. Albert de Grais?

Francine jeta sur le jeune homme un regard presque irrité, mais elle vit son embarras.

— Ah! çà, que vous êtes-vous donc raconté pendant cette longue promenade qui vous a empêchés de faire attention à l'orage, qui s'annonçait pourtant depuis assez longtemps? dit Weinhold. Vous ne vous êtes pas même dit vos noms?

Albert voulait répondre; mais Francine lui coupa la parole, et, se tournant du côté du jardin :

— Ah! le bel arc-en-ciel! dit-elle; voyez donc, il est double, et ses couleurs sont si vives! Le ciel a de nouveau fait la paix avec la terre, maintenant il faut que j'aille voir Mlle Tinchen. Voici votre conseiller, mon oncle!

Elle courut vers le jardin, où le conseiller, avec toute sorte de précautions, enjambait les ruisseaux qui barraient toujours le chemin, tandis qu'un domestique galonné tenait au-dessus de sa tête un parapluie ouvert, désormais inutile.

— Je suis curieux de savoir quelle besogne il aura faite, dit Weinhold; mais, je vous en prie, mon cher, ne lui faites pas de questions; laissons-le venir.

Pendant ce temps-là, Francine, relevant légèrement sa robe, traversait d'un pas léger le jardin et disparaissait bientôt derrière la haie. Elle ne se retourna pas cette fois.

G. DE PUTLITZ.

(Traduit de l'allemand.)

(La dernière partie au prochain n°.)

A PROPOS DE LA RELIGIEUSE

DE SCHUBERT ET DE DIDEROT

On a dit que le véritable artiste ressemblait à ce père de famille de l'évangile qui prépare sa table sans demander quels hôtes il aura, sans savoir même s'il en aura, ni spéculer sur leur reconnaissance, N'a-t-il pas chez lui et dans lui son dédommagement prévu d'avance : la pensée qui console de tout? L'un adore les vers, l'autre la peinture, j'en connais que la musique rendrait fous, et qui, les dimanches d'hiver, courent chez Pasdeloup ou chez Colonne, comme au printemps les amoureux vont au bois pour y rêver! Rêver est bien le mot! Tous ces programmes, en effet, n'ont plus rien à vous apprendre, tous ces chefs-d'œuvre, vous les avez entendus si souvent que vous ne les entendez plus que vaguement, comme on perçoit les bruits de la nature; alors votre imagination s'émeut, travaille, et naissent les mirages. Que de fois, en écoutant la symphonie de Mendelssohn, je me suis ainsi raconté le vieux fabliau de *Mélusine!* Rappelez-vous, au début de l'ouverture, cette phrase passionnée jaillissant en quelque sorte du frais gazouillement de la source, pensez à ces sonorités frissonnantes, humides, à ces grésillemens partout répandus jusqu'au retour du motif principal où le hautbois joint sa note douloureuse et tendre annonçant le mystère accompli; la nymphe est devenue femme, la déesse a désormais un cœur pour aimer et pour souffrir humainement. Mais si le répertoire de Mendelssohn abonde en thèmes de ce genre — *Mélusine, le Songe d'une nuit d'été, la Nuit de Walpurgis,* — que chacun de nous peut varier à sa fantaisie, il y a des maîtres qui formulent leurs idées d'un tel style qu'il s'y faut tenir; Beethoven n'écrit jamais sur les

nuages; il nous dit le sentiment qui l'affecte et d'une manière qu'on ne s'y méprend pas. Permis à tous de le traduire, de le commenter, quant à divaguer longuement à son sujet, peine d'amour perdue! De l'esthétique autant qu'il vous plaira, de la psychologie à des profondeurs infinies, rien de fantastique! Schubert est le contraire : il prête aux interprétations sans nombre; Beethoven n'en veut qu'à votre entendement, à votre âme; Schubert guette vos sens et vous amorce. Chacun de ses tableaux ouvre à vos yeux des perspectives nouvelles. Nul compositeur n'a mis dans son art tant de choses diverses, ondoyantes; sa musique est imprégnée de pittoresque et de littérature. Il est le plus moderne des modernes. Mais tout ceci doit être démontré.

I.

Victor Hugo n'a pas inventé la ballade, Schubert non plus, et de même qu'en France nous avons eu nos poètes du XVIe siècle, de même, les Allemands ont eu leur pléiade musicale, qui date de 1773, époque où prit naissance la *Lénore* de Bürger. Je veux parler de la ballade comme l'entend Schubert, c'est-à-dire d'une sorte de composition homogène formant avec le texte littéraire quelque chose d'organique et d'architectural, pénétrant au cœur de la situation, l'illustrant au lieu de procéder tout simplement par refrains, strophes et couplets à la manière des chansons d'autrefois. On est toujours le fils de quelqu'un et, dans le genre spécial qu'il devait porter si haut, Schubert lui-même eut ses ancêtres; Johann André, Zumsteeg, Tomascheck, Zelter (le correspondant de Goethe), Reichardt l'ont précédé non sans gloire, d'autres l'ont suivi qui mériteraient peut-être eux aussi d'être signalés : Karl Löwe et Robert Franz. Longtemps nous avons cru qu'un pareil sujet était de ceux dont il faut se défier, cependant maintes raisons nous y invitent : nos lectures d'abord, tant d'ouvrages publiés en Allemagne par des écrivains qui sont des esthéticiens bien plus encore que des musicologues; les Ambros, les Riehl, les Otto Jahn nous ont mis en goût d'investigations. Ces précurseurs, dont on nous racontait les tentatives, nous avons voulu les connaître, et si nous en parlons à notre tour, c'est après n'avoir rien négligé pour entrer directement dans leurs confidences. Le temps est à l'étude des analogies : notre imagination, plus déliée et plus vibrante, fait des rêves de transposition d'un art dans l'autre; nous aimons qu'il y ait de quoi entendre, mais nous voulons surtout qu'il y ait de quoi réfléchir et discourir pour et contre et alentour : je me figure un Diderot avec sa nature impressive, sa logique brisée, saccadée, s'emparant de la conversation. Que de thèmes nouveaux pour lui dans cet art musical dont il

nous parlerait en nous faisant entrer par les idées dans la contexture harmonique comme il faisait entrer ses contemporains dans la couleur! Si la musique eut des frontières, aujourd'hui son royaume s'étend partout, rien de ce qui touche à l'intelligence, rien d'humain ne lui demeure étranger : elle, jadis avec Haydn et Mozart, la pure voix des affections de l'âme, va devenir avec Beethoven, l'organe de la pensée, et cessant d'évoquer en nous des sensations plus ou moins vagues, concentrera l'effort de sa méditation sur tels sujets déterminés qu'elle coordonne et développe systématiquement; laissons l'horizon s'élargir et bientôt ce que la parole semblait seule appelée à rendre, la musique voudra l'exprimer; voici Berlioz et la symphonie de *Roméo et Juliette*, une tragédie descendue du théâtre dans l'orchestre. Passe encore s'il ne s'agissait que de nous peindre l'état psychologique des deux amans, leurs ardeurs, leur ivresses et leur infortune; mais non, c'est le drame tout entier qui se déroule scène par scène et sans paroles; la querelle des domestiques au lever du rideau, l'intervention pacifique du prince, le bal chez les Capulet, et tout cela splendide, imposant, entraînant et d'un intérêt à la fois musical et dramatique, un Delacroix à grand orchestre dont quelque Shakspeare aurait simplement écrit le programme. Essayez donc ensuite de médire de ces transpositions d'un art à l'autre qui seront un jour le signalement de notre époque et dont l'avenir nous tiendra compte! Je soupçonne un peu de quel nom les pédans de l'heure actuelle nommeront cet art, ils nous enseigneront que c'est de l'alexandrinisme. Eh bien! après? Ne nous a-t-on pas aussi conté que Goethe était un alexandrin? tant mieux pour les alexandrins!

Les peintres nous représentent les muses, non point séparément, mais en groupes et divinement enlacées. Ainsi, les arts veulent être compris, chacun conservant sa forme individuelle, son particularisme, et, tous, venant s'unir et se confondre dans l'idée au sein d'une atmosphère dont la poésie fournira l'éther lumineux, ce qui, je le répète, n'empêchera point la poésie d'être à ses momens un art absolument personnel, de même que la philosophie redevient une science *fermée* et retrouve son quant-à-soi après avoir servi de base fondamentale à toutes les sciences. Analogie, relation, mutualité, les romantiques, je le veux bien, ont souvent abusé du paradoxe, mais celui qui, jadis, définit l'architecture une musique passée à l'état solide et la musique une architecture liquéfiée, Schlegel, on peut le dire, ne s'amusa point cette fois à jongler avec des antithèses. Nierons-nous les rapports qui existent entre les combinaisons profondes et fantastiques, les symétries, les enroulemens et les enchevêtremens du style de Sébastien Bach et la cathédrale gothique? Une symphonie de Mozart n'a, je le confesse, ni des portes, ni des fenêtres, vous y chercheriez vainement des

métopes ou des triglyphes, et, quoi qu'en ait dit Auber, qui voulait que le paradis fût en *ut* majeur, personne, jusqu'ici, ne nous a révélé dans quel ton était la cathédrale de Paris. Mais étudiez sévèrement chez Haydn, Mozart et Beethoven l'ordonnance imperturbable de la symphonie; rendez-vous compte des parties, considérez-en la forme abstraite : andante, scherzo, rondo, et voyez si tout cela ne répond pas aux principes d'une certaine construction monumentale. Lorsque je parle à un musicien d'introduction, de phrase incidente, il sait tout de suite à quel stade du morceau j'entends faire allusion, de même qu'un architecte à qui vous parleriez de vestibule, de cime ou d'architrave. C'est se tromper que de croire que la musique est un art de pur agrément et qu'elle a rempli son mérite quand elle nous a promenés pendant une couple d'heures à travers des enfilades de mesures aussi charmantes qu'arbitrairement attachées les unes à la queue des autres. Des arabesques multipliées ne font pas un tableau, l'ouverture de *la Muette*, celle de *Zampa* sont de beaux morceaux; pourquoi ne les voyons-nous pas figurer parmi l'œuvre des maîtres sur les programmes du Conservatoire? C'est parce qu'il leur manque l'élément architectural, cette force organique de symétrie et d'harmonie dont les ouvertures de Beethoven portent la marque. Art purement architectonique avec Sébastien Bach, art d'expression sentimentale avec Haydn et Mozart, la musique deviendra plus tard, grâce à l'influence de Rousseau, de Shakspeare et de Goethe sur l'auteur de *Fidelio*, des *Sonates* et des *Symphonies*, l'art de la pensée pure et tournera chez Franz Schubert au pittoresque. *Ut pictura poesis*, disait Horace; *Ut pictura et poesis musica*, dira Schubert, musique de l'âme, musique de l'esprit, musique de la parole écrite et chantée.

J'ai cité la *Lénore* de Bürger : les lieds de Goethe ont également contribué à chasser de l'atmosphère l'ariette, la chanson et tous les éternels lieux-communs du rococo italien. Aussi longtemps qu'avait duré la période du contrepoint et du « joli petit oiseau des bois, » personne ne s'était avisé d'aller demander à la musique autre chose que de la musique. Les premières œuvres de Beethoven, conçues dans le sens de Haydn et de Mozart, ne nous montrent encore que la même absence de préoccupation à l'endroit d'un élément quelconque, extra-musical. Vous vous y promenez de mélodie en mélodie comme en un jardin, vous admirez la beauté des fleurs, vous en respirez le parfum avec ivresse, et puis c'est tout. Cependant Beethoven avait son idée de derrière la tête qui déjà commence à percer dans la sonate pathétique et que nous révèle ouvertement la sonate en *ut* majeur destinée, — c'est le maître lui-même qui nous l'apprend, — à nous initier à l'état d'âme d'un mélancolique, lequel mélancolique n'est autre que Beethoven.

Vienne fut pour la musique, à la fin du XVIIIe siècle, ce que fut Weimar pour les lettres, et l'intérêt de ce rapprochement augmente encore quand on se représente l'union des deux muses s'accomplissant sous les auspices de Goethe et de Beethoven. Le mot d'ordre était donné, l'heure avait sonné des musiciens-poètes, nommez-les du nom qui vous plaira : Mendelssohn, Chopin, Schumann, Schubert, Karl Löwe ou Robert Franz. Ils forment un cycle original, tout moderne; par eux la littérature est entrée dans l'art des sons, la note et le mot fraternisent; à la place des niaiseries florianesques, voici le drame et la passion : *le Roi des aulnes, Marguerite au rouet, la Religieuse*. J'ai dit que nous étudierions les origines, voyons les précurseurs.

Pour Bürger, on le connaît, aussi bien chez nous qu'en Allemagne, ne serait-ce que par sa *Lénore*, type éternel de toutes les ballades fantastiques et sans lequel Victor Hugo n'eût peut-être pas écrit *la Fiancée du timbalier*, Dumas *le Sire de Giac*. Quant aux compositeurs dont le génie s'est de tout temps exercé sur la ballade de Bürger, on ne les compte pas. Zumsteeg fut le premier qui donna couleur de drame à ces poésies populaires jusqu'alors chantées, strophe par strophe, à la veillée, comme des litanies, avec accompagnement de rouets qui tournent et de fuseaux qui se dévident. Sa *Lénore* conserve en ce sens un intérêt historique, tandis que celle de Tomascheck, bien supérieure, est oubliée. Lorsque Zumsteeg mourut, les éditeurs n'eurent rien de plus pressé que de publier ses œuvres, et il y en a beaucoup, de valeur fort disparate, le médiocre et le mauvais à côté de l'excellent; vous parcourez un morceau en regrettant les cinq minutes qu'il vous fait perdre, vous tournez la page : une surprise, une vraie trouvaille! Zumsteeg et Tomascheck eurent pour successeurs dans cet ordre de composition Zelter et Reichardt, deux noms que le patronage de Goethe et sa correspondance ont mis en quelque lumière. Il est vrai que l'opinion de Goethe en un tel cas ne prouve guère. Ainsi, l'auteur de *Faust*, voulant féliciter Zelter, lui écrira : « Je n'aurais jamais cru que la musique fût capable d'exprimer des accens aussi profondément pathétiques, » et Goethe disait cela dans un temps où Mozart donnait *l'Enlèvement au sérail*, *Don Juan* et *la Flûte enchantée!* Quelle autorité accorder à des jugemens de cette espèce? Mieux eût valu complimenter Zelter pour sa littérature. Ses lettres à Goethe contiennent en effet plus d'intéressantes considérations, de critique et d'ingénieux points de vue que ses partitions ne renferment de bonne musique. J'indiquerai à ce propos comme témoignage une certaine page de cette correspondance, où Zelter, énumérant diverses impressions pittoresques, raconte à Goethe les analogies qu'un musicien ne peut s'empêcher d'établir entre la cam-

pagne romaine, les calmes horizons des montagnes de la Sabine et le style de Palestrina et de ses contemporains, de même qu'Alexandre Scarlatti et Pergolèse nous entretiennent du soleil et des jardins de Naples et que la musique des Vénitiens nous parle de l'architecture marmoréenne et du romantisme des lagunes. A ce compte, la musique de Zelter éveillerait à son tour l'idée d'une de ces plaines sablonneuses qui entourent Berlin et que jamais une source vive, jamais un rossignol n'ont égayées de leurs chansons. Mais Goethe, qui d'ailleurs ne s'y connaissait point, avait sans doute une raison particulière à lui de goûter par-dessus tout les compositions de Zelter et de préférer à Mozart ce musicien qui n'apportait à sa poésie qu'une sorte de *minimum* musical insignifiant.

La *Lénore* de Zumsteeg parut en 1799, suivant de près celle de Johann André et précédant la *Lénore* de Tomascheck, la première, traitée à la manière du bon vieux temps et nous rappelant le style de Graun ; la deuxième, empreinte de la physionomie de l'époque de Mozart ; et la dernière déjà touchant à Beethoven : une partition d'opéra dans toute la force du terme, ou plutôt une de ces métastases d'opéra comme les aiment aujourd'hui ceux de nos musiciens qui n'ont à leur service ni un librettiste, ni un théâtre. Qu'on se figure une ballade avec des airs, des morceaux d'ensemble et des finales. La *Lénore* de Zumsteeg a moins de profondeur et de pathétique, mais en revanche plus de caractère. Il ne s'agit pas cette fois d'un opéra *in partibus*. Le ton du genre est maintenu, le côté nocturne et fantastique du sujet rendu si bien que l'épouvante ne vous quitte pas ; vous sentez que l'auteur croit à ses spectres, qu'il les connaît à ond et les tutoie. La course affolée des deux amans à travers le déchaînement de la tempête, les horreurs qui les accompagnent : processions sinistres, farandoles autour des gibets, les hourrah, les *sasa*, les *trop*, *trop !* voix de l'espace et de l'abîme, ponts qui retentissent sous l'effréné galop, portes dont grincent les ferrailles, effondrement du cavalier avec sa monture, tout cela imagé, plein de furie et de surnaturel ! Tous du reste ont adopté scrupuleusement le sens et la couleur du texte, et s'il y eut jamais une infidélité de commise, ce n'est pas à la musique, c'est à la peinture qu'il la faut reprocher. Conçoit-on, par exemple, qu'Ary Scheffer ait reporté son sujet à l'époque des croisades, sacrifiant au luxe des costumes, au déploiement de la mise en scène, l'idée mère et l'étonnante originalité de la conception du poète? Heine ne s'y est point trompé : « L'armée des croisés passe et la pauvre Lénore n'y a pas vu son fiancé ; il règne dans tout ce tableau une mélancolie douce et presque sereine, et rien ne fait prévoir l'horrible apparition de la nuit prochaine. » La Lénore de Bürger vit dans une période de protestantisme et d'examen critique, et son amant est

parti pour conquérir un morceau de la Silésie au profit de l'ami de Voltaire ; alors il y avait du doute et des blasphèmes. La Lénore de Scheffer vit au contraire à une époque toute catholique; celle-là ne blasphèmera pas la divinité, et le cavalier trépassé ne viendra pas l'enlever. Sa tête, comme une fleur affligée, s'incline sur l'épaule de sa mère, tandis que du haut de son coursier de bataille, un chevalier jette sur elle un regard plein de pitié. La fleur se fanera, mais elle ne maudira point. C'est une douce composition qui écarte et chasse au loin les esprits de haine et de rage, un tableau tout harmonieux, où, dans la musique des couleurs, règne l'unité la plus consolante, et c'est en même temps le plus heureux des contresens.

Le nom de Zumsteeg n'en reste pas moins fort oublié, et la plupart des gens qui le citent dans la conversation ne le connaissent que par ouï-dire ; il a cependant, de même que Tomascheck, son contemporain, et, comme Schubert, Schumann et Löwe, ses descendans, produit des œuvres très nombreuses et très diverses : opéras, cantates à grand orchestre, solos d'instrumens à cordes, récits dramatiques d'après Schiller, d'après Klopstock, méditations ossianiques, jusqu'à des épigrammes, jusqu'à des fables ; l'apologue du Coucou, de la Chouette et des Deux Hiboux. Ils sont là quatre, plus hideux les uns que les autres, conspués du monde entier et se distribuant entre eux des complimens : « Notre éloge, qui le fera ? Personne; faisons-le donc alors nous-mêmes. » Et pour exprimer la pérennité du panégyrique, l'auteur termine son morceau sur un accord de septième sans résolution.

Les Allemands ont toujours affectionné ces sortes de rébus. Ils en mettaient dans leurs tableaux et dans leurs gravures bien avant d'en mettre dans leur musique. Si peu que l'on ait présent à l'esprit l'œuvre d'Albert Dürer, on se souviendra d'une estampe au millésime de 1504 : Adam et Ève près de l'arbre de science où le serpent est enroulé. Le paradis foisonne d'animaux, un chat se pelotonne aux pieds d'Ève; à côté de ce chat, une souris pleine de confiance, un lièvre assis tranquillement; l'innocence et la paix règnent encore. Jusque-là, rien d'énigmatique; regardons mieux. Derrière l'arbre fatal, appuyé au tronc, se dresse une licorne. Vous passerez vingt fois devant cette page sans vous douter qu'il s'y cache une de ces charades dont raffolait il y a trois ou quatre ans la badauderie parisienne : licorne en allemand se dit *Elend*, qui signifie également malheur et misère. Or n'est-il pas écrit que, derrière la chute, le malheur guette? A vous de comprendre. Une autre fois ce sera Steinle qui, pour rendre cette pensée : *Nulla fides*, peindra un violon brisé aux pieds d'un enfant, car violon se traduit aussi par *fides*. Ce qui nous constitue un tableau qui pourrait *ad libitum* s'intituler : « Plus de foi, ou plus de violon sur cette terre. » Ce

bizarre symbolisme national, transporté dans l'art musical par les anciens compositeurs, n'est-il pas curieux de le voir en usage chez plusieurs des mieux classés parmi les modernes, chez Karl Löwe, que nous venons de citer plus haut, et qui s'ingénie à l'appliquer à tout? Ainsi l'oratorio des *Sept Dormeurs* commencera et finira par sept accords de septième faisant allusion aux sept frères et tenus par sept instrumens à vent. C'est se donner bien de la peine pour un très mince résultat (1). Il en faut dire autant d'une de ses meilleures pièces : *l'Apprenti sorcier*. On connaît la ballade de Goethe : l'apprenti commande au balai d'aller puiser de l'eau, et le musicien, par une phrase figurative, nous peint le balai qui se met en branle. Cependant, quand il veut arrêter cette force machinale imprudemment déchaînée, l'apprenti s'aperçoit qu'il a oublié la formule. Effaré, pris de terreur, il s'attaque au balai à coups de hache; le balai se fend en deux, la figure mélodique fait de même et devient un canon à deux voix.

Schubert néglige cet art de subtiliser et chante à cœur ouvert. Un musicien peut être peintre et poète, sans avoir pour tâche d'empiéter sur le domaine de la poésie et de la peinture, ni prétendre les rendre inutiles; la poésie est l'art des mots, et la musique l'art des sons, mais il arrive telle situation où les deux vont avoir à se confondre ensemble, où l'idée contenue dans le mot va se noyer dans le son pour revivre ensuite d'une double vie. La musique ne saurait ni penser le monologue d'Hamlet ni réussir à rendre certains idiotismes, quoi qu'en dise Schumann, lorsqu'il prétend découvrir dans une sonate de Schubert l'état mélancolique d'un brave garçon incapable de payer la note de son tailleur. Mais donnez-lui à peindre des émotions et vous la verrez trouver des accens même pour l'inexprimable : ce silence par exemple, placé dans le duo de *Fidelio* au moment où les époux viennent de se reconnaître : « Toi ! » s'écrie Florestan. « Moi ! » répond Léonore, et tous les deux tombent muets dans les bras l'un de l'autre. Soyez Beethoven, soyez Shakspeare et quand l'accent ou le mot manquera, vous trouverez l'hiéroglyphe : cette pause dans le duo de *Fidelio*, et dans *Othello*, ce cri d'un désespoir sans bornes, contenu dans une réticence : « Quel dommage, Iago, quel dommage! » Mais si la musique a ses infinis de pathétique, elle a également son pittoresque, et telle occasion peut s'offrir où sur ce terrain elle battra sa noble sœur la poésie. Je lis *le Songe d'une nuit d'été* et j'y vois que Puck franchit l'espace « comme le trait lancé par l'arc d'un Tartare. » Cherchez au

(1) Qui jamais, en effet, s'avisera de compter combien de fois un accord est répété, et comment, sans aller y voir sur la partition, remercier ces instrumens à vent d'avoir ce rare esprit d'être justement sept au lieu d'être huit ou de n'être que six?

théâtre un comédien pour vous représenter ce personnage et en même temps que lui, des elfes organisés de manière à se cacher dans le creux d'une noix. C'est ici que Mendelssohn accourt à l'aide de Shakspeare. Écoutons ce scherzo sautillant, pétulant, ricanant, et tout ce que le poète nous raconte de son lutin nous devient aussitôt vraisemblable. Nous voyons gambader Puck derrière la coulisse; nos oreilles, mieux encore que nos yeux, nous le montrent fendant les airs comme la flèche du Tartare. La poésie fournit le mot, la musique le tourne et le retourne, l'épluche, saisit l'idée et part de là pour une conception nouvelle.

Appliquer simplement des accords sur un texte donné, besogne de philistin! très finement raillée par Goethe, un jour que, dialoguant avec Eckermann, il déclarait que sa ballade du *Pêcheur* ne pouvait être mise en peinture, parce que cet art n'a point en sa puissance d'exprimer « ce sentiment, cet appétit de l'eau qui par une journée d'été nous invite à nous baigner » et qu'il avait, lui poète, voulu rendre dans ses vers. Que de tableaux pourtant ce sujet n'a-t-il pas inspirés et que de lieds aussi! C'est que rien n'est en somme plus facile que de s'exercer à ce jeu de transposition. Ne sortons pas de la musique; vous êtes compositeur, ce motif vous séduit, c'est la chose du monde la plus simple, et vous n'avez qu'à vous laisser faire. « L'eau murmure, l'eau bouillonne : » une figure dans l'accompagnement, cela va de soi. « De l'onde émue, sort une femme : » *trémolo*, petit accord de neuvième. « Elle chante, elle lui dit : » *cantabile* à la Gounod pour voix de sirène, et comme résumé, un peu d'élégie, une douce plainte sur le sort de l'infortuné pêcheur disparu sous la nappe humide. Le tour est joué, chaque mot du poème est traduit, rien ne manque à l'*illustration*, si ce n'est la note caractéristique mise là par Goethe : l'attrait, l'attraction, le sentiment de l'eau dans son idéal de fraîcheur, de profondeur, de transparence et de charme pernicieux.

Est-ce ainsi que procède Schubert? A Dieu ne plaise! Quel que soit le thème, il en extrait tout ce qu'il renferme à l'état latent d'expression psychologique et pittoresque et le fait jaillir à la lumière avec des explosions mélodiques à vous renverser.

— Quels secrets a ce diable d'homme? nous disait Musset, une nuit que nous arpentions le boulevard des Italiens en causant musique (1). Connaissez-vous un seul bruit de la nature dont il n'ait pas

(1) Les poètes, en général, aiment peu la musique et n'ont guère de goût que pour la peinture. Musset, dans son temps, fit exception à la règle ordinaire. Encore n'en doit-on point conclure qu'il s'y connût. Tout se bornait à des impressions, à des attitudes selon la *fashion*, et son italianisme pour Bellini comme son germanisme pour Schubert lui venait plutôt par influences féminines; toujours est-il qu'il avait à très haut degré le don de perception et s'en servait à certaines heures : « Je ne connais

surpris l'individualité? Personne, comme lui, ne s'entend à peindre l'eau, et quelle variété de touche, quelles nuances de pinceau! L'eau qui fait aller le moulin de *la Belle Meunière* n'est point la même que l'eau du svelte et clair ruisseau où, par miles roseaux et les cailloutis, danse la truite vagabonde. Il a, comme nous disions en rhétorique, des onomatopées dont aucun musicien avant lui ne s'était douté, il a des roulemens, des rythmes, des tic-tacs qui réveillent en vous la mémoire de mille bruits perçus réellement et qui vous reviennent... Tenez, c'est un paysagiste incomparable!

— Dites aussi, un romancier, un conteur, un fabuliste, car pour se rendre bien compte des formes qu'il emploie, pour apprécier ses rythmes à leur valeur, il vous faut d'abord pénétrer au cœur du sujet. Dans ce poème de *la Truite*, l'eau s'amuse, elle danse et rit au soleil, il n'y a que chanson, clapotement et miroitement; à peine sur la dernière mesure, à l'instant où la pauvre petite est prise au piège, une ombre effleure le cristal, qui tout de suite redevient limpide et chatoyant: l'eau qui coule dans le roman de *la Belle Meunière* est moins folâtre, car elle jase avec le moulin qui lui raconte les amours de la meunière avec le chasseur et recueille aussi la plainte du pauvre apprenti délaissé qu'elle revoit chaque nuit assis au clair de lune sur ses bords et rêvant au suicide. Cette eau-là s'attend à jouer avant peu son rôle dans quelque événement tragique et roule déjà des pressentimens. On cherche des sujets de ballet, connaissez-vous quelque chose de plus romantique et de plus touchant à représenter à l'Opéra que ce poème de Wilhelm Müller découpé par Schubert en petits actes: le départ, le moulin, la belle meunière, le chasseur, l'amour trahi, la plainte au bord de l'eau, la délivrance; mais ce serait une vraie fête!

— Oui, pour vous, pour moi, pour nos amis, mais si vous croyez que cela ferait l'affaire du public, vous vous trompez étrangement. Le public n'aime que les poncifs et vous plante là dès qu'il s'aperçoit que vous voulez l'induire en poésie. Vous me citez Schubert, je vais invoquer Mendelssohn. Que diriez-vous par exemple de cette affiche: *le Songe d'une nuit d'été*, opéra en deux actes, paroles de Shakspeare et musique de Mendelssohn? Eh bien! je l'ai proposée à Véron, moi qui vous parle.

— Et il vous a répondu: *le Songe d'une nuit d'été!* une fantaisie dans la lune avec un très joli *scherzo*, cela coûterait fort cher à monter, mais divertirait beaucoup Habeneck.

rien de plus agréable, après qu'on a bien déjeuné, que de s'asseoir en plein air avec des personnes d'esprit et de causer librement des femmes sur un ton convenable. » Tel était le dilettantisme de Musset: causer musique librement sur un ton convenable.

— Autrement dit, l'effet ne dépasserait pas la rampe, et somme toute, il avait raison et c'est nous qui nous égarons lorsque nous prétendons imposer nos raffinemens au plus grand nombre. Les gens qui vont voir un ballet n'y mettent point tant de malice : pourvu que la danseuse soit à la mode et que le pas soit bien rythmé, ils ne s'inquiètent point si la musique est de Schubert, de Mendelssohn ou de Beethoven, ce qui d'ailleurs ne les empêche nullement de se rendre ensuite le dimanche au Conservatoire pour y faire leurs dévotions. Vous voyez que je suis libéral et que j'admets la séparation de l'église et du théâtre.

Nous causâmes ainsi jusqu'au matin, non moins enthousiastes l'un que l'autre et non moins entraînés. Musset avait à cette époque, une amie qui lui jouait les *transcriptions* de Liszt. C'est dire qu'il savait par cœur son Schubert et croyait l'avoir découvert. Le pittoresque l'émerveillait; il ne se lassait pas d'y revenir, admirant ce qu'il appelait « des effets spéciaux. »

— Ne remarquez-vous pas, ajoutait-il, que Schubert a le pittoresque en largeur, plutôt qu'en hauteur ou en profondeur et qu'il lui faut, comme à Lamartine, un grand espace pour se développer, tandis que Schumann, comme La Fontaine, opère en un rien de temps?

Et là-dessus, il me citait la *Marguerite au rouet*, la *Sérénade*, les *Chants du voyageur*, *la Jeune fille et la Mort*, *Mater dolorosa*, puis s'interrompant tout à coup :

— Et *le Roi des aulnes!* s'écria-t-il au paroxysme de son ravissement.

— Et *la Religieuse!* répliquai-je sur le même ton.

— *La Religieuse*, reprit-il, halte-là! sujet réservé; taisons-nous.

— Réservé à qui?

— Eh pardieu! mon cher, au seul homme ayant qualité pour en discourir.

— Et cet homme, vous le nommez?

— Diderot... Monsieur Denis Diderot. Pensez-vous qu'il soit à Paris? en ce cas, allons tout de suite le réveiller et vous en entendrez de belles sur la conception musicale de son collaborateur.

II.

L'influence du clavier moderne en sa toute-puissance agit à ce point sur Schubert que ses plus beaux lieds vous produisent parfois l'effet d'études de piano avec accompagnement de voix humaine. Il s'assied à la table d'harmonie, laisse courir ses doigts, l'instrument a compris, il s'élance, et du jeu des modulations se dégage un brouillard sonore où bientôt apparaît la mélodie. Avez-vous jamais

visité la fontaine de Vaucluse au premier soleil: c'est un éblouissement, un tapage à ne plus rien voir ni entendre; l'immense nappe d'eau s'écroulant de tout son poids rebondit de rocher en rocher en folles cascades dont l'écume irisée aux feux du jour nouveau se peuple insensiblement d'arabesques et de formes idéales; la mélodie de Schubert a ce prestige, et sans être un mirage comme les visions du gouffre, elle éclôt radieuse des profondeurs tourmentées de l'accompagnement. Les motifs de Beethoven gagnent beaucoup à l'élaboration, à la main-d'œuvre; plus ils sont tournés et retournés, plus ils s'étoffent et grandissent. Avec Schubert, c'est le contraire; ses thèmes naissent achevés; ils sont du premier coup ce qu'ils doivent être, et tout effort de dialectique n'y apporte que préjudice. Les symphonies de Schubert, ses quatuors et ses sonates pèchent par exubérance; vous diriez un de ces jardins livrés à l'abondance de la végétation naturelle; les fleurs y foisonnant sans culture, les arbres, poussant leurs branches au hasard, s'y étouffent sous l'étreinte des herbes grimpantes, et leur richesse même les rend impraticables. Schubert, dans ses œuvres instrumentales, subit l'inconvénient de sa nature débordante : les motifs l'encombrent; il en a trop pour les développer. Autre chose est de ses compositions vocales, où le texte agit formellement; la parole impose son frein et les esprits du rythme poétique tendant la main aux esprits du rythme musical, l'architecture du vers préside en quelque sorte à l'architecture du son. Schubert porte à l'extrême le sentiment de ces transpositions; il sait éviter tout ce qui ressemble à du placage, découvrir les parallélismes, à ce point que certains morceaux, *le Roi des aulnes*, par exemple, vous font l'effet d'être écrits au moyen d'un chiffre hiéroglyphique traduisant le mot et l'image par le son. Zumsteeg, Tomascheck, Zelter, Reichardt, Löwe, combien sont-ils les musiciens que le poème de Goethe a médusés? Si tous n'ont pas réussi également, tous ont bien mérité. *Le Roi des aulnes* de Reichardt est un conte populaire, celui de Tomascheck a du pathétique, mais peu de couleur. Quant à Löwe, sa transcription vient tout de suite après l'œuvre de Schubert; quelques-uns même la placent à côté. Impossible pourtant de méconnaître l'influence du maître, surtout dans le début et vers la fin. Je n'ignore pas quelle critique on pourrait faire à Schubert; ce *cantabile*, par exemple, trop phrasé, trop *amoroso* qu'il prête au principal personnage, donnant à son roi des aulnes des attitudes de ténor italien. Chez Löwe, le crépuscule du surnaturel s'étend partout; le spectre passe dans son nuage : un souffle de voix, mystérieux, un chuchotement et c'en est assez : *das Kind ist todt*. Quoi qu'il en soit, l'œuvre de Schubert survit et survivra, car si telle autre pleine de talent offre un attrait à nos curiosités d'artiste, elle seule, jaillie de source, nous

entraîne par cette force primordiale et tumultueuse du génie dont vous sentez battre les pulsations dans chaque note. Il ne lui suffit point d'avoir des accens pour les plus subtiles perceptions de l'âme, il faut encore qu'il en trouve pour les plus simples accidens de la vie. Un jour que Schumann jouait, avec un de ses amis, une marche à quatre mains de Schubert, ils imaginèrent d'en improviser le programme au hasard de leur pensée, et il se trouva que, sans s'être donné le mot, tous les deux se virent transportés sur une place de Séville au moyen âge, hidalgos, señoras et manolas leur faisant fête. Le docteur Ambros rapporte un cas identique observé pendant l'exécution d'un arrangement à quatre mains. « Comme nous touchions au terme des variations auxquelles sert de thème le lied de *la Jeune Fille et la Mort :* Ne vois-tu rien? m'écriai-je en jouant les douze mesures du *pianissimo* qui précède la fin. Moi, j'aperçois à l'horizon, mais loin, bien loin, tout là-bas, un léger nuage; il grandit, il s'éclaire de lueurs roses et dans ce brouillard, sais-tu ce que je distingue? — Attends, poursuivit à voix basse mon ami, toujours sur le *pianissimo*, je vais te le dire, car moi aussi je l'aperçois, c'est la Mort emportant l'âme de la jeune fille. »

Schubert a de ces intuitions qui vous saisissent. Entendez tel de ses quatuors, et je vous défie de ne pas éprouver au début ce bien-être qui nous réjouit l'âme en automne lorsque nous sommes devant un bon feu et que la bise et la pluie au dehors fouettent les vitres. Autre part, si vous désirez avoir une impression de Venise, sa *Promenade en gondole* (un chœur avec accompagnement de piano) vous la fournira, et notez que je ne fais point simplement allusion à la Venise des chanteurs de cascatelles et des guitaristes; je parle de la cité même des lagunes, du Rialto, des Procuraties et de la cathédrale de Saint-Marc, dont une étonnante combinaison d'accords va nous traduire au piano les sonneries avec une précision téléphonique imitant jusqu'à la réalité le terrible carillon que les géans d'airain de la *Merceria* balancent à chaque heure sur la cité. Ajouterai-je que Schubert n'avait jamais mis le pied à Venise? le détail serait inutile. Delacroix lui non plus n'avait pas vu Venise, ce qui ne l'empêcha point de revivre l'œuvre du Tintoret. Ailleurs, dans la plainte de Marguerite, le pittoresque de l'accompagnement décuplera, centuplera l'intensité du sentiment psychologique et le rythme obstiné du rouet symbolisera les battemens du cœur de la jeune fille.

Et cette cloche implacable dans *la Religieuse!* partout présente, imperturbable et si diverse en vibrations; stridente, obsédante, ironique et narquoise avec son éclat argentin, sonnant la vie et la mort, le bal et le cloître, le repentir et la révolte, la damnation et l'apaisement, cette cloche céleste, diabolique, humaine surtout, comment

la caractériser? C'est ici que le mot d'Alfred de Musset me revient et que j'appelle Diderot à mon aide.

III.

La conception de Schubert se rapporte, en effet, au roman de Diderot comme son *Roi des aulnes*, sa *Marguerite au rouet*, le cycle des chants du voyageur se rapportent aux poèmes de Goethe et de Wilhelm Müller, qui les ont inspirés. Constatons néanmoins une différence : le musicien, cette fois, quitte le mot à mot, il cesse de traduire, il paraphrase et généralise. La religieuse de Diderot est *une* religieuse, celle de Schubert est *la* religieuse. La plupart des romans de Diderot sont des anecdotes de la vie du monde qu'il tourne en plaidoyers de morale et de philosophie courantes, souvent même sans prendre la peine de déguiser les noms. Il se peut que la donnée de *la Religieuse* soit un fait, il se peut aussi qu'il n'y ait là qu'une fiction servant de texte et de prétexte à la thèse d'un écrivain; dans l'un et l'autre cas, la chose est à considérer. Que le lecteur me permette donc de rapprocher pour un moment l'œuvre de l'écrivain de l'œuvre du musicien, je le demande non pas simplement parce que ces sortes de curiosités m'ont toujours, on le sait, beaucoup séduit, mais parce qu'il s'agit de prouver que, dans cette lutte du musicien et du philosophe, celui des deux qui a pénétré le plus à fond la vérité philosophique du sujet, c'est le musicien.

On a beaucoup raisonné, beaucoup parlé de Diderot dans ces derniers temps; sa vitalité ressemble presque à celle de Voltaire, n'a-t-il pas, lui aussi, des ennemis? Aimons-le donc, non pour ses principes philosophiques démodés et sa larmoyante dramaturgie sociale, non pour telle ou telle de ses œuvres, mais pour l'ensemble de son œuvre, pour ses dialogues, ses paradoxes, ses vues, ses clartés, ses *fulgurations* sur toutes choses, son essor constant vers les idées (même quand ce n'était que des fragmens d'idées) son instinct, sa pénétration du beau dans l'art et ces flamboyans jets de lumière et de fumée que les volcans ont seuls. Diderot n'a jamais rien produit de durable, rien apporté à la science; il n'a fait ni l'*Esprit des lois*, ni l'*Essai sur les mœurs*; on lui reproche de n'être ni Montesquieu ni Voltaire; lecture de lettrés! s'écrient les puristes, soit! Enfermons-le dans les bibliothèques; mieux vaut, je le sais, vivre au fond des cœurs; mais les bibliothèques! n'y loge pas qui veut; et c'est encore un pis-aller fort acceptable que d'attendre là comme Diderot que les esprits amoureux de la verve, de l'inspiration et de la couleur dans le style, les lettrés et les mandarins viennent vous y chercher. « Diderot est Diderot, écrivait Goethe à Zelter, et son influence n'est pas près de s'éteindre. » Pensons à George Sand qui

lui doit tant ; par lui, bien autrement que par Rousseau qui n'a ni son entrain familier, ni sa belle humeur, ni sa tolérance, ni ses mirages, par Diderot fut enjôlée au style toute une génération de romanciers, d'esthéticiens, d'hommes de théâtre et de feuilletonistes. Est-ce donc là n'avoir eu qu'une influence relative et les simples discoureurs et philosophes de salon agissent-ils de la sorte à distance? J'ai nommé George Sand, j'en pourrais également citer d'autres. Rappelez-vous *la Visite de noces*, cet exquis petit acte caché au fond du roman de *Madame de la Pommeraye*, comme il était blotti sous ces deux vers de La Fontaine, que bien des gens ignorent et Dumas fils peut-être tout le premier :

> Ménélas découvrit des charmes dans Hélène,
> Qu'avant qu'être à Pâris la belle n'avait pas.

Que, socialement parlant, l'action de Diderot représente assez peu de chose, je n'en disconviens pas ; le philosophe à peine compte, mais en revanche l'homme de lettres est un titan, disons aussi le virtuose, puisque nous sommes sur un chapitre de variations et de fantaisies. Parcourons le roman.

La forme du récit offre tout d'abord à l'auteur ses coudées franches; avantage que Diderot ne perd jamais de vue. Il s'agit d'un manuscrit contenant l'histoire de sœur Suzanne et que la religieuse échappée du cloître communique à son protecteur, le marquis de Croismare. Un intérieur de famille bourgeoise ruinée, le couvent de Sainte-Marie, l'abbaye de Longchamps et le cloître de Sainte-Eutrope à Arpajon, tels sont les tableaux qui nous passent sous les yeux : petit monde, mais étudié dans ses recoins les plus secrets, le tableau de genre et le tableau d'église, le parloir avec ses commérages et ses intrigues, la cellule aux hallucinations nocturnes, près de la chapelle à l'autel flamboyant de cierges et chargé de fleurs, la prise de voile, et Longchamps avec ses cantiques si recherchés des belles dames coureuses de rendez-vous galans, *la Tentation de saint Antoine* et *Vert-Vert*, Breughel et Watteau; bref, le pathétique, le ridicule, le joli, le charmant et l'odieux de cet incomparable « tout Paris » du rococo. Le cloître en contact incessant avec le siècle, en répercutant les échos, suant l'ambre et le musc par ses murailles saturées d'encens, et nonobstant toujours le cloître. La cruauté s'y mêle aux convoitises ; toutes ces mignonnes créatures se haïssent et n'ont entre elles de commun que leur impatience de l'horrible tyrannie qui les opprime. Comment s'affranchir de ce joug? d'où leur viendra la délivrance? L'une va s'enivrant de mysticisme; l'autre, silencieuse, pensive à l'écart, se déprave.

La passion ne joue aucun rôle dans le roman de Diderot; sa reli-

gieuse n'aime personne; à peine peut-on dire que ce soit le goût du monde qui l'entraîne, puisqu'elle n'ignore pas que le couvent est son seul asile et que, sortie de ses murs, elle n'aura que la persécution et l'infortune en perspective. N'importe, une indomptable furie de liberté la possède; l'idée d'être enfermée à jamais emplit son âme de désespoir et la vie du cloître lui est plus dure que la mort. Sa conduite pourtant n'en souffre point. Fidèle au souvenir et à l'exemple de son ancienne supérieure, elle accomplit tous ses devoirs et les transports de sa douleur passent dans les épanchemens de ses prières. Nature douce, simple, innocente et fervente, que les nonnes ses sœurs chérissent et vénèrent après l'avoir férocement persécutée et qui s'enlève sur ce fond trouble et vicié presque aussi blanche et lumineuse qu'une héroïne de légende. La figure est originale; on doutera pourtant qu'elle soit vraie. Comment s'expliquer cette folie de liberté chez une jeune fille placée au couvent dès la seizième année, n'ayant depuis fréquenté que des religieuses et des prêtres, et dont l'amour-propre trouve d'ailleurs maintes satisfactions capables de la retenir? Car c'est une cantatrice de haut vol que sœur Suzanne, l'orgueil de la communauté dans les concerts célèbres de Longchamps, où sa belle voix fait des merveilles (1); évidemment l'abstraction philosophique supplante ici « le document humain. » Souvenir vivant d'une faute pour sa mère, et pour son père objet d'une instinctive répulsion, la pauvre Suzanne a grandi chez ses parens plus maltraitée que Cendrillon. Ses sœurs se marient et, tandis qu'elles se partagent leur dot, la mère, tourmentée de remords, se refuse à laisser l'enfant illégitime toucher au bien de la famille et, pièce par pièce, elle amasse sur ses économies la somme nécessaire pour mettre Suzanne au couvent. Toute cette partie du livre est d'un vif intérêt et nous montre, admirablement peint à la Diderot, le tableau de nos erreurs se combinant avec nos destinées. On incline presque malgré soi du côté de la

(1) « La scène du reposoir fit du bruit dans la maison, ajoutez à cela le succès de nos Ténèbres du vendredi-saint : je chantai, je touchai de l'orgue, je fus applaudie. » Autre part : « Je me mis au clavecin, je préludai longtemps cherchant un morceau de musique dans la tête que j'en ai pleine. Cependant la supérieure me pressa, et je chantai sans y entendre finesse, par habitude, parce que le morceau m'était familier : *Tristes apprêts, pâles flambeaux, jour plus affreux que les ténèbres.* » Plus loin, enfin, et comme gai contraste : « Tandis que l'on riait, je faisais des accords; peu à peu j'attirai l'attention. La supérieure vint à moi et me frappant un petit coup sur l'épaule : « Allons, Sainte-Suzanne, me dit-elle, amuse-nous, joue d'abord et puis tu chanteras. » Je fis ce qu'elle me disait, j'exécutai quelques pièces que j'avais dans les doigts; je préludai de fantaisie; et puis je chantai quelques versets des psaumes de Mondonville. » Nous insistons à plaisir sur ce côté virtuose du caractère qui, dès l'origine, nous semble dénoncer la sœur Sainte-Suzanne à toutes les attentions et prédilections d'un musicien de l'avenir.

mère, on sent qu'elle raisonne juste et que Suzanne, étant données les circonstances de sa naissance et de son éducation, Suzanne, élevée au sein du bien-être, à la fois belle et pauvre, impropre aux vulgaires travaux, ne saurait, selon la logique des hommes, vivre dans le monde sans y encourir les plus grands périls et sans y succomber.

Au cloître donc, jeune fille, allez au cloître : *Go to a nunnery*. Et ce mot, ce n'est pas seulement la mère et l'époux de la mère qui le prononcent, ce n'est pas seulement son directeur de conscience et la supérieure de Longchamps, c'est nous tous qui lisons cette histoire, car c'est le mot de la situation, et la malheureuse enfant n'a point d'autre refuge. Voilà qui semblerait devoir atténuer l'horrible répulsion que le couvent inspire à Suzanne, si le sentiment en question n'appartenait pas beaucoup plus au philosophe Diderot qu'à la jeune fille. Que Suzanne ait un amour au cœur, que sa révolte ait pour mobile une passion contrariée, adieu l'idée morale de l'auteur, dont la thèse est de nous démontrer l'incompatibilité de son héroïne avec les conditions de la vie monastique! Mais à supposer que Suzanne soit une abstraction, les supérieures sont des caractères achevés, et il n'y en a pas moins de cinq que nous voyons se succéder tour à tour : la première, une hypocrite; la deuxième, une agitée; la troisième despotique et cruelle; la quatrième, perdue de mœurs et la cinquième de superstition. Examinez ces diverses figures tracées de génie et d'une main impartiale; la deuxième, par exemple, où l'on croirait surprendre la silhouette d'une Mme Guyon. L'ardeur de son mysticisme, le flot de son discours attire, séduit, enveloppe Suzanne, qui se laisse aller à prononcer ses vœux dans un moment d'exaltation dévote regretté bientôt, sous l'atroce gouvernement de la nouvelle supérieure, celle-ci d'un naturel en absolue contradiction avec le sien. Que l'on se représente une personne de forte allure, au visage mauvais, impitoyable à quiconque ne fléchit pas le genou devant elle, prompte à tous les fanatismes et pouvant servir d'*illustration* à cette abominable parole que le spectacle des damnés et de leurs supplices dans l'enfer sera pour les bienheureux dans le ciel un surcroît de béatitude. A l'avènement de la quatrième supérieure se sont relâchés tous les liens d'ordre et d'honnêteté; la communauté d'Arpajon est devenue une abbaye de Thélème, où règnent la joie et l'abondance, où chacune se fait un devoir de caresser les péchés mignons et les jolis vices de la trop aimable dame guillerette, grassouillette, qui trottant, minaudant, clignant de l'œil d'ici, de là, préside aux destinées de la maison. Tout cela, très réel en somme et très vivant, ne va point cependant sans un peu de symbolisme. C'est la vie du cloître que l'auteur entend nous montrer, et si quelque lumière y brille par places, il ressort de la

nature même du sujet que la teinte sombre prédomine : « L'homme, écrit Diderot empruntant la plume de la sœur Suzanne, l'homme est né pour la société, séparez-le, isolez-le, ses idées se désuniront, son caractère se tournera, mille affections ridicules s'élèveront dans son cœur; des pensées extravagantes germeront dans son esprit, comme les ronces dans une terre sauvage. Placez un homme dans une forêt, il y deviendra féroce; dans un cloître où l'idée de nécessité se joint à celle de servitude, c'est pis encore. On sort d'une forêt, on ne sort pas d'un cloître; on est libre dans la forêt, on est esclave dans le cloître. Il faut peut-être plus de force d'âme encore pour résister à la solitude qu'à la misère; la misère avilit, la retraite déprave. » Quoi de plus effrayant que cette supérieure tombant aux pieds du confesseur et s'écriant : « Je suis damnée! » La scène est superbe et par le solennel touche au plus haut tragique. « Au milieu de ces entretiens où chacune cherchait à se faire valoir et à fixer la préférence de l'homme saint, on entendit arriver quelqu'un à pas lents, s'arrêter par intervalles et pousser des soupirs; on écouta, l'on dit à voix basse : « C'est elle, c'est notre supérieure; » ensuite l'on se tut et l'on s'assit en rond. Ce l'était en effet. Elle entra; son voile lui tombait jusqu'à la ceinture; ses bras croisés sur sa poitrine et sa tête penchée. Je fus la première qu'elle aperçut; à l'instant, elle dégagea de dessous son voile une de ses mains dont elle se couvrit les yeux, et se détournant un peu de côté, de l'autre main elle nous fit signe à toutes de sortir; nous sortîmes en silence et elle demeura seule avec dom Morel... Le premier mot que j'entendis après un assez long silence, me fit frémir, ce fut : « Mon père, je suis damnée! » Mais que tout cela est donc musical, et quel parti le musicien va tirer à son tour de ce texte! « Gluck ne puis, Schubert suis. » Aucun détail ne lui échappera et c'est dans la contexture même du drame vocal et de l'accompagnement que vous saisirez au passage chaque intention du romancier : « Mon âme s'allume facilement, s'exalte, se touche... Mais qu'est-ce que cela signifie quand la vocation n'y est pas? » Ce sentiment, manifesté dès le début, vous poursuit tout le temps comme un mauvais rêve. Il y a plus : vous assistez aux principales scènes, des lambeaux de dialogue vous reviennent à l'esprit et, lorsque les deux artistes cessent d'être d'accord, que chez eux le point de vue change, vous vous déclarez pour Diderot ou pour Schubert, selon la circonstance.

« Le vrai sacrilège, madame, c'est moi qui le commets tous les jours en profanant par le mépris les habits sacrés que je porte : ôtez-les-moi, j'en suis indigne. Faites chercher dans le village les haillons de la paysanne la plus pauvre, et que la clôture me soit entr'ouverte.

« — Et où irez-vous pour être mieux?

« — Je ne sais où j'irai, mais on n'est mal qu'où Dieu ne vous veut pas, et Dieu ne me veut pas ici...

« Nous descendîmes presque ensemble ; l'office s'acheva. A la fin de l'office, lorsque toutes les sœurs étaient sur le point de se séparer, elle frappa sur son bréviaire et les arrêta :

« — Mes sœurs, leur dit-elle, je vous invite à vous jeter au pied des autels et à implorer la miséricorde de Dieu sur une religieuse qu'il a abandonnée.

« Je ne saurais vous peindre la surprise générale ; en un clin d'œil, chacune sans se remuer eut parcouru le visage de ses compagnes, cherchant à démêler la coupable à son embarras. Toutes se prosternèrent et prièrent en silence. Au bout d'un espace de temps assez considérable, la prieure entonna à voix basse le *Veni Creator,* puis, après un second silence, la prieure frappa sur son pupitre, et l'on sortit. »

Chez la nonne de Diderot, la soumission n'est jamais que contrainte et forcée, sa révolte ne désarme un instant que pour reprendre de plus belle et jusqu'à ce qu'elle triomphe ; chez la religieuse de Schubert, la résignation après l'orage est-elle bien définitive? Le roman se termine par la confession tragique de la supérieure ; tout le reste n'est plus qu'un épilogue ; mais si accidenté, si espacé que soit le récit, Diderot ne quitte jamais des yeux son héroïne ; sœur Suzanne forme le centre du tableau et la sympathique jeune fille fait vivre de sa destinée les divers cloîtres qu'elle traverse. Aussi l'attrait ne fléchit point ; on ne regrette ni la monotonie du fond, ni son obscurité lugubre, tant les figures de premier plan vous intéressent et, par-dessus toutes les autres, celle de Suzanne Simonin. Que le lecteur nous pardonne donc d'être entré dans cette analyse, indispensable pour se bien rendre compte de la conception de Schubert. Car il n'y a rien dans le roman qui ne soit dans la musique, et la musique contient, en outre, un élément capital dont le philosophe s'est privé de gaîté de cœur pour les seuls beaux yeux de sa thèse. Diderot n'a fondé l'insurmontable aversion de sa religieuse pour son état, ni sur l'amour, ni sur l'incrédulité, ni sur le goût de la dissipation. Si elle hait le couvent, c'est parce qu'il répugne à sa raison ; la nonne de Schubert, au contraire, maudit le cloître, parce qu'une passion le lui rend odieux ; l'amour absent de chez l'une éclate chez l'autre avec toutes ses flammes ; Schubert a, comme Diderot, les deux qualités maîtresses du conteur : l'invention et la caractéristique.

Le point de jonction de la poésie et de la musique est dans l'évocation des sentimens. Que Diderot frappe la note sur son clavier philosophique et qu'un Schubert la recueille, son art vous fera percevoir les mêmes émotions tout comme il vous ouvrira les mêmes

perspectives. Aussi, n'en déplaise à son titre, *la Religieuse* n'est-elle pas simplement une ballade? C'est bel et bien un oratorio romantique *in nuce*. Le drame, cette fois, n'a qu'un personnage, mais dont l'âme est un foyer de résonance où viennent se répercute toutes les voix du cloître : plaintes, prières, angoisses, gémissemens, cris de révolte et de blasphème. Quel désordre dans cette conscience! que de sous-entendus dans son explosion! L'insurmontable ennui de la réclusion, les troubles et l'épouvante du confessionnal et, planant au-dessus de tout, mêlée à tout, l'horrible pensée du renoncement forcé, la Vénus païenne attachée à sa proie et la dévorant. Misérable victime, quel refuge sera le sien? L'espoir en Dieu. Après tant de sanglots, de soupirs, de regrets passionnés, d'éplorations brûlantes et navrantes, écoutez sur la dernière mesure cet *Alléluia :* la chapelle ouvre sa profondeur éblouissante du flamboiement des cierges, les encensoirs fument, l'orgue prélude, et tandis que le cantique divin qu'il accompagne monte vers la nef, il semble qu'elle s'écarte pour laisser les étoiles du ciel regarder dans cette âme et se réjouir au spectacle de son apaisement.

Nous citions plus haut la terrible parole de la prieure d'Arpajon : « Je suis damnée! » La nonne de Schubert, non moins tragique, se résigne. Nous venons d'assister aux suprêmes déchiremens; le monde, ni la jeunesse, ni l'amour n'ont désormais plus rien pour elle; que l'immolation s'accomplisse donc tout entière et ne cherchons pas ce que l'*hosannah* de sa délivrance peut contenir d'immense lassitude.

Beethoven a peint quelque part, mais alors sans arrière-pensée anecdotique ou romanesque et de la main d'un Michel-Ange, cette lutte des passions : « Le destin frappe à votre porte. » C'est le maître lui-même qui vous en avertit dès l'andante, s'efforçant de l'attendrir par la voix des flûtes : vaine imploration, le destin reste sourd. Le jour tend à se montrer, à peine vous le voyez poindre qu'un épais nuage se forme et l'obscurcit. Les basses grondantes, menaçantes, se déclarent et s'insurgent comme des esprits ténébreux contre la lumière promise au loin dans l'andante. Des plaintes douloureuses traversent l'air, des rires stridens, des bacchanales ramènent les premiers motifs amendés, travestis : à la place des effets de cordes en pleine résonance, les sourds *pizzicati;* à la place du cor éclatant, le hautbois anémique; nous atteignons ainsi le point le plus sombre; de la lumière ou des ténèbres, qui triomphera? La lumière. Les basses succombent n'en pouvant plus, la timbale accuse et prolonge son roulement, les violons se réveillent enfin, poussant le thème de plus haut en plus haut, jusqu'à ce crescendo des huit dernières mesures où, subitement, le voile se déchire; la nuit bat en retraite; avec le ton d'*ut* mineur triomphant, un océan de clarté

fait irruption et nous inonde; à peine un souvenir survit-il en nous du combat qui vient de se livrer, et quand les accords de la fin ont cessé, nous éprouvons au fond de l'être un mouvement d'orgueil humain et je ne sais quelle édification salutaire du sens moral.

Gardons-nous bien pourtant de rien vouloir trop affirmer, la musique étant aux yeux d'un certain monde une science exacte comme les mathématiques, et comme telle, ne pouvant exprimer autre chose que des sons. « Fantaisie, mirages et jeu d'esprit, s'écrieront les théoriciens et les physiologistes. Voir dans une symphonie de Beethoven, dans un *lied* de Schubert ou de Schumann, toutes les idéalités que vous y voyez, c'est imiter ce personnage de Shakspeare qui découvrait plusieurs variétés de poissons et d'animaux dans un nuage. » La musique a son côté matériel, qui le conteste? et cependant il faudra bien qu'on nous accorde qu'à l'exception de la poésie, elle est celui de tous les arts qui touche de plus près aux régions du pur esprit.

Dans l'architecture, le matériel employé s'impose à nous formellement sous les espèces de la pierre, du marbre et du bois que l'esprit a revêtus de son empreinte; dans la statuaire, le matériel tient déjà moins de place, et dans la peinture il disparaît. Personne n'ignore de quels élémens un tableau se compose, mais quand vous êtes devant *la Joconde* ou devant *la Madone à la chaise*, vous oubliez généralement de vous occuper de la toile et de la fabrication des couleurs. En musique, l'immatériel est d'abord ce qui nous ravit et peu s'en faut qu'une science si profondément compliquée et subtile nous donne toutes les illusions de l'art contemplatif et rêveur par excellence, du seul vraiment immatériel : la poésie. C'est que, pour la musique, la période de formation est une étape depuis longtemps parcourue. Avec Sébastien Bach, l'architecture ayant dit son dernier mot, avec Haydn et Mozart l'ère psychologique a commencé, après quoi Beethoven est venu fonder le règne de l'esprit du raisonnement et de la critique. Combien sont-ils, ou plutôt combien ne sont-ils pas les adeptes de ce nouveau culte de la pensée extra-musicale? Mendelssohn, Chopin, Schubert, Schumann, Berlioz, Verdi (le Verdi de la Messe pour Manzoni). Je renonce à les nommer tous. Nous avons vu, au cours de cette étude, Zelter déclarer à Goethe qu'un motet de Palestrina lui donnait l'impression des grands horizons de la campagne romaine, et Zelter était un homme du passé, un de ces parfaits bourgeois que les Allemands traitent de philistins et sur qui les agitations de la vie moderne n'ont point de prise; irons-nous moins loin que ce contemporain de Winckelmann, nous autres gens avisés du présent et de l'avenir?

On nous reproche de rapporter à la musique les impressions que

nous en recevons; mais l'amour, la douleur et la joie sont des sentimens qu'un art doit pouvoir exprimer, et s'il convient de ne point pousser trop avant la curiosité et d'éviter de rechercher dans un texte ce que l'auteur n'y a pas mis, encore faut-il se garder d'omettre volontairement ce qu'il y a mis. Vous me dites que Beethoven est un grand musicien qui fait d'admirable musique et rien de plus, et qu'en écrivant la symphonie en *ut mineur* il a tout simplement réalisé à sa manière ce que les peintres appellent « un morceau de peinture. » Soit, je me range à votre proposition et, revenant sur mon impression de tout à l'heure décidément exagérée et *fantaisiste*, je m'évertue à définir, selon les termes du métier, le « morceau de musique » : *Andante con moto* à 3/8, thème chantant exécuté par le violon, le violoncelle, basses en *pizzicati* sur les dernières mesures; reprise du thème par les instrumens à cordes, nouvelle phrase, etc., etc. Eh bien là, franchement, croit-on qu'une appréciation de ce style serait du goût de Beethoven? Je réponds non, et cent fois non. Autant vaudrait en présence de l'Apollon du Belvédère négliger l'Olympien superbe et furieux, le dieu d'Homère, pour se livrer à des observations anatomiques et constater qu'une de ses jambes est plus longue que l'autre. D'ailleurs, qui nous assure en ce chapitre que Beethoven ne redoutait pas d'être mécompris et que cette épigraphe marginale du fameux andante : « Le destin frappe à la porte » n'était pas une précaution contre les jugemens du vulgaire en même temps qu'un appel aux dialecticiens de l'avenir? Beethoven se propose un problème philosophique et le résout musicalement; Schubert, selon son art et son génie, traduit Diderot et fait tenir tout le roman dans quelques pages. Il met en scène, crée des variantes, colore, passionne, agrandit le sujet à ce point que cette réduction est une œuvre immense, quelque chose comme un oratorio sans orchestre, je dis bien, un oratorio pour voix de femme seule avec accompagnement de piano.

L'original en tout cela, c'est l'absolue indifférence de Schubert à l'endroit de son librettiste : lui d'ordinaire si scrupuleux observateur du sens des paroles, il semble que son parti-pris soit de les ignorer. N'ayant plus, comme dans *le Roi des aulnes*, la *Marguerite au rouet* ou *la Belle Meunière*, à traduire des vers de poète, il s'échappe du côté de son idéal. Qu'importent à Schubert la foudre et les éclairs qui sillonnent ce texte mal rimé! son orage à lui n'est point un orage quelconque : la pluie, les vents et les nuages n'y ont que faire; il se passe tout entier dans l'âme de sa religieuse, non pas au naturel, mais au figuré, orage tout psychologique où les élémens ne sont point mêlés. Schubert, je le répète, a, comme Diderot, les deux qualités maîtresses du conteur : l'invention et la caractéris-

tique. Le cadre a beau n'être point grand, il sait y concentrer les événemens et résumer un volume en un seul personnage d'avant-scène, Faudra-t-il maintenant n'admirer dans une pareille œuvre que le beau musical spécifique : détails harmoniques et enharmoniques. accords conjoints et disjoints, rythmes, intervalles chromatiques? Eh bien! même en vous plaçant à ce seul point de vue technique, l'intérêt serait encore grand; car les chefs-d'œuvre ont ce privilège de pouvoir être interrogés sous chacune de leurs faces. Mais soyez sans crainte, le beau matériel ne fera que venir en aide à l'idée et servir à sa gloire. Cet orage peint en mineur, ces reproductions ascendantes du même rythme de demi-ton en demi-ton, ces étonnantes recrudescences de sonorité finiront par avoir raison de votre entêtement. Vous penserez, vous rêverez malgré vous, et quand arrivera la note finale, quand vous entendrez cet *Alléluia* se posant sur la *médiante* au lieu de s'établir définitivement et résolûment sur la *tonique*, vous comprendrez ce que Schubert a voulu dire : rémission, non consolation!

Rapprocher, comparer, analyser, voilà notre objectif moderne. N'a-t-on pas mille fois répété que notre époque était le royaume de la chimie? L'enthousiasme à l'état de corps simple ne suffit plus; il nous le faut raisonné, critique et composite : sans doute, il y aura toujours des dilettantes pour courir les théâtres, les salles de concert et les églises en s'écriant : l'immortel Molière! le divin Mozart! le séraphique Palestrina! Mais leur influence ne prévaudra plus. L'esprit qui nous gouverne aujourd'hui est conférencier, il cherche à se rendre compte sur tous les points, tend aux découvertes, fût-ce au risque de s'aventurer un peu quelquefois. *Essentia beatitudinis in actu intellectus consistit:* il semble que ce mot d'un grand penseur du moyen âge soit de saison plus que jamais, et nous l'invoquerions volontiers en terminant, car, si *la Religieuse* de Diderot et *la Religieuse* de Schubert, après comme devant, continueront de vivre chacune de son côté, de sa vie propre, il n'en demeure pas moins vrai que celui qui trouvera le loisir de commenter les deux ouvrages l'un par l'autre et, qu'on me passe l'expression, de lire Diderot avec accompagnement de Schubert, celui-là n'aura pas perdu sa soirée.

HENRI BLAZE DE BURY.

REVUE LITTÉRAIRE

LA CHAIRE D'ESTHÉTIQUE AU COLLÈGE DE FRANCE.

La mort de M. Charles Blanc, toute récente encore, vient de laisser vacante au Collège de France une chaire que l'on avait fondée surtout, ou du moins je le crois ainsi, pour être agréable à M. Charles Blanc et à quelqu'un des siens. Mais empressons-nous d'ajouter que, si la fondation ne répondait à aucun vœu bruyamment exprimé par l'opinion publique, il n'est pas moins certain qu'elle comblait un vide fâcheux dans l'organisation du haut enseignement. C'était chose assez étrange, en effet, et même lamentable, que l'histoire de l'art (l'histoire de l'art moderne, pour mieux dire) ne fût représentée nulle part et qu'il fût plus facile à un honnête homme de trouver où se renseigner sur la chronologie des monumens de l'Égypte et de l'Assyrie que sur la différence du roman et du gothique, ou même sur les fresques de Polygnote et les tableaux d'Apelle que sur l'œuvre de Raphaël ou de Michel-Ange. Remarquez de plus que, par une regrettable rencontre, les livres, ici, n'étaient pas, comme il arrive heureusement quelquefois, pour suppléer à l'insuffisance de l'enseignement public. Si l'on sortait du collège, — et ce n'était pas rare, — sans avoir ouï seulement parler de Rubens ou de Rembrandt, il n'existait pas même un de ces *Manuels*, comme il en existe tant en Allemagne, où l'on pût aller apprendre au moins quelques noms, quelques dates, quelques événemens de l'histoire de l'art. Et ainsi, par une de ces

contradictions qui nous sont trop ordinaires, ce même pays de France où l'on se pique, par mode, par fatuité nationale, plutôt que par conviction, je le crains, de s'intéresser aux choses d'art traditionnellement, était de tous les pays d'Europe celui où l'on avait certainement, sur l'histoire élémentaire de l'art, d'abord le moins de connaissances précises, et ensuite le moins de moyens d'en acquérir. Qu'il y eût là, sans contestation possible, une lacune à combler, c'est évident, et c'est pourquoi je ne sache pas que personne ait eu seulement la pensée de blâmer la fondation d'une chaire d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France.

On dira peut-être qu'il y avait une chaire d'esthétique à l'École des beaux-arts. C'est vrai. Elle a même été occupée, elle l'est encore comme on ne peut guère se flatter que la chaire du Collège de France elle-même le soit souvent. Les doctrines de M. Taine, qu'on les partage ou non, — et, pour notre part, nous ne les partageons qu'à moitié, mais ce n'est pas là le point, — laisseront une trace plus profonde peut-être qu'aucune autre doctrine esthétique, depuis Schelling et depuis Hegel, dans l'histoire de la pensée contemporaine. Seulement, l'École des beaux-arts, en dépit de la liberté du régime intérieur, est une école spéciale, une école fermée, j'oserais presque dire, au risque d'offenser plus d'un amour-propre, une école secondaire, où l'on forme des élèves, quoi qu'ils en aient, pour une espèce de service public. La nature des cours y est déterminée par les exigences d'un programme qui, pour n'être pas écrit sur le papier, n'en est pourtant pas beaucoup moins rigoureusement défini que dans les autres écoles. Un professeur à l'École des beaux-arts est plus libre assurément de la distribution des matières de son cours qu'aucun professeur à l'École polytechnique, par exemple, ou à l'École normale : il n'en est évidemment pas le seul maître, et il y a des considérations qui règlent son caprice, des convenances qui restreignent sa liberté, des obligations enfin qui bornent expressément son choix à quelques-unes des provinces de l'histoire de l'art. Concevez-vous, en effet, qu'un professeur de l'École des beaux-arts allât prendre une année pour sujet de son cours l'histoire du mobilier français, ou de la porcelaine de Chine? Ou bien encore, admettez vous qu'il se proposât de faire un examen critique des travaux d'érudition dont les peintres vénitiens, par exemple, ou les graveurs français, auraient été l'objet depuis quinze ou vingt ans? Ce qu'il fallait cependant, et ce qui manquait, c'était bien une telle chaire, vraiment publique, autour de laquelle tout le monde eût accès; une chaire dont la désignation large permît au titulaire, et selon qu'il lui conviendrait, sous sa seule responsabilité, de renouveler, chaque année, la matière de son enseignement; une chaire enfin dont l'occupant n'eût à s'inquiéter que des besoins de la science, et encore de la science

telle qu'il la comprendrait, je veux dire de la science ouverte, de la science hétérodoxe, maître, en deux mots, et sans avoir à craindre qu'on l'accusât de routine ou de témérité, maître d'attaquer la tradition, s'il lui plaisait, ou, au contraire, de la défendre contre les assauts de la nouveauté. Soyez bien sûr d'ailleurs que cette liberté de tout oser ne deviendrait dangereuse que si l'on asseyait dans la chaire un homme incompétent.

Cette chaire pouvait-elle être mieux placée qu'au Collège de France? Ce n'est certes pas qu'il n'y eût utilité d'en installer une autre à la Sorbonne, et même dans deux ou trois de nos facultés de province. Elles y feraient sans doute aussi bonne figure, et rendraient autant de services, que ces chaires d'archéologie grecque dont il semble que l'on multiplie le nombre justement à mesure que l'on prend les moyens les plus sûrs de faire par avance le vide autour d'elles, puisqu'on va de plus en plus réduisant la part des études grecques dans l'enseignement secondaire. Mais, quoi qu'il en soit de ce détail, s'il serait bon qu'il y eût plusieurs chaires d'histoire de l'art, il était nécessaire qu'il y en eût une; et puisque c'est là qu'on l'a d'abord instituée, il est excellent qu'elle soit au Collège de France. Là seulement, en effet, le professeur aura cette entière liberté dont il a vraiment besoin pour faire en quelque façon la fortune d'un enseignement nouveau. C'est au Collège de France que les sciences nouvelles *s'éprouvent*, et c'est là qu'elles sont admises à faire comme qui dirait leur *stage* avant que d'avoir droit de cité dans l'enseignement officiel. Or l'esthétique, ou science des conditions de l'œuvre de l'art, comme la logique est la science des conditions de la pensée, l'esthétique est si nouvelle que le nom même dont nous la nommons n'est vieux que d'un siècle à peine. Et quant à l'histoire de l'art proprement dite, si de riches amateurs ou de laborieux érudits en ont de tout temps assemblé les matériaux, on peut pourtant dire que ce n'est que de nos jours que l'on a compris qu'elle pouvait, qu'elle devait être étudiée, comme l'histoire des littératures, en elle-même, dans la suite continue de son développement, et dans sa liaison avec les autres parties de l'histoire de la civilisation. La chaire d'esthétique et d'histoire de l'art ne pouvait donc être mieux placée qu'au Collège de France.

Est-ce peut-être pour cette raison que l'on a un moment délibéré de l'en ôter, ou plutôt, et c'était tout un, de la transformer en une chaire de zend? On a beaucoup fait, dans le siècle où nous sommes, pour les études orientales, mais tout en admettant, comme il est vrai, qu'il reste beaucoup à faire, le zend, ayant tant attendu, ne pouvait-il pas bien attendre encore? Même, et si l'on fait du moins passer le nécessaire avant le superflu, ne serait-il pas plus urgent d'établir une conférence de sanscrit à l'École normale qu'une chaire de zend

au Collège de France ? En tout cas, si l'institution est vraiment nécessaire, ce que nous ne nions pas, pourquoi ne pas la faire directement ? Ou si par hasard quelque obstacle s'y oppose, pourquoi la substituer précisément à l'une des rares chaires du Collège de France qui ne font double emploi ni avec une chaire du Muséum d'histoire naturelle, ni avec une chaire de la faculté des sciences, ni avec une chaire de la faculté des lettres, ni avec une chaire de la faculté de médecine, ni avec une chaire de la faculté de droit ? Car on ne serait pas embarrassé de citer une demi-douzaine de chaires qui n'ont vraiment pas de raison d'être au Collège de France, si ce n'est qu'elles y sont, et que, comme dit le code, possession vaut titre. Mais celle-ci, la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art, comme la chaire d'histoire des religions, que je nomme parce qu'elle est, elle aussi, de création toute récente, voilà des chaires qui sont uniques dans le haut enseignement, dont la matière n'est peut-être pas beaucoup moins importante que la matière elle-même des chaires de persan et d'hindoustani, et qu'il faut sans doute se garder de supprimer, ou de dénaturer, parce qu'on ne sait pas, une fois supprimées, combien il s'écoulerait de temps avant que l'initiative d'un ministre et la générosité d'une chambre, qui n'est pas toujours ce qu'on appelle donnante, permissent de les rétablir. C'est aussi bien ce qu'a pensé l'assemblée des professeurs du Collège de France. La chaire de M. Charles Blanc restera ce qu'elle était, ce qu'elle doit être ; et elle conservera le titre, qu'elle avait reçu dès l'origine, de chaire d'esthétique et d'histoire de l'art. Il est vrai que, comme ce titre est un peu large, ou plutôt un peu vague, c'est en vain que l'on aura décidé de ne pas dénaturer la chaire, si le choix du nouveau titulaire ne vient définir et préciser le sens de cette résolution.

Il est très regrettable que M. Taine, jusqu'ici, n'ait pas réclamé cette chaire comme son bien. Car si quelqu'un, en France, depuis quinze ou vingt ans, a renouvelé l'histoire de l'art et ramené l'esthétique, de ces hauteurs où elle s'égarait, sur le terrain solide et consistant de l'observation, c'est incontestablement lui. Je doute même, quelle que fût la valeur spéciale de M. Charles Blanc (et je n'essaierai point de la déprécier), comment l'opinion publique eût accueilli la création de cette chaire, si M. Taine, par son enseignement, par ses livres, par le mouvement d'idées enfin qu'il a suscité, ne l'y eût de longtemps préparée. Ce n'est pas le volumineux et magnifique album publié sous la direction de M. Charles Blanc, l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, mais encore moins le catalogue de l'*Œuvre de Rembrandt;* ce sont les petits livres de M. Taine, c'est *la Philosophie de l'art en Hollande*, c'est *la Philosophie de l'art en Italie*, qui sont venus apprendre au grand public de quelle importance était ou pouvait être l'histoire de l'art à l'histoire de la civilisation ; comme c'est le livre encore de

l'Idéal dans l'art à qui nous devons d'avoir vu l'esthétique spiritualiste, inquiétée dans la sécurité paresseuse où elle se complaisait depuis Victor Cousin, non pas sans doute abandonner ses positions, car il y en a de bonnes à garder, mais comprendre qu'il était temps au moins de les fortifier, et, pour y réussir, emprunter la méthode même, exacte et précise, de son redoutable assaillant. Si donc M. Taine occupait cette chaire du Collège de France, il ne ferait vraiment que rentrer en possession de son œuvre, et, nous, nous serions assurés que l'objet de la chaire, — depuis les plus hautes et les plus hardies généralisations d'esthétique jusqu'aux plus minces détails de l'histoire de l'art, — serait rempli tout entier. Mais M. Taine est maintenant, et pour longtemps peut-être, occupé d'une toute autre histoire, et quand il nous donnait tout récemment sous une forme nouvelle et définitive, dans les deux volumes de sa *Philosophie de l'art*, la substance de son cours, je crains bien que ce ne fût comme un adieu qu'il adressait aux études qui l'avaient retenu et fixé dix ans de sa vie.

A défaut de M. Taine, trois concurrens ont posé leur candidature. Il faut bien les nommer, puisque la question de personnes et la question de principes se lient par hasard si intimement ici que le choix de la personne suffira pour déclarer le principe qui devra diriger l'enseignement. Ce sont M. George Lafenestre, M. Olivier Rayet et M. Eugène Müntz. Je ne sache pas, à la vérité, qu'aucun des trois soit préparé par ses travaux antérieurs à l'enseignement de l'esthétique proprement dite. Qui que ce soit d'entre eux qui l'emporte, la chaire deviendra donc surtout une chaire d'histoire de l'art. Nous en plaindrons-nous? En aucune façon. Car c'est un problème de savoir si l'esthétique s'enseigne, et puis, de toute manière, ce qu'il convient d'abord que l'on enseigne, c'est l'histoire de l'art. On peut dire, sans excès de scepticisme, je crois, que chacun de nous se fait son esthétique à soi-même, à peu près comme sa religion ; et c'est peut-être le plus souvent affaire de complexion autant que de réflexion : mais ce qui s'apprend, ce qui par conséquent se transmet et s'enseigne, ce qui ne se devine pas enfin sans qu'on l'ait étudié, c'est l'histoire de l'art, l'histoire des hommes, l'histoire des œuvres, l'histoire des doctrines. Tout est bien si ce but est atteint : le reste viendra plus tard.

Il y a plusieurs manières de concevoir l'histoire de l'art. En elle-même d'abord, et pour elle-même, dans l'indépendance de son objet, et sans avoir plus d'égard qu'il ne faut aux rapports qu'elle soutient avec l'histoire générale de la civilisation et des mœurs. Les chefs-d'œuvre sont des chefs-d'œuvre avant que d'être des documens. On peut se donner le plaisir d'étudier l'idéal chrétien de la renaissance dans la *Dispute du saint sacrement*, ou l'idéal païen dans les *Vénus* de Titien, mais on a le devoir avant tout d'y étudier Titien et Raphaël. Il s'agit alors

de fixer des dates et de les fixer comme elles doivent être fixées, par le témoignage des actes authentiques, ou, si malheureusement on ne peut pas les atteindre, de déterminer, d'induction en induction, les limites extrêmes entre lesquelles elles oscilleront. Il s'agit de débrouiller des biographies, de les débarrasser de la rouille de la superstition (la légende ne se mêlant nulle part peut-être plus confusément à la vérité que dans l'histoire de l'art), et ainsi de donner une base certaine à ces considérations dont on est si prodigue sur les influences successives qu'au cours de sa carrière un grand artiste a pu subir. Il s'agit encore de préciser des époques et de déterminer rigoureusement ce que j'appellerai l'apport de chaque artiste à la *technique* ou, si l'on aime mieux, au matériel de l'art, car autrement les jugemens sont en l'air, parce que, si l'état de la langue est un indispensable élément de l'appréciation que l'on fait d'un écrivain, c'est un élément bien plus important encore du jugement à porter sur un sculpteur ou sur un peintre que la connaissance des moyens d'exécution dont il a pu disposer en son temps. Il s'agit enfin de discerner et de renouer historiquement la filiation des écoles; par quelles communications les qualités ou les défauts se sont transmis, sous l'action de quelles causes la conception de l'art s'est modifiée, pourquoi les Hollandais sont des Hollandais et les Italiens des Italiens, ce qu'il y a d'acquis, d'inoculé, pour ainsi dire, ou de pleinement original dans l'art d'une race et d'un temps. Si c'était M. Eugène Müntz que l'on mît dans la chaire de M. Charles Blanc, telle est à peu près, si nous en jugeons sur ses travaux antérieurs, la direction que prendrait l'enseignement de l'histoire de l'art. M. Müntz est un érudit, mais un érudit capable, et il l'a prouvé, de mettre lui-même ses matériaux en œuvre et d'en tirer non-seulement des dissertations spéciales, comme celles qu'il a publiées sur *les Arts à la cour des papes*, recueil d'ailleurs infiniment précieux de documens authentiques et de renseignemens inédits, mais des livres, de vrais livres, comme son *Raphaël* et comme ses *Précurseurs de la renaissance*, à l'usage de tout le monde, et qui sont un sûr garant qu'il saurait, s'il le voulait, donner à son cours ce degré de généralité que doit avoir un cours de l'histoire de l'art. Et cependant ne serait-il pas à craindre qu'il tombât, comme on dit, du côté où il penche et que, pour se faire pardonner par les érudits d'avoir écrit des livres lisibles, — ce qui n'est pas, comme on sait, un mince grief, — il ne fît peut-être de son cours ce que plus d'un professeur du même Collège de France a déjà fait du sien, un cours d'érudition pure, à l'usage de quelques initiés qui se cantonneraient comme lui, pour la vie entière, dans l'histoire de la renaissance italienne?

Mais si M. Müntz est déjà cantonné dans une province de l'histoire de l'art, — la plus vaste, il est vrai, la plus diverse, et celle enfin que pen-

dant bien des années encore on explorera sans parvenir à l'épuiser, — mais une province, on se demande avec un peu d'inquiétude ce que deviendrait l'histoire de l'art moderne entre les mains de M. Olivier Rayet. M. Olivier Rayet est déjà répétiteur d'archéologie grecque à l'École des hautes études, et suppléant d'épigraphie grecque au Collège de France. J'avoue que je ne vois pas, quand il saurait encore plus de grec, quel titre lui donnerait tout ce grec à parler convenablement de Velasquez ou de Rembrandt. Voudrait-on peut-être nous transformer encore la chaire du Collège de France en une chaire d'archéologie grecque? Il faudrait que l'on eût juré de nous dégoûter du grec. Remarquez bien, car c'est toujours là qu'il en faut revenir, que l'histoire de l'art grec, ou pour mieux dire de l'art ancien, est déjà très largement représentée dans le haut enseignement. Chaire d'archéologie grecque à l'École des beaux-arts! chaire d'archéologie grecque à l'École des hautes études! chaire d'archéologie grecque à la Bibliothèque nationale! chaire d'archéologie grecque au Collège de France! et chaire d'archéologie grecque à la Sorbonne! Faut-il ajouter, au Collège de France, toujours, les chaires d'*archéologie égyptienne* et *d'archéologie assyrienne*, si faciles à transformer en chaires d'histoire de l'art égyptien ou de l'histoire de l'art assyrien? Et pourquoi ne rappellerais-je pas comme il est aisé, au titulaire même de la chaire de philosophie grecque et latine, quand et comme il lui plaît, sous prétexte d'expliquer Platon, par exemple, ou de commenter Plotin, d'exposer en réalité, lui sixième ou septième à Paris, l'histoire de la sculpture grecque? Non; ce qu'il faut au Collège de France, ce n'est pas une chaire d'histoire de l'art grec, ou gréco-romain, ou byzantin, c'est une chaire d'histoire de l'art, et si le titulaire ne peut pas vraiment remplir tout ce qu'un pareil enseignement comporterait de connaissances diverses, il n'y a pas lieu d'hésiter, c'est incontestablement une chaire d'histoire de l'art moderne dont nous avons besoin.

Admettons maintenant que quiconque saura parler convenablement de Phidias ou d'Alcamène puisse parler avec la même autorité de Michel-Ange ou de Donatello, voire d'Houdon ou de Pajou, de quoi je ne suis, pour mon humble part, nullement assuré. Mais je voudrais bien savoir en quoi l'étude approfondie du *Corpus Inscriptionum Græcarum* peut préparer un homme à nous enseigner ce qu'il faudrait nous faire connaître de Corrège ou de Titien. On nous parle sans cesse, et l'on n'a pas tort, de la nécessité de la *spécialisation*, dans le temps où nous sommes, c'est-à-dire dans l'état présent de toute sorte d'études, où la masse des documens accumulés est si lourde à soulever qu'un seul homme ne peut posséder à fond, et comme il convient pour l'enseigner, qu'une chose, et une seule chose. On ajoute, un peu dédaigneusement et même fort injustement, que si la Sorbonne est le lieu désigné des

brillantes généralités oratoires, dans les chaires *spéciales* du Collège de France il faut des hommes *spéciaux*. Je demande donc ce que les secrets de l'épigraphie grecque ont de commun avec le clair-obscur et ce que peut connaître de l'art de peindre, que ce qu'en connaît tout le monde, un véritable archéologue. Il faut pourtant bien que la peinture ait sa place, elle aussi, dans le cadre d'une histoire de l'art.

Qu'adviendrait-il donc de la chaire de M. Charles Blanc si l'on y mettait M. Olivier Rayet? De deux choses l'une. Ou bien M. Rayet la transformerait en une chaire d'histoire de l'art grec, dont nous n'avons que faire, puisque déjà nous en avons plusieurs. Mais plutôt alors que l'on nous donne la chaire de zend! Au moins représenterait-elle, en effet, dans le haut enseignement, quelque chose dont la représentation est plus ou moins utile, mais qui jusqu'ici n'y était pas représenté. Ou bien encore, dans l'autre alternative, nous verrions M. Rayet, abandonnant l'archéologie grecque, passer de l'antique au moderne, du déchiffrement de ses inscriptions à la lecture des vieux diplômes et des vieilles chartes italiennes, de la sculpture à la peinture, de ce qu'il sait faire, et bien faire, à ce dont il ne sait pas lui-même, ni nous non plus, comment il se tirerait. Mais alors qu'il cède donc la place à ceux qui n'auront pas besoin, comme lui, pour la remplir, de commencer par rompre avec leurs études et abjurer leur spécialité. Et qu'il n'en advienne pas de la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art, comme il en est advenu déjà deux fois en cinq ou six ans de la chaire d'histoire de la littérature française. On y avait mis M. Paul Albert, professeur de littérature latine, en vertu de cette fiction qui veut que deux sortes d'hommes, les avocats et les élèves de l'École normale, soient prêts à tout, propres à tout, bons à tout. Il meurt, et de nouveau la chaire est vacante. Trois candidats sont en présence. Il en est un qui depuis plus de vingt ans a consacré les loisirs que lui laissait le plus pénible et le plus laborieux enseignement à l'étude unique, exclusive, ininterrompue de la littérature française. Est-il besoin de le dire? C'est celui que l'on élimine tout d'abord, et à peu près unanimement. On en nomme un dont le meilleur titre est un assez bon livre sur *Aristophane*, et celui qui vient en seconde ligne, c'est pour avoir plus particulièrement écrit sur Sterne, sur Shakspeare, sur Goethe! Si quelque jour la chaire de *Langues et littératures de l'Europe méridionale* vient à vaquer, je lui conseille d'entrer en ligne; c'est immédiatement lui que l'on choisira.

Le vrai concurrent de M. Müntz, ce ne saurait donc être M. Rayet, — à moins que l'on ne commence par rapporter la décision prise de conserver la chaire d'esthétique et d'histoire de l'art telle quelle, — c'est M. Lafenestre. M. Müntz a sur M. Lafenestre un avantage, qui est d'avoir déjà beaucoup publié, comme nous le rappelions tout à l'heure, et cet avantage est considérable. En effet, ses titres sont là, comme

exposés aux yeux de tout le monde, et chacun peut les vérifier. J'ajouterai que la nature même de ses travaux, travaux de spécialiste et travaux d'érudit, répond mieux au caractère d'érudition pure et de spécialité rigoureuse que l'on voudrait depuis quelques années donner à l'enseignement du Collège de France. Mais là justement est toute la question. L'enseignement de l'histoire de l'art doit-il être donné comme l'enseignement de l'archéologie grecque? ou doit-il être donné comme l'enseignement de la littérature française? En d'autres termes : la chaire est-elle instituée, comme une chaire de chinois, ou de sanscrit, ou d'hébreu, pour le profit de quelques initiés seulement et la gloire, à laquelle d'ailleurs nous sommes très sensible, d'entretenir quelque part, en France, le culte désintéressé de la science? ou l'établit-on pour mettre le grand public à même de puiser quelque part un enseignement devenu de nos jours indispensable à l'honnête homme? En d'autres termes encore : le professeur aura-t-il accompli sa tâche quand il aura formé quelques élèves capables de continuer une tradition savante? ou doit-il parler en quelque sorte à tout le monde, et de façon que sa voix, par-delà l'enceinte du Collège de France, aille éveiller l'indifférence et provoquer l'intérêt public pour les choses qu'il enseigne? Assurément, s'il s'agissait ici d'une chaire de Sorbonne, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en puisse dire encore, nous n'hésiterions pas : c'est à tout le monde que le professeur devrait parler, mais il s'agit d'une chaire du Collège de France, et le doute est permis. Les travaux antérieurs de M. Lafenestre, très divers, et qui sont comme autant de rapides et vives excursions dans presque toutes les provinces du vaste domaine de l'histoire de l'art, indiquent bien que c'est de la seconde manière qu'il comprendrait l'enseignement de sa chaire. Elle serait bonne. Et pourtant, au Collège de France, on ne peut pas se dissimuler qu'il y aurait des raisons de préférer la première comme plus conforme à la tradition, telle du moins que depuis quelques années, on s'efforce de la constituer. Ce qui fait d'ailleurs la difficulté du choix, c'est qu'il s'agit d'un enseignement nouveau, dont la tradition n'est pas encore faite; qu'il y a d'excellens motifs, d'une part, de le réduire aux conditions de l'enseignement général du Collège de France; et des motifs non moins excellens, d'autre part, de le distinguer, à l'origine tout au moins, de ces enseignemens que la nature même de leur contenu réserve à l'usage de quelques élèves de choix. Il n'y a pas d'intérêt à ce que tout le monde possède quelques notions de tartare-mandchou : dira-t-on qu'il n'y en a pas davantage à ce que tout le monde ait quelque teinture au moins de l'histoire de l'art? Et voici l'espèce de dilemme où nous sommes enfermés. Au cas que l'enseignement général vienne à l'emporter en la personne de M. Lafenestre, on pourra se demander si vraiment une telle chaire est bien à sa place au Collège de France. Mais au cas que ce soit avec M. Müntz l'en-

seignement spécial, on se demandera si c'est bien pour établir cette sorte d'enseignement que l'on a réclamé la création d'une chaire d'esthétique et d'histoire d'art.

Un bon moyen de sortir d'embarras, ce serait qu'une autre candidature nous permît de concevoir une autre façon encore d'enseigner l'histoire de l'art, et que cette façon fût telle, par hasard, qu'elle conciliât les légitimes exigences du grand public avec les traditions que le Collège de France est cependant tenu de conserver. Si, par exemple, un grand artiste, peintre ou sculpteur, ayant approfondi les principes de son art et la technique de son métier, en voulait bien pour ainsi dire extraire, non plus seulement ce qui s'enseigne dans les ateliers, expérimentalement, mais ce que tout honnête homme, avec un peu d'effort, serait capable d'en comprendre; s'il avait de plus une culture d'esprit assez étendue pour avoir senti le besoin, que la présomption seule et l'ignorance méconnaissent, d'éprouver ses théories au creuset de la tradition et de l'histoire, et de justifier sa pratique sur d'illustres exemples, de telle sorte que, sous chacune des leçons qu'il donnerait de son art on discernât le souvenir d'une grande œuvre et l'autorité d'un grand nom; s'il avait enfin fourni publiquement les preuves qu'il est capable, par la parole ou par la plume, de traduire et d'exprimer ce qu'il pense, n'est-il pas vrai que ce serait là parmi tous le candidat désigné? Car, comme on peut trop aisément s'en assurer, ce qui manque dans la critique d'art, et même à beaucoup d'historiens de l'art, mais à personne plus qu'à la plupart de nos esthéticiens, ce sont justement ces connaissances techniques ou, si l'on aime mieux, expérimentales, qui seules pourraient les empêcher d'appuyer, comme ils font si souvent, les motifs de leur admiration ou de leur critique sur des raisons qui font rire de pitié le sculpteur, le peintre, ou le musicien. Toute l'esthétique est là pourtant, et toute la critique, et, par conséquent, le fondement de l'histoire. Croyez bien, en effet, que ce n'est pas une petite affaire, quand l'admiration publique ou le dédain général ont touché juste, que de déduire à la foule les raisons précises de son dégoût ou de son enthousiasme, et si fortement que l'artiste lui-même y acquiesce. Et c'est pourquoi d'un enseignement qui serait donné par un artiste on pourrait attendre les meilleurs résultats. On a prononcé le nom d'un tel artiste, mais que nous n'avons pas le droit de reproduire ici, puisqu'il n'a pas encore lui-même officiellement posé sa candidature. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de souhaiter qu'il la pose.

On voit maintenant, comme nous le disions, que les questions de personnes sont, en la circonstance, et s'il en fut, des questions de principes. Qui que ce soit d'ailleurs d'entre les concurrens qui l'emporte, — sauf un seul, — la chaire d'esthétique du Collège de France demeurera ce qu'il a été régulièrement décidé qu'elle demeurerait. C'était, c'est encore l'important. Mais nous espérons que l'on ne s'en tiendra

pas là. Car ce n'est pas assez d'une chaire pour l'enseignement de l'histoire de l'art.

Il n'y a pas moins, à Paris seulement, entre la Sorbonne et le Collège de France, de six chaires consacrées à l'histoire de la littérature française : il n'y en a pas moins de cinq, toujours entre ces deux grands établissemens, de consacrées à l'histoire des littératures étrangères. Ce n'est certes pas plus qu'il ne faut. Mais de la manière que l'on traite aujourd'hui l'histoire de la littérature, non plus exclusivement en elle-même, comme autrefois, mais dans ses rapports avec l'histoire même de l'esprit humain, l'histoire de l'art n'a-t-elle pas ou ne devrait-elle pas avoir la même importance et presque occuper la même place dans l'organisation du haut enseignement? Une toile de Greuze n'intéresse-t-elle pas l'histoire des mœurs du XVIIIe siècle autant qu'un drame de Sedaine? Cette pompe et cette majesté que l'on s'est habitué, non sans quelque raison, mais non pas aussi sans beaucoup d'exagération, à considérer comme caractéristiques du siècle de Louis XIV, ne sont-elles pas écrites aussi distinctement dans l'ordonnance d'une bataille de Lebrun que dans une oraison funèbre... j'en sais qui oseraient dire de Bossuet, mais nous nous contenterons de dire de Mascaron ou de Fléchier? Et dans quel livre du XVIe siècle lirez-vous plus couramment le caractère du temps que dans l'architecture de ces châteaux des bords de la Loire, que peut-être notre indifférence n'estime pas à leur valeur, en ce sens que nous n'y prisons pas assez ce que le génie français a produit de plus original dans l'art?

Il me semble que j'abuserais de la patience du lecteur si je multipliais les exemples. La thèse est de celles qu'il suffit de poser et qui resplendissent de leur évidence. On a pu voir que ce ne seraient pas les hommes qui manqueraient; puisque donc il est entendu, comme le prouve d'ailleurs l'histoire de cette même chaire que l'on se dispute, que c'est pour les hommes que l'on institue les chaires, quand le Collège de France aura exercé son droit de prélibation, pourquoi ne créerait-on pas quelque part, à la Sorbonne, par exemple, une seconde chaire de l'histoire de l'art? Je vais même en proposer le moyen. Ce serait de confondre en une seule les deux chaires dites, l'une, d'éloquence et l'autre, de poésie française; distinction surannée qui n'a pas sa raison d'être, au moins dans notre littérature, où tant de prosateurs ont cru devoir ajouter, je ne sais pourquoi, tant de rimes à leur prose, mais où tant de vrais poètes ont été parfaitement incapables, non pas même d'aligner deux vers, mais d'en mettre un seul sur ses pieds.

F. Brunetière.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Barberine*, comédie en trois actes d'Alfred de Musset. — Odéon : *Mon fils*, pièce en trois actes et en vers de M. Émile Guiard.

Le 1er août 1835, la *Revue des Deux Mondes* publiait, à la place d'honneur, en tête de son numéro, un article sur Érasme signé de M. Nisard. Ensuite venait, en plus petits caractères, une correspondance de Londres, intitulée « le Parlement anglais en 1835 » et signée : Andrew O'Donnor. En troisième lieu, seulement, et imprimée tout juste avec les mêmes caractères que la correspondance de Londres, paraissait une pièce en deux actes, *la Quenouille de Barberine*, par M. Alfred de Musset. Six semaines plus tard, le 15 septembre, la *Revue* donnait sous ce titre : *Fragment d'un livre à publier*, l'admirable commencement de *la Confession d'un enfant du siècle*, et le morceau était suivi de cette note : « Le fragment qu'on vient de lire appartient à un livre, *la Confession d'un enfant du siècle*, qui paraîtra dans les premiers jours d'octobre. M. Alfred de Musset est un jeune poète auquel l'opinion n'a pas fait encore toute la place qu'il mérite. Nous espérons que cette nouvelle production ne contribuera pas peu à faire mieux apprécier ce talent si fin et si élevé. »

Si le directeur de la Comédie-Française, M. Jouslin de la Salle, avait eu, en 1835, l'idée de jouer au pied levé cette petite pièce sans importance, *la Quenouille de Barberine*, par M. Alfred de Musset, quel succès eût-il obtenu? M. Perrin n'en sait rien. Ce qu'il sait bien, par exemple, c'est qu'il est en ce moment malmené par le public et molesté par la critique pour avoir fait représenter en grande pompe, le 27 février 1882, *Barberine*, comédie en trois actes d'Alfred de Musset, reçue à correction par messieurs les sociétaires, le 16 août 1851, et définitivement le 2 mai 1876. Ce que je sais, moi, c'est que j'ai la chance, avec deux ou trois de mes confrères et quelques autres personnes, de

trouver ce spectacle simplement délicieux, et que j'acquitte une dette de reconnaissance en disant cela tout haut, avant aucune réserve, et comme je crois que les autres ont tort de trouver de l'ennui où j'estime que j'ai raison de trouver du plaisir, comme d'ailleurs je ne doute pas de leur sincérité, pas plus que je ne permettrais qu'on doutât de la mienne, j'entreprends d'expliquer cette différence de goûts et d'éclaircir le malentendu. La plupart, c'est convenu, se sont ennuyés sincèrement à *Barberine;* quelques-uns, et qui ne tirent pas vanité de leur petit nombre, s'y sont plu sincèrement. Mais qui dit : sincèrement, ne dit pas toujours : naturellement. La sincérité, chez les uns comme chez les autres, est celle d'un sentiment acquis. Les uns, apparemment, n'étaient pas préparés de la même manière que les autres à entendre cette pièce. Si l'on pouvait, par des explications loyales, disposer ceux qui s'y sont ennuyés le plus à s'y plaire une autre fois, j'imagine qu'ils ne regretteraient pas leur ennui. D'ailleurs, j'estime qu'ainsi la chose ne tournerait pas seulement à leur avantage, mais aussi au bénéfice de l'art et de la vérité. Je n'ai pas remarqué sans chagrin que beaucoup de critiques s'étaient appliqués cette fois à justifier la méchante humeur du public. Je voudrais, selon mes forces, réparer leur tort.

« C'est long, » murmurent les gens qui s'ennuient à *Barberine*, sans s'inquiéter d'ailleurs des raisons de leur ennui; et aussitôt les docteurs de leur fournir celle-ci : « Cela vous paraît long, parce que *ce n'est pas du théâtre.* » Qu'est-ce à dire, obligeans docteurs, et que vaut cette excuse? Je me souviens de l'avoir entendu donner, il y a dix-huit mois, dans ces mêmes couloirs, par un vaudevilliste qui bâillait au *Bourgeois gentilhomme* : on m'accordera que j'ai le droit de la tenir pour suspecte.

Assurément je n'ai pas pour le théâtre contemporain le dédain superbe que professent M. Zola, d'une part, et, d'autre part, certaine coterie plus facile à désigner qu'à définir, formée de lettrés et surtout de poètes intolérans, où l'on croit avoir le monopole du style et, partant, le droit de prouver, chaque fois qu'on fait œuvre de critique, un pédantisme d'extrême gauche singulièrement plus étroit que celui des bonnes gens du centre. Je n'ai pas fait *Bouton de rose* ni *les Héritiers Rabourdin* : je ne suis pas induit à traiter M. Dumas fils, M. Augier, M. Sardou, comme de misérables manœuvres, inférieurs au dernier des jocrisses engagés dans cette troupe de romanciers que voici, inférieurs à M. Céard, — qui, d'ailleurs, ne voit dans Alfred de Musset qu'un « fat. » Je n'ai pas, d'autre part, la superstition du mot, ou, comme ils disent, du « verbe » pris uniquement selon sa valeur intrinsèque, et j'admets qu'on puisse être un bon auteur dramatique sans être un virtuose du vocabulaire et un clown de la syntaxe. Je reconnais non-seulement que l'art dramatique est soumis comme tous les arts à certaines conventions

nécessaires et que nul génie ne pourra jamais rompre, — mais encore que certaines formules d'intrigue, perfectionnées à l'envi dans la première moitié de ce siècle par les compagnons de M. Scribe et par les fabricans de mélodrames, ont servi longtemps et peuvent servir aujourd'hui même au plaisir du public, qu'elles y ont plus d'une fois suffi et qu'elles y peuvent contribuer encore; que la plupart des Français ont à présent coutume de s'amuser et de s'émouvoir selon ces formules, et qu'il faut à un auteur, pour s'en dispenser avec succès, beaucoup d'imprudence, de talent et de bonheur. C'est de bonne foi que ces gens s'ennuient à *Barberine :* une des raisons de leur ennui, c'est peut-être en effet, que l'habitude de certains procédés a restreint pour eux les chances de plaisir au théâtre. Hé donc ! je vous le demande, faut-il déclarer que c'est un bien? Non assurément! Si *Barberine* n'est pas « du théâtre, » il vaudrait mieux cependant qu'on y trouvât son agrément comme au *Demi-Monde,* à *Serge Panine,* à *Odette.* Partant, c'est pour nous un devoir de charité que de restituer au public français les chances de plaisir qu'il s'est enlevées, et de lui rappeler que si les formules en usage chez nous depuis un demi-siècle sont moins abominables que certaines gens ne le disent, elles ne sont pas cependant nécessaires, universelles et éternelles; qu'il peut exister et qu'il existe un théâtre construit en dehors de ces formules et qu'il n'est pas défendu de s'y divertir; que Shakspeare, Calderon, Molière et Goethe n'ont pas attendu pour faire des pièces de théâtre qui fussent du théâtre les leçons de M. Scribe, et que la venue de ce révélateur n'a pas aboli leur mérite.

Tout cela, n'est-ce pas, serait excellent à dire, s'il était vrai que *Barberine* eût échoué proprement par cette raison que l'auteur y fait preuve d'un mépris trop impertinent pour ces usages de la scène, lesquels ont pris force de lois. Mais voici qui va mieux : je prétends que l'une des raisons, et la seule juste, du mauvais accueil fait à la pièce est que Musset ici a gâté son ouvrage par un trop grand souci de ces lois. Lisez *la Quenouille de Barberine,* comédie en deux actes, imprimée dans la *Revue des Deux Mondes* en 1835 et dans le volume unique des *Comédies et Proverbes* en 1840; lisez ensuite *Barberine,* comédie en trois actes; comparez à la pièce écrite sans souci de la représentation la pièce remaniée pour la scène : celle-ci assurément vous paraîtra moins raisonnable et plus languissante que celle-là, et justement parce que l'auteur a voulu réduire son œuvre à ce respect recommandé des lois. Et, pour peu que vous regardiez tout le théâtre de Musset, vous comprendrez que cet événement, malgré les apparences, n'a rien de paradoxal; si contraire qu'il soit à l'attente du poète, ce n'est pas un accident.

Quelles pièces de Musset ont réussi à la scène? *Un Caprice, Il ne faut jurer de rien, le Chandelier, les Caprices de Marianne, On ne badine pas avec l'amour.* Laquelle de ces pièces était composée pour la scène? Aucune. En regard, mettez ce que Musset a écrit expressément pour le

théâtre : *Louison* et *Bettine*, c'est tout. Ni l'une ni l'autre n'a obtenu de succès, et, en vérité, c'est justice : *Bettine* peut compter parmi les ouvrages les moins scéniques de l'auteur; quant à *Louison*, — la seule pièce en vers de ce très grand poète, — c'est une comédie Louis XV selon les règles du genre, telle qu'en peut tourner, pendant les vacances judiciaires, un substitut lettré. Ajoutez à ce léger bagage : *On ne saurait penser à tout*, un proverbe médiocre, composé par Musset pour une matinée mondaine, pour son public « des petits nez roses, » et qui n'a pas réussi au théâtre ; vous aurez la somme des ouvrages de Musset écrits avec cette pensée qu'ils seraient représentés. Il est vrai qu'à différentes époques il entreprit trois tragédies : une *Servante du roi*, une *Alceste*, et même un *Songe d'Auguste*, et nullement pour son seul plaisir; mais aussi, comme on sait, n'en acheva-t-il aucune : son démon ne l'y poussait pas. J'ai omis à dessein la première pièce qu'il fit représenter, la première qu'il eût écrite (du moins de celles que nous connaissons) : *la Nuit vénitienne*, faite sur commande par l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* pour un directeur aventureux, en 1830. Ce petit ouvrage, assez obscur et incohérent, fut cruellement sifflé. Selon moi, ce fut un bonheur. C'est justement cette mésaventure qui dégoûta pour longtemps le jeune poète de la scène et le préserva des préoccupations de métier. Cinq ans après, comme son frère lui conseillait de penser à la représentation en achevant *le Chandelier*, dont le premier acte seulement était à peine écrit, il répondait avec négligence que son siège était fait : « Si quelque théâtre veut s'en accommoder, disait-il, on trouvera *le Chandelier* dans la *Revue*. » Sagement dit : ici la paresse de l'auteur s'accordait heureusement avec sa rancune et sa fierté. Treize années plus tard, en 1848, on trouva *le Chandelier* dans *la Revue* et le public s'en accommoda fort bien. Supposez que le poète eût suivi le timide conseil de son frère. Qu'en fût-il advenu? Rien de meilleur, assurément, et peut-être rien de bon. En 1847, quand le *Caprice*, imprimé en 1837 dans la *Revue*, rapporté par Mme Allan d'un théâtre de Saint-Pétersbourg et accueilli à la Comédie-Française par M. François Buloz comme par son parrain désigné, eut révélé aux Parisiens le talent, et disons pour beaucoup le nom de l'auteur, il se trouva un critique, — il est vrai que c'était un poète, — pour déclarer qu'Alfred de Musset « en croyant écrire des pièces impossibles » avait formé un répertoire qui serait l'honneur et la fortune du Théâtre-Français : « *André del Sarto*, disait-il, *Lorenzaccio*, *les Caprices de Marianne*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *la Nuit vénitienne*, *la Quenouille de Barberine*, *le Chandelier*, *Il ne faut jurer de rien*, vont faire tour à tour leur apparition à la rue Richelieu : il y a là de quoi rajeunir le théâtre pour dix ans... » Et il ajoutait : « Mais, pour Dieu ! qu'on n'aille pas *arranger* ces pièces; que le poète se garde bien d'y porter la main après coup! »

La Quenouille de Barberine, aussi bien que *le Chandelier*, est une des pièces citées par Gautier dans ce feuilleton du 29 novembre 1847. Pourquoi Musset a-t-il montré à l'endroit d'une de ces comédies moins de négligence ou moins de fierté qu'à l'endroit de l'autre? Pourquoi n'a-t-il pas dit de celle-là comme de celle-ci : « On la trouvera dans la *Revue* à son heure, lorsqu'un directeur et le public voudront s'en accommoder. » En 1851, lorsqu'il avait éprouvé déjà toute sa force au théâtre, après *Un Caprice, Il ne faut jurer de rien, le Chandelier, André del Sarto* et *les Caprices de Marianne* représentés avec quel succès, on le sait, dans un espace de moins de quatre ans, il eut cette faiblesse de s'inquiéter pour *la Quenouille de Barberine;* il voulut donner du corps et de l'équilibre à cette petite pièce : il l'affaiblit et la détraqua. Il avait ouï dire sans doute, au temps de son adolescence, quand il jouait des charades chez M. Mélesville, devant M. Brazier et M. Scribe, qu'une pièce en deux actes est rarement bonne et que la coupe en trois actes, au contraire, a des vertus admirables; il savait que la licence des changemens à vue est considérée par nos comédiens d'état comme scandaleuse et détestable : il s'avisa de rompre en trois actes *la Quenouille de Barberine*, sans voir que les morceaux pourraient n'en être pas bons; et il réduisit chacun de ces trois actes à la parfaite unité de lieu, sans regarder aux suites funestes des violences qu'il fallait faire, pour obtenir cette unité, à la raison et au bon sens aussi bien qu'à la fantaisie. Naguère le premier acte commençait, ainsi que dans la pièce de Massinger dont celle-ci est imitée, par la scène des adieux du comte et de sa femme, et cette scène délicieuse se passait, ainsi qu'il est naturel, dans le château du comte. Il se terminait, ce premier acte, par la scène du pari entre le comte et Rosemberg, laquelle est justement le point de départ du drame, si l'on peut voir un semblant de drame dans ce léger ouvrage : c'était donc bien un premier acte, un morceau d'exposition. Il fallut que de ce morceau l'auteur en fît deux. Il mit tout le premier acte dans l'auberge où Rosemberg avait rencontré le chevalier Uladislas; pour renforcer la scène des adieux ainsi déplacée, il la flanqua d'abord d'une scène banale entre Rosemberg et l'aubergiste et d'une première scène fort inutile entre Uladislas et Rosemberg, de façon qu'elle fût écrasée entre deux entretiens de ces personnages, et cela fit le premier acte. Il enfla son deuxième d'une scène qui se passait jadis entre Polacco et Ulric, tandis que Rosemberg était déjà chez Barberine; il traîna en longueur d'une façon outrageuse les railleries de Rosemberg contre le comte Ulric: il obtint de la sorte un deuxième acte vide, flasque et boursouflé, qui laisse à la fin le spectateur mécontent de n'avoir pas plus de matière en deux actes qu'il n'en avait jadis en un seul; ainsi le semblant d'action que le sujet comporte ne commence qu'aux deux tiers de la pièce. Pour le dénoûment, il se résolut à transporter comme d'un

coup de baguette la reine et toute sa cour au château du comte Ulric; mais comme il avait vidé ce troisième acte, naguère le deuxième, des scènes qui se passaient à la ville ou bien au camp, il le rembourra d'un nouveau rôle, celui de Kalékairi. Ce personnage bizarre, mais non original, d'une turquerie qui sent bien sa pacotille romantique, acheva de détraquer, d'interrompre et d'alanguir étrangement la dernière partie de ce fabliau dialogué, si français d'esprit malgré les noms bohémiens et les costumes des héros. Ainsi fut menée à bien ou plutôt à mal *Barberine*, comédie régulière en trois actes, inférieure assurément à cette brève et simplette et libre petite pièce : *la Quenouille de Barberine*.

Mais, dira-t-on, si l'ouvrage nous déplaît, ce n'est pas parce que l'auteur cette fois a voulu « faire du théâtre, » c'est parce qu'il a fait de mauvais théâtre, et qu'en voulant « arranger » sa pièce, il l'a plutôt dérangée! Soit! j'y consens, et j'accorderai que cette comédie ainsi allongée paraît longue en maint endroit; j'accorderai que ce n'est pas un chef-d'œuvre, — à condition toutefois qu'on me la passe pour une œuvre aimable et même tout à fait délicieuse en plusieurs points. La scène des adieux au premier acte, certaines répliques du comte et aussi de la reine au deuxième, tout le rôle de Barberine au troisième et sa lettre à la fin, sont des morceaux d'un art achevé ou plutôt d'une poésie naturellement exquise, et je vois peu de pièces où j'en trouve de tels, même au prix de longueurs pires que celles-ci. Enfin, même les scènes les plus languissantes, comme celles d'Uladislas et de Rosemberg, où l'auteur a prodigué imprudemment l'amphigouri, même ces scènes-là sont agréables, au moins à l'oreille. Que d'ouvrages, hélas! représentés sur nos théâtres, où l'auteur, comptant sur d'autres avantages, n'a pas pensé à nous ménager ce futile agrément!

J'entends bien, d'ailleurs, que les partisans déterminés du théâtre, tel que le comprend aujourd'hui la majorité des Français, ne se tiennent pas pour battus et nous refusent toute concession. — « Si *Barberine* est de mauvais théâtre et nous a déplu par là, rien ne prouve que *la Quenouille de Barberine*, qui n'est pas du théâtre, nous eût agréé davantage; et nous ne voyons pas que, dans la seconde version, tout ce qui provient de la première soit fort préférable au reste. » — Si vous ne le voyez pas, que vous dirai-je?.. tant pis pour vous! C'est que vous ne consentez, par une fâcheuse habitude, à vous plaire au théâtre que dans de certaines conditions. Ajoutons, pour être juste, qu'à la Comédie-Française, il semble à présent que rien ne puisse plus être frivole. *La Quenouille de Barberine* est, dans la *Revue*, en 1835, le badinage d'un jeune poète; en 1882, chez nos sociétaires, *Barberine* est un ouvrage qu'on attend avec solennité. Votre déconvenue a cette excuse; mais je ne saurais en vérité lui accorder que celle-là. Vous vous plaignez que *Barberine* n'ait pas d'intrigue, et vous grondez Musset de n'avoir pas

conservé celle que Massinger avait mise dans sa comédie *le Portrait*. Chez le dramaturge anglais, la reine de Hongrie, au lieu de présider impartialement à l'épreuve, était à la fois jalouse de la bonne renommée de la comtesse et piquée au jeu par l'impertinente fidélité du comte; elle envoyait chez la femme deux courtisans chargés de la tenter en calomniant le mari. Soit ! c'est une autre pièce, et moins simple : est-elle pour cela meilleure? Chez Massinger, la vertu de la comtesse est un moment chancelante, et cette péripétie émeut le spectateur : à merveille ! Cette émotion est-elle pour cela nécessaire? Le comte Ulric, chez Musset, ne doute pas un moment de sa femme, comme font le Mathias de Massinger et la Cymbeline de Shakspeare, et le spectateur est aussi rassuré que lui : est-ce un mal ? Il faudrait le prouver. Nous ne goûtons point ici ce plaisir de l'incertitude qui, je le sais, est un des plus ordinaires au théâtre ; l'auteur, il est vrai, nous le refuse, mais qu'importe, s'il nous en procure un autre? L'épreuve, dites-vous, n'est ni sérieuse ni valable, et si le poète a voulu prouver que les honnêtes femmes se gardent elles-mêmes, il devait choisir pour tenter celle-ci un diable plus malin et plus déterminé que Rosemberg. Assurément, mais de quel droit lui prêtez-vous cette ambition? Justement il fait dire par son héroïne elle-même : « Ce garçon-là n'est pas bien méchant. » Il n'a pas entrepris de soutenir une thèse ni de démontrer une vérité morale, mais seulement de narrer en un joli dialogue une historiette du temps passé. L'a-t-il fait, oui ou non? Oui sans doute; et, comme moi, vous auriez pris plaisir à l'entendre si vous n'étiez venu au théâtre assez mal disposé.

La morale de tout cela, c'est qu'il ne faut pas faire aux auteurs, même de génie, l'honneur de réclamer d'eux autre chose que ce qu'ils vous offrent. *Barberine*, je le sais, ne contient guère qu'un bon rôle : celui de la comtesse. Non que le personnage de Rosemberg soit aussi trouble et mystérieux qu'on le dit : ce jouvenceau étourdi, à peine déniché, un peu sot mais point grotesque, en somme, ni méchant ni déplaisant, est un personnage qui ne demande qu'à être joué avec naïveté par un jeune comédien de visage et de voix agréables; mais Rosemberg tout seul n'a qu'une valeur médiocre, il n'est bon qu'à donner la réplique à Barberine. Pour celle-ci, je ne sache pas que personne ait méconnu son prix. Barberine est une perle, et bien nôtre, j'entends purement française, et donnée à la France par Musset qui l'a trouvée.

Certes je ne veux pas médire de la Sophia de Massinger, et j'admire l'Imogène de Shakspeare, pour sa chasteté courageuse, douce et passionnée; même je fais cas, ainsi qu'il sied, de la femme de ce Bernard de Gênes, que Musset apparemment avait entrevue dans Boccace, fort ressemblante à Barberine, car elle était, au dire de son mari et « par grâce spéciale de Dieu, — qui peut un peu plus que l'empereur,

— de beau corsaige et encore fort jeune, dextre et agile de sa personne;.. Il ne se trouvoit escuyer ou serviteur qui mieulx servist, ni plus adroict à la table d'un seigneur qu'elle faisoit, comme celle qui estoit de bonne grace, saige et fort discrette, » et sachant « très bien manier, picquer et chevaucher un cheval, porter un oyseau, et davantaige lire et escrire, et tenir un papier de raison comme si elle eust été un marchant...; » et son mari affirmait « par serment qu'on n'en sçauroit trouver une autre plus honneste et plus chaste qu'elle, au moyen de quoy il croyoit certainement que s'il demouroit dix ans, ou bien toute sa vie, hors de sa maison, qu'elle n'entendroit jamais à telle meschanceté avec un autre homme. » Barberine, et pour cause, a toutes ces vertus et toutes ces grâces; mais elle a, par surcroît et pour mieux défendre le reste, cette malice, cet enjoûment, cette gaîté raisonnable et cette bravoure mutine qu'on ne trouve guère qu'aux femmes de France, peut-être « par grâce spéciale de Dieu. » Elle est de la même race que cette Francéza de Kerjean, qui dans la légende bretonne, joue au sire d'Aiguillon le même tour que Barberine à Rosemberg : « Il commença, — ce d'Aiguillon, — par dire à Francéza qu'il la trouvait plus belle que toutes les beautés de la cour, et cela fit rire la dame; il ajouta qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, et elle rit toujours; il avoua enfin qu'il était sûr de mourir si elle ne le prenait en pitié, et elle rit plus fort que jamais. » Avec sa cornette moyen âge, elle est de la même race, — et de quelle autre serait-elle? — que Mme de Léry, du *Caprice*, sous sa guirlande de bal; elle a, par grâce spéciale du poète, ce même bon sens aiguisé, cette même vertu sans pédanterie, avec plus de tendresse et de sérieux, comme il convient à une dame dont le seigneur est en guerre. Et surtout elle parle cette même langue française d'une mélodie si légère, si vive et si nette, avec je ne sais quoi de plus gracieux encore, de plus aimable et de plus touchant. Volontiers je consentirais à passer deux heures au théâtre pour n'écouter que ces deux couplets de prose récités simplement d'une voix fraîche : « Dieu m'est témoin que je me contenterais toute ma vie de ce vieux château et du peu de terres que nous avons, s'il te plaisait d'y vivre avec moi. Je me lève, je vais à l'office, à la basse-cour, je prépare ton repas, je t'accompagne à l'église, je te lis une page, je couds une aiguillée et je m'endors contente sur ton cœur... Je suis un ange, mais un ange-femme; c'est-à-dire que, si j'avais une paire de chevaux, nous irions avec à la messe. Je ne serais pas fâchée non plus que mon bonnet fût doré, que ma jupe fût moins courte et que cela fît enrager les voisins. Je t'assure que rien ne nous rend légères, nous autres, comme une douzaine d'aunes de velours qui nous traînent derrière les pieds ! »

En vérité, je ne conçois pas que l'on puisse être assez ennemi de son plaisir pour raisonner si l'intrigue est vraisemblable ou forte et

si tel caractère a toute la consistance qu'il faut, dans une comédie où de pareille mélodie coule des lèvres des personnages. Je ne pense rien de bon, à coup sûr, du livret de *la Flûte enchantée*, mais je n'en pense rien : je me laisse aller sans défense au charme de la musique. Un dilettante me disait, l'autre soir, à la Comédie-Française : « J'aime *Barberine* comme un ballet. » Il était dans le vrai. Et le même ajoutait avec un sourire : « Que pensez-vous de Mlle Feyghine ? Elle ne me déplaît pas. Beaucoup de gens la trouvent mauvaise, parce qu'ils se demandent si ensuite elle pourra jouer *Andromaque !..* » Le tour était subtil, mais je ne jurerais pas que la remarque ne fût pas juste. Nous, critiques, après la pièce, nous devons chercher quel sera l'emploi de la débutante dans la maison, mais après la pièce seulement. Quelle manie s'empare donc de la plupart des spectateurs, au cours de la représentation, d'administrer le théâtre par la pensée ? Dans tous les coins de la salle, on trouve des sous-secrétaires d'état des beaux-arts, et ces gens-là ne peuvent s'empêcher de chicaner sur leur amusement. Rosemberg n'est pas un caractère : faut-il, pour cela, quand il dit de jolies choses, se boucher les oreilles ? Mlle Feyghine n'est pas une Mars, ni une Rachel ; mais, de grâce, est-elle une Kalékairi ? Oui, sans doute ; elle est charmante, cette jeune fille, dans ce détestable rôle. Mettons qu'elle ne soit pas capable, à présent, d'en jouer un meilleur : lui défendrez-vous de le devenir ? Elle est fort belle, originale, toute gracieuse avec son air grave, sa gaucherie et ses mouvemens vifs de jeune animal sauvage. Sa voix est bien timbrée, son accent russe peut disparaître et sa diction se débrouiller. — D'accord, mais nous pensions que tout ce travail était fait. On nous avait fait d'elle un éloge extraordinaire et nous sommes déçus... — Pour avoir été crédule, a-t-on le droit d'être injuste ? Non, non, la badauderie d'hier n'excuse pas la mauvaise humeur d'aujourd'hui.

Mlle Baretta fait Barberine. Elle joue le rôle justement selon l'esprit que j'indiquais tout à l'heure : en bonne Française, aimable femme et fine bourgeoise. M. Truffier, ce jeune comique, représente Rosemberg : le personnage, à mon avis, n'était pas de son emploi ; il le joue avec zèle et comme un homme qui l'a composé avec trop d'inquiétude : il y faudrait, si je ne me trompe, un peu plus de naïveté. M. Leloir était chargé du rôle pesant d'Uladislas : il en a « déblayé » les tirades avec assez d'art ; mais pourquoi prend-il cette philosophie picaresque au sérieux ? M. Coquelin cadet a créé d'une façon fort précise la figure de Polacco, à peine esquissée dans le texte. Si M. Delaunay, plus jeune, eût joué le rôle de Rosemberg et M. Coquelin aîné celui d'Uladislas, si Mlle Croizette eût prêté à Barberine sa triomphante beauté, peut-être le succès eût été différent. Mais quoi ! la vieille garde a refusé de marcher cette fois, et peut-être elle a bien fait : il a donc fallu faire avancer les pupilles. Si la bataille est perdue, l'honneur est grand de

l'avoir livrée. C'est bien le moins que la Comédie-Française, à défaut d'autres théâtres, use du prestige et des libertés qu'elle a pour faire de telles expériences à la gloire des lettres. Nous remercions M. Perrin d'avoir monté *Barberine*.

Une bonne action rachète un péché, surtout un péché par omission; je ne chicanerai pas M. Perrin sur ce qu'il a négligé de recevoir avec l'indulgence qui lui était due la comédie en trois actes et en vers de M. Émile Guiard, *Mon Fils*, représentée maintenant et applaudie à l'Odéon. Sera-t-il, ce succès, durable et fructueux? Je l'ignore : Dieu est bien haut et le public est bien loin. Cependant M. Guiard, sans faire fi des recettes, est un homme de lettres et non un marchand de pièces : je gage qu'il a dé à pardonné à MM. les sociétaires. Sa pièce, en effet, est fort bien ouée à l'Odéon par Mlle Tessandier d'abord et par M. Chelles, par M. Porel ensuite, par M. François et par Mlle Malvau. M. Émile Guiard est le neveu d'Émile Augier; il y paraît : l'ouvrage est solide et franc. Le sujet est de plus simples et les sentimens fort honnêtes. La pièce est nettement coupée; comme on dit, elle tient les planches. Qu'un auteur de plus d'expérience l'eût développée davantage, M. Guiard, j'en suis sûr, en conviendra le premier : la dernière scène du deuxième acte, où se décident le sacrifice de la mère et le mariage du fils, est un peu écourtée; au troisième, le drame tourne un peu brusquement, et l'auteur n'a pas pris soin de nous faire assez attendre cette justice distributive qui ne manque jamais aux récits de *la Morale en actions*. Mais je viens de lâcher un mot qui peut vous induire en erreur : n'allez pas croire au moins que les héros de M. Guiard soient empruntés au personnel de Bouilly ou de Berquin. Cette mère paysanne, furieuse d'ambition pour l'un de ses fils, dévouée à sa passion jusqu'au sacrifice de sa tendresse; auprès d'elle, ce fils, mal parvenu et mécontent, faible et n'ayant de désirs que ceux que sa mère lui souffle, et cet autre, dont l'abnégation ne va pas sans révoltes, — ce trio fait honneur à la psychologie dramatique de l'auteur, comme deux personnages comiques, chargés de nous divertir dans les intermèdes, font honneur à son esprit. M. Guiard, décidément, est bien le neveu de son oncle. Mais où la parenté se reconnaît surtout, c'est à la qualité de la langue, saine, virile, honnête et de bonne bourgeoisie. Les beaux vers abondent dans chacun de ces trois actes; non pas, vous m'entendez, des vers de poète lyrique et qui s'envolent vers les frises, mais des vers d'auteur dramatique, bien frappés et pleins de sens. Auprès de ceux-là sans doute, il s'en trouve de faibles et même de plats : c'est la rançon des autres dans une comédie moderne. Je reprocherai à M. Guiard quelques inversions qu'il aurait dû s'épargner; mais il ne pouvait faire qu'une servante annonçât poétiquement des visites, ni qu'un facteur, même rural, distribuât de beaux vers avec le courrier. Nous connais-

sons de longue date ces inconvéniens du genre, et notre droit là-dessus va seulement jusqu'à dire à M. Guiard que si, d'une part, il est capable de composer de bons alexandrins, d'autre part, il nous semble assez fort pour se passer à l'occasion des avantages que donne cette forme, pour sacrifier ces avantages aux inconvéniens qui les suivent, et pour faire, quand il voudra, une belle comédie en prose.

Que si des gens malicieux prenaient cet avis à l'auteur pour une injure à son talent de poète, je les prierais de se rappeler que Musset, de qui nous parlions tout à l'heure, n'a écrit qu'une seule de ses comédies en vers, et la moins bonne assurément, et la moins poétique de toutes : j'ai nommé *Louison*. Pourquoi, sinon parce que l'emploi du vers dans la comédie, et surtout dans la comédie moderne, est un artifice de métier et peut-être un des pires? Musset fut toujours ce Fantasio qui dit à son ami : « Remarques-tu une chose, Spark? c'est que nous n'avons point d'état, nous n'exerçons aucune profession. » Comme son ami lui demande : « C'est là ce qui t'attriste? » il répond simplement : « Il n'y a point de maître d'armes mélancolique. » Mais sa mélancolie lui est chère, et, si le métier doit l'en guérir, il ne veut pas la quitter à ce prix. Il s'écrie : « Quelle misérable chose que l'homme! Être obligé de jouer du violon pendant dix ans pour devenir un musicien passable! Apprendre pour être peintre, pour être palefrenier! Apprendre pour faire une omelette! » Et quand la princesse, à la fin, lui propose la place de bouffon : « J'aime, répond-il, ce métier plus que tout autre; mais je ne puis faire aucun métier. » Musset garde cet avantage sur presque tous les écrivains de ce siècle, où la littérature est une industrie, quand elle n'est pas un sacerdoce, — et sur les dramaturges de tous les temps, car le théâtre en fut toujours une, — qu'étant doué de génie, il fut un *amateur :* son génie ne porte pas les marques ignobles du métier.

Auteur dramatique, Alfred de Musset l'était aussi bien que poète : d'une part, il a fait des vers; de l'autre, des comédies en prose; dans ses comédies comme dans ses vers, il n'a servi que sa fantaisie. Peut-être il vaudrait la peine de montrer qu'en ses libres allures il a touché aussi bien que d'autres, moins capricieux et moins légers, à la véritable comédie moderne, et qu'il n'a pas attendu pour cela qu'on lui donnât l'exemple. On surprendrait bien des gens, qui accordent que Lorenzaccio est un caractère shakspearien et *On ne badine pas avec l'amour* un charmant poème, si l'on venait leur prouver que *le Chandelier* est, en même temps qu'une délicieuse complainte, une comédie non moins pénétrante que d'autres plus pédantes et plus cruelles. On les surprendrait davantage encore si on leur rappelait tel détail comme la mention de certains gants « en daim, de couleur verdâtre, trop larges et décousus au pouce, » que Valentin, dans *Il ne faut jurer*

de rien, ne veut pas ganter en se mariant, détail d'une précision aussi réaliste et « moderne » que la mention des bottes de Charles Bovary, lesquelles ne faisaient pas un pli du cou-de-pied à l'orteil. On les étonnerait si on leur apprenait qu'avant cette fin d'acte du *Demi-Monde*, d'une simplicité si nouvelle, où l'on voit Olivier de Jalin et Hippolyte Richond sortir de scène en se disant : « As-tu faim? allons dîner, » — ce même Valentin avait, lui aussi, terminé son premier acte en disant à l'oncle Van Buck : « Après un bon repas et une petite querelle, un tour de promenade fait grand bien; venez aux Champs-Élysées! » Que serait-ce donc si l'on insinuait que la comtesse, dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, donne de la galanterie mondaine une formule aussi spirituelle et rigoureuse, et peut-être à la fois moins solennelle et moins grossière que celle de Lebonnard dans *une Visite de noces?* Que serait-ce si l'on insinuait qu'André del Sarto a autant de sérieux et de passion dramatique que Montaiglin et Claude et autres maris sublimes, et que Bettine est une figure de comédienne à marier aussi intéressante et « humaine » que la comtesse Romani?

Ainsi ce fantaisiste, ce poète n'a ignoré ni les nouveautés de forme ni les nouveautés d'analyse de la comédie moderne. Mais, dramaturge aussi bien que poète, il est demeuré amateur, au propre sens de ce mot calomnié vainement : il n'a jamais écrit que pour l'amour de l'art; il n'a pas connu le souci de l'intrigue « en feston, » ni du « dénoûment bien cuit; » il a choisi « l'antique sobriété, — qui n'écrit que ce qu'elle pense, » — plutôt que « la moderne intempérance, — qui croit penser dès qu'elle écrit. » Il fut un amateur et prit le temps de vivre, au lieu de faire ce fâcheux métier de critique de la vie, ou celui-là plus fâcheux encore de montreur de fantoches ou de compilateur de documens. L'heure est bien choisie pour en glorifier sa mémoire, où des critiques lui reprochent de ne pas « savoir le théâtre » aussi bien que M. Sardou, tandis que de jeunes pédans grisés par M. Zola le traitent de « littérateur sans conscience et sans foi, » parce qu'il « saignait galamment du cœur au coin des cheminées de salon. » Que voulez-vous, messieurs! on saigne d'où l'on peut et où l'on est : il n'est pas donné à tout le monde de saigner au coin d'une borne. Il saignait du cœur, et ne se répétait pas tout le jour qu'il était un littérateur plein de conscience et de foi. C'est peut-être pour cela que, seul des poètes dramatiques de ce temps, il n'a pas fait des « amoureux » — qui sont des personnages de théâtre, — mais des créatures qui aiment, et qui sont nos semblables; et c'est pour cela peut-être que le théâtre de Musset durera tant qu'il se trouvera de jeunes hommes pour répéter d'une bouche sincère les simples paroles de Cœlio : « Pourquoi suis-je ainsi? pourquoi ne saurais-je aimer cette femme comme toi, Octave, tu l'aimerais, ou comme j'en aimerais une autre?.. »

Louis Ganderax.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars.

On n'en peut disconvenir, c'est une impression à peu près universelle aujourd'hui que décidément depuis quelque temps les affaires de la France ne sont pas dans une phase brillante, ni même rassurante. On le sent, on l'avoue, c'est un fait de plus en plus évident que tout va au hasard, que la politique du jour se réduit à de vulgaires manèges et à une sorte de trépidation dans l'impuissance. Le parlement s'est renouvelé, les ministères se sont succédé, et le résultat le plus clair de tous ces mouvemens, de toutes ces oscillations est l'accroissement de la confusion, au moment où la république nouvelle pouvait se croire à l'abri des contestations de ses adversaires.

Ce n'est point sans doute une crise révolutionnaire violente et aiguë éclatant en orages qui emportent tout d'un seul coup; c'est une de ces situations indéfinissables où toutes les forces s'épuisent par degrés, où toutes les idées s'abaissent et se confondent, où les pouvoirs destinés à vivre ensemble finissent eux-mêmes par ne plus savoir où ils en sont, ce qu'ils peuvent ou ce qu'ils veulent, faute d'un sérieux esprit de conduite et d'une intelligence précise des conditions de la politique. On vient de voir se dérouler cette histoire depuis quelques mois. Que veut cette chambre qui est née l'été dernier et qui est peut-être déjà sur son déclin, qui dans tous les cas aura de la peine à aller jusqu'au bout de sa carrière? Elle a voulu pour sûr un moment M. Gambetta; elle l'a appelé, elle l'a poussé au pouvoir. Puis elle s'est révoltée contre lui parce qu'elle s'est crue menacée par une proposition plus ou moins inattendue; elle le craint encore, parce qu'elle se sent peu sûre d'elle-même, et elle cherche à se faire illusion sur sa faiblesse par les démonstrations d'une activité stérile. Que représente de son côté le cabinet qui a succédé à M. Gambetta, qui a déjà plus de six semaines d'existence? Il était certainement mieux composé que le précédent

ministère; il compte des hommes sérieux, expérimentés. Sa faiblesse, à lui, est d'hésiter dans ses résolutions, d'attendre pour se donner une politique, et en attendant de laisser tout passer. Il se réduit au modeste rôle de chercher à deviner la pensée d'une assemblée qui n'a que des passions et des préjugés. Entre ce ministère à la volonté incertaine et cette chambre à la majorité confuse, les rapports ne sont pas précisément jusqu'ici mauvais ou difficiles; ils n'ont ni précision ni force; ce sont des rapports qui dépendent d'un accident, qui ne représentent qu'une apparence de régime parlementaire. On tâche de vivre ensemble sans trop se heurter, et tout se résout dans cette situation singulière où fleurissent la médiocrité et l'esprit de parti avec leur impatience de tout désorganiser et de tout remuer, où l'on a trouvé récemment un nouveau moyen de se tirer d'embarras, de s'agiter sans rien faire, par la prise en considération de toute sorte de propositions incohérentes.

La prise en considération est devenue, depuis quelque temps, une ressource providentielle au Palais-Bourbon. Elle n'a sans doute rien d'absolument nouveau et extraordinaire; elle est en usage dans tous les parlemens libres, elle est une marque d'égard pour les motions qui émanent de l'initiative individuelle et qui offrent un caractère sérieux. Ce qu'il y a de particulièrement nouveau et original aujourd'hui, c'est la manière dont la prise en considération est pratiquée à tout propos, sans distinction, par fantaisie ou par condescendance pour des idées qu'on n'oserait pas quelquefois combattre ouvertement; ce qu'on se réserve de rejeter plus tard, si l'on ne peut faire autrement, on commence par l'envoyer en commission avec l'espoir de ne plus en entendre parler. C'est après tout une façon comme une autre de perdre son temps et de faire perdre son temps à une assemblée en employant l'action parlementaire à toute sorte d'œuvres inutiles qui deviendront ce qu'elles pourront. La chambre d'aujourd'hui n'est pas à cela près. Depuis qu'elle est en session, elle ne s'est pas distinguée, à la vérité, par des actes utiles, ni même par des discussions bien sérieuses; en revanche, elle a voté, sans doute pour s'occuper ou pour se distraire, la prise en considération de tout ce qu'on lui a proposé, et ce serait réellement une histoire comique s'il n'y avait pas en tout cela de plus graves conséquences, si ce n'était pas le signe d'un dangereux désordre moral, d'un affaiblissement du régime parlementaire.

Il n'est pas une idée, si étrange soit-elle, que ces hardis législateurs ne se soient montrés disposés à saluer d'une prise en considération. Voici un député, M. Barodet, dont le nom est resté le synonyme d'une bévue parisienne, qui n'est connu que parce que Paris l'a préféré un jour à M. de Rémusat au moment même où cet homme éminent et charmant était encore tout occupé, comme ministre des affaires étrangères, de la libération du territoire. M. Barodet, l'heureux concurrent de M. de Rémusat, a donc imaginé, pour mériter ou pour compléter son illus-

tration, de proposer à la chambre une collection commémorative et monumentale de toutes les professions de foi, de tous les prospectus, de tous les discours, sans doute aussi de toutes les affiches qui ont pu se produire pendant les dernières élections. C'est ce qu'il appelle modestement les « cahiers de 1881 ! » A ses yeux, ce n'est ni plus ni moins que la suite et le complément des cahiers de 1789 ! L'imagination était assurément bizarre, et bon nombre de députés, dans leurs conversations particulières, se permettaient d'en rire. Ils trouvaient que c'était attacher bien de l'importance à de vieux papiers de l'an dernier et qu'il y avait surtout une jactance ridicule dans cette prétention de donner une suite si imprévue aux cahiers d'une grande époque. Il n'est point douteux qu'à en juger par les sentimens intimes de la plupart des députés, cette proposition ne semblait même pas sérieuse; au scrutin, elle n'a pas moins été prise en considération, par cette raison que beaucoup de députés auraient craint d'être signalés comme des transfuges oubliant ou reniant leurs promesses électorales. Elle a été votée ! Et maintenant, en dépit de tout ce qu'on a pu en penser, voilà une commission obligée de recueillir des programmes, des prospectus et des affiches, de réunir tous ces papiers inutiles dans une volumineuse encyclopédie que M. Barodet et M. Paul Bert proposeront sans doute de distribuer aux écoles primaires pour l'instruction « civique » des enfans de sept ans ! C'est là, on en conviendra, du temps bien employé et surtout une dépense bien utile !

Voici, après M. Barodet, un autre député, également illustre, M. Papon, arrivant avec sa proposition par laquelle il tranche, dans toute la liberté de sa fantaisie, la grave et délicate question des chemins de fer. Il décide, il rachète les chemins de fer, il constitue le monopole de l'état, il organise l'exploitation nouvelle : c'est la chose la plus simple du monde ! Rien certes de plus puérilement bizarre que ce projet dénué de toute valeur pratique aux yeux de tous ceux qui ont fait une étude sérieuse de ce problème financier et économique, et dans le fond bon nombre des députés n'auraient pas demandé mieux que de n'avoir point à se prononcer; la proposition sur le rachat des chemins de fer a cependant, elle aussi, été prise en considération, et voilà une commission nouvelle chargée d'étudier l'œuvre de M. Papon avec tous les projets qu'on voudra lui renvoyer : elle n'est pas au bout de son travail ! — Et puis encore c'est un autre député, M. Ballue, qui a décidé dans sa sagesse qu'une commission de vingt-deux membres doit être nommée pour examiner toutes les questions d'intérêt militaire : il en a fait la proposition. Que peut être cette commission affectant un caractère exceptionnel et permanent assez peu conforme aux traditions constitutionnelles et parlementaires? Quel sera son rôle vis-à-vis du ministre de la guerre, vis-à-vis de la chambre elle-même? On ne le voit pas bien. N'importe! Il faut toujours prendre en considération la

proposition de M. Ballue; il faut toucher à tout, à l'armée comme aux chemins de fer, et la commission qui sera nommée fera ce qu'elle pourra.

Évidemment de toutes ces propositions de fantaisie qui fleurissent plus que jamais depuis quelques jours au Palais-Bourbon et qui ont eu le facile avantage d'une prise en considération, la plus sérieuse, la plus dangereuse aussi est celle qui touche aux rapports des églises et de l'état, ou pour mieux dire à l'existence du concordat. L'auteur de cette proposition, un député de la Bourgogne, M. Charles Boysset, n'y va pas de main légère : il sait trancher les questions! Il a proposé tout bonnement un projet en deux articles aussi brefs que significatifs : Article 1er. Le concordat est abrogé. Article 2. L'abrogation produira tous ses effets à partir du 1er janvier 1883. — C'est, comme on voit, net et prompt. L'abrogation du concordat produira tous ses effets, c'est-à-dire tous les rapports publics cesseront avec le saint-siège, le budget des cultes disparaîtra; tous les édifices religieux, cathédrales, églises, ainsi que les maisons épiscopales et les presbytères, cesseront d'être à la disposition du culte catholique et de ses ministres; quarante-cinq mille prêtres resteront sans logement et sans traitement. Voilà qui à la rigueur dispenserait M. Paul Bert de se préoccuper du nombre d'ares que doit avoir le jardin de chaque curé. Le jardin est supprimé avec le reste, M. Charles Boysset simplifie tout. Malheureusement ce n'est pas aussi simple qu'on le dirait et, sans toucher au fond même de la question, il y a un certain nombre de difficultés préliminaires que M. l'évêque d'Angers a supérieurement précisées et mises en lumière. Mgr Freppel a parlé, non en évêque, mais en législateur, en politique, et il a démontré avec autant de netteté que de force tout ce qu'il y avait d'extraordinaire dans le seul fait de la prise en considération d'un projet conçu, formulé en dehors de toutes les règles du droit.

Qu'est-ce à dire, en effet? Est-ce que le concordat, qui est depuis quatre-vingts ans la charte de l'état et de l'église, qui est resté jusqu'ici la garantie de la paix religieuse, est une loi ordinaire qu'un parlement ait le droit d'abroger de son autorité propre, selon les circonstances, selon son jugement ou sa volonté? Nullement; c'est un traité négocié comme tous les traités, signé entre deux puissances, revêtu de tous les caractères diplomatiques, ratifié par les gouvernemens. On peut le modifier par des négociations ou le dénoncer si on le veut; on ne peut pas l'abroger sommairement parce que tel serait le bon plaisir de la chambre d'aujourd'hui, — et lorsque M. Ch. Boysset a prétendu, à l'appui de sa motion d'abrogation, que la république de 1881 n'est pas l'héritière de Napoléon Bonaparte, qu'elle n'est pas liée par un contrat signé au nom du premier consul, il a émis une opinion singulièrement hasardeuse. Avec cette doctrine, on peut aller loin; c'est la solidarité des gouvernemens successifs dans les relations internationales qui

disparait, et, par suite, c'est le crédit du pays qui est ébranlé. Si, par la même occasion, M. Ch. Boysset peut démontrer à M. de Bismarck que la république de 1881 n'est pas tenue de respecter le traité de Francfort parce que ce traité a été signé par la république de M. Thiers, ou ce qui reste des traités de 1815 parce que c'est là une œuvre de la restauration, il aura de la chance. Il est vrai qu'il sera exposé, d'un autre côté, à ce que l'Italie prétende qu'elle n'est point liée par la cession de la Savoie, puisque cette cession a été faite à l'empereur Napoléon III. C'est tout simplement la théorie de la force, et la force est d'autant plus choquante lorsqu'elle s'exerce dans les relations avec une puissance désarmée comme le saint-siège. Ce n'est pas seulement d'ailleurs le droit diplomatique qui est offensé par la proposition de M. Boysset, c'est aussi le droit constitutionnel du pouvoir exécutif annulé dans sa prérogative de négocier les traités. Tout ce que M. l'évêque d'Angers a dit était irréfutable et n'a point été réfuté. C'était une vérité évidente; mais c'était une vérité déplaisante dans une chambre où il suffit de remuer les passions anticléricales pour obtenir les votes les plus extraordinaires. La proposition contre le concordat avait tout contre elle, la raison politique, le droit public, les intérêts libéraux aussi bien que les intérêts conservateurs; elle n'a pas moins été prise en considération tout comme la motion de M. Papon ou la motion de M. Barodet, — et voilà encore une commission aux pouvoirs indéfinis, instituée pour agiter des questions qui sont par elles-mêmes un danger, qui peuvent remettre en doute une paix religieuse de près d'un siècle. C'était bien la peine, pour satisfaire M. Boysset, de se prêter à une résolution qui reste comme une menace ou comme une équivoque.

Ce qu'il y a de grave ou de curieux, c'est que dans toutes ces prises en considération qui se succèdent, qui touchent à tous les intérêts, si la chambre se laisse aller par passion, par faiblesse ou par ignorance à ses tentations, le gouvernement joue parfois en vérité un singulier rôle. Il craint de s'engager, il fait de la diplomatie évasive; il laisse la chambre tomber dans le piège de ses fantaisies. Que le gouvernement ne se donne pas le souci d'intervenir et d'avoir une opinion au sujet de l'opportunité de la mémorable recension des «cahiers de 1881,» on le comprend; c'est une question toute parlementaire, et si la chambre veut se donner le ridicule de prendre sous son patronage une collection de vieux prospectus, elle est libre, elle ne compromet que son esprit et son goût. Malheureusement, sur bien d'autres points où son intervention serait utile et sans doute décisive, le ministère évite de se prononcer d'un mot net et résolu; il ne se jette pas dans la mêlée, à moins d'être interpellé directement comme il l'a été ces jours derniers à l'occasion de ce mouvement de grèves qui a éclaté dans le bassin minier du Gard. Il s'abstient ou il ajourne, laissant passer ce qu'il pourrait arrêter. — S'agit-il de la proposition de M. Papon sur les chemins

de fer? Le ministre des travaux publics, M. Varroy, ne l'approuve pas, le gouvernement la combattra; mais la question est grave, elle mérite d'être étudiée et discutée, et on ne s'oppose pas à une prise en considération, qui ne signifie rien ou qui est le désaveu d'une condition mise par M. le ministre des finances à son entrée au pouvoir. — S'agit-il de la proposition de M. Ballue demandant la nomination d'une commission chargée d'examiner, de centraliser toutes les questions, tous les projets relatifs à l'armée? Assurément cette commission, renouvelée des comités de la convention, n'est pas sans inconvénient; M. le ministre de la guerre ne peut l'accepter sans risquer de tomber dans la confusion des initiatives et des responsabilités. Rien de plus vrai, on le sent; mais on laisse passer la prise en considération, sauf à présenter après coup les objections qu'on aurait pu et qu'on aurait dû présenter avant. — S'agit-il enfin des affaires religieuses, de l'autorité ou de l'abrogation du concordat? C'est encore et plus que jamais le même procédé, qui consiste à ne décourager personne, à gagner du temps. Oh! s'il s'agissait de trancher définitivement et souverainement la question, de voter sur le fond, le gouvernement, — M. le président du conseil l'assure, — serait à la tribune pour combattre la proposition de M. Boysset, pour défendre le concordat, « sans en relâcher les liens; » mais ce n'est qu'une occasion d'aborder ce grand débat, de discuter le problème des rapports des églises et de l'état, de préparer les solutions qui pourront venir plus tard. M. le président du conseil nous y convie avec son élégante dextérité : prenons donc en considération cela comme tout le reste. Cela fera tant de plaisir à la majorité républicaine et si peu de peine au gouvernement! C'est si facile et si commode de laisser tout passer!

On dira sans doute, comme le gouvernement ne cesse de le répéter avec une invariable placidité, qu'il ne s'agit, en définitive, que de prises en considération, que rien n'est préjugé, qu'on se réserve de combattre au moment voulu des propositions qui sont en effet dangereuses. Malheureusement, c'est là une politique de subterfuges et d'expédiens qui ne sert qu'à laisser s'accumuler et grossir les difficultés. On se flatte de combattre quand il le faudra la plupart de ces propositions, au moins les plus graves. Est-on bien sûr de réussir, de n'avoir pas laissé tout simplement se compliquer et s'obscurcir une situation où il n'aurait fallu d'abord qu'un peu de résolution pour arrêter au passage tous ces embarrassans projets? Ce qui n'est point douteux pour l'instant, c'est, que faute de trouver dans le gouvernement un frein, une force de direction qu'elle n'a pas en elle-même, cette chambre d'aujourd'hui se laisse aller à ce courant de propositions vaines et agitatrices où elle soulève étourdiment toutes les questions, où elle montre autant d'impuissance que d'impatience. On lui parle sans cesse de réformes : que ne recherche-t-elle les réformes

pratiques et utiles? Que ne s'attache-t-elle au budget que M. le ministre des finances vient de lui présenter, et qui est fait pour la ramener aux réalités de la vie nationale? Au lieu de s'attacher à ces œuvres sérieuses, elle va au hasard, déguisant l'indigence des idées sous la jactance des paroles, cherchant sans dignité pour elle-même les petits profits des voyages gratuits et des augmentations de son traitement, infligeant au pays une contribution de 10 millions pour de prétendues victimes d'un événement accompli il y a trente ans. Nous ne disons pas que ce soit le dernier mot de cette assemblée nommée par la France; mais il est plus que temps pour elle de s'arrêter dans la voie où elle est entrée. Elle est jusqu'ici la victime de la médiocrité et de l'esprit de parti qui la dominent, et pour se retrouver dans une autre atmosphère, il faut encore revenir au sénat où s'agitait hier la question de l'enseignement, où M. Jules Simon et M. le duc de Broglie ont rivalisé d'éloquence pour maintenir le nom de Dieu dans le programme des écoles primaires. Ils n'ont pas réussi; ils ont du moins prouvé que l'élévation de la pensée et l'éclat du langage n'étaient pas encore bannis de la vie parlementaire française.

Il y a aujourd'hui en Europe bien peu de pays qui n'aient, comme la France, leur tâche laborieuse, leurs difficultés intérieures, sans parler des questions plus générales qui naissent de l'état du monde, qui intéressent toutes les politiques et sont la préoccupation commune des gouvernemens. L'Angleterre elle-même, la plus vieille des nations parlementaires, n'est point sans avoir ses incidens embarrassans, et avant tout, ces jours derniers, au milieu de toutes ses affaires irlandaises, elle a été surprise par un de ces actes odieux devant lesquels toutes les opinions se confondent, par une tentative de meurtre dirigée contre la reine. Ce n'est pas la première fois que la reine Victoria, dans un règne datant déjà de plus de quarante années, a été exposée à ces attentats qu'on commence toujours par attribuer à la folie, tant ils s'expliquent peu dans un pays où la monarchie n'est que la première garantie de toutes les libertés, où la souveraine n'a d'autre volonté que la volonté de la nation. Cette fois, l'auteur du crime est un malheureux qui s'est dit privé d'emploi, réduit à la misère et qui n'a trouvé rien de mieux que de tirer un coup de feu sur la reine sortant d'un chemin de fer. Il n'a réussi qu'à soulever le sentiment anglais et à raviver la popularité d'une souveraine respectée; mais ce n'est là heureusement qu'une diversion. L'Angleterre, à part l'émotion soudaine et imprévue suscitée par cet indigne attentat, a pour le moment d'autres affaires qui ne laissent certainement pas d'être curieuses.

La première de ces affaires n'est rien moins qu'un conflit parlementaire des plus sérieux provoqué dans la chambre des lords à propos de cette éternelle question d'Irlande, qui ne cesse d'être l'embarras du gouvernement anglais. Le chef du cabinet libéral, M. Gladstone, a

eu déjà, l'an dernier, assez de peine à obtenir du parlement sa loi agraire, ce *land-act* qui passait aisément, il est vrai, à la chambre des communes, mais que les lords ne subissaient qu'avec difficulté, après une transaction laborieusement négociée. Elle a cependant fini par être votée, cette loi; elle est appliquée depuis la session dernière, et, en même temps qu'une certaine répression a dû être déployée, on a vu fonctionner une institution imaginée par M. Gladstone, une sorte de tribunal d'exception chargé de fixer les baux, de prononcer sur les droits des propriétaires et des fermiers irlandais. Que cette loi, qui constitue l'intervention de l'autorité publique dans les affaires de propriété privée, ait le caractère le plus grave et ressemble à du socialisme d'état, c'est assez évident; ce qu'elle produira en définitive pour la pacification de l'Irlande, c'est encore ce qu'il est difficile de savoir. Elle a été votée, elle existe, elle est appliquée tous les jours, et c'est justement à cette heure, en pleine expérience, que la chambre des lords a cru devoir décider récemment, sur la proposition d'un des chefs du torysme, lord Donoughmore, qu'une commission serait nommée pour faire une enquête sur l'exécution et les résultats de la loi nouvelle.

C'était un défi jeté au ministère, un désaveu rétrospectif de l'acte voté l'an dernier et, jusqu'à un certain point, un encouragement donné aux Irlandais, toujours disposés à la résistance, si ce n'est à l'insurrection. Le chef du cabinet ne s'y est pas trompé; il a été surpris par le vote des lords au moment où il était occupé de préparer pour la chambre des communes un règlement nouveau combiné de façon à simplifier les procédures parlementaires et destiné sans doute à soulever de longues discussions, peut-être même à absorber la session tout entière. M. Gladstone n'a point hésité un instant; il a laissé de côté son règlement et, toute affaire cessante, il a pris une résolution décisive à laquelle il a rallié tous ses amis du parti libéral. Il s'est décidé aussitôt à présenter aux communes une motion déclarant que toute enquête en ce moment serait nuisible à l'autorité de la loi, à la sécurité politique, aux intérêts de l'état, et cette motion, vainement combattue par les conservateurs, qui ont essayé de l'écarter par la question préalable, vient d'être adoptée à une immense majorité. Les lords, il est vrai, ont essayé dans l'intervalle d'atténuer la portée de leur vote primitif. La commission nommée par eux a déclaré qu'elle entendait limiter son enquête, qu'elle ne s'occuperait pas des décisions rendues par le tribunal arbitral, la *land-court*. M. Gladstone ne s'est pas tenu pour satisfait; il a répondu que la commission n'avait pas le droit de modifier une décision de la chambre des lords, que l'assemblée tout entière pouvait seule interpréter ou préciser ce qu'elle avait voulu. Le secrétaire d'état pour l'Irlande, M. Forster, invité à se rendre devant la commission de la chambre haute, a refusé de comparaître; de sorte qu'on se trouve provisoirement dans cette étrange situation

parlementaire où les lords ont voté une enquête et où les communes, sur la demande du ministère lui-même, ont voté que cette enquête serait préjudiciable aux intérêts de l'état. On en est là, avec les deux chambres en présence, à propos d'une des questions les plus graves et les plus brûlantes pour l'Angleterre.

Une autre affaire qui touche aussi au droit parlementaire, qui n'est pas moins caractéristique, s'est élevée ou plutôt n'a fait que recommencer récemment à Londres. Il s'agit toujours de M. Bradlaugh, l'éternel candidat, l'éternel élu de Northampton, dont l'odyssée devient démesurément longue. Le malheur de M. Bradlaugh est de s'être présenté du premier coup en champion bruyant de la libre pensée ou de l'athéisme, d'avoir cru pouvoir forcer les portes du parlement en refusant avec ostentation de se soumettre à la règle du serment au nom de Dieu. Or, quelque libérale qu'elle soit en grande majorité, la chambre des communes est encore trop soumise à l'empire des traditions pour rompre avec tout son passé. Le chef du ministère lui-même, quoique favorable à une modification de la formule du serment, M. Gladstone, n'a pas cru devoir s'engager sérieusement et risquer de violenter les sentimens de bon nombre de libéraux, ses amis. Lorsque M. Bradlaugh s'est présenté la première fois bannière levée, il n'a pas été admis; il a eu même contre lui une assez forte majorité. Lorsque, après une seconde élection, le député de Northampton a cru pouvoir se décider à la prestation du serment, on lui a objecté qu'il n'y croyait pas, on lui a rappelé ses premières déclarations. Lorsque, malgré tout, l'an passé, il a voulu pénétrer dans le parlement par effraction, au nom du droit souverain de ses électeurs, on l'a expulsé par ordre du *speaker*. Quand, plus récemment, il a essayé de se glisser dans la chambre par subterfuge, il a été renvoyé. Il vient de se faire élire une troisième ou quatrième fois à Northampton, et avant qu'il ait eu le temps de se présenter, le chef des conservateurs, sir Stafford Northcote, a fait prononcer ou maintenir son exclusion. Un membre du parti libéral, avec l'appui du chef du cabinet, s'était efforcé de réserver au moins la question en proposant une motion qui aurait pu préparer une solution en substituant une simple affirmation au serment; cette motion a été repoussée. M. Bradlaugh continue à rester hors du parlement; il y restera tant que l'esprit de l'assemblée n'aura pas changé, tant que M. Gladstone lui-même n'aura pas pris le grand parti de se mettre à la tête de cette campagne pour la modification du serment, au risque de se heurter encore une fois contre la chambre des lords, qui ne semble guère disposée pour sa part à laisser affaiblir le caractère religieux que le serment a gardé jusqu'ici.

Voilà donc la plus vieille des nations parlementaires aux prises avec de difficiles affaires. Conflit entre le droit traditionnel du parlement et

le droit souverain des électeurs, conflit entre les deux chambres, tout se réunit dans ces incidens d'hier et d'aujourd'hui. Si l'on était en France, on parlerait aussitôt d'en finir avec toutes les résistances. On menacerait le sénat, et à la vérité il s'est trouvé un collègue de M. Bradlaugh, un député libéral ou radical, M. Labouchère, qui, se croyant pour un instant sans doute dans notre pays, a proposé récemment de supprimer la chambre des lords comme « superflue, obstructive, et dangereuse; » mais ici on est en Angleterre, où les choses ne marchent pas si vite. La proposition de M. Labouchère a été faite pour la première fois au Long-Parlement, comme on le rappelait gravement l'autre jour; elle a été depuis cette époque souvent reproduite avec un médiocre succès; et il y a des chances pour qu'elle ait longtemps encore la même fortune, pour que le conflit d'aujourd'hui finisse comme tant d'autres par quelque transaction nouvelle, à laquelle ne refuseront de se prêter ni les lords, ni les ministres, ni les vrais libéraux des communes. De son côté, M. Bradlaugh n'est pas le premier qui ait été arrêté au seuil des assemblées par cette question du serment. Les catholiques ont longtemps attendu avant de conquérir le droit d'entrer au parlement. M. de Rothschild a été bien des fois élu par la cité avant que les juifs aient été définitivement admis dans la chambre des communes où ils sont aujourd'hui. Cela veut dire qu'avec l'esprit pratique des Anglais, il y a toujours de la ressource, et parce que l'Angleterre prend son temps avant de toucher à ses institutions traditionnelles, parce qu'elle ne se hâte pas de tout réformer à la première sommation, parce qu'elle ne se laisse pas aller à toutes les extrémités à la moindre résistance ou à la moindre difficulté, en est-elle moins libre et moins grande dans le monde?

Le rêve que bien des esprits ont depuis longtemps formé pour l'Orient et qui consisterait à substituer par degrés à la vieille domination ottomane des nationalités constituées, des principautés indépendantes, des souverainetés assez vivaces pour se défendre elles-mêmes, ce rêve tend peut-être de plus en plus à devenir une réalité. Ces principautés qu'on a aidées à naître, dont on a consacré l'existence par des traités, grandissent assez vite et sont déjà les élémens visibles d'un nouveau système oriental. Qu'on se rappelle ce qui existait il n'y a pas plus d'un quart de siècle : la Valachie et la Moldavie étaient deux provinces distinctes livrées à des hospodars, toujours disputées entre la Turquie et la Russie. Elles ont commencé par s'unir, par s'organiser sous un même prince; elles se sont créé une existence nationale, politique, militaire, et à la faveur de la dernière guerre, peu après le traité de Berlin, elles ont aspiré à prendre une nouvelle forme, elles se sont érigées en royaume sous le prince Charles de Hohenzollern. Lorsque la royauté a été proclamée en Roumanie, on pouvait aisément prévoir que l'exemple

serait suivi à Belgrade, que la couronne royale serait bientôt recherchée aussi pour le prince Milan, et c'est ce qui arrive aujourd'hui. C'est l'assemblée serbe qui a pris naturellement l'initiative de cette transformation, préparée d'ailleurs depuis quelques mois par les négociations diplomatiques. La royauté de Serbie s'est constituée par un vote national, elle est maintenant reconnue à peu près par l'Europe entière qui se fait déjà représenter à Belgrade auprès du chef de ce jeune royaume de l'Orient. Évidemment s'il est une puissance avec qui la Serbie ait dû s'entendre avant tout, dont le concours ait été nécessaire pour conquérir cette couronne désirée, c'est l'Autriche, et à vrai dire le concours de l'Autriche n'est que la suite ou le complément de toute une politique suivie avec autant d'habileté que de persévérance par les ministres de l'empereur François-Joseph depuis quelques années. Le cabinet de Vienne n'a rien négligé en effet pour se rattacher la principauté serbe, pour la soustraire à l'influence russe, pour éloigner des conseils du prince Milan ceux qui passaient pour recevoir le mot d'ordre de Saint-Pétersbourg. Procédés diplomatiques, moyens économiques, tout a été mis en usage par l'Autriche, qui aurait eu beaucoup à craindre pour ses provinces limitrophes, anciennes ou nouvelles, si la Serbie était restée un foyer de propagande panslaviste, qui a trouvé au contraire une garantie de plus dans une Serbie alliée et amie. Aussi le cabinet de Vienne a-t-il été un des premiers à reconnaître cette jeune royauté avec laquelle il compte garder des rapports utiles, tandis que la Russie, de son côté, a vu sans déplaisir cet agrandissement ou cette consolidation d'un état slave qu'elle a toujours protégé, sur lequel elle ne désespère pas sans doute de reprendre de l'influence. Quant à l'Allemagne, à l'Angleterre et à la France, elles n'ont d'autre intérêt que de voir ces jeunes états des Balkans se fortifier et devenir les instrumens indépendans de la transformation progressive de l'Orient.

Ces créations monarchiques peuvent sans doute être imaginées en partie pour flatter l'esprit oriental ou pour combler les ambitions des princes. Elles ont après tout cet avantage de pouvoir donner à des états nouveaux plus de dignité et de force pour échapper justement à ces influences dont ils ont eu besoin jusqu'ici, qui n'ont cessé de les assiéger, qui peuvent se livrer encore plus d'une bataille dans leurs conseils. Ils existent aujourd'hui comme le Danemark, comme la Suède, comme la Grèce, comme tous les états qui forment le système européen. Que la Serbie, la Roumanie, devenues à leur tour des royaumes, affranchies des tutelles trop gênantes, s'occupent désormais à faire de leur indépendance une réalité sérieuse et utile, l'Europe ne peut qu'y trouver son intérêt et sa garantie.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE

La liquidation de fin février a éclairci la situation; le marché est rentré dans les conditions normales; les agens de change ont rouvert leurs carnets; avec la reprise des opérations à terme a coïncidé une amélioration générale des cours des rentes et des valeurs; la spéculation a fait germer rapidement la semence jetée par l'épargne sur un terrain qui paraissait pour longtemps stérilisé.

Pendant huit jours le marché financier a présenté le spectacle d'une animation de bon aloi, contrastant avec l'aspect sombre et l'attitude de découragement qu'il avait gardés tout le mois de février. La hausse, rendue possible par l'extrême abondance de l'argent et par l'abaissement des taux de report qui en a été la conséquence, s'est accentuée de jour en jour, jusqu'à faire craindre que les leçons d'un passé encore bien récent ne fussent oubliées ou méconnues. Déjà les sages de la Bourse déclaraient que le but était dépassé et que la spéculation s'abandonnait de nouveau à des exagérations qui lui avaient été pourtant si funestes. Heureusement, ces avertissemens ont été entendus. Les banquiers qui avaient ramassé beaucoup de titres, le mois dernier, dans les plus bas cours, en ont renvoyé quelques-uns sur la place, et la spéculation a prudemment résolu de ne pas s'exposer par trop de précipitation à de nouveaux orages. De là le recul des derniers jours, recul logique et salutaire, puisqu'il aura eu pour conséquence de consolider le terrain sur lequel les capitalistes et la spéculation peuvent prendre position en vue d'opérations futures, dans lesquelles, il faut l'espérer, les calculs seront plus exactement que par le passé mesurés aux réalités.

L'ensemble de la situation financière, on doit le constater, favorisait singulièrement pendant cette quinzaine les idées de reprise; les ressources disponibles n'ont cessé de s'accroître au Stock-Exchange et ici; les achats au comptant sont restés très actifs; des rentrées d'or considérables se sont produites dans les deux grandes banques de l'Europe occidentale; le taux de l'escompte a été abaissé sur tous les grands marchés du continent. Le bilan de la Banque de France cette semaine a été particulièrement satisfaisant. Le montant des avances sur titres a fléchi de 328 à 311 millions, celui du portefeuille de 1,445 à 1,341. Compensation faite des sorties et des entrées, la circulation des billets a pu être réduite de 48 millions, tandis que l'encaisse métallique a augmenté de 9 millions, atteignant 1,975 millions, dont 841 en or, contre une circulation fiduciaire totale de 2,723 millions. La baisse du taux

de l'escompte, dont la Banque de France a pris l'initiative, n'a donc pas arrêté le mouvement des espèces or vers les guichets de la Banque. Ce bilan, comme celui de la Banque d'Angleterre, indique un ralentissement sensible et continu des besoins de crédit. Le taux officiel de l'escompte ramené à 4 pour 100, telle a été la conséquence immédiate de ce phénomène. Ce taux n'étant plus même atteint sur le marché libre, il faut reconnaître que le prix de l'argent s'est beaucoup plus vite abaissé que ne pouvait le faire espérer l'intensité de la crise.

La réaction qui a suivi le mouvement de hausse justifié et provoqué par les circonstances financières du moment est donc due principalement à la politique prudente imposée à la spéculation par l'accord de la haute banque et des institutions de crédit. Des réalisations de titres, avons-nous dit, ont rappelé au marché, disposé à pécher par excès d'optimisme, qu'il n'avait pas encore recouvré réellement ses forces, et que pendant longtemps encore, il devrait se soumettre à un régime de convalescent. Des rumeurs fâcheuses venues de Vienne et de Berlin, attestant une assez vive émotion des marchés allemands et provoquant une baisse importante sur les fonds russes, ont encore contribué à enrayer les cours sur notre place. Enfin une autre cause de faiblesse doit encore être cherchée dans l'opposition que le programme financier du cabinet Freycinet-Léon Say vient de rencontrer à la chambre.

Le projet de budget pour 1883, présenté par le ministère précédent, s'élevait en dépenses à 2,972,314,000 francs pour le budget ordinaire, et à 621,607,080 francs pour le budget extraordinaire, soit ensemble à 3,594,012,000 francs.

Dans le projet soumis au parlement par le ministre actuel des finances, le montant des dépenses ordinaires s'élève à 3,027,830,000 fr., et celui des dépenses extraordinaires à 257,746,000 fr., soit ensemble à 3,283,576,000 francs. M. Léon Say a très nettement caractérisé ses combinaisons financières en disant, dans son exposé de motifs, que le budget « ne prévoit aucune dépense qui puisse entraîner la négociation d'un emprunt sur le marché des capitaux, ni au cours de l'année 1882, ni au cours de l'année 1883. » Il ne sera pas négocié en effet de nouvelles rentes, mais il en sera créé pour un milliard deux cents millions. Ces rentes ne viendront pas à la Bourse; elles iront remplacer à la Caisse des dépôts et consignations les fonds des caisses d'épargne, ainsi que les fonds des cautionnemens et de certaines avances obligatoires. D'autre part, l'état devra renoncer pendant quinze ans à racheter les chemins de fer; renonciation dont la contre-partie se trouve dans des concessions que feront les compagnies en ce qui concerne les tarifs, et dans le remboursement anticipé des sommes dont celles-ci

sont débitrices par le fait du système de la garantie de l'état. Ce remboursement devra fournir en 1883 260 millions qui serviront à payer les travaux publics dont l'exécution est prévue par le budget de cet exercice.

Toute l'économie du budget repose ainsi sur le projet de convention passé entre l'état et la compagnie d'Orléans et qui devra servir de type pour les conventions à passer avec les autres compagnies. Or la chambre vient de nommer une commission générale du régime des chemins de fer, composée pour les deux tiers au moins d'adversaires déclarés du principe sur lequel repose la convention proposée par M. Léon Say. La crainte d'un conflit sur cette grave question entre la chambre et le ministère s'est emparée du monde financier et a contribué pour une bonne part à accentuer le mouvement de réaction déterminé par les autres motifs indiqués ci-dessus.

C'est sur le marché des fonds publics que continue à se manifester la plus grande activité. Aussi, vers le milieu de la semaine dernière, le 5 pour 100 avait-il atteint le cours de 117 francs, tandis que l'amortissable s'élevait à 84.50. Les cours de compensation, fixés le 1er mars, étaient dépassés d'environ 1 franc. Le samedi 11, cette avance était, en grande partie, reperdue.

Il y a quinze jours, nous disions que la spéculation ne tarderait sans doute pas à s'apercevoir que les cours des titres des établissemens de crédit, ayant été dépréciés outre mesure pendant la crise, étaient susceptibles d'un prompt relèvement. Les faits ont confirmé immédiatement notre attente, et la première quinzaine aura été très favorable au groupe des actions de banques. Malgré les hésitations et le recul des derniers jours, la progression sur les cours du mois dernier, même sur ceux de la liquidation, reste très importante. Le Crédit foncier, la Banque de Paris, la Banque d'escompte se sont relevés de 50 francs; la Banque franco-égyptienne de 40 francs; le Crédit lyonnais, le Crédit mobilier, la Société générale, la Banque ottomane, le Mobilier espagnol de 20 francs.

Un mouvement analogue s'est produit sur les actions du Nord, du Lyon et du Midi et sur les titres des chemins étrangers. Le Lombard a progressé de 15 francs; le Nord de l'Espagne, de 30; le Saragosse, de 15; les Chemins autrichiens, de 10 francs. Le Suez, après avoir été porté trop rapidement de 2,390 à 2,575, a été ramené à 2,400.

Sauf les fonds russes, presque toutes les valeurs internationales restent cotées à des prix supérieurs à ceux de la dernière liquidation.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

em-
ayer
cet

ation
r de
. Or
des
aires
par
ntre
con-
tion

ster
ère,
nor-
ars,
tait,

sans
s de
sus-
nte-
able
ecul
ier,
édit
s de
von-
, le

, du
rd a
, de
été

res-